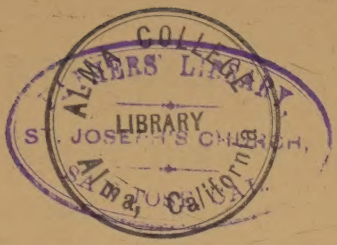
Bookbinders,
N JOSE, - - CAL.



EXERCICES SPIRITUELS

A. M. D. G.

EXERCICES

SPIRITUELS

D'APRÈS SAINT IGNACE

PAR

LE P. MARIN DE BOYLESVE, S. J.

TOME DEUXIÈME

ALMA COLLEGE
060.32
LIBRARY
B698
Alma, California

FATHERS LIBRARY
ALMA COLLEGE
ST. JOSEPH'S CHURCH
LIBRARY
SAN JOSE, CAL.
Alma, California

PARIS

RENÉ HATON, LIBRAIRE

35, RUE BONAPARTE, 35

1890

6359

A. M. D. G.

SPIRITUELS

D'APRÈS SAINT IGNACE

TOME DEUXIÈME

PARIS

RUE BONAPARTE, 27

1890

COLLEGE
ALMA
LIBRARY
ST. JOSEPH'S
Alma, California

LES

Exercices Spirituels

SECONDE SEMAINE

AVERTISSEMENTS

Nous rassemblons ici les divers avertissements qui se rencontrent dans le cours des exercices de cette semaine, afin de ne pas interrompre plus tard la série des sujets de méditation.

Premier exercice. — Saint Ignace propose comme introduction à la seconde semaine l'appel du Roi. Il veut qu'on fasse cet exercice deux fois. Deux fois seulement et aux heures les plus favorables. C'est assez dire quelle est l'importance de cette méditation.

Lectures. — Ici se rencontre un avertissement qui semble supposer que durant la première semaine on a dû se livrer exclusivement à la méditation, et chercher le repos dans la prière plutôt que dans la lecture. Jusque-là, en effet, saint Ignace n'indique et ne conseille

aucun livre ; mais après le premier exercice qui doit servir de fondement aux trois semaines suivantes, il ajoute cette observation : « Pendant cette seconde « semaine et dorénavant il sera très avantageux de lire « de temps en temps dans les livres de l'Imitation de « Jésus-Christ, ou dans les Évangiles et dans les vies « des saints ». Tels sont les seuls ouvrages indiqués.

Notez en passant l'importance des vies des saints. Dans cet avertissement elles ont seules le privilège d'accompagner le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes et le plus beau que Dieu lui-même nous ait donné, l'Imitation et l'Évangile.

Toute la perfection, en effet, se résume dans l'imitation de Jésus-Christ. Suivre Jésus, suivre le Roi éternel, c'est l'imiter.

Pour l'imiter il faut le connaître, pour le suivre, il faut le voir, il faut l'entendre.

Lisez l'Évangile : là vous le verrez agir, vous l'entendrez parler. Là vous contemplerez les exemples de sa vie, vous recevrez ses ordres et ses conseils.

Cet idéal vous semble-t-il trop sublime ? Il vous semble impossible de suivre un roi dont chaque pas est celui d'un géant : *Exultavit ut gigas ad currendam viam suam ?* Regardez les saints : chacun d'eux vous dit avec saint Paul : Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ.

Et cependant les saints furent des hommes comme vous. En lisant leur vie, vous redirez avec Augustin : Est-ce que je ne pourrai pas ce que purent ceux-ci et celles-ci ?

Alors vous joignant à la troupe vaillante des apôtres,

des martyrs, des confesseurs, avec eux vous vous élancerez sur les traces de Jésus votre chef et votre roi.

PREMIER JOUR ET PREMIÈRE CONTEMPLATION

Cet exercice contient l'oraison préparatoire, trois préambules, trois points et le colloque.

Par cette insistance à répéter la marche qu'on doit suivre dans l'exercice de la méditation, saint Ignace veut inspirer l'esprit d'ordre, il veut inculquer la nécessité de suivre avec constance le plan tracé. Rien ne se fait au hasard, rien ne se fait, si ce n'est en vertu de l'ordre et selon l'ordre. Seuls les hommes d'ordre mènent leurs desseins jusqu'au bout et parviennent au but. Dieu nous a donné la raison pour en user. Quand il lui plaira de nous éclairer et de nous embraser par lui-même, il saura se mettre au-dessus de nos procédés et de nos méthodes, mais en attendant ces faveurs extraordinaires, et en dehors de cette action supérieure, suivons simplement l'ordre indiqué par la raison et par la foi.

Désormais la méditation s'ouvrira par trois préambules au lieu de deux. Le premier consistera dans un souvenir rapide de l'histoire du fait qui doit être contemplé. Lorsqu'on se propose d'étudier en détail un tableau, on jette d'abord un coup d'œil d'ensemble pour reconnaître le sujet représenté. Tel sera le préambule historique. Il précédera le préambule de l'imagination.

Le premier préambule de cette contemplation est sublime. On nous y propose les trois personnes divines

considérant la face du globe couverte d'hommes, qui tous descendent aux enfers. Les uns, les méchants, et c'est le grand nombre, tombent dans l'enfer des réprouvés ; les autres, les justes, le petit nombre vont aux limbes y attendre le Sauveur. A la vue de ce triste effet du péché, de toute éternité, les trois personnes divines décrètent que le Verbe se fera homme pour sauver le genre humain.

Les temps sont accomplis ; l'ange Gabriel est envoyé à Notre Dame. Tel est le résumé du grand fait de l'incarnation.

L'Évangile et le Symbole sont encore plus concis : « Je crois... en Jésus-Christ conçu par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie : *Qui conceptus est de Spiritu Sancto ex Maria virgine* : » voilà le symbole.

« Et le Verbe s'est fait chair : *Et Verbum caro factum est* » : Voilà l'Évangile.

RÉPÉTITION ET APPLICATION DES SENS

Après les exercices sur l'Annonciation et sur la Naissance du Sauveur, saint Ignace veut qu'on répète deux fois les deux mystères réunis en une seule méditation. Déjà ce procédé a été indiqué dans la première semaine ; il se continuera durant les semaines suivantes.

A cette double répétition saint Ignace ajoute un cinquième exercice dont il a déjà donné un type dans la méditation sur l'enfer. Cet exercice consiste dans l'application des sens aux deux mystères médités et répétés

pendant la journée. Avec une pareille insistance il est difficile que l'âme ne finisse pas par pénétrer le sujet et qu'elle n'en retire pas quelque fruit. Le résultat de cette opération est de purifier les sens et de les sanctifier en y imprimant le souvenir et l'image des mystères. Voici la marche à suivre.

Après l'oraison préparatoire et les trois préambules appliqués aux deux mystères que l'on a contemplés et répétés, on repasse ces deux sujets avec les cinq sens de l'imagination.

1. Voir avec la vue de l'imagination les personnes qui paraissent dans le mystère, cherchant à tirer de cette considération quelque fruit pratique.

2. Écouter avec l'ouïe de l'imagination ce qu'elles disent ou peuvent dire, s'appliquant ces paroles pour en tirer quelque profit.

3. Respirer et goûter avec l'odorat et le goût imaginaires la suavité, la douceur de la divinité, de l'âme, des vertus, selon les personnes que l'on a sous les yeux, et y chercher par la réflexion quelque profit pour soi-même.

4. Toucher avec le tact imaginaire, par exemple baiser les endroits où les personnes ont passé ou se sont arrêtées, cherchant partout quelque fruit spirituel.

Remarquez l'insistance de saint Ignace sur la nécessité de retirer quelque fruit de ces diverses applications des sens aux mystères contemplés. Toujours l'opération spéculative doit tendre à l'opération pratique.

L'application des sens, comme la méditation et la contemplation, se termine par un colloque, par un entre-

tien avec Dieu et avec les saints qui ont figuré dans le mystère. Le colloque se clôt par le *Pater*.

CINQ NOTES SPÉCIALES A LA SECONDE SEMAINE

Ces avertissements sont comme autant d'additions propres à cette semaine.

1re *Note*. Vous lirez seulement le mystère que vous devez immédiatement contempler, vous ne vous permettrez pas d'en lire d'autres qui seraient étrangers aux exercices présents. La considération de l'un troublerait la considération de l'autre.

Ce principe d'ordre doit s'étendre à toutes les occupations de la vie. Faites ce que vous avez à faire : *Age quod agis*. Être tout entier et uniquement au travail, à l'exercice, à l'affaire du moment. Telle est la maxime et la pratique de tous ceux qui font bien et qui font beaucoup. Personne, disait saint Ignace, personne ne fait plus que celui qui ne fait qu'une chose : *Nemo plus agit quam qui unum agit*. Celui qui fait une chose et qui pense à une autre, fait mal ce qu'il fait. *Pluribus intentus minor est ad singula sensus*.

2e *Note*. Le premier exercice doit se faire à minuit, le second le matin à l'heure du lever, le troisième à l'heure de la messe (vers neuf heures), le quatrième à l'heure des vêpres (vers trois heures), le cinquième avant le repas du soir. Chacun de ces exercices durera une heure entière. Cet ordre s'observera pendant toute la durée des semaines suivantes.

Ici encore on reconnaît l'esprit d'ordre, la régularité du soleil, la constance qui assure le succès. Toutefois la

prudence et la tempérance doivent s'unir à la justice et à la force. Je m'explique.

La justice impose la régularité, la règle, la loi ; la force exécute les arrêts de la justice, et par la constance, par la patience, par l'obstination contre les obstacles, elle maintient l'observation de la loi et de l'ordre.

Mais parfois la règle demande des exceptions. Il est des cas où la lettre tuerait l'esprit, ou même le corps au préjudice de l'esprit. Alors la prudence intervient par la discrétion, par la modération et la tempérance. De là un nouvel avis.

3e *Note*. Si celui qui fait les exercices est âgé ou faible ; ou si, bien que robuste, il se trouve affaibli par la première semaine, il vaudra mieux que, pendant cette seconde semaine, du moins de temps en temps, il ne se lève pas au milieu de la nuit. Dans ce cas, il fera une contemplation le matin à l'heure du lever, une autre vers l'heure de la messe, une troisième avant le repas du milieu de la journée, une répétition à l'heure des vêpres et enfin l'application des sens avant le souper.

Saint Ignace tient donc à cinq exercices par jour.

Remarquez qu'il indique ici une seule répétition sur les trois exercices du matin. Ceci suppose que les trois premières contemplations rouleraient chacune sur un mystère différent. Plus loin, cependant, là où il indique jour par jour les sujets à méditer avant la méditation sur les deux Étendards, il propose seulement deux mystères et il prescrit formellement *deux* répétitions et une application des sens. Peut-être a-t-il voulu insinuer que la multiplication ou la diminution des sujets doit se régler selon les circonstances. C'est ainsi que, après la

contemplation des Étendards, il ne propose qu'un seul mystère par jour. Pourquoi? Sans doute pour laisser plus de temps au grand travail de l'élection. Mais, alors même, sauf le cas d'une trop grande fatigue, on devra faire cinq exercices chaque jour.

En toutes choses sachons maintenir et accorder l'ordre et la constance avec la discrétion et la modération.

4e *Note*. Pendant cette seconde semaine les seconde, septième et dixième additions de la première recevront quelques modifications.

Seconde addition : « Au réveil, je me rappellerai la « contemplation que je vais faire, avec le désir de con- « naître de plus en plus le Verbe incarné, afin de « le mieux servir et de le suivre plus fidèlement. » L'objet seul, dans cette addition, est changé ; au fond, c'est la reproduction du troisième prélude des méditations de cette semaine. Telle doit être l'idée dominante dans la vie du chrétien. Jésus-Christ, le Verbe incarné, tel est le grand objet, l'idéal que nous devons constamment tenir *devant notre front*, selon l'expression de saint Ignace : *poner enfrente de mi*. Jésus-Christ doit nous être toujours présent à la pensée, à la mémoire, à l'imagination, avec le désir, avec l'intention constante de le servir, de vouloir et de faire ce qu'il veut, de le suivre et de l'imiter : car il est la voie, *Ego sum via*.

Comme l'enfant a toujours l'œil sur le visage de sa mère pour se diriger d'après les signes et les regards d'approbation ou de blâme qu'il reçoit ; comme le serviteur fidèle regarde sans cesse son maître pour s'assurer qu'il le sert selon ses désirs ; comme le soldat est heu-

reux de lire dans les yeux du général un regard d'encouragement qui le soutienne durant le combat ; comme l'apprenti se retourne de temps en temps vers le patron pour l'interroger sur la conduite de l'ouvrage ; comme l'artiste lève sans cesse les yeux sur le modèle qu'il veut reproduire : ainsi le vrai chrétien a toujours l'œil sur la face adorable de Jésus pour régler sa vie d'après ce divin modèle, d'après ses leçons, d'après ses exemples et pour s'assurer de l'approbation de son Maître et de son Roi.

C'est dans ce but qu'il est recommandé ici de se rappeler perpétuellement la vie de Jésus-Christ en la reprenant depuis l'Incarnation jusqu'au mystère qui fait l'objet de la contemplation présente. Il est très utile de revoir et de se rappeler souvent les mystères déjà médités. Ce coup d'œil d'ensemble et cette répétition continue gravent dans l'esprit et dans le cœur un idéal de plus en plus complet du divin modèle.

La septième addition devra aussi être modifiée. Au lieu de la privation presque totale de la lumière et des autres charmes de la vie, il conviendra d'en jouir ou de s'en priver selon le but à obtenir. Tout sera subordonné au genre des mystères sur lesquels on s'exerce, de manière à en favoriser et à en faciliter la contemplation.

La dixième addition concerne les pénitences. Ici encore on en proportionnera l'usage aux exigences des mystères médités.

L'essentiel est de garder les additions avec une heureuse combinaison d'exactitude et de discrétion, qui puisse assurer le succès des exercices.

5e *Note*. Guidé par sa prudence accoutumée, saint Ignace se garde bien de proposer dès le début tous les conseils que demande la perfection. Il craindrait de surcharger la mémoire et d'embarrasser l'esprit. Mais peu à peu, à mesure que l'habitude a rendu plus facile la pratique de l'oraison, le sage instructeur indique quelque moyen nouveau d'en perfectionner les procédés.

Ici on conseille d'appliquer aux méditations qui se font dans le cours de la journée une pratique analogue à celle qui est recommandée dans la seconde addition pour les méditations de la nuit et du matin. D'après la seconde addition, aussitôt le réveil je dois me rappeler le sujet à méditer. De même, durant le jour, un instant avant la méditation, je me demanderai à moi-même : *Où je vais* et *Devant qui*, résumant brièvement l'exercice que je vais faire; puis, d'après la troisième addition, je me mettrai en la présence de Dieu et je commencerai l'oraison suivant la forme accoutumée. Tel est, au reste, le conseil que donne l'Esprit-Saint au livre de l'Ecclésiastique : Avant la prière préparez votre âme : et ne ressemblez pas à un homme qui tenterait Dieu. *Ante orationem præpara animam tuam : et noli esse quasi homo qui tentat Deum.* (*Eccli.*, XVIII, 23.)

On comprend que cette pratique s'étendrait fort utilement à chacune des actions principales de la journée.

ORDRE DES EXERCICES DES SECOND ET TROISIÈME JOURS

L'ordre à suivre sera le même qu'au premier jour. Toutefois saint Ignace craint que le retraitant n'abuse de ses forces et de sa bonne volonté. Cette vigueur

doit être ménagée et réservée pour le grand travail de l'élection. D'ailleurs il reste encore une longue route à faire : *Grandis tibi restat via.* Il sera donc permis de faire seulement quatre exercices pendant les deux jours qui vont précéder la solennelle méditation des deux Étendards.

Appliquons encore cette règle à toute la vie : gardons en tout l'ordre et la constance, mais avec discrétion et modération. Cet heureux mélange, redisons-le, assure le succès.

Saint Ignace conseille donc quatre exercices seulement pour ces deux jours : Un le matin aussitôt après le lever ; l'autre à l'heure de la messe ; la répétition à l'heure des vêpres, et l'application des sens avant le souper.

Puis, comme pour rappeler que cette condescendance au fond est une simple concession, lorsqu'il indique les exercices du troisième jour il désigne deux mystères, puis deux répétitions, et l'application des sens, c'est-à-dire en tout cinq contemplations.

Il faut sans doute accorder à la faiblesse quelque indulgence, mais la tendance habituelle doit être pour la constance à suivre l'ordre et le plan une fois déterminés.

Or quels sont les sujets proposés pour ces deux jours ? Au second jour ce sont la présentation de Jésus au temple et la fuite en Égypte ; au troisième vous méditerez comment Jésus était soumis à ses parents et comment il fut retrouvé dans le temple.

Si l'on désire varier ou prolonger cette première partie de la seconde semaine, on trouvera d'autres

sujets dans la série des mystères indiqués à la fin des Exercices.

Ici nous jetterons un coup d'œil sur tous les mystères de la Sainte Enfance, depuis l'adoration des bergers que nous avons jointe à la naissance même du Sauveur, jusqu'au terme de la vie cachée.

Ces mystères sont la Circoncision, l'Épiphanie, la Purification, la Fuite en Égypte, le Retour d'Égypte, la Vie cachée de Jésus, enfin la Venue de l'enfant au temple à l'âge de douze ans.

Saint Ignace propose ce mystère en dernier lieu, bien que le fait se soit passé au début de la vie cachée, parce que dans cette circonstance le divin Enfant commence à donner l'exemple d'une perfection supérieure. Dans l'ensemble de la vie cachée il se présente comme modèle du chrétien ordinaire par l'observation fidèle des commandements. Ici, demeurant au temple à l'insu de ses parents pour s'occuper uniquement du service de son Père éternel, il s'offre comme modèle de la perfection évangélique et religieuse.

Toutefois il nous suffit de rappeler cette observation de saint Ignace ; et en faveur de ceux qui, en dehors du temps des exercices, désireraient suivre l'ordre des faits, nous placerons à la fin la méditation sur la vie cachée.

L'APPEL DU ROI TEMPOREL

AIDE A CONTEMPLER LA VIE DU ROI ÉTERNEL

La première semaine des Exercices correspond à la vie de purification, la seconde à la vie d'illumination.

Jésus-Christ est la lumière : *Ego sum lux mundi*, je suis, a-t-il dit, je suis la lumière du monde.

Nous avons considéré le principe et le fondement de la vie humaine ; nous avons reconnu que Dieu seul est la fin dernière de l'homme ; nous avons constaté que, en nous détournant de Dieu, le péché nous a détourné de notre fin, et que par là même il nous a fait perdre le bien suprême et le bonheur.

Au lieu de monter au ciel, nous descendions à l'enfer.

Mais voici que du fond de l'abîme où le péché nous a précipités nous entendons une voix qui descend des cieux : c'est la voix du Sauveur.

Au sein des ténèbres et des ombres de la mort où nous étions assis, un rayon lumineux brille à nos regards : Cette lumière est Jésus lui-même ; c'est sa parole, c'est surtout l'exemple de sa vie.

Dans la première semaine, en méditant sur le péché nous avons contemplé notre vie, triste vie ! disons plutôt notre mort.

Sortons de nous-mêmes, levons les yeux, contemplons la vraie vie, la vie de Jésus.

Le premier exercice proposé par saint Ignace à l'entrée de cette nouvelle série est comme le fondement des trois dernières semaines.

Le but de cette méditation, comme l'indique son titre, est de nous aider à la contemplation de la vie du Roi éternel : de sa vie cachée, de sa vie publique, de sa vie souffrante, de sa vie triomplante.

L'oraison préparatoire ne varie pas. Avançons, l'œil constamment fixé sur le principe et la fin de l'homme, sur Dieu. Son service et sa gloire, tel doit être l'objet unique et le terme final de toutes nos intentions, de toutes nos actions, de toutes nos opérations ; tel doit être le premier et le dernier mobile de notre vie tout entière.

Premier préambule. La composition du lieu ici sera historique. Considérons par la vue de l'imagination les synagogues, les villages, les châteaux où Jésus prêchait sa doctrine. Ce coup d'œil d'ensemble rappelle le théâtre de la vie du Sauveur ici-bas, surtout durant les jours de sa vie publique et de sa prédication. Préparons-nous à entendre et à écouter l'appel du Roi.

Second préambule. Demander la grâce que je veux. Ici je demanderai à Notre-Seigneur la grâce de n'être pas sourd à son appel, mais prêt, prompt, diligent pour accomplir sa très sainte volonté.

Vouloir, et vouloir ce que Dieu veut, voilà en deux mots le secret de la sainteté.

Vouloir : c'est le point décisif, c'est aussi le plus difficile, le plus rare et cependant le plus nécessaire.

Or que vouloir ? — Ce que Dieu veut. — Et qui me dira ce que Dieu veut, qui me le montrera ?

Jésus-Christ le dira par sa parole, il le montrera par son exemple.

Il est le Sauveur : *Jésus ;* il est le Roi, *Christus*. Écoutez-le et suivez-le.

PREMIÈRE PARTIE

L'APPEL DU ROI TEMPOREL

Premier point. « Supposer devant moi un roi mortel choisi de la main de Dieu pour recevoir l'hommage et l'obéissance de tous les princes et de tous les particuliers chrétiens. »

Ce roi est élu par Dieu lui-même. Qu'on prétende s'imposer ou que l'on soit imposé par la force ou par le nombre, ces circonstances peuvent être un signe ou un moyen pour reconnaître l'élection divine ; mais aucun homme ne possédant par lui-même le droit de commander à un autre, tous les hommes, même réunis, ne peuvent conférer ce droit qu'aucun d'eux ne possède.

Seul, en vertu de la création et de la conservation, Dieu est le Seigneur et le maître souverain, seul donc il peut communiquer à l'homme l'autorité sur l'homme, seul il peut imposer un roi.

Dans l'institution du pouvoir l'intervention divine s'exerce le plus souvent par un ensemble de circonstances qui rentrent dans la conduite ordinaire de la Providence.

Parfois cependant elle se manifeste par une élection directe et positive. Ainsi Dieu désigna lui-même pour gouverner son peuple Moïse, Josué, Gédéon, Samuel, Saül, puis David qui fut substitué à ce dernier avec sa postérité.

Même parmi les païens l'élection divine apparaît dans la mission de Nabuchodonosor et de Cyrus, choisis, le premier pour châtier le peuple de Juda, le second pour le rétablir.

Supposez donc un roi nommément désigné par Dieu. Réunissez dans sa personne l'ensemble des qualités qui brillèrent dans les plus grands princes et dans les guerriers les plus fameux.

Aux perfections de l'ordre naturel que Dieu lui-même s'est plû à répandre jusque dans les grands hommes païens, tels que les Cyrus, les Alexandre, les Scipion, les César, les Léonidas, les Thémistocle, les Aristide, les Cimon, les Périclès, les Épaminondas, ajoutez les qualités naturelles et surnaturelles des Moïse, des Josué, des David, des Salomon et des Machabées, des Charlemagne et des saint Louis.

Le seul aspect d'un personnage si extraordinaire vous saisirait d'un enthousiasme surhumain, vous seriez fier de vivre sous son sceptre et de combattre sous son drapeau.

Cet honneur, il ne tient qu'à vous de l'obtenir. Ce roi si grand daigne descendre jusqu'à vous.

Écoutez.

Second point. Voici l'appel que le roi divinement élu adresse à tous ses sujets, c'est-à-dire à tous les chrétiens :

« Ma volonté est de conquérir toute la terre des infidèles, » de reprendre sur eux les pays qu'ils ont usurpés, de délivrer les lieux saints qu'ils ont profanés, d'affranchir les chrétiens qu'ils tiennent sous un joug oppresseur.

« Celui qui voudra venir avec moi devra se contenter des mêmes aliments et vêtements que moi.

« Avec moi il travaillera pendant le jour, il veillera pendant la nuit.

« Mais aussi avec moi il partagera la victoire comme il aura partagé les travaux. »

La conquête est juste et noble, les conditions sont équitables et généreuses. Que répondrez-vous ?

Troisième point. « Considérer ce que doit répondre un bon et fidèle sujet à un roi si libéral et si magnifique. »

Celui qui ne se rendrait pas à une invitation si honorable et si avantageuse mériterait le mépris du monde entier et passerait pour un chevalier félon.

Ces idées, a-t-on dit, sont d'un autre âge et tiennent à d'autres formes de gouvernement.

Je réponds : En tout temps, dans tout pays, et sous toutes les formes de gouvernement, il sera beau, il sera juste, il sera grand de se croiser pour défendre le droit contre l'injustice et pour délivrer les opprimés.

Ici des païens même donnent l'exemple. A la voix d'un Thémistocle les Athéniens ont abandonné leur ville pour assurer leur liberté ; à la voix d'un Léonidas trois

cents guerriers sont morts pour la défense de leurs frères et de leurs alliés. Et à une époque moins éloignée mais également dans l'ordre simplement humain, l'exemple d'un Guillaume Tell et d'un Winkelried a inspiré à un tout petit peuple un héroïsme qui a créé l'indépendance de l'Helvétie.

Et pour revenir aux païens, même dans une république déjà dégradée, un Démosthène, par sa seule parole, a pu obtenir un effort généreux contre un roi ambitieux.

Les nations chrétiennes ne sont pas encore tombées au point d'être sourdes à la voix de l'honneur.

Qu'un homme se lève, roi ou simple soldat, qu'à la leçon de la parole il joigne celle de l'exemple, et vous verrez qu'il existe encore des âmes grandes et des cœurs généreux. Saint Ignace ne s'adresse qu'à ceux-là.

SECONDE PARTIE

L'APPEL DU ROI ÉTERNEL

Premier point. Si l'appel d'un roi temporel mérite d'être pris en considération, quelle attention, quel respect devons-nous à celui du Roi éternel !

Contemplez donc Jésus-Christ, Seigneur et Roi éternel, et devant lui le monde entier.

Écoutez-le : il appelle tous les hommes sans exception et chacun d'eux en particulier, et voici son discours.

« Ma volonté est de conquérir le monde entier, de subjuguer tous mes ennemis et d'entrer ainsi dans la gloire de mon Père. Celui qui voudra venir avec

moi devra travailler avec moi ; après m'avoir suivi dans la peine il me suivra dans la gloire. »

Jésus est *le Roi*. Roi comme Dieu : Il est le Verbe par qui tout a été créé. Tout lui appartient, la terre comme le ciel, le temps et le temporel aussi bien que l'éternité.

Roi comme homme, en vertu de la toute-puissance qui lui a été donnée au ciel et sur la terre.

Il est le roi *éternel*. Qui pourrait lui échapper? Les autres rois passent; Lui il reste. Après plus ou moins de fracas tous les puissants de la terre tombent et leur mémoire périt avec eux. *Periit memoria eorum cum sonitu ;* mais le Seigneur subsiste : *Dominus autem permanet*. (Ps. IX, 7.)

Écoutez donc l'appel du Roi suprême. Cet appel ne s'adresse pas seulement au monde entier, à tous les hommes en général, il s'adresse à chacun en particulier. Quel honneur! Mais l'honneur oblige.

Si un roi invitait tous les hommes de cœur à se ranger sous son drapeau, vous seriez tenu d'y répondre, vous, qui ne voulez point passer pour un homme sans cœur.

Dans le cas cependant où le cœur vous manquerait, vous pourriez vous dissimuler en vous confondant avec la foule.

Mais si le roi vous adressait une invitation personnelle, s'il vous écrivait de sa main, s'il vous appelait par votre nom, le refus serait impossible.

Or, Jésus vous connaît, Jésus vous voit et vous regarde, il vous appelle personnellement au combat qu'il a engagé contre le monde et contre l'enfer. Vous ne pouvez pas vous dérober à son regard, vous ne pou-

vez pas reculer, vous ne pouvez pas hésiter. Écoutez-le. Voici son programme. Rien de plus simple et de plus net.

« Ma volonté est de conquérir le monde entier, de soumettre tous mes ennemis et d'entrer ainsi dans la gloire de mon Père. »

« *Ma volonté* ». Ce qu'il veut, il le fera. Il est résolu, déterminé, tout-puissant. Il a dit, c'est fait : *Dixit et facta sunt.* Tout ce qu'il a voulu, il l'a fait. *Omnia quæcumque voluit fecit.*

Il veut conquérir le monde entier. C'est son droit. En vertu de l'union de son humanité avec le Verbe créateur tout lui appartient, le monde matériel aussi bien que les esprits, les nations aussi bien que les particuliers.

Vainement les superbes et les libertins se sont ligués pour rejeter une royauté qui s'impose aux intelligences et aux volontés, abaisse l'orgueil et brise l'indépendance, une royauté qui domine et réprime les sens et les passions, Jésus prétend soumettre l'esprit aussi bien que la chair, il veut subjuguer tous ses ennemis.

S'ils tombent à ses pieds, vaincus par sa parole et s'écriant avec le persécuteur terrassé : Seigneur, que ferai-je? Il les transforme en apôtres.

S'ils s'obstinent à lutter contre sa bonté et à perdre les âmes qu'il veut sauver, ils tomberont, mais pour rouler dans l'abîme.

C'est par cette noble conquête que Jésus doit entrer dans la gloire de son Père : car cette conquête sera la manifestation de la sagesse, de la bonté, de la puissance du Père et du Fils; elle sera la démonstration

évidente de la filiation divine de Jésus lui-même et de sa divinité.

L'opposition et l'obstination de ses ennemis ne serviront qu'à faire éclater sa force et sa grandeur.

Il daigne nous associer à cette grande et divine entreprise.

« Celui qui veut venir avec moi, devra travailler avec moi. »

Celui qui *veut*. Sous son drapeau il n'admet que des volontaires, il refuse les esclaves, il ne veut que des soldats libres et résolus, il rejette les âmes serviles et indécises : il n'accepte que les hommes qui savent vouloir.

Si vis perfectus esse, si vous *voulez* être parfait, vendez tout ce que vous avez et suivez-moi. Il faut une résolution bien arrêtée pour vendre tout ce qu'on possède, et en donner le prix aux pauvres sans se rien réserver, et surtout pour suivre Jésus : car pour suivre Jésus, il faut porter sa croix, gravir le Calvaire et se laisser crucifier : Si quelqu'un veut venir après moi qu'il prenne sa croix et qu'il me suive : *Si quis vult post me venire tollat crucem suam et sequatur me.*

Tel est le travail que Jésus nous invite à partager avec lui.

Le travail renferme deux choses : l'effort et l'effet. Le travail est pénible, il est efficace. On peut se donner beaucoup de peine et dépenser beaucoup de force sans rien faire. C'est du mouvement, c'est de l'agitation, ce n'est pas du travail. Le travail doit produire quelque chose, il doit aboutir à un résultat, à une œuvre.

Quelle est l'œuvre de Jésus-Christ ? C'est la gloire

de son Père par le salut des âmes. Connaître Dieu et l'aimer, louer Dieu et le servir, voilà le salut de l'âme, voilà du même coup la gloire de Dieu.

Faire connaître Dieu et le faire louer, le faire aimer et servir, telle est l'œuvre de Jésus, tel est l'objet constant de son travail : *Opus ejus coram illo* (Is., LXII, 11.)

Mais il faudra lutter, il faudra souffrir! Courage! Celui qui me suivra dans la guerre, me suivra dans la gloire ; la mesure de la peine sera la mesure de la récompense : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* (*Rom.*, VIII, 17.)

Second Point. « Considérer que tous ceux qui ont du jugement et de la raison s'offriront tout entiers au travail. »

Éclairée par la foi la raison reconnaît que Jésus a tout droit sur les hommes pris tous ensemble et sur chacun d'eux en particulier.

Il pouvait commander, il pouvait exiger comme un devoir strict notre concours et notre service ; il se borne à inviter.

Tout ce que nous pouvons, tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, toute notre personne est sa propriété, sa *chose*.

Et cependant au lieu de prendre et de commander il demande, et il ne demande que pour rendre, et que rendra-t-il? Pour le sacrifice d'une fortune et d'une vie que tôt ou tard la mort doit nous enlever, pour un travail de quelques jours il nous donnera la gloire, sa propre gloire avec la pleine possession et la jouissance assurée d'un royaume éternel.

Le refus serait une lâcheté, une honte, une révolte,

une ingratitude envers celui qui a tant fait, tant travaillé, tant souffert pour nous.

A le suivre il n'y a qu'avantage. Vous ne courez aucun risque à tout risquer pour sa cause; vous n'avez rien à perdre, vous n'avez qu'à gagner en perdant tout pour son service.

A sa suite la victoire est infaillible, la conquête est assurée.

Tout ce que vous aurez sacrifié pour son service vous sera rendu au centuple. Sa parole est formelle : En vérité, je vous le dis, celui qui aura quitté sa maison, ses parents, ses champs, pour mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. (MATTH., XIX, 29.)

Où irez-vous, du reste, pour vous dérober au travail, à la peine, au sacrifice ?

Chercherez-vous un asile dans le camp de ses ennemis ?

Ses ennemis travaillent aussi, ils souffrent aussi. Eux aussi ils meurent à la peine.

Mais pour eux le travail est inutile et n'aboutit qu'à la ruine : car ils ne travaillent que pour détruire.

Pour eux la souffrance est vaine, le sacrifice en pure perte et sans aucune compensation.

Pour eux la mort du temps, au lieu d'être l'entrée dans la vraie vie, sera le début de la mort éternelle.

Autant le bonheur est assuré à celui qui combat et qui meurt pour Jésus et avec Jésus, autant le malheur est assuré à celui qui combat et qui meurt sans Jésus et contre Jésus.

Le triomphe de Jésus est certain ; la ruine de ses ennemis est certaine.

Ne dites pas : Je me tiendrai entre deux ; je serai indifférent, je ne serai ni pour Jésus, ni contre Jésus ; je ne combattrai personne, ni Jésus ni ses ennemis.

Prenez-garde. Entre Jésus et ses ennemis il n'est pas de milieu, il n'est pas de place. Ici l'indifférence, la neutralité est impossible : Il l'a dit : Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. *Qui non est mecum, contra me est.* — Or ses ennemis, sachez-le, en disent autant.

Ce ne serait donc pas seulement un crime de ne pas répondre à son appel, ce serait une folie.

Troisième Point. « Ceux qui veulent s'attacher plus étroitement et se signaler au service du Roi éternel et du Seigneur universel n'offriront pas seulement leur personne au travail, mais encore agissant contre leur propre sensualité, et contre l'amour de la chair et du monde, ils feront des offrandes d'une valeur et d'une importance supérieure. »

La sensualité produit deux amours, inspirés l'un et l'autre par les sens : l'amour de la chair, l'amour du monde.

A l'amour de la chair se rapporte l'attrait vers le plaisir, et la crainte de la douleur sensible.

A l'amour du monde se rattache le désir des honneurs et de l'estime des hommes, la crainte des opprobres et des mépris.

Ces deux amours sont les deux obstacles principaux au règne de Jésus-Christ sur les âmes.

Combattons la volupté et tout ce qui s'y rapporte : la délicatesse, la mollesse, la paresse.

Combattons la vanité et tout ce qu'elle engendre :

le servilisme de l'ambition, et les lâchetés du respect humain.

Libres alors d'esprit et de cœur, dégagés de toutes les affections et de toutes les aversions sensibles, élevés au-dessus des jouissances et des répugnances de la chair, au-dessus des éloges et des mépris du monde, nous répondrons franchement et pleinement à l'appel du Roi suprême et du fond de l'âme nous lui dirons :

COLLOQUE

« Éternel Seigneur de toutes choses, je fais mon oblation, avec votre faveur et votre secours, devant votre infinie bonté, devant votre glorieuse Mère et tous les saints et saintes de la cour céleste ; après mûre délibération et d'après une détermination bien arrêtée, pourvu que ce soit pour votre plus grand service et votre plus grande gloire, je veux et je désire vous imiter en endurant toutes les injures et tout blâme, et toute pauvreté actuelle autant que spirituelle, si votre très sainte Majesté veut bien m'appeler et m'admettre à ce genre de vie et à cet état. »

Ce colloque est solennel, mais calme. L'imagination, l'enthousiasme n'ont rien à faire ici ; c'est le langage de la raison, et de la raison tranquille, froide même, mais résolue.

Seigneur éternel de toutes choses : Créateur, conservateur, ordonnateur, libérateur, rédempteur, sauveur, à tous ces titres tout vous appartient de toute éternité et pour toujours : Je n'ai donc rien à vous donner, je ne puis que vous rendre ce qui est à vous.

Je fais mon oblation : Je vous offre ma personne, moi et tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que je puis.

Avec votre faveur et votre secours : C'est une faveur que vous ayiez daigné m'appeler sans aucun mérite de ma part ; ce sera une faveur si vous daignez me recevoir.

Ce mouvement, cette impulsion ou cette attraction qui me porte à me donner ou plutôt à me rendre et à me restituer à vous, ô mon Roi, c'est de votre part une faveur, une grâce.

Mais je ne pourrai pas profiter de cette faveur, je n'aurai pas la force de répondre à cette impulsion dont vous êtes le principe, de céder à cette attraction dont vous êtes le centre, si à cette première grâce vous n'ajoutez pas votre secours.

Aidez-moi, sinon je n'aurai pas le courage de me donner à vous entièrement et sincèrement.

Lors même que dans un premier élan de ferveur je me donnerais à vous, la constance me fera défaut. Je ne tarderai pas à me retrouver et à me dérober de nouveau à votre cœur et à votre doux empire, pour ne plus penser qu'à moi, pour ne plus aimer que moi, pour chercher ce qui flatte mes sens ou mon esprit, pour me laisser entraîner par les charmes de la volupté ou par les inspirations de l'orgueil.

En ce moment du moins, grâce à votre secours, *je veux* et *je désire* répondre à votre appel.

Le vouloir est déterminé par la raison, le désir suppose la passion, il est lui-même une passion, un mouvement sensible. On peut vouloir ce qu'on ne désire pas,

on peut même vouloir sans désirer, comme on peut désirer sans vouloir, et désirer ce qu'on ne veut pas.

On peut vouloir en vertu d'une délibération arrêtée par la raison, on peut vouloir ce que la raison reconnaît être un moyen nécessaire pour obtenir un bien, et cela lors même que ce moyen contrarie les sens et offre des répugnances qui au lieu de provoquer le désir n'excitent que l'aversion. — On peut désirer un bien ou un plaisir sensible que la volonté rejette et qu'elle ne veut pas.

Alors il y a lutte entre la nature supérieure et la nature inférieure, entre la raison et les sens, entre la volonté et la passion.

Mais l'homme étant composé d'une âme et d'un corps, et doué de raison et de sensibilité, la perfection pour lui consiste à se porter tout entier vers le bien, vers le vrai bien, vers le bien suprême, vers Dieu.

L'idéal serait non seulement de vouloir le bien, mais de le désirer, de le vouloir et rationnellement et passionnément.

Alors vous pourrez vous écrier comme David : Mon cœur et ma chair se sont élancés vers le Dieu vivant : mon cœur, c'est-à-dire ma volonté ; ma chair, c'est-à-dire mes sens, ma passion : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* (Ps. LXXXIII, 3.)

Je *veux* donc et je *désire* vous imiter dans vos opprobres et dans vos souffrances, *pourvu que ce soit pour votre plus grand service et votre plus grande gloire.*

La gloire et le service de Dieu, telle est la règle. Tout doit être subordonné à cette condition première de perfection et de sainteté.

Cette condition posée, *je veux* et *je désire*, ô mon Jésus, ô mon Roi, *vous imiter en endurant toutes les injures et tout blâme.*

Le blâme semble moins que l'injure. Souvent toutefois un simple blâme est plus sensible.

L'injure est un reproche non mérité. Il est plus facile de s'élever au-dessus de ce genre de reproche. Les témoins et l'auteur même de l'injure savent, ou du moins ils pourront plus tard reconnaître, que le reproche est injuste : votre réputation n'en souffrira qu'une atteinte passagère.

Mais le blâme ne suppose pas nécessairement l'injure. Il peut être juste et mérité. Dans ce cas un simple blâme sera plus difficile à porter que l'injure proprement dite.

Poursuivons et reprenons. Je veux et désire vous imiter en endurant *toute pauvreté actuelle autant que spirituelle.*

Dans le cours de la méditation il n'a pas été question des richesses, mais simplement de l'amour de la chair ; dans ce colloque et dans cette offrande, au lieu d'opposer à l'amour de la chair l'amour de la souffrance, par exemple, ou l'esprit de mortification, il est mention de pauvreté : pourquoi ?

C'est que la pauvreté exclut précisément les jouissances que la chair ne cesse de convoiter, c'est qu'elle impose des privations directement contraires à la sensualité, c'est qu'elle amène une continuité de souffrances plus pénible que ne le serait une douleur plus aiguë mais passagère.

Ce genre de vie, cet état d'humiliation et de pauvreté

est si parfait, si élevé, si supérieur à la nature que pour y prétendre, pour y parvenir et surtout pour s'y maintenir, il faut une vocation spéciale. Aussi en concluant cette oblation nous disons à Jésus-Christ notre Seigneur et Roi : Pourvu que votre sainte Majesté veuille m'appeler et m'admettre à un état de vie si sublime et si saint.

L'engagement est pris, il s'agit de le remplir. Nous nous sommes engagés à suivre Jésus, notre Roi. Par l'incarnation il va se montrer à nos regards, il va marcher devant nous. Considérons-le, contemplons-le dans sa vie, dans sa mort, dans sa gloire, et suivons-le.

L'INCARNATION

LE GRAND FAIT

Et *Verbum caro factum est*, et le Verbe s'est fait chair. Trois mots suffisent à exprimer le grand fait de l'histoire du monde.

Le Verbe fait chair, Jésus-Christ, est le premier et le dernier, l'A et l'Ω, le principe et la fin de toutes choses, et en même temps il est le centre, le médiateur universel.

Dans l'ordre matériel comme dans l'ordre spirituel, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel, tout est de Lui, par Lui, en Lui. *Ex Ipso, et per Ipsum, et in Ipso.* (*Rom.*, XI, 36.)

Tout est de Lui : il est l'idée, l'idéal, le type de tout ce qui est, soit existant, soit possible.

Tout est par Lui : il est le Verbe, la parole créatrice : Dieu a DIT, et c'est fait, *Dixit et facta sunt.*

Tout est en Lui : Le grec porte εις αυτον, c'est-à-dire *vers* lui, *pour* lui. Il est la fin, le but, le terme vers lequel tend, auquel se rapporte la création tout entière. L'être créé n'existe que pour le représenter, le révéler,

l'annoncer, le glorifier, pour faire éclater sa suprême sagesse.

Tout est pour Lui : ce qui existe n'a reçu l'être que pour le servir, pour seconder et accomplir son idée, sa volonté, son dessein.

Quel est ce dessein ? L'union et l'unité entre tous les êtres de la création et Dieu. Cette union a été brisée par le péché : il veut la rétablir, et relier de nouveau tous les êtres à Dieu : cette union peut se nommer la religion. (*Religio a religando.*)

Union admirable, unité sublime dont il est lui-même le principe, le centre, la fin, l'auteur, le médiateur, le consommateur.

Il est le principe, le centre et la fin du monde matériel et sensible qu'il résume dans son corps.

Il est le principe, le centre et la fin du monde spirituel et intellectuel qu'il résume dans son âme.

Il est le principe, le centre et la fin de l'ordre naturel : dans sa personne il réunit le corps et l'esprit, le sens et l'intelligence.

Il est le principe, le centre et la fin de l'ordre surnaturel : dans sa personne il réunit la grâce et la gloire.

Et ce tout, réuni dans son humanité sainte, est en Lui indissolublement uni au Verbe, et, par le Verbe, au Père, dans l'Esprit-Saint et sanctificateur.

Sagesse suprême, il est le principe et la raison de toute science.

Beauté suprême, il est le principe et l'idéal de tous les arts.

Il est la pierre angulaire entrevue par Jacob, par David, par Isaïe ; Lui-même il s'est dit la pierre angu-

laire, et les deux grands apôtres, Pierre et Paul, l'ont redit après lui.

Pierre angulaire il relie et joint ensemble l'ancien et le nouveau Testament : *Faciens utraque unum*, l'ancien et le nouveau peuple de Dieu, la Synagogue et l'Église, le monde des esprits et le monde des corps unis dans son humanité, le créé et l'incréé, le fini et l'infini, le temps et l'éternité, l'homme et Dieu : Et avec l'homme, par l'homme et dans l'homme, il relie le monde entier avec Dieu, principe et fin de tout ce qui est.

Il est lui-même le Dieu-Homme, il est l'Homme-Dieu. Voilà l'incarnation, voilà le grand fait dont la création fut l'ébauche, et dont la consommation se fera sur la croix par l'anéantissement du péché et par la rédemption de l'homme pécheur : *Consummatum est.*

L'incarnation comprend donc et remplit le monde et le temps. Mais il est un point en ce monde, il est un instant dans la série des temps qui est marqué pour la réalisation de ce grand fait.

LE THÉATRE DE L'ACTION

Représentez-vous Dieu dans son immensité, dans son éternité. Considérez Dieu en trois personnes sur un trône de lumière et de gloire. Autour du Dieu trois fois saint sont rangés des millions et des millions d'anges. Au-dessous, les soleils roulent et brillent au sein de l'éther. Perdu dans ces millions et ces milliards de soleils, se trouve le grain de sable, je veux dire le globe qui nous porte. Sur cette terre cherchez ce que nous appelons les empires. Quatre *grands* empires se sont

successivement élevés les uns au-dessus des autres : Assyriens, Perses, Grecs, Romains. En ce moment Rome est assise sur les ruines des trois premiers.

A un bout de ce grand empire on aperçoit un coin de terre qui se nomme la Judée. Là se trouve le dernier débris d'un tout petit peuple, qui ne laisse pas d'être plus grand que tous les autres, plus grand que les Assyriens, les Perses, les Grecs, et les Romains eux-mêmes : car il fut et il est encore le peuple de Dieu.

Dans ce pays si petit, on voit une petite ville nommée Nazareth. Dans cette petite cité, une petite maison composée de deux pièces. La plus grande est l'atelier d'un modeste ouvrier. La plus petite est une simple cellule. Là, l'épouse de l'artisan qui travaille dans l'atelier, est en prière.

Les temps sont accomplis. Voilà quatre mille ans, cinq mille selon d'autres, que le grand fait de l'incarnation, que le Verbe fait chair, que l'Homme-Dieu est attendu.

L'ANNONCE

L'annonce du Verbe incarné remplit l'histoire du monde, comme l'incarnation elle-même remplit le monde et le temps.

L'annonce du Verbe incarné fut la mission de tous les grands et saints personnages qui précédèrent son avènement. Leur gloire fut de le prédire par la parole ou de le figurer par leur vie.

L'annonce du Verbe incarné, la prédication et la confession de son nom et de sa doctrine constituent la

mission des apôtres, des martyrs, des docteurs, des papes, des prêtres, des religieux, en un mot de tous les chrétiens.

L'Église n'est que l'annonce continue de Jésus-Christ, du Dieu-Homme, du Verbe incarné.

Dès l'origine, Dieu lui-même annonce aux anges que son Verbe, que son Fils se fera homme, et il leur ordonne de l'adorer d'avance dans son incarnation : *Et cum introducit primogenitum in orbem terræ dicit : Et adorent eum omnes angeli ejus.* (*Heb.*, 1, 6.) Et lorsqu'il introduit son premier-né sur la terre il dit : Et que tous ses anges l'adorent.

Ces paroles, il est vrai, peuvent s'appliquer à l'instant de la naissance du Dieu fait homme. Mais on sait, par le livre des Proverbes, que tout dans l'univers se rapporte à Celui qui est la sagesse du Père. Donc, de toute éternité, le Verbe a pu dire de son incarnation que dès lors elle était ordonnée, réglée, déterminée, il a pu dire dès lors que ses délices étaient d'être avec les fils des hommes : *Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret.* (*Prov.*, VIII, 23.) *Et deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Ib.*, 31.) On peut donc penser que l'introduction et la présentation du Verbe incarné a été faite, aux anges comme aux hommes eux-mêmes, dès l'origine des temps.

Lucifer refusa l'hommage de sa soumission. Il s'écria : Je serai semblable au Très-Haut : *Similis ero Altissimo.*

Le Très-Haut est celui de qui l'Église chante : *Tu solus Altissimus, Jesu Christe.*

Lucifer se brisa dans cet effort de son orgueil, et

avec les milliers d'esprits superbes qu'il avait entraînés dans sa révolte, il roula au fond de l'abîme infernal.

Désormais l'ange déchu n'a qu'une pensée : avant l'incarnation, empêcher qu'elle ne s'accomplisse; après l'incarnation, empêcher qu'elle ne produise son effet. Il s'est donc mis à la poursuite de l'homme.

Un premier succès couronne un premier effort. Le premier homme tombe, séduit par le serpent. Ce serpent, c'était Lucifer, que saint Jean appellera l'antique serpent, le dragon.

Le serpent donc triomphait : mais voici Dieu. « Je mettrai, dit le Seigneur, l'inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne; et elle t'écrasera la tête. »

Vous avez reconnu Marie, la mère du Verbe incarné, préservée du péché originel par l'application anticipée des mérites de son Fils; vous avez reconnu Marie et Jésus dans cette femme et dans ce fils, ennemis-nés du serpent, c'est-à-dire de Satan et du péché.

Cependant, toute chair a corrompu ses voies et Dieu a dit : Je détruirai l'homme, *delebo hominem*. Satan triomphe : Si Dieu détruit l'homme, le Dieu-Homme ne viendra pas.

Mais un homme a trouvé grâce, et Noé, par son arche, annonce et figure Celui qui, par son Église, sauvera la famille humaine du déluge de la corruption universelle, du déluge de toutes les erreurs et de tous les vices.

Voici que de nouveau toute chair corrompt sa voie : à la corruption de la chair s'ajoute la corruption de

l'esprit : Tout est Dieu excepté Dieu lui-même. (BOSSUET.) Satan triomphe.

Mais Dieu appelle Abraham : En toi, lui dit-il, et en ta race seront bénies toutes les tribus de la terre : *In te et in semine tuo benedicentur omnes tribus terræ.* Isaac et Jacob reçoivent la même annonce.

Jacob mourant répète cette annonce solennelle, lorsqu'il prédit à Juda que le sceptre ne tombera pas de sa main jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, celui qui, annoncé dès le commencement, sera l'attente des nations.

Cela suffit : Satan tourne et concentre toute sa haine sur le peuple qui doit donner au monde le Sauveur. Sous son inspiration Pharaon a juré d'exterminer la famille d'Israël.

Mais au fond du désert une voix sort d'un buisson ardent. Ce buisson tout enveloppé d'un feu qui ne le consume pas, est un admirable symbole de cet Homme-Dieu en qui l'humanité sera tout enveloppée, toute pénétrée de la divinité sans en être consumée. La voix ordonnait à Moïse de délivrer Israël de la main de Pharaon.

Moïse, libérateur d'Israël, sera la figure du libérateur universel de toutes les nations. Aussi un instant avant sa mort il annonce un prophète comme lui : libérateur, législateur, thaumaturge comme lui, et il ordonne à Israël de l'écouter : *Ipsum audies.*

Balaam a vu s'élever de Jacob l'étoile de Celui qui dominera tous les fils de Seth, c'est-à-dire tous les hommes, tous fils de Noé, le seul descendant de Seth qui ait échappé au déluge.

Les Josué, les Gédéon, les Jephté, les Samson, les Samuel, suscités pour introduire le peuple de Dieu dans la terre promise, pour l'y maintenir et pour l'y délivrer de l'oppression et de la servitude, sont autant de figures et d'annonces du libérateur universel qui doit introduire toutes les nations dans l'Église, ici-bas militante et là-haut triomphante.

David, dans ses psaumes, ne cesse d'annoncer ce roi, issu de lui, qui dominera de la mer à la mer, et dont le règne durera autant que le soleil.

Salomon trace d'avance le portrait de celui qui sera par excellence le Sage et le Juste.

Le grand Élie l'a vu sous la figure de la petite nuée qui grandit et qui verse les eaux du ciel sur la terre d'Israël.

Lucifer s'est acharné sur la famille de ce David d'où doit venir le Christ, le Messie promis qui lui doit écraser la tête. Déjà par le schisme des dix tribus d'Israël, il a isolé la tribu de Juda, d'où doit naître le Sauveur promis. Enfin, il a réussi à entraîner dans l'impiété les rois de la famille dont le Messie doit descendre. Dieu, ne pouvant plus souffrir les iniquités de Juda, l'a livré à Nabuchodonosor. Le peuple de Dieu est dispersé dans les vastes provinces de Babylone. Il n'existe plus sur la terre une seule nation où le vrai Dieu soit adoré. Satan triomphe encore.

Or, c'est en ce temps-là même, c'est au moment où Juda va périr que le sublime Isaïe annonce l'Emmanuel, le Dieu avec nous, le fils de la Vierge : *Ecce virgo concipiet et pariet filium ;* il raconte, comme le fera

l'histoire, la vie et la mort, la passion, les combats et les triomphes du Roi et du Sauveur universel.

A l'instant même où Jérusalem succombe sous les coups de Babel, Jérémie annonce la naissance mystérieuse de l'homme de douleurs qui, par ses souffrances, sauvera le monde, et dont il est lui-même la figure par les persécutions dont il est la victime.

Alors aussi, au sein même de la captivité, Ézéchiel voit le Fils de l'homme porté sur un char symbolique, figure du monde matériel et du monde social dont le Verbe incarné sera le roi.

Nabuchodonosor voit en songe un colosse qui est renversé par une petite pierre détachée du sommet d'une montagne ; cette pierre devient elle-même une haute montagne et couvre toute la terre. Daniel reconnaît dans cette vision l'annonce de ce fils d'Abraham, de Juda et de David dont le royaume doit remplacer tous les empires du monde figurés par le colosse.

Le temps précis de la venue et de la mort du Christ est annoncé à ce même prophète par l'archange Gabriel.

Cependant les empires se succèdent. Dans l'intention de celui qui se dit le prince du monde, ces grandes puissances s'élevaient pour anéantir le peuple d'où devait naître le Messie.

Mais le Très-Haut se joue de Lucifer. Dieu se servira de ces empires pour accomplir ses desseins sur le peuple même qu'ils devaient écraser.

Nabuchodonosor et les Assyriens châtieront ce peuple coupable; Cyrus et les Perses rétabliront ce peuple repentant ; Alexandre et les Grecs, par leur supériorité intellectuelle, prépareront les esprits à

l'Évangile ; César et les Romains donneront la loi au monde et ouvriront les voies au suprême législateur.

En attendant, Rome a étendu sa main de fer sur le dernier débris d'Israël. La Judée n'est plus qu'une province romaine. C'en est fait : il n'existe plus de peuple de Dieu sur la terre. Encore un peu la notion même de Dieu va s'effacer.

LES PERSONNES

Sur la terre.

Ici jetons un coup d'œil sur les peuples qui couvrent la face du globe. Quelle variété dans les mœurs, les costumes, et jusque dans les couleurs.

Les uns sont blancs, les autres noirs. Ceux-ci appartiennent à une race maudite ; ceux-là semblent tenir à des races plus favorisées. Ils n'en sont peut-être que plus corrompus et plus coupables.

Les uns sont en paix, les autres sont en guerre. Qui dira l'horreur de ces guerres aussi cruelles qu'injustes ? qui sondera la corruption que recouvre la paix ?

Les uns pleurent, les autres rient. Si du moins les premiers pleuraient sur leurs péchés ; mais le plus souvent ils pleurent la perte de ce qui précisément est la cause de leur propre perte, tandis que ceux qui rient se réjouissent de ce qui doit les perdre pour toujours.

Les uns, sains et vigoureux, jouissent de la vie présente sans songer à l'avenir éternel qui les attend.

Les autres, infirmes et languissants, ne souffrent, ce semble, que pour se préparer une souffrance éternelle.

Les uns naissent : Vivront-ils assez pour recevoir la nouvelle du salut ?

Les autres meurent : Où vont-ils ?

Les peuples se partagent en trois classes : peuples civilisés, peuples barbares, peuples sauvages.

La civilisation des premiers est la corruption la plus raffinée et la plus universelle : corruption des intelligences, sous l'influence alors prépondérante des sophistes ; corruption des cœurs, sous l'influence des passions les plus viles.

Rome, en devenant le centre de la domination universelle, est devenue la sentine de tous les vices, le rendez-vous de toutes les erreurs.

La barbarie mérite son nom. Les peuples que la seule ignorance préserve de la corruption intellectuelle et morale qui caractérise en ce moment la civilisation grecque et romaine, ne connaissent et n'estiment que ce qui frappe les sens et ce qui tient au corps.

Quant aux sauvages, s'il leur reste une lueur de raison, ce n'est, dirait-on, que pour les rendre supérieurs en cruauté aux bêtes féroces qui errent avec eux dans les forêts.

Au ciel.

Laissons la terre, et par la pensée montons au ciel. Là, du haut de leur trône, les trois personnes de l'auguste Trinité considèrent les nations assises à l'ombre de la mort, dans les ténèbres de l'erreur et du vice. Le regard divin suit les générations humaines qui, se succédant comme les flots d'un fleuve immense, meurent et descendent dans l'abîme infernal.

Lucifer, à la tête de ses légions, plane sur ce monde dont il se dit, non sans quelque apparence, le prince et le dominateur.

Michel et ses anges se pressent autour de la Majesté divine et intercèdent pour les fils infortunés d'Adam.

Dieu semble insensible au triomphe de Lucifer et aux supplications des anges.

Mais un soupir venu de la terre traverse les chœurs angéliques et monte jusqu'au Très-Haut. Dieu fait un signe, Gabriel s'élance et se dirige vers la terre. Où va-t-il ?

Il est sur le globe un point vers lequel convergent tous les regards humains. C'est Rome. Là se décide le sort des nations : Gabriel aurait-il un message pour celui qui gouverne Rome et par Rome le monde ?

Au ciel on connaît Rome et César-Auguste, parce qu'au ciel on connaît tout ; mais au ciel on sourirait de la politique humaine ! Gabriel n'a reçu aucune mission pour César-Auguste.

Que d'hommes, aujourd'hui, tiennent l'œil fixé sur certaines capitales, telles que Paris, Londres, Berlin, s'imaginant que là se règle l'avenir du monde. Ces hommes-là sont naïfs. La politique est une toile d'araignée. Les moucherons s'y embarrassent et s'y prennent. L'aigle passe et emporte la toile avec l'artisan. On oublie trop le vieux proverbe : L'homme s'agite et Dieu le mène.

Où va donc Gabriel ? Il est sur la terre un autre centre, qui attire l'élite de la jeunesse civilisée. Ce centre intellectuel du monde se nomme Athènes. Là, du haut de leurs chaires, dédaignant avec quelque raison les

trames de la politique, de superbes philosophes planent dans la sphère des idées, mais, hélas! pour se perdre dans des systèmes nuageux d'où s'échappent à peine quelques rayons du soleil de vérité. Y aurait-il là quelque génie capable de recevoir la mission d'éclairer le monde et de dissiper les ténèbres de l'ignorance universelle? Gabriel n'est pas envoyé à ces prétendus sages.

On s'imagine parfois que la société serait sauvée si les savants, qui imposent leur enseignement à la jeunesse, daignaient eux-mêmes se soumettre aux enseignements de la foi. C'est faire à ces hommes trop d'honneur. S'ils font du bruit, ils le doivent surtout à leurs audaces, à leurs extravagances et à leur impiété. Sous le rapport du savoir et de l'intelligence, ce sont des personnages assez ordinaires, doués généralement d'un esprit faux et très étroit.

Dieu, au reste, n'a pas plus besoin des savants que des politiques.

Où va donc Gabriel? Il est une troisième cité qui en ce moment attire les regards : Jérusalem. Le monde entier attend de là quelque chose d'extraordinaire. Gabriel connaît Jérusalem. Six mois à peine sont écoulés depuis le jour où il y remplissait une mission, qui n'était pas sans quelque rapport avec celle qu'il accomplit maintenant. Cette fois, cependant, ce n'est pas à Jérusalem que se rend le messager céleste.

A Nazareth.

Dans la Judée, dans ce pays qui alors compte pour si peu dans le monde, il est une province méprisée, même en Judée : c'est la Galilée.

Dans la Galilée se trouve une petite ville dont le proverbe dit : Est-ce que de Nazareth il peut sortir quelque chose de bon ? *A Nazareth potest aliquid boni esse ?*

A Nazareth il est une maison occupée par un humble artisan dont le métier, dit-on, est de faire des charrues, et par une jeune vierge qui à cet instant est en prière.

Elle supplie la divine Miséricorde de hâter l'heure de la rédemption des hommes. Pour elle-même elle demande la faveur d'être la servante de la femme qui sera la Mère du Sauveur.

C'est ce soupir, qui, traversant les chœurs angéliques, est monté jusqu'au cœur de Dieu ; c'est pour y répondre que Gabriel est envoyé.

Inconnue du monde, cette vierge est la fille des rois. Elle a épousé un humble artisan qui, comme elle, est un descendant de David. Mais ce fils des rois est réduit à la pauvreté, et en s'unissant à Joseph, Marie a voué sa vie à l'obscurité.

Du reste, Marie et Joseph se sont engagés à la virginité. Joseph n'est l'époux de Marie que pour garder l'honneur de ce beau lis.

Devant cette vierge obscure l'envoyé du Ciel s'arrête et s'incline.

Vivez dans la retraite, dans le silence, dans la prière. Un seul désir s'élevant d'un cœur humble et pur est plus puissant et plus efficace pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes que les conceptions les plus sublimes de la sagesse humaine, que les actions les plus éclatantes des forts et des grands de ce monde.

LES PAROLES

Écoutez le bruit qui se fait alors sur la terre. Ici, à la cour d'Auguste, les politiques, dans leurs conseils, croient tenir le fil des événements. Là, dans leurs écoles, les philosophes prétendent dominer les intelligences.

Au sein des multitudes, dans les cités et dans les familles, on ne voit que querelles, on n'entend que disputes, à chaque instant interrompues par d'insolents blasphèmes, par d'audacieuses imprécations contre la Divinité.

D'ailleurs le culte même est un blasphème et une impiété. Partout on adore les faux dieux.

Remontez au ciel. Écoutez la voix tranquille et solennelle des trois personnes de la Trinité sainte.

Jadis elles ont dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.

En ce jour elles ont dit : *Refaisons* l'homme, rachetons l'homme qui s'est vendu pour un fruit, relevons l'homme tombé, réparons dans l'homme les traits à demi effacés de notre image et de notre ressemblance.

Et maintenant écoutez Gabriel. Redisant sans doute les paroles même de Celui dont il est l'ambassadeur, il salue en ces termes l'humble vierge de Nazareth :

Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes.

A ces mots, la vierge se trouble. Elle cherche à s'expliquer une salutation si glorieuse et si surprenante.

L'ange la rassure: Ne craignez pas, Marie ; vous avez trouvé grâce devant Dieu, voici que vous concevrez et vous enfanterez un fils ; vous le nommerez Jésus. Il sera grand. On l'appellera le fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et son règne n'aura pas de fin.

Sans se laisser éblouir par une si magnifique annonce, la vierge humble et fidèle oppose son vœu de virginité.

Lorsque nous recevons quelque inspiration d'en haut, il s'engage souvent une lutte dans notre cœur, mais c'est la lutte entre l'amour de nous-même et l'amour de Dieu, ou bien entre les sens et la raison.

Dans le cœur de Marie, la lutte s'engage entre deux fidélités qui, l'une et l'autre, ont également Dieu pour objet : fidélité à la parole qu'elle a donnée à Dieu par le vœu de virginité, fidélité à la parole de Dieu qui lui est communiquée par l'envoyé céleste.

L'ange la rassure encore sur ce point : L'Esprit-Saint surviendra en vous, la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Aussi ce qui naîtra de vous sera saint et sera nommé le Fils de Dieu.

Ici levons les yeux et contemplons sur leur trône les trois personnes divines. Elles attendent la réponse de Marie. Le grand fait, le fait le plus glorieux à la Trinité tout entière, le fait le plus salutaire à l'humanité, et dans un certain sens à toute la création, dépend d'un mot de la fille de David.

Gabriel s'est tu, il attend. La terre ignore ce qui se passe dans l'humble cellule, elle ignore qu'en ce moment son sort dépend d'un mot d'une vierge qui lui est inconnue.

Le ciel se tient en suspens ; les anges immobiles et

silencieux se demandent dans le secret de leur intelligence quelle sera la réponse.

Ah ! si l'enfer savait, si Lucifer soupçonnait ce qui se négocie en ce moment !

Marie connaît et entend parfaitement tout ce qui a été annoncé par les prophètes ; elle sait combien le Christ doit souffrir ; elle sait quelles seront les douleurs attachées à la maternité divine. D'un autre côté, à la vue d'une dignité si haute, son humilité s'effraie. Mais ici l'humilité peut se rassurer à la pensée des sacrifices inséparables de toute grandeur. L'humilité va répondre.

L'ange propose à Marie la plus haute dignité à laquelle puisse être élevée une simple créature. Marie répond qu'elle est la servante : *Ecce ancilla Domini.* Si elle accepte, c'est qu'une servante ne sait qu'obéir : Qu'il me soit fait, ô ange, selon votre parole : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

L'ACTION

A l'instant même, le Père envoie son Fils unique, son Verbe ; au même instant, l'Esprit-Saint forme du plus pur sang de la Vierge immaculée le corps humain le plus parfait qui ait jamais été ; au même instant est créée l'âme la plus parfaite qui ait jamais existé ; au même instant, sans quitter le sein de son Père, le Verbe, le Fils de Dieu unit à sa propre personne cette âme et ce corps : et ainsi le Fils de Dieu est vraiment le Fils de Marie, vrai Dieu et vrai homme.

Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire. (Jo., I.)

La gloire ! Ah ! quel regard d'aigle a pu percer le nuage pour découvrir en ce petit enfant, enfermé dans le sein d'une vierge obscure, la gloire du Fils unique du Père éternel : *Gloriam quasi unigeniti a Patre !*

Paul m'étonne moins quand il voit dans ce mystère un Dieu anéanti : *Semetipsum exinanivit.* Oui, en prenant la forme de l'esclave, il s'est anéanti ; et s'il est ici quelque chose qui disparaît, c'est surtout sa gloire. Et vous avez vu sa gloire ! ou plutôt, à vous entendre, disciple bien-aimé, cette gloire est devenue tellement évidente que nous l'avons vue : *Et vidimus gloriam ejus !*

Hé bien ! Paul et Jean ne se contredisent pas. Oui, nous avons vu sa gloire, et ce qui nous la révèle, c'est son anéantissement même : *Semetipsum exinanivit, Vidimus gloriam ejus.*

Oui, le Verbe fait chair est bien le chef-d'œuvre de la sagesse, de la bonté, de la puissance infinie.

La sagesse rapporte tout au premier principe et à la fin dernière. Par l'incarnation, la création tout entière, résumée dans l'humanité, est ramenée à son principe et à sa fin, à Dieu, en Jésus-Christ, vrai Dieu, vrai homme.

La bonté est l'union au bien suprême. Par l'incarnation, l'union est rétablie entre l'homme et Dieu, bien suprême, d'abord dans la personne même de Jésus-Christ, Verbe incarné, vrai Dieu, vrai homme ; puis, entre les hommes pécheurs mais repentants et Dieu se réconciliant le monde en Jésus-Christ : *Quoniam quidem Deus erat mundum reconcilians sibi.* (II *Cor.*, v, 19.)

La puissance éclate surtout quand Dieu fait de grandes choses avec rien. Par l'incarnation le Verbe

s'abaisse, il s'anéantit, *semetipsum exinanivit* (*Phil.*, II, 7) ; il se fait, en un sens, moins que rien, puisqu'en revêtant notre chair, il revêt le péché, et prend la forme, non pas seulement de l'homme, mais de l'homme pécheur : *Formam servi accipiens.* Or, le péché est au-dessous du rien et pire que le néant qui du moins ne résiste pas à Dieu, qui du moins ne s'oppose pas au bien, qui n'est que la privation du bien, tandis que le péché est la négation et la destruction du bien.

Étant donc descendu au-dessous du rien, en revêtant le péché par l'incarnation, le Verbe refait tout, sauve tout, relève tout. En lui et par lui les extrêmes s'unissent : ce qu'il y a de plus haut et ce qu'il y a de plus bas ne font plus qu'un. Nulle part la puissance divine ne se montre avec plus d'éclat.

LES TROIS FIAT

On peut signaler trois grands *Fiat :* Le *Fiat* de la création : Dieu dit : *Fiat*, le monde est fait. *Dixit et facta sunt ;*

Le *Fiat* de l'incarnation : Marie dit : *Fiat*, le Verbe se fait chair ;

Le *Fiat* de la rédemption : Jésus dira : *Fiat*, que votre volonté soit faite, ô mon Père, et non la mienne, et le monde est racheté.

Le *Fiat* de la création est la parole du commandement.

Le *Fiat* de l'incarnation est la parole de l'obéissance.

Le *Fiat* de la rédemption est la parole de la résignation et du sacrifice.

Par le *Fiat* de la création, le rien devient l'être.

Par le *Fiat* de l'incarnation, Dieu devient l'homme.

Par le *Fiat* de la rédemption, le pécheur devient juste, l'ennemi de Dieu devient l'ami de Dieu.

La gradation est sublime. Il fallait la toute-puissance pour que le rien devînt l'être : car entre le rien et l'être, entre être et n'être pas la distance est telle qu'on n'en peut concevoir une plus grande, la distance est infinie. L'être créé se trouve entre deux infinis, l'un négatif et nul, l'autre positif et réel. Le premier est l'infini du néant, le second est l'infini divin.

Mais du moins, par la création l'être créé demeure à une distance infinie de Dieu. Je prends ici la *distance,* non dans le sens de la séparation, mais dans le sens de la différence ; non dans le sens de la séparation, car l'être fini ne saurait subsister sans l'action et par conséquent sans la présence continue du Créateur ; mais dans le sens de la différence qui, entre l'être créé, même le plus parfait, et l'être divin, est toujours infinie.

Or, par l'incarnation, dans le Verbe fait chair, dans le Dieu-Homme, le même est créé et incréé, fini et infini.

L'abaissement d'un Dieu jusqu'à l'homme, l'union entre Dieu et l'homme, entre le créé et l'incréé, entre le fini et l'infini en une seule personne, suppose le déploiement de la toute-puissance à un degré infiniment supérieur à celui qu'exige l'élévation du rien à l'être fini.

Mais comment mesurer la puissance requise pour faire d'un pécheur un juste, d'un ennemi de Dieu un ami de Dieu ? Dans la création, le néant, je le répète,

n'étant rien, ne peut opposer aucune résistance à l'action créatrice ; dans l'incarnation, le corps à l'instant même de sa formation, l'âme à l'instant même de sa création, sont unis au Verbe ; ils ne peuvent s'opposer à leur élévation.

Mais le pécheur résiste, et en vertu de sa liberté, il peut éternellement résister, il peut éternellement s'obstiner à haïr Dieu. Le pécheur veut implicitement anéantir Dieu, le bien suprême, et, par une folie qui égale sa malice, voulant anéantir la cause première sans laquelle rien ne peut ni exister, ni subsister, il veut anéantir tout ce qui est, tout ce qui peut être, et lui-même avec tout le reste. Le pécheur, pour être logique et conséquent, est essentiellement *nihiliste*. Du reste, le mot est du prophète Ézéchiel : Nihili *factus es, non eris in perpetuum.*

Aussi, pour faire d'un pécheur un juste, il faut triompher à la fois et de la malice de l'homme et de la justice de Dieu :

Il faut triompher de la malice du pécheur qui veut anéantir tout ce qui est, lui-même et tout ce qui existe et peut exister.

Il faut triompher de la justice de Dieu qui, afin de venger la divinité même et tout ce qui existe, doit exiger du pécheur une réparation, qui, pour égaler sa malice, autant que faire se peut, devra être éternelle.

Le péché étant donc virtuellement l'anéantissement de Dieu et l'anéantissement universel, il appelle une réparation et une expiation proportionnée à l'offense, ou plutôt à la personne offensée, il exige une réparation et une expiation infinie, qui suppose dans le réparateur

et dans l'expiateur une puissance infinie, et en un sens infiniment supérieure à celle que réclamaient l'incarnation et la création.

Le *Fiat* de la rédemption l'emporte donc sur le *Fiat* de la création, et sur le *Fiat* de l'incarnation. Mais il suppose l'un et l'autre, et il est spécialement le dernier mot et comme l'achèvement du second. C'est pour cette raison, et pour faire ressortir plus complètement la grandeur du FIAT *incarnateur*, que nous avons poussé notre méditation jusqu'au FIAT *rédempteur*.

Ce triple *Fiat* se résume dans le *Fiat* de l'Oraison dominicale. Et pour nous aussi ce *Fiat* est le plus haut degré de la sagesse, de la bonté, de la puissance.

De la sagesse : Par le *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra,* toute notre existence est rapportée, élevée, unie à Dieu, principe et fin suprême.

De la bonté : Par ce *Fiat* notre volonté et, du même coup, notre vie tout entière devient conforme à la volonté infiniment bonne de Dieu lui-même, et par conséquent conforme à la bonté suprême.

De la puissance : Par ce *Fiat* l'homme peut et fait tout ce qu'il veut. Voulant tout ce que Dieu veut, ne voulant que ce que Dieu veut, tout ce qu'il veut se fera, car tout ce que Dieu veut se fait : *Quæcumque voluit, fecit.*

Ce *Fiat* sera donc la devise et le mot d'ordre de notre vie, le mot d'ordre que nous donne le Roi suprême à son entrée sur le champ de bataille de sa vie mortelle d'abord, puis de sa passion.

COLLOQUE

Père éternel, vous avez envoyé votre Verbe pour nous éclairer, pour nous tirer des ténèbres de l'erreur ; vous avez envoyé votre Fils pour nous sauver, pour nous délivrer de la servitude du péché et des prisons éternelles de l'enfer : soyez éternellement béni, loué, glorifié.

Fils très aimable, sans quitter le sein de votre Père, vous êtes descendu dans le sein de Marie ; vous y avez pris un corps et une âme comme les nôtres, vous vous êtes fait semblable à nous, pour nous aider à devenir semblables à vous et au Père céleste dont vous êtes la parfaite image : soyez éternellement béni, loué, glorifié.

Esprit-Saint, vous avez formé le corps sacré que le Verbe s'est uni, vous avez rempli son âme de la plénitude de vos dons afin qu'il pût les reverser sur nous, et par vous nous purifier, nous vivifier, nous sanctifier, nous glorifier : soyez éternellement béni, loué, glorifié.

Jésus, Verbe incarné, je crois, j'espère et j'aime. — Je crois que vous êtes vraiment Dieu et homme. — J'espère que, étant descendu jusqu'à moi pour me relever, vous me sauverez. — Je vous aime dans cet excès d'abaissement et d'anéantissement où vous a conduit l'amour que vous me portez.

Verbe incarné, Verbe anéanti, sous la forme d'esclave que vous avez prise pour m'affranchir et me délivrer de l'esclavage du péché et du démon, je reconnais en vous

mon Roi et mon Dieu : soyez éternellement béni, loué, glorifié.

O Marie, qui sans cesser d'être vierge, êtes devenue la mère du Dieu fait homme, permettez-moi d'unir mes adorations aux vôtres. Je me prosterne devant vous, non pour vous adorer, mais pour adorer en vous Celui qui étant le Fils éternel de Dieu s'est fait pour moi votre Fils bien-aimé.

Je ne demande qu'une seule grâce, la grâce de redire avec vous : *Fiat.* Oui, qu'elle soit faite en moi, sur moi, par moi, la volonté du Père céleste. Cette grâce et cette prière résument toute la perfection, toute la béatitude, toute la gloire.

LA VISITATION

Ayant appris de l'ange qu'Élisabeth sa parente allait devenir mère, Marie se rend auprès d'elle pour la féliciter.

Admirez la charité : Marie se réjouit du bonheur de sa parente et, par une attention délicate, elle s'empresse de lui témoigner la part qu'elle y prend.

Admirez l'humilité : Tout grand qu'il doit être, le fils d'Élisabeth sera seulement le précurseur de Celui dont Marie est la mère. Ajoutez que le miracle de la maternité unie à la virginité est supérieur à celui de la stérilité féconde.

Marie ne laisse pas de prévenir Élisabeth par les marques du respect et par les égards dus à l'âge.

Admirez la modestie : Timide et prudente, la Vierge bénie ne fait que traverser le monde ; elle fuit les regards, et se hâte d'arriver chez sa parente pour y vivre pendant trois mois dans la même retraite qu'à Nazareth.

Sachons concilier les attraits de la piété, le recueillement et l'union à Dieu avec les devoirs de la charité envers le prochain.

Mais dans les relations réclamées par la bienséance et par la charité, évitons la curiosité et la vanité, ne cherchons ni à voir ni à être vus.

Ne soyons pas susceptibles sur les droits à la prévenance ou à la préséance. L'honneur dû à Dieu en notre personne ne sera pas compromis par l'humilité. L'Esprit-Saint saura maintenir notre dignité.

A peine Élisabeth a-t-elle entendu la salutation de Marie qu'elle sent tressaillir son enfant. A ce tressaillement, éclairée par le Saint-Esprit, elle reconnaît la présence de Celui que la Vierge porte dans son sein.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, s'écrie-t-elle, et béni est le fruit de vos entrailles. Et d'où me vient cette faveur que la mère de mon Seigneur daigne me visiter?

Ne parlez ni des grâces que vous avez reçues, ni des œuvres que vous avez accomplies, Dieu se charge de manifester ce qui intéresse sa gloire et la vôtre.

Mais alors même et surtout alors, humiliez-vous, effacez-vous; rendez à Dieu l'honneur qui n'appartient qu'à lui.

Voyant son secret découvert par l'Esprit-Saint lui-même, l'humble Vierge renvoie à Dieu toute la gloire des merveilles opérées en sa personne.

MAGNIFICAT

Magnificat anima mea Dominum.

Mon âme glorifie le Seigneur.

Magnificat : littéralement, mon âme *agrandit* le Seigneur, elle le fait grand.

Et qui donc peut agrandir le Seigneur ? *Magnus Dominus et non habet finem.*

Le Seigneur est grand, il n'a pas de limites. Qui peut ajouter à sa grandeur.

Non, en lui-même Dieu ne peut pas grandir ; nous pouvons cependant l'*agrandir* et le faire grandir, en nous-mêmes d'abord, puis dans les autres âmes.

Dieu grandit en nous, dans notre intelligence, lorsque, par la contemplation, nous le connaissons de plus en plus.

Il grandit dans notre volonté, lorsque nous l'aimons et le servons avec une fidélité de plus en plus parfaite.

Nous le faisons grandir dans les autres, lorsque, par notre parole et par notre exemple, nous le faisons connaître et louer, aimer et servir.

Or, personne ne connut mieux et n'aima plus Dieu, personne ne contribua plus à le faire connaître et aimer que celle qui a donné au monde le Verbe incarné; personne donc n'a pu dire avec plus de vérité : Mon âme glorifie le Seigneur.

Dans cet élan de son cœur, il est vrai, Marie ne pense pas à ce qu'elle a fait pour la gloire de Dieu. Elle ne songe qu'à lui rendre l'honneur des grandes choses accomplies en sa personne ; mais par cette humilité même, elle lui rend toute la gloire qu'elle en a reçue.

Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.

Et mon esprit a tressailli en Dieu mon Sauveur.

Il a bondi, il s'est élancé en Dieu, en ce Dieu qui m'a sauvée en me préservant du péché.

Marie disait d'abord : Mon âme ; ici elle dit : Mon esprit. En quoi diffèrent l'esprit et l'âme ?

L'âme est *moins* et *plus* que l'esprit.

Souvent par l'âme on entend le principe de la vie animale (*animal ab animâ*), ce qui anime le corps, ce qui le rend vivant et sensible. Ainsi entendue, l'âme est considérée dans ses puissances inférieures : alors elle est *moins* que l'esprit, qui signifierait ici les puissances supérieures, l'intelligence et la volonté.

Mais si l'on prend l'âme dans toute son extension, la considérant comme principe et de la vie, et de la sensibilité, et du mouvement, et de l'intelligence, et de la volonté, si par l'âme on entend ce qui vit, ce qui sent,

pense et veut en l'homme, en ce sens l'âme comprendrait l'esprit lui-même et quelque chose de plus.

Alors quand je dis : *Mon âme*, je désigne toutes mes facultés, les inférieures autant que les supérieures.

Mon âme glorifie le Seigneur : Je le glorifie par mon intelligence, par ma volonté, par mon imagination, par ma sensibilité, par mes passions, par ma langue et par ma voix, par mes yeux et par la vue, par tous mes sens et par tous mes organes, par mon être tout entier.

Tout en moi glorifie le Seigneur.

Le Seigneur : Celui dont je tiens tout ce que je suis, tout ce que je puis, tout ce que j'ai.

Tout lui appartient. Il est mon maître. Tout en moi doit concourir à le louer, à le servir.

Magnificat anima mea Dominum.

Toute la perfection, toute la sainteté se résume dans cet acte, dans cet élan de l'âme.

Toutefois dans cette nouvelle expression de la tendance de Marie vers son Dieu, dans ces mots : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*, il y a gradation.

L'esprit, avons-nous dit, désigne les puissances supérieures de l'âme. L'esprit est ce qui, dans l'homme est le plus dégagé de la matière, ce qu'il y a de plus pur, de plus subtil, en un mot, de plus *spirituel*.

Mon esprit, qui est comme la cime, la pointe de mon âme, de mon intelligence, de ma volonté, s'est réjoui dans le Dieu qui me sauve.

Par son intelligence et par sa volonté, Marie, dès le premier instant de sa conception, vécut et agit dans le Dieu qui l'avait sauvée d'avance en la préservant du péché originel.

Mais depuis que le Verbe s'est incarné dans son sein, toutes ses pensées, toutes ses affections se sont concentrées sur ce Fils bien-aimé qui est le Dieu *salutaire*, le Dieu sauveur : *In Deo salutari meo.*

Tel est le secret des saints pour se tenir et pour marcher en la présence de Dieu, même au milieu des occupations les plus diverses et les plus distrayantes, même au milieu des travaux et des affaires qui semblent réclamer toute l'attention de l'âme.

Tout en travaillant, tout en étudiant, tout en parlant, l'âme par l'esprit, par la pointe de l'intelligence et de la volonté, demeure appliquée à Dieu, tournée vers Dieu, présente à Dieu, tandis que la pensée surveille et dirige l'action dans les sphères inférieures.

L'âme, en effet, peut exercer au même instant toutes ses puissances, elle peut accomplir à la fois plusieurs fonctions.

Elle peut, au même instant, et à la fois, exercer et appliquer tous ses sens et tous les membres de son corps à des objets différents.

Elle peut en même temps voir, entendre, sentir, goûter, toucher ; elle peut en même temps mouvoir les pieds, les mains, la tête, la langue, les yeux. Je puis en même temps marcher, parler, travailler.

L'œil peut d'un même regard embrasser et distinguer une multitude d'objets différents ; l'oreille peut saisir au même instant et discerner une foule de sons très divers.

Ce que l'âme peut par ses puissances inférieures, elle le peut, à plus forte raison, par ses puissances supérieures qui sont douées d'une plus grande énergie.

Au moment où je trace ces lignes, mon âme vivifie mon corps, elle fait circuler le sang. Par elle mes yeux voient et regardent, mes doigts se meuvent ; et au même temps elle surveille par les yeux les lettres tracées par les doigts.

Tout cela se fait par l'âme au moment où par sa puissance supérieure, par l'intelligence, elle s'occupe surtout des idées et des vérités qu'elle veut exprimer.

L'âme peut donc mener à la fois plusieurs opérations.

Élancez-vous souvent vers Dieu par des oraisons jaculatoires, rappelez-vous souvent la présence de Dieu, offrez-lui souvent vos actions, vos opérations, vos intentions, vous vivrez habituellement en Dieu par la pensée, par le désir, par l'amour.

Chacune de vos actions sera un élan vers Dieu, un pas en avant dans la voie du salut, un mérite de plus dans l'ordre de la grâce et de la gloire, et vous aurez le droit de redire avec Marie : Mon esprit a tressailli en Dieu mon Sauveur : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

In Deo salutari meo : En Dieu seul est le salut : Salut de l'intelligence : Dieu est la lumière. Hors de Dieu et sans Dieu tout est ténèbres.

Uni à Dieu par la foi à sa parole, je deviens sage de sa sagesse même.

Par la foi, je pense comme il pense, je parle comme il parle.

Salut de la volonté : Dieu est la force, il est la liberté. Hors de Dieu, sans Dieu tout est impuissance et servitude.

Uni à Dieu par la charité, je deviens fort de sa force

même, je me ris de toutes les puissances de l'enfer et du monde.

Par la charité, je veux ce que Dieu veut, j'aime ce qu'il aime. Je veux et j'aime le bien suprême qui est Dieu et je deviens bon de la bonté même de Dieu.

Contemplez Marie : elle est le siège, le trône de la sagesse, le miroir de la justice et de toute perfection : *Sedes sapientiæ, Speculum justitiæ.*

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante.

Marie ne voit que sa bassesse ; Dieu ne voit que son humilité.

Ici les deux sens sont légitimes.

Pour opérer les plus grandes choses, Dieu se plaît à employer ce qu'il y a de plus bas et de plus faible.

Mais il veut que l'instrument sache et reconnaisse sa bassesse et sa faiblesse.

S'il dédaigne la hauteur et la force orgueilleuse, il rejette également la bassesse et la faiblesse fière et hautaine.

Êtes-vous grand, fort, puissant par l'intelligence, par le caractère, par la position ?

Sachez et reconnaissez que, comparées à la divine Majesté, ces excellences ne sont rien : *tanquam nihilum ante te.*

Avouez même que, comparées aux qualités de vos pareils, les vôtres sont peu de chose.

Quelle est votre sagesse, quelle est votre force, si vous les comparez à la sagesse et à la force de tous les hommes pris ensemble, ou seulement d'un seul groupe, ou seulement d'un seul homme de génie et de caractère.

Soyez donc humble : vous avez cent raisons de l'être.

Dieu alors daignera vous regarder, il daignera se servir de vous pour l'accomplissement de ses desseins : car au lieu de vous attribuer à vous-même l'honneur des merveilles qu'il aura opérées par vous, c'est à lui, et à lui seul, que vous en rapporterez toute la gloire.

Au contraire, vous êtes petit, faible, nul : nul par l'intelligence, nul par le caractère ; vous êtes dépourvu de science et de vertu, dénué de ressources personnelles ou étrangères, espérez quand même, osez tout pour le service divin.

Vous êtes précisément dans les conditions voulues pour les grandes choses que Dieu veut opérer par votre concours.

Ne dites pas : Qui suis-je, et que suis-je pour cette entreprise, pour cette œuvre ?

Vous n'êtes rien. C'est ce qu'il faut.

Ne dites pas même : Je suis indigne ! Je suis pécheur !

Eussiez-vous été pire qu'une Madeleine ou un Augustin, eussiez-vous été faible au point de renier Jésus-Christ comme Simon-Pierre, un regard de Jésus suffira pour vous relever, pour vous purifier, pour vous sanctifier : *Respexit humilitatem.*

Jésus a regardé Simon : *Intuitus eum.* Ce regard est la vocation à l'apostolat.

Simon est tombé, Jésus le regarde : *Et conversus Domi-*

nus respexit Petrum. (Luc, xxii, 61.) Ce regard le relève et le sauve.

Revenons à Marie. Comment peut-elle parler de sa bassesse ? Comment peut-elle y croire, après la salutation de l'ange qui l'a déclarée bénie entre toutes les femmes ?

C'est précisément sur la salutation de l'ange que repose son humilité. Elle sait, et avec le céleste messager, elle se plaît à reconnaître que sa grandeur est une grâce, une pure grâce : *Gratiâ plena.*

Elle sait que tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle peut, elle le doit à l'assistance du Seigneur tout-puissant qui est avec elle : *Dominus tecum.*

L'humilité est la vérité. Aussi est-ce, en toute sincérité, comme en toute vérité, que Marie se dit et se croit petite, basse, faible par elle-même et d'elle-même.

Que serait-elle, sinon une simple femme comme les autres, sans ce regard de Dieu, qui, de toute éternité, avant qu'elle eût pu mériter, avant même qu'elle existât, l'a choisie et prédestinée à la gloire de la maternité divine ?

Malgré son élévation à la plus haute dignité, à une dignité souveraine qui lui assure le premier rang, le rang de reine de la création tout entière, Marie peut encore en toute vérité se dire simplement la servante : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Et voici que, à cause de cela,
les générations me diront bienheureuse.

Ex hoc, à cause de cela, ou *ex hoc*, désormais, à partir de ce regard de Dieu sur la *bassesse* de sa servante, selon la pensée de Marie, sur son *humilité*, selon la pensée de Dieu.

Le regard divin, d'une part, l'humilité de Marie, d'autre part, la reconnaissance qu'elle a de sa bassesse, voilà le point de départ et aussi la raison de son bonheur et de sa gloire : De son bonheur : BEATAM ; de sa gloire : *beatam me* DICENT.

Être heureuse, voilà le bonheur ; être dite et proclamée heureuse par toutes les générations, voilà la gloire.

Or, quelle est la raison de ce bonheur et de cette gloire ?

La maternité divine ? On serait tenté de le croire ; mais ici nous avons la parole même de Jésus. Une femme s'adressant à lui-même, s'écria un jour : Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté !

Mais Jésus répondit : Dites plutôt : Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent !

Le bonheur de Marie est donc d'avoir écouté la parole de Dieu, qui lui fut transmise par l'ange, d'avoir cru et obéi à cette parole, de s'être déclarée la servante, *ancilla*, prête à vouloir et à faire tout ce que Dieu voudrait : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*, Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

Telle est la raison, la cause, l'origine de son bonheur : Marie elle-même le reconnaît. Dieu, dit-elle, a regardé la bassesse de sa servante, et à cause de cela, en raison de ce regard, toutes les générations me diront bienheureuse.

Mais ce regard divin, quelle raison a pu l'attirer et l'arrêter sur Marie, si ce n'est là bassesse, et la bassesse reconnue, si ce n'est l'humilité, la soumission, l'obéissance de la fidèle servante : *Humilitatem ancillæ suæ.*

De là, *ex hoc*, le bonheur de Marie ; de là aussi sa gloire.

La gloire consiste à être connu et loué ; elle est d'autant plus grande qu'elle est plus universelle par l'étendue et par la durée, et plus relevée par l'excellence des personnes qui louent et de la personne qui est louée.

Quelles sont ici les personnes qui louent et honorent Marie ? Dieu d'abord, puis l'ange, puis toutes les générations humaines, tous les hommes sans exception, amis et ennemis : les premiers, de toute leur âme, et de tout leur cœur ; les seconds, malgré eux, en dépit de leur malice et de leur haine, seront forcés de reconnaître la grandeur de celle qui a écrasé la tête du serpent, leur chef, et qui, par sa foi et par son obéissance, a donné au monde le Sauveur.

Quelle est la personne louée ? Celle qui par son humilité, par sa soumission, par son obéissance à la parole de l'ange a répondu pleinement à l'élection divine et a ainsi mérité, autant que cela dépendait d'une simple créature, d'être élevée à l'honneur de la divine maternité : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Quelle sera l'étendue et la durée de cette gloire ?

Toutes les générations, c'est-à-dire, toutes les nations et tous les siècles connaîtront, loueront et proclameront le bonheur qu'elle a eu d'attirer le regard de Dieu par l'aveu de sa bassesse.

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

L'humilité est donc la source de la béatitude et de la grandeur.

De la béatitude : Le bonheur consiste dans la possession et la jouissance du bien souverain qui est Dieu.

Dieu ne peut pas entrer dans une âme, et surtout il ne peut pas la remplir, si cette âme n'est pas vide.

Voici une âme pleine, mais pleine d'elle-même, Dieu ne peut pas y entrer.

Vous ne pensez qu'à vous ! Comment penserez-vous à Dieu ?

Dieu ne peut pas faire le bonheur d'une intelligence qui ne connaît et n'admire qu'elle-même.

Vous n'aimez que vous ! Comment aimerez-vous Dieu ?

Dieu ne peut pas faire le bonheur d'une volonté qui ne veut et n'aime qu'elle-même.

Videz votre esprit de la pensée et de l'estime de vous-même : Dieu le remplira de sa lumière, de sa vérité, de la connaissance de lui-même.

Videz votre cœur de l'amour et de l'affection de vous-même : Dieu le remplira de son amour, de sa bonté, de la jouissance de lui-même.

L'humilité est aussi la source de la grandeur. Prétendez-vous élever un grand et vaste édifice ? Asseyez-

le sur une base solide. La solidité du fondement dépend souvent de la profondeur.

Creusez donc jusqu'à ce que vous rencontriez le roc.

Voulez-vous que Dieu fasse de vous un temple, un palais, un édifice majestueux? Creusez, déblayez votre esprit et votre cœur, enlevez-en le terrain mouvant, le sable mobile des pensées, des opinions et des imaginations inspirées par l'orgueil, et celui des passions, des désirs, des affections et des aversions qui proviennent des sens.

Déblayez, dégagez, enlevez jusqu'à ce que vous arriviez au fond. Ce fond c'est le néant.

Le néant! dites-vous, mais le néant n'est pas un fondement, c'est la négation et l'absence de toute base!

Précisément. Creusez, je le répète, jusqu'à ce que vous ayez reconnu et senti votre néant.

Reconnaissant que votre fond est le néant, que de vous-même vous n'êtes que néant, vous reconnaissez par là même que tout ce qu'il y a de réel en vous est de Dieu.

En trouvant votre néant, vous avez trouvé Dieu. La connaissance de vous-même vous a conduit à la connaissance de Dieu.

Dieu, désormais, peut bâtir en vous, et sur vous. Tout ce qu'il fera en vous et par vous, reposera uniquement sur lui, et remontera jusqu'à lui.

Dieu à la base, Dieu à la cime! Dieu au fondement, Dieu au sommet; Dieu premier principe, Dieu fin

dernière ; tout de Dieu, tout à Dieu : voilà le grand, voilà le sublime. Tout acte partant de Dieu et remontant à Dieu atteint le sublime en profondeur et le sublime en hauteur.

Quia fecit mihi magna qui potens est.

Car celui qui est le puissant a fait en moi de grandes choses.

Ces grandes choses, qui les dira ?

Le Tout-Puissant a préservé Marie du péché originel, il l'a remplie de grâce. La grâce, en Marie, dès le premier instant, dépasse la somme de tous les dons accordés à tous les anges et à tous les hommes ensemble.

Et ce ne sont là que les premiers apprêts.

Le Père a envoyé le Fils, et par l'opération du Saint-Esprit il a formé dans le sein de Marie un corps comme le nôtre, vivifié par une âme comme la nôtre. Et le Verbe s'est uni ce corps et cette âme, et le Verbe s'est fait chair, le Fils de Dieu s'est fait le Fils de Marie.

Le Verbe incarné, le Dieu fait homme, tel est le chef-d'œuvre de la sagesse, de la bonté, de la puissance infinie.

Celui-là est par excellence le grand : *Hic erit magnus.*

Voilà par excellence la grande chose.

Fecit mihi magna qui potens est.

En nous aussi Dieu a fait de grandes choses.

Par le Baptême, il a fait d'un enfant de colère un enfant de Dieu.

Par la Communion, il s'est fait un avec nous.

Reconnaissons que tout ce qu'il y a en nous de grand vient de sa pure miséricorde et de sa toute-puissance.

Et sanctum nomen ejus.

Et son nom est saint.

Le nom dit tout ce qu'est une chose ou une personne.

Quand je dis de Dieu qu'il est sage, qu'il est bon, juste, puissant, je désigne quelques-unes de ses perfections, je ne dis pas tout ce qu'il est.

Mais quand j'ai prononcé ce mot : Dieu, j'ai tout dit. Dieu ! c'est le nom.

Ce nom rappelle l'être divin avec tout ce qu'il comprend, avec tous ses attributs, avec toutes ses perfections.

Ce nom est saint : *Et sanctum nomen ejus.* Entre les attributs divins la sainteté est le plus universel, le plus complet, celui qui, après le nom, renferme et exprime le plus parfaitement, le plus clairement, l'ensemble des perfections divines.

Lorsque vous désirez connaître une chose ou une personne, vous demandez d'abord son nom. Si ce nom n'a pas été imposé au hasard, il vous dira ce qu'elle est.

Si cependant le nom ne vous éclaire pas complète-

ment sur la personne, vous demanderez quel est son caractère. L'indication du trait qui la *caractérise* achevera de vous la faire connaître.

Dieu, voilà le nom du premier être ; Saint, voilà son caractère.

Appliqué à la créature, à une chose, ou à une personne, le mot *Saint* déclare que cette chose ou cette personne est consacrée à Dieu, irrévocablement donnée à Dieu, exclusivement réservée à son culte ou à son service.

Tels sont les vases précieux consacrés au culte divin, le calice, la patène, le ciboire ; tels les temples, les oratoires, les autels, et autres édifices et monuments affectés au culte ; tels sont les biens temporels, maisons, terres, locaux, revenus, que la piété des fidèles donne à l'Église pour les besoins de la religion et pour l'entretien de ses ministres.

Parmi les personnes nous indiquerons les prêtres, les clercs, les religieux, et généralement ceux qui se sont engagés par une profession spéciale au service divin.

On peut même dire que les simples fidèles, que tous les chrétiens, par le fait seul de leur Baptême, sont dévoués et consacrés à Dieu, et que, en vertu de l'engagement baptismal, ils sont saints : *Sancti eritis, quia ego sanctus sum.* (*Lev.*, xi, 44 ; — I Petr., i, 16.)

Mais ceux-là surtout, qui par la fidélité à la grâce, sont parvenus à l'union irrévocable avec Dieu dans la gloire, ceux-là surtout sont appelés les *Saints*.

Appliquée à Dieu la sainteté indique l'union indissoluble de toutes les perfections, l'harmonie nécessaire

de tous les attributs divins, l'amour nécessaire du bien, et par là même la haine également nécessaire du mal.

C'est parce que Dieu est saint qu'il aime le juste, tant qu'il demeure juste, d'un amour qui, du côté de Dieu, est éternel.

C'est parce qu'il est saint que Dieu hait le pécheur, tant qu'il reste pécheur, d'une haine qui, du côté de Dieu, est éternelle.

C'est la sainteté de Dieu, c'est l'amour qu'il porte au juste persévérant, qui a créé le ciel.

C'est la sainteté de Dieu, c'est la haine qu'il porte au pécheur obstiné, qui a créé l'enfer.

Le Verbe s'est incarné pour rendre au nom divin l'éclat et la gloire parmi les hommes : *Manifestavi nomen tuum hominibus.* (Jo., XVII, 6.)

Le Fils, image et splendeur de la gloire du Père, s'est fait homme pour sanctifier le nom divin, pour en faire reconnaître et confesser la sainteté par les hommes.

Aussi est-ce la première chose qu'il nous fait demander au Père :

Notre Père, que votre nom soit sanctifié, *Sanctificetur nomen tuum :* qu'il soit loué, honoré, béni, glorifié par toute créature.

Et il le sera, et tous les hommes aussi bien que tous les anges, bon gré, malgré, confesseront que le nom de Dieu est saint : *Et sanctum nomen ejus.*

Au ciel, par l'éternel *Alleluia*, les saints reconnaissent et confessent que la vision et la possession de Dieu leur assure la béatitude et la gloire infinie.

Aux enfers, par l'éternel *Ergo erravimus*, les damnés reconnaissent enfin et ils confessent que la perte et la

privation de Dieu est le malheur suprême; que par conséquent Dieu est le bien suprême, éternel, infini : *Et sanctum nomen ejus.*

Sanctifions le nom de Dieu. Lorsque vous entendez un blasphème, une imprécation, une malédiction s'échapper d'une bouche insolente, si vous avez autorité, reprenez et réprimez; si vous n'avez aucun droit sur l'insulteur de votre Dieu et de votre Père, protestez, réparez par un acte extérieur ou du moins par un acte intérieur de bénédiction et d'adoration envers ce nom saint, glorieux et terrible.

Résumons : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.*

Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint.

Cette grande chose, ce grand fait, qui se nomme l'Incarnation, est ce qu'il y a de plus saint : *Quod nascetur ex te sanctum.* Ce qui naîtra de vous, dit l'ange a Marie, sera saint.

La sainteté est l'union de toutes les perfections en Dieu, elle est aussi l'union éternelle entre le Père et le Fils par l'Esprit-Saint et dans l'Esprit-Saint, appelé spécialement *saint*, précisément parce qu'il est comme le trait d'union, le lien des deux autres personnes.

La sainteté est aussi l'union irrévocable entre Dieu et la création tout entière par l'homme et dans l'homme, résumé et abrégé complet des deux mondes, du monde corporel et du monde spirituel.

Cette union se réalise par l'Incarnation, où en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, la

nature humaine, et en elle toute créature, est irrévocablement unie à la nature divine.

Ce chef-d'œuvre s'est accompli à la parole de Marie disant : Qu'il me soit fait, ô ange, suivant votre parole. *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Ce chef-d'œuvre s'est accompli dans le sein de Marie par l'opération du Saint-Esprit.

Ici donc tout est saint : *Et sanctum nomen ejus.*

La sainteté ne souffre pas la moindre tache. Comment donc Dieu nous supporte-t-il, nous qui sommes souillés de tant de péchés !

C'est que parmi les attributs de la sainteté divine il en est un qui fait équilibre à la justice : cet attribut est la miséricorde.

Et misericordia ejus a progenie in progenies, timentibus eum.

Et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent.

Il a eu pitié de nos premiers parents. Après la désobéissance, au lieu de frapper immédiatement, il a relevé le genre humain tombé avec eux et dans leurs personnes, en les relevant eux-mêmes.

Il a eu pitié de la grande famille humaine. Toute chair avait corrompu ses voies. Dieu dit : Je détruirai l'homme, *Delebo hominem.* Il le conserve, cependant, en préservant du déluge le juste Noé et sa petite famille.

Il a eu pitié des nations dégradées jusqu'à l'idolâtrie :

pour leur préparer le salut, il a séparé, par une vocation spéciale, Abraham, Isaac et Jacob de la corruption universelle, et par ces hommes de foi il a étendu sa miséricorde à toutes les nations.

Il a eu pitié d'Israël écrasé par Pharaon, et pour le délivrer, il a prêté à Moïse sa toute-puissance.

Il a eu pitié de ce peuple sans cesse ingrat et rebelle : à peine Israël se repent, Dieu, pour le tirer de l'oppression, suscite des hommes extraordinaires.

Il a eu pitié de David pleurant son crime, et il lui a promis une royauté qui, supérieure à toutes celles de la terre, n'aura pas de fin.

Parmi les rois issus de David, à peine quatre ou cinq méritent d'être loués pour leur vertu ; un grand nombre, par leur impiété et par leur iniquité, provoquent le courroux divin. Cependant, la miséricorde l'emportera sur la justice. C'est de cette race si souvent criminelle que sortira ce fils de David qui doit sauver le monde.

Marie, fille de David, fille d'Israël, fille d'Abraham, donne au monde ce fils de la femme qui doit écraser la tête du serpent : *Misericordia ejus a progenie in progenies.*

Éclairé par une lumière et une révélation plus complète, aidé, soutenu par une grâce plus abondante, le nouveau peuple de Dieu, non moins ingrat, non moins rebelle que l'ancien, est plus coupable.

Ne désespérons pas des nations chrétiennes.

Au milieu des ingrats, des rebelles et des indifférents qui forment la majorité et qui tiennent la puissance, Dieu distingue le petit nombre des âmes fidèles et

dévouées : à cette vue la miséricorde reprend ses droits et désarme encore la justice.

Il en est ainsi dans le cours de notre vie personnelle. Souvent le mal l'emporte sur le bien. Mais pour peu que l'œil de Dieu découvre dans la suite de notre vie quelque bonne intention, quelque bon désir, c'est assez pour arrêter le bras de la justice.

La miséricorde, cependant, n'atteint que ceux qui craignent : *Timentibus eum.*

On distingue deux sortes de crainte : La crainte servile, crainte du châtiment, crainte de l'enfer ;

La crainte filiale, crainte d'offenser Dieu parce qu'il est bon.

Craignez la justice divine : cette crainte vous inspirera la crainte du péché à venir, et le repentir du péché commis.

Et Dieu vous pardonnera : *Et misericordia ejus timentibus eum.*

Craignez la majesté de Dieu et sa bonté : La crainte de la majesté vous inspirera le respect ; la crainte de la bonté (qu'on nous pardonne l'accouplement de ces deux mots), cette crainte vous empêchera d'offenser Dieu qui veut que vous l'appeliez votre Père.

Mais ceux qui ne craignent ni d'irriter la justice de Dieu, ni de mépriser sa majesté, ni d'offenser sa bonté, ceux-là éprouveront la puissance de son bras.

Fecit potentiam in brachio suo.

Il a montré la puissance de son bras.

L'Écriture parle du bras de Dieu, de sa main, de son doigt.

Grâce à l'intervention diabolique, les magiciens de Pharaon répètent les prodiges opérés par Moïse. Mais leur pouvoir s'arrête aux moucherons. Vainement ils multiplient leurs enchantements, pas un moucheron ne répond à l'appel. A cette impuissance ils reconnaissent le *doigt* du Dieu véritable plus fort que leurs démons : *Digitus Dei est hic.*

Pharaon s'est élancé à la poursuite d'Israël. Dieu étend la *main*, et l'abîme dévore le persécuteur et ses guerriers. *Extendisti manum tuam et devoravit eos terra.* (*Exode*, XV, 12.)

Dieu étend le bras, et les ennemis de son peuple sont saisis d'épouvante : *Irruat super eos formido et pavor in magnitudine brachii tui.* (*Exode*, XV, 16.)

La gradation est ascendante : elle s'élève du doigt à la main, de la main au bras.

Lorsque la justice divine nous frappe légèrement, hâtons-nous de réparer nos fautes et de nous corriger de nos défauts. Ne forçons pas Dieu à étendre la main pour nous abattre ou le bras pour nous briser.

Dispersit superbos.

Il a dispersé les superbes.

Il était fier le colosse que vit Nabuchodonosor si fier lui-même et en même temps si petit en face de ce colosse qui le regardait avec tant de hauteur. Cette gigantesque statue figurait les quatre grands empires qui tour à tour ont dominé le monde : l'Assyrien, le Perse, le Grec, le Romain.

Mais une pierre se détache du sommet d'une montagne, elle heurte les pieds du colosse, le renverse et le réduit en poussière.

Cette pierre était le symbole du petit enfant donné au monde par Marie, qui elle-même est figurée par la montagne.

Détachée, sans aucune intervention humaine, du sommet de la montagne, cette pierre heurtera le colosse des empires humains et il n'en restera pas trace. *Dispersit superbos.*

Les Scribes, les Pharisiens et les Juifs déicides, les Césars et les peuples persécuteurs, les géants de l'hérésie et les géants de la Barbarie, les fils du faux Prophète qui ont juré d'exterminer le nom chrétien, les rois et les légistes qui ont prétendu asservir l'Église : autant de superbes dispersés par le souffle divin : *Dispersit superbos.*

Et vous, hier encore si fameux et si puissants, géants de la Révolution, où êtes-vous ? *Dixi : ubinam sunt ?*

Superbes du jour, attendez ; votre heure va sonner : *Dispersit superbos.*

Avec Lucifer vous avez dit : Je monterai, je serai semblable au Très-Haut ! Et vous avez roulé dans un abîme de boue et de sang.

Issus de la fusion entre la race de Caïn le maudit et la race des enfants de Dieu, nés de la corruption de toute chair, vous êtes puissants et fameux ; mais le déluge de la révolution vous engloutit l'un après l'autre et vous roule dans ses flots.

Maçons de Babel, votre société sans Dieu s'élève et menace les cieux. Mais déjà vous ne vous entendez plus et votre orgueil même vous a dispersés : *Dispersit superbos.*

Mente cordis sui. Mens désigne l'esprit, l'intelligence, l'intention.

Le cœur est l'organe de la passion ; il peut désigner aussi la volonté.

Le cœur reçoit l'impulsion du cerveau, de la tête, mais il réagit sur la tête et sur le cerveau.

Ainsi la volonté reçoit le mouvement de l'intelligence : on ne peut vouloir ce qu'on ne connaît pas. — Mais elle réagit sur l'intelligence : on voit souvent les choses comme on veut les voir ; on juge d'après la passion plutôt que d'après la raison ; on estime ou l'on méprise, on approuve ou l'on condamne, selon les affections ou les aversions du cœur, selon ses désirs ou ses craintes.

C'est dans son cœur que l'insensé a dit : Dieu n'est pas. *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

Il l'a dit, parce qu'il voudrait qu'il ne fût pas ce Dieu dont le souvenir trouble les passions de son cœur.

Si les grandes pensées viennent du cœur, c'est aussi du cœur que partent les élans de l'orgueil.

Fiers impies, sachez-le; les desseins des cœurs superbes seront dissipés : *Dispersit superbos mente cordis sui.*

Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.

Il a déposé les puissants de leur siège
et il a exalté les humbles, les petits.

Assis sur son trône, ce puissant contemple avec dédain un peuple esclave qui rampe à ses pieds et qui tremble à son regard.

Assis dans la chaire de Moïse, le Scribe et le Pharisien écrasent les enfants d'Israël sous un fardeau qu'ils ne touchent même pas du bout du doigt.

Assis sur son tribunal, le persécuteur sourit à la vue des chrétiens déchirés par le fer ou par la dent des bêtes, ou brûlés par le feu.

Assis sur son trône et entouré de ses légistes, le césar allemand étend le réseau de ses lois sur l'Église pour la corrompre et pour l'asservir.

Assis sur son cheval de bataille, l'homme qui disait : la Révolution, c'est moi, a étendu sa lourde et rude main sur le doux Vicaire de Jésus-Christ.

Cependant, vous demandez si Dieu voit ce qui se passe. A vous entendre, le Très-Haut devrait foudroyer.

Non, ces hommes-là ne méritent pas les honneurs de la foudre.

Insulté par un enfant, le géant le prend tranquillement et le dépose doucement à terre.

Ainsi Dieu prend l'un après l'autre ces puissants, et du trône où ils sont fièrement et mollement assis, il les dépose à terre avec la placidité de la force : *Deposuit potentes de sede.*

Rappelez-vous les Néron et les Julien, les Arius et les Nestorius, les Henri et les Frédéric d'Allemagne, les Henri et les Élisabeth d'Angleterre, les Robespierre et les Napoléon, et dans ces derniers temps les ministres de la Franc-Maçonnerie, en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne... Comme ils passent!

Et exaltavit humiles,

Et il a élevé les humbles, les petits.

Voyez ce petit enfant abandonné entre les roseaux du Nil : Dieu en fait le libérateur et le législateur de son peuple : ce petit sera le grand Moïse.

Ce jeune berger, le dernier de la famille, oublié presque par son propre père, Dieu le prend à la suite d'un troupeau, *de post fœtantes,* il en fait un roi, un guerrier, un conquérant, un prophète, le père d'une série de rois, l'aïeul du Roi des rois. Vous avez nommé David : *Exaltavit humiles.*

Une femme, une Jahel, une Judith lui suffisent pour exterminer les chefs des ennemis de son peuple. Il

prend une orpheline, une captive, une fille timide, une Esther, il en fait une grande reine, et pour sauver Israël il lui donne l'empire sur le cœur du plus puissant monarque de la terre : *Exaltavit humiles.*

Une Vierge inconnue du monde sera la mère de Celui dont le règne ne doit avoir de fin ni dans la durée ni dans l'espace : *Exaltavit humiles.*

Avec quelques pêcheurs il établira sur la terre sa royauté, son empire, son Église.

Parcourez les siècles : s'agit-il d'une grande chose dans l'ordre surnaturel ? Dieu cherche des petits, des humbles, des hommes de rien.

S'il emploie le génie et le caractère, c'est après l'avoir réduit à l'impuissance pour lui faire sentir sa nullité et son néant.

O vous, petits et faibles, ne désespérez pas. Vous êtes dans la condition voulue pour servir aux grands desseins de Dieu.

Et vous, hommes sages et forts, grands et puissants, humiliez-vous, abaissez-vous et, comme le Verbe, *Semetipsum exinanivit,* anéantissez-vous devant Dieu et devant les hommes, alors il vous sera donné de concourir aux grandes œuvres du Très-Haut. Vous serez un Charlemagne, un saint Louis, un Augustin, un Thomas, un Dominique, un François, un Ignace, un Xavier.

Défiance et confiance : Êtes-vous grand et fort ? défiez-vous de vous-même ; êtes-vous petit et faible ? confiez-vous en Dieu.

Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.

Il a rempli de biens ceux qui avaient faim,
et il a renvoyé les riches vides et affamés.

Heureux celui qui a faim et soif de la justice! Heureux celui qui sent et reconnaît le vide de son âme, le vide de son intelligence, le vide de son cœur ! Heureux celui qui comprend qu'aucun bien créé ne peut apaiser la faim du bien éternel et infini que réclament toutes les aspirations de son âme!

Daniel est homme de désirs : *vir desideriorum.* Dieu envoie un ange pour lui révéler l'avenir d'Israël et l'avènement du Sauveur.

Thomas ne cesse de demander la connaissance de la vérité et l'amour de la justice : Il sera l'Ange de l'École par la science, l'Ange de la Religion par la pureté.

Celui-là n'entreprend rien, n'ose rien, ne poursuit et n'achève rien, qui n'est pas dévoré par la faim et par la soif, par la passion du vrai, du bien, du beau, du grand. Sans cette faim et cette soif il n'est ni énergie pour commencer, ni constance pour terminer.

Méprisez les richesses, les plaisirs, les honneurs. Dès que Dieu trouvera votre esprit et votre cœur vides de l'estime et de l'amour de ces biens prétendus, il vous remplira de sa connaissance et de son amour : *Esurientes implevit bonis.*

Mais le riche, cet homme plein de lui-même et si satisfait, si rassasié de sa personne, cet homme plein et rassasié des biens, des plaisirs et des honneurs de ce monde, cet homme fier de sa plénitude et de son excel-

lence, Dieu l'abandonne et le livre à lui-même, il le laisse dans le vide et dans l'inanité de ses pensées et de ses désirs, et avec son esprit vide de vérité, avec son cœur vide de vertu, cette âme reste vide de bonheur : *Et divites dimisit inanes.*

Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ.

Dieu a pris entre ses bras Israël son enfant,
se souvenant de sa miséricorde.

Il l'a tiré de la servitude de l'Égypte, il l'a conduit et nourri dans le désert.

Ce peuple indocile et ingrat n'a cessé de provoquer la justice de son Dieu, et Dieu dans sa miséricorde n'a cessé de le relever : *Recordatus misericordiæ suæ.*

Telle est encore la conduite de Dieu avec son Église, ou plutôt avec les nations chrétiennes. Si, trop souvent, par leurs défections et leurs crimes, elles forcent la justice à frapper, un signe de repentir suffit pour rappeler la miséricorde : *Recordatus misericordiæ suæ.*

Telle aussi la conduite de Dieu envers chacun de nous. Par le Baptême, par une éducation chrétienne, par la communion, il se charge de notre âme, il nous prend, il nous porte dans ses bras.

Si par notre indocilité, par notre résistance, par le péché, nous le forçons à nous laisser, au premier cri d'un cœur contrit il nous relève par le pardon de la pénitence sacramentelle : *Suscepit... puerum suum, recordatus misericordiæ suæ.*

Mais prenons garde et craignons de lasser sa bonté. Israël, par ses rébellions obstinées, a forcé Dieu à retirer sa main : aujourd'hui errant, vagabond, dispersé, il ne sait où poser sa tente.

Et toutefois, la miséricorde sera plus obstinée encore que l'ingratitude. Pourquoi ?

Dieu s'est rappelé les promesses qu'il a faites aux Abraham, aux Isaac, aux Jacob, aux Moïse et aux David.

Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula.

Comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité.

Dieu a parlé à nos premiers parents, lorsque, maudissant le serpent, il annonça une femme qui lui écraserait la tête.

La voilà cette femme qui, par sa conception immaculée, a écrasé la tête du serpent.

Dieu a parlé à Abraham, lui promettant que, en sa race, seraient bénies toutes les nations.

Le voilà ce Fils d'Abraham, en qui tous les peuples seront bénis.

Dieu a parlé par la bouche de Jacob mourant, lorsque le patriarche annonçait que le sceptre ne tomberait pas de la main de Juda jusqu'à la venue du Sauveur promis.

Le voilà ce Fils de Juda : il va ressaisir le sceptre qui ne tombera pas de sa main.

Dieu a parlé par la bouche des Moïse, des David et

des Prophètes qui ont annoncé le règne universel et éternel du Fils de la Vierge.

Le voilà ce petit enfant, l'Emmanuel, ce prince de la paix qui porte l'empire sur son épaule.

A son tour, le Fils d'Abraham, Fils de David, le Fils de Marie a déclaré que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre son Église.

Aussi voyez comme les impies passent avec les siècles, ou plutôt avec les années ; mais l'Église demeure.

Sicut locutus est ad patres nostros.

Attachons-nous donc au Fils d'Abraham, Fils de Marie et Fils de Dieu. Croyons à sa parole, espérons en sa promesse, aimons-le, servons-le, sacrifions-nous pour sa gloire, et avec Marie nous redirons : Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit se réjouit dans le Dieu qui me sauve.

Quoi qu'il arrive, j'espère en lui : ce qu'il a dit il le veut, et ce qu'il veut il le fera.

Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula.

NOËL

L'ÉDIT

Marie savait que le Messie devait naître à Bethléem. Le terme approchait. Cependant elle demeure à Nazareth, s'en remettant à la Providence pour l'accomplissement des prophéties.

Et voici que César-Auguste ordonne le recensement des habitants de la Judée. Ce dénombrement avait été commencé quelques années auparavant, puis interrompu. Pourquoi avait-il été interrompu ? on ne le sait pas. Pourquoi est-il repris en ce moment ? on l'ignore. Auguste ne se proposait sans doute que d'assurer la perception des tributs. En réalité c'était Dieu qui combinait toutes choses pour amener Marie et Joseph à Bethléem au temps marqué par le prophète, et pour accomplir un simple détail relatif au lieu de la naissance du Sauveur.

Les politiques croient mener, ils sont menés. Un prophète, inconnu partout hors de la Judée, a écrit que de Bethléem sortirait celui qui devait être le dominateur en Israël. (MICHÉE, v, 2.) Sans le savoir, Auguste va

lui donner raison. L'édit impérial enjoint à tous les habitants de la Judée de se rendre chacun au lieu de son origine. Joseph et Marie sont de la famille de David originaire de Bethléem ; ils devront se rendre en cette ville, et le Sauveur y naîtra.

Quand il ne s'agirait que d'une seule personne, d'un seul iota, pour accomplir ses desseins sur cette personne, pour vérifier cet iota, Dieu, s'il le faut, met tout en mouvement. Confions-nous en sa douce providence.

Ici élevons nos pensées. Déjà la réparation commence.

Adam a perdu le genre humain par une désobéissance qui renfermait la triple concupiscence, triple source de tous nos péchés et de tous nos maux : la cupidité, la sensualité, l'orgueil. *Concupiscentia oculorum*, *concupiscentia carnis*, *superbia vitæ*.

La cupidité : Adam a mis la main sur un fruit que Dieu s'était réservé.

La sensualité : Adam a mangé de ce fruit, parce qu'il lui semblait beau à voir et bon à goûter.

L'orgueil : Le serpent avait dit : Mangez et vous serez comme des dieux.

Jésus, même avant de naître, obéit dans la personne de ses parents. Et cette obéissance le fera naître dans la pauvreté, la souffrance, l'humiliation. Ainsi sa naissance sera la condamnation de la triple concupiscence.

LE VOYAGE

Suivez Joseph et Marie. Représentez-vous, d'après une tradition, Marie montée sur une ânesse que Joseph

conduit par la main. Un bœuf suit, conduit par une petite servante, et chargé sans doute des modestes provisions de voyage et des langes que Marie a préparés pour le divin Enfant.

Le chemin est long, difficile, entrecoupé de montées et de descentes. Les voyageurs se croisent en tout sens. Avec quel dédain on regarde l'humble équipage ! Et cependant cette vierge qui passe est la fille des rois, la mère du Roi des rois, qui repose dans son sein, la mère du Fils de Dieu, la Reine des anges et des hommes. Ne jugeons pas d'après les apparences.

Marie et Joseph arrivent à Bethléem. Mais là, pour eux, il n'y a de place dans aucune hôtellerie : *Non erat eis locus in diversorio.* Remarquez : il n'est pas dit qu'il n'y ait plus de place, mais qu'il n'y en avait pas pour eux : *Non erat eis locus.* Ils étaient pauvres ! on réservait les places pour les riches.

Joseph a en vain frappé à toutes les portes. Il ne trouvera qu'une grotte qui jadis avait servi d'étable. Tel est l'asile offert pour la froide nuit qui se prépare. C'est dans ce palais que l'Enfant-Dieu sera reçu à sa naissance par la pauvreté, par la souffrance, par l'humiliation.

LA NAISSANCE

Et comme ils étaient là, survint le temps du divin enfantement. (Luc, II, 6.)

La nuit est au milieu de sa course. Faible image des ténèbres qui enveloppent les peuples assis à l'ombre de la mort !

Voilà quatre mille ans que, emportés par les flots de la cupidité, de la volupté, de l'orgueil, les hommes roulent dans le péché, et tombent dans l'abîme infernal.

Voilà quatre mille ans que la mort règne sur les fils d'Adam endormis dans leurs iniquités.

Voilà quatre mille ans que Lucifer, le prince des ténèbres, peut se dire le prince du monde.

Les temps sont accomplis. Tout est dans le silence. *Cum quietum silentium tenerent omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens sermo tuus de cœlo à regalibus sedibus prosilivit.* (*Sap.*, XVIII, 14, 15.)

Le fils de l'Éternel, éternel comme son Père, naît, dans le temps, de la Vierge Marie, dans l'étable de Bethléem.

L'heureuse mère adore le petit Enfant qu'elle a reçu dans ses bras, elle l'enveloppe avec un saint respect dans les langes qu'elle a préparés, elle le dépose dans une crèche, sur un peu de paille, et deux animaux, l'ânesse et le bœuf, s'approchent pour le réchauffer de leur haleine.

LA GLOIRE

Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus.

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous,
et nous avons vu sa gloire.

Sa gloire! Au jour de l'incarnation, il fallait un regard d'aigle pour découvrir dans un enfant invisible celui qui est la splendeur de la gloire du Père céleste ;

mais en cette nuit où il apparaît aux yeux, qui donc en cet enfant, couché sur la paille et dans une crèche, reconnaîtra le Roi des cieux, le Fils de Dieu ?

Quoi ! Celui par qui ont été créés la terre et les soleils, ne trouve d'abri que dans une étable !

Celui qui fait les délices des anges, souffre toutes les rigueurs d'une nuit froide et piquante !

Celui qui règne dans la gloire, environné des milices angéliques, est là étendu entre deux animaux.

Celui qui est le seul Très-Haut, le Roi des rois et le Dominateur des dominateurs, n'a pas même la liberté de ses mouvements, il est réduit à la faiblesse et à l'impuissance, enveloppé de langes et couché sur la paille.

Je comprends saint Paul : *Semetipsum exinanivit*, il s'est anéanti. Mais sa gloire ! Ici je ne vois que pauvreté, que souffrance, qu'humiliation, que dépendance.

Et cependant, nous avons vu sa gloire !

LES BERGERS

Sortez un instant de la grotte, levez les yeux et regardez. Sur le flanc de la montagne, quelques bergers veillent sur leurs troupeaux. Soudain une grande lumière les environne... Un ange leur apparaît.

Ne craignez pas, dit l'envoyé céleste : voici que je vous annonce une bonne nouvelle, *evangelizo ;* une grande joie, *gaudium magnum,* grande joie pour tout le peuple d'Israël, grande joie pour tous les peuples du monde : *Quod erit omni populo.* Il vous est né un Sauveur, qui est le Christ votre Seigneur, le Messie promis

et attendu depuis les siècles. Il est né dans la cité de David et vous le reconnaîtrez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche : *Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.*

L'ange se tait, la milice céleste, qui l'escorte, entonne le cantique d'allégresse : *Gloria in excelsis Deo,* gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et sur la terre la paix aux hommes de bonne volonté.

La vision disparaît. Les bergers se disent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem, allons voir ce qui s'est fait et ce que Dieu nous a montré.

Et ils vinrent en grande hâte. Et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche. A cette vue, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été annoncé sur cet Enfant, et ils s'en retournèrent glorifiant Dieu.

Admirable simplicité ! Ils voient dans une étable un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche, et à ce signe ils le reconnaissent pour le Messie et le Sauveur du monde ! *Et hoc vobis signum.*

LE SAUVEUR

Cette simplicité vous étonne ! Hé ! que penseriez-vous d'un roi qui descendrait de son trône pour disputer à un mendiant le chétif morceau de pain de l'aumône ? Vous attendez d'un roi le mépris des plaisirs et des biens que recherche le vulgaire ! Reconnaissez donc votre Dieu au mépris qu'il fait des richesses, des plaisirs, des honneurs que recherche l'homme dégradé,

l'homme devenu l'esclave de la concupiscence et du péché : *Et hoc vobis signum.*

Ce qui nous perd c'est précisément la convoitise des richesses, des plaisirs, des honneurs. Et vous voudriez que Jésus fût né dans un palais, au sein de l'opulence, des délices et des splendeurs d'une cour brillante ? Mais son exemple n'eût fait que justifier nos passions et en attiser la funeste ardeur ; son exemple eût achevé de nous perdre.

Il naît dans la pauvreté, dans la souffrance, dans l'abjection. Cette naissance est la condamnation de toutes nos inclinations perverses : à ce trait je reconnais mon Sauveur : *Et hoc vobis signum.*

Transportez-vous devant cette crèche, supposez que l'un des bergers s'avise de vous parler en ces termes : Vous voyez cet enfant ! Hé bien ! il sera Roi. Sa capitale sera Rome, et de Rome, par ses lieutenants, il dominera le monde.

Si ce propos eût été rapporté à César-Auguste, qui alors gouvernait Rome et le monde, Auguste se fût contenté de sourire.

Or, aujourd'hui qui donc règne à Rome ? Quel est ce vieillard qui, tout captif qu'il est au Vatican, étend de là sa puissance sur le monde entier ? C'est le deux cent soixantième lieutenant de l'Enfant dont le berceau fut une crèche et le lit de mort une croix : *Et hoc vobis signum.*

DIEU ET ROI

Un enfant naît dans une étable ; devenu homme fait il meurt sur une croix. Aujourd'hui l'élite du genre

humain l'adore comme Dieu et le reconnaît pour Roi. Oui, il est Dieu ; oui, il est Roi. Ou bien il faut dire que tout ce qu'il y a eu, depuis dix-huit siècles, d'hommes sages et vertueux a perdu le sens et la raison, et que Dieu lui-même abandonne à l'erreur la plus impie et la plus funeste la partie la plus saine du genre humain. Oui, il est Dieu cet enfant ; oui, il est Roi ; ou bien c'en est fait de la raison humaine et de la Providence divine.

Le voilà donc ce fils de la femme, qui devait écraser la tête du serpent ; voilà le nouveau Noé, qui par son Église, dont l'arche fut la figure, doit sauver le monde ; voilà ce fils d'Abraham, en qui seront bénies toutes les nations de la terre ; voilà celui qui, annoncé dès l'origine et attendu par tous les peuples, devait venir au temps où le sceptre serait tombé de la main de Juda ; voilà celui dont Balaam a entrevu l'étoile : déjà cette étoile s'est levée, elle brille au ciel, et, sous sa conduite, des sages, des rois partent pour venir adorer le roi qui vient de naître.

Cet enfant est le prophète comme Moïse, dont Moïse lui-même, sur le point de mourir, ordonnait à Israël d'écouter la voix : *Ipsum audies ;* il est ce fils de David, qui dominera de la mer à la mer, et dont le règne durera autant que le soleil : *Dominabitur à mari usque ad mare.* (Ps. LXXI, 8.) — *Thronus ejus sicut sol in conspectu meo.* (Ps. LXXXVIII, 38.)

Il est le véritable Salomon, qui doit bâtir le vrai temple de Dieu, le temple spirituel dont nous sommes les pierres vivantes ; il est l'Emmanuel, le Dieu avec nous, qui, selon la parole d'Isaïe, devait naître d'une

vierge; celui dont Jérémie a prédit lui aussi le mystérieux enfantement : *Fœmina circumdabit virum;* ce fils de l'homme qu'Ézéchiel a vu sur un char merveilleux, symbole du monde matériel et du monde social.

En ce petit Enfant reconnaissez, avec Daniel, la petite pierre qui, détachée de la montagne sans aucune intervention humaine, va heurter le colosse des empires du monde et dominer la terre entière.

L'ange l'a dit : Il sera grand : *Hic erit magnus*, et son règne n'aura pas de fin : *Et regni ejus non erit finis.*

Reconnaissez votre Dieu, reconnaissez votre Sauveur : reconnaissez-le à cette crèche, à ces langes, à toutes ces marques d'une faiblesse qui vaincra, qui soumettra, qui dominera toutes les forces, toutes les grandeurs de ce monde.

Oui, c'est à ce signe que vous devez reconnaître votre Sauveur, votre libérateur; et c'est à ce signe également qu'on reconnaîtra, et que vous reconnaîtrez vous-même si vous êtes dans la voie du salut et si vous jouissez enfin de la liberté.

LA LIBERTÉ

Le monde vante et acclame la liberté. Il ne redirait pas si souvent et si haut : liberté, liberté, si effectivement il était libre.

Non, il n'est pas libre ce riche, ce puissant, ce grand, ce prince du siècle. Tout fier et tout menaçant qu'il paraît, il est esclave : esclave de l'or qu'il n'a pas et qu'il voudrait avoir, esclave de l'or qu'il a ou plutôt qu'il croit avoir, esclave de l'or qui le possède beaucoup

plus qu'il ne le possède lui-même ; il est esclave de l'or qu'il désire et qu'il craint de ne pas obtenir, esclave de l'or qu'il tient et qu'il craint de perdre.

Il est esclave de la chair : esclave de la volupté qu'il poursuit et qui le fuit toujours ; esclave de la douleur qu'il fuit et qu'il n'évite jamais.

Il est esclave de l'ambition : esclave des honneurs qu'il n'a pas et qu'il convoite, esclave des honneurs qu'il a et qu'il craint de perdre ; esclave de tous les hommes qui peuvent lui enlever les honneurs qu'il possède, et de tous ceux qui peuvent lui refuser les honneurs qu'il désire.

Le monde est le congrès et le conflit de toutes les tyrannies et de toutes les servitudes, de toutes les forfanteries et de toutes les lâchetés, de toutes les jactances et de toutes les bassesses, de tous les engagements et de toutes les trahisons.

Où donc est la liberté ? où la dignité ? où l'honneur ? où la grandeur et la gloire ?

Regardez la crèche : *Et hoc vobis signum.* A l'exemple et à l'école de cet Enfant, méprisez les richesses, méprisez les plaisirs, méprisez les honneurs : avec lui vous serez libre, vous serez grand. Avec lui vous grandirez comme il grandit lui-même, non plus dans son corps de chair, mais dans son corps mystique qui est l'Église.

IL GRANDIRA

Hic erit magnus. La petite pierre de la vision est devenue une haute montagne, qui couvre le globe et

qui domine toutes les hauteurs ; la petite nuée du prophète Élie est devenue un nuage immense, qui enveloppe le monde et l'inonde des grâces du ciel.

Mais si Jésus grandit dans l'Église et par l'Église, il nous est permis, à nous enfants de la fille aînée de l'Église, de nous rappeler comment il a voulu grandir dans la France et par la France très chrétienne ; il nous est permis de voir autre chose que le hasard dans la coïncidence qui, deux fois, a fait concorder une naissance nouvelle de la France avec le jour de la naissance du Dieu-Enfant.

Non, ce ne fut point au hasard que, à deux reprises différentes, deux grands saints choisirent le jour de Noël, l'un pour baptiser la France dans la personne de son premier roi et de l'élite de ses guerriers, l'autre pour couronner la France dans la personne du plus grand de ses rois.

Le monde romain avait fait place au monde barbare.

Sortant à peine des flots sanglants de la persécution, l'Église rencontrait l'hérésie, puis la barbarie, dont les rudes enfants étaient tous ou païens ou grossièrement hérétiques. Il ne se trouvait pas alors un seul prince catholique. Mais, du haut de son trône, Jésus veillait sur son Église.

C'était la nuit de Noël de l'an 496. La ville de Reims était tout illuminée. L'église principale était éblouissante de clarté. Un vénérable vieillard, un saint et grand évêque, revêtu de ses plus riches ornements, escorté d'un clergé nombreux et paré pour la fête, Remi s'avançait tenant par la main un jeune et beau guerrier, que suivait l'élite de ses compagnons d'armes.

Vainqueur par l'invocation du Dieu de Clotilde, Clovis, fidèle à sa promesse, venait demander le baptême. L'heureuse Clotilde accompagne ce cher époux que ses prières ont enfin gagné à Jésus-Christ.

Courbe la tête et adoucis la rudesse du barbare, fier Sicambre. — Le barbare s'incline, l'eau sainte coule sur son front.

Et maintenant relève-toi, vaillant Clovis : tu es le fils aîné de l'Église, tu seras le roi très chrétien.

Désormais les Gaulois catholiques et les Francs baptisés, unis et fondus en un seul peuple, ne feront plus qu'une seule nation : la France très chrétienne, la fille aînée de l'Église.

Née le même jour que le Sauveur, sa mission sera aussi une mission de salut pour le monde entier.

Trois siècles se sont écoulés. Transportez-vous à Rome. Fidèle à la mission de la France, le roi des Francs s'est rendu dans la capitale du monde chrétien, pour y rétablir le saint Pape Léon III.

C'était encore la nuit de Noël, l'an 800 de l'ère chrétienne. L'église de Saint-Pierre est resplendissante de lumière. Tout est prêt pour le sacrifice. Le peuple fidèle se presse dans le temple saint. Entouré d'un brillant clergé, le Pontife est à l'autel. Le roi des Francs fait son entrée : la foule acclame le défenseur du père des chrétiens, le libérateur du saint Pontife. Mais, d'un geste, Charles impose silence. Humblement agenouillé devant le saint autel, le roi fort et grand se met en prière.

Cependant, le Pontife a pris dans ses mains une couronne étincelante de pierreries, il s'approche du roi des Francs et déposant la couronne sur cette tête auguste, il le proclame empereur d'Occident, successeur des Constantin et des Théodose, chef temporel et protecteur suprême de la chrétienté.

C'était la civilisation chrétienne qui naissait par l'union entre le sacerdoce et l'empire, entre l'Église et l'État, entre la société religieuse et la société civile.

COLLOQUE

Grandissez donc, divin Enfant, grandissez, ô Jésus, dans le corps social et dans chaque nation, comme dans chacun des membres de votre corps mystique. Grandissez jusqu'au jour où vous ne serez plus couché dans une crèche et enveloppé de langes, mais assis sur un nuage brillant et enveloppé de gloire et de majesté, prêt à juger les vivants et les morts.

Alors ceux qui par la pauvreté, par la souffrance, par l'humiliation, vous auront suivi de la crèche à la croix, iront s'asseoir à votre droite pour juger avec vous les Hérode, les Caïphe et les Pilate, ainsi que tous les contempteurs de la crèche et de la croix.

L'ÉPIPHANIE

LES QUATRE MANIFESTATIONS

L'Épiphanie est la manifestation de Jésus-Christ. A l'occasion de cette fête l'Église rappelle quatre circonstances de cette manifestation.

1. Jésus manifesté par l'adoration des Mages;

2. Jésus se manifestant lui-même dans le Temple à l'âge de douze ans ;

3. Jésus manifesté par son Père céleste, au jour de son baptême ;

4. Jésus manifesté par sa Mère lorsqu'elle obtient de lui son premier miracle aux noces de Cana.

Ici nous contemplerons seulement l'adoration des Mages.

LES MAGES

Jérusalem dort en paix sous la domination de l'Iduméen Hérode. C'est la paix de l'esclave endormi sous le joug du tyran. C'est la paix du pécheur endormi sous le joug de Satan et sous l'empire de la passion.

Soudain la cité se réveille. Un bruit s'est fait enten-

dre, on a vu entrer de somptueux équipages. Des rois, des sages, des mages arrivent des pays lointains.

Où est, ont-ils dit, le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

L'adorer ! ce n'est donc pas seulement un roi que vous cherchez, nobles voyageurs ?

Quelle foi ! quelle docilité ! quelle promptitude ! Jésus est né, voici les mages. *Cum natus esset Jesus... ecce magi.* Ils ont vu son étoile, ils sont venus : *Vidimus, venimus.* Les voici après un long voyage, un voyage de quatorze journées : rien n'a pu les arrêter, rien n'a pu les déconcerter.

« Jésus étant né à Bethléem de Juda, voici que des mages vinrent de l'Orient à Jérusalem. »

Dieu nous parle aussi bien par l'éclat des astres que par l'inspiration des anges ; il parle dans les phénomènes de l'ordre naturel et sensible aussi bien que dans ceux de l'ordre surnaturel et spirituel. Soyez dociles et prompts à son appel.

Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Quelle hardiesse ! quelle imprudence ! Comment des sages ont-ils pu se mettre en route sur un signe aussi vague que l'apparition d'une étoile ? Comment des rois ont-ils pu oublier quelle est la susceptibilité des princes ? Avant de venir en personne ils devaient s'assurer de la naissance de ce roi nouveau et s'enquérir des dispositions et du caractère du roi régnant !

D'autres rois, sans doute, d'autres sages, d'autres mages ont vu le nouvel astre, mais ils se sont bien gardés de compromettre leur sagesse et leur royauté

même en se jetant dans un voyage aussi incertain. Au lieu d'obéir à une lueur vague et douteuse, ils ont obéi à la prudence et ils sont restés dans leur palais.

Pour nous, recevons humblement la leçon que nous donne l'audacieuse imprudence des mages fidèles. Nous savons et nous croyons que Jésus est véritablement Roi et Dieu. Et nous craignons de nous compromettre devant les puissants de la terre ou devant l'opinion d'une multitude inepte ! Nous n'osons pas reconnaître par notre langage et par notre conduite la royauté, la divinité de Jésus-Christ ! Quand donc comprendrons-nous que la vraie sagesse consiste à mépriser la sagesse du monde, que la vraie puissance consiste à ne pas craindre la puissance du monde ?

« Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer ».

Vidimus, *venimus*. Nous avons vu, nous sommes venus. Ah ! si la volonté répondait à l'idée ! Si l'on faisait le bien aussitôt qu'on le voit ! Mais l'hésitation perd tout. N'entreprenez rien, sans doute, que vous n'ayez reconnu l'inspiration et la volonté de Dieu, mais dès que vous avez vu, *vidimus*, agissez, *venimus*. Ce n'est qu'une lueur encore. Allez cependant, partez ; suivez l'étoile. Cette lueur vous mènera droit à Celui qui est le soleil de justice et de vérité : *Et venimus adorare eum*.

Mais l'étoile disparaît. N'est-ce pas le cas de douter, de se défier, de soupçonner enfin l'illusion ? Il en est encore temps : rebroussez chemin, ô rois, ne vous exposez pas à la risée de tout un peuple. Du moins, avant de poursuivre, avant d'entrer à Jérusalem, par des questions habilement posées, prenez des informations.

Mais non : oubliant les règles de la plus vulgaire prudence, ils font une entrée solennelle, et s'adressant à la foule des curieux qui se presse pour les voir, ils demandent à haute voix et sans détour, non pas s'il est né quelque roi, mais où est le roi des Juifs qui est né ? Ils sont certains de la naissance de ce roi ; ce n'est pas sur ce fait qu'ils hésitent : ce qu'ils ignorent, et la seule chose qu'ils demandent, c'est le lieu où ils pourront trouver ce roi et l'adorer.

Avouons-le, ces mages sont doués d'une foi robuste et inconfusible, d'une foi constante et obstinée, d'une foi qu'on serait tenté de dire entêtée.

Quand la lumière surnaturelle s'éclipse, recourez à la lumière naturelle, consultez la raison, et si la raison ne suffit pas à vous éclairer, interrogez les hommes. Mais ne reculez pas, ne vous arrêtez pas. Suspendez seulement votre marche autant qu'il le faut pour prendre les renseignements nécessaires.

HÉRODE

Cependant en un clin d'œil, le bruit de l'arrivée de ces nobles étrangers et l'écho de leur demande est parvenu aux oreilles d'Hérode. Hérode se trouble ; Jérusalem qui connaît son tyran, se trouble aussi. Il n'est rien de plus effrayant qu'un tyran qui a peur. On sait à Jérusalem qu'aucun prince ne vient de naître dans le palais d'Hérode. Que de familles tremblent d'être soupçonnées de posséder dans leur sein un enfant qui, aux yeux du tyran, passera pour ce roi futur des Juifs !

Aujourd'hui un enfant suffit pour troubler celui qui voit trembler à ses pieds un peuple entier. Bientôt un vieillard suffira pour déconcerter les puissants du siècle. Attila reculera devant Léon ; l'Allemand Henri IV pâlira devant Grégoire VII, et la Révolution, qui renverse les rois et qui entraîne les peuples, frémit et rugit de frayeur encore plus que de colère au seul son de la voix d'un Pie IX ou d'un Léon XIII captifs dans le Vatican.

Et vous craignez le monde ! vous craignez le nombre ! vous craignez l'opinion, le qu'en-dira-t-on ! Tout cela tremble avec Hérode : *Audiens autem Herodes rex, turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo.*

O Jésus, si votre faiblesse est si forte, que sera votre force ? Si aux premiers jours de votre vie mortelle vous êtes si redoutable, que serez-vous à l'heure de votre triomphe final ?

Hérode était un homme habile. Il sut dominer son trouble. Jugeant que le roi annoncé par un astre nouveau qui rappelait l'étoile prédite par Balaam, pouvait bien être le Messie que l'on attendait précisément pour ce temps, il interroge les prêtres et les docteurs sur le lieu où doit naître ce fils de Juda et de David qui doit ressaisir le sceptre tombé des mains de son aïeul. Ce sceptre Hérode le tient en ce moment, et il est bien résolu à ne pas s'en dessaisir. Il interroge donc les mages sur l'époque exacte de l'apparition de l'étoile. Avec ces données il saura trouver le redoutable concurrent.

Allez, dit-il aux nobles voyageurs, après leur avoir indiqué la ville signalée par les docteurs, cherchez l'en-

fant et quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir afin que j'aille aussi l'adorer.

Hypocrite! l'avenir dira les adorations que tu lui réservais!

BETHLÉEM

Les mages, suivant les indications données, partent pour Bethléem. Et voici que l'étoile reparaît. La constance de leur foi est récompensée. Ici l'écrivain sacré ne sait comment exprimer leur joie. A la vue de l'étoile ils se réjouirent d'une joie grande et très grande: *Videntes stellam gavisi sunt gaudio magno valde.*

Obstinez-vous à suivre l'inspiration céleste. La nuit pourra succéder au jour : arrêtez-vous alors. Le jour reparaîtra et vous poursuivrez.

L'étoile cependant conduit à une épreuve nouvelle. Au lieu où elle s'arrête les mages ne trouvent qu'un petit enfant entouré du triste cortège de la pauvreté. Serait-ce donc là le roi qui vient de naître?

Mais rien ne peut déconcerter la foi de ces sages. Plus l'enfant leur paraît petit, faible, pauvre, plus le langage de l'étoile leur semble décisif. Non, il n'est pas un enfant ordinaire, il n'est pas un simple roi de la terre celui que le Ciel même se charge d'annoncer. Et tombant à genoux, ces grands, ces sages ne reconnaissent pas seulement en lui un roi, ils l'adorent comme un Dieu : *Et procidentes adoraverunt eum.*

La sagesse du monde s'incline devant l'enfance ; la puissance de la terre se prosterne devant la faiblesse du ciel. Dans cet enfant qui ne parle pas, les sages adorent

la sagesse de Dieu ; dans cet enfant enveloppé de langes, les puissants adorent la force de Dieu.

Croyons : la foi nous révèlera ce que la foi ne voit pas : la sagesse divine se jouant dans les événements où se perd la prudence humaine, la puissance divine éclatant jusque dans les revers qui devaient accabler les serviteurs de Dieu. Comprenons la sagesse du silence de Jésus et la force de sa faiblesse ?

LES PRÉSENTS

Il paraît que l'Esprit-Saint avait d'avance éclairé les mages sur les caractères du nouveau roi. Les présents qu'ils lui offrent sont si bien choisis que, par leur symbolisme, ils disent tout ce qu'est cet Enfant.

Les mages offrent l'or, l'encens et la myrrhe. L'or annonce le roi, l'encens annonce le Dieu, la myrrhe annonce l'homme.

L'or, roi des métaux, est le tribut qu'on offre aux rois pour reconnaître leur souveraineté et obtenir leur protection.

Princes et peuples, ne redoutez pas ce nouveau roi : princes, il ne vient pas vous ôter l'autorité ; peuples, il ne vient pas vous enlever la liberté. Il vient affermir et consacrer l'une et l'autre.

Régnez par lui et en son nom, ô rois : rappelez-vous que vous êtes ses représentants, que toute puissance vient de lui, qu'il n'est de puissance que celle qui vient de lui, que c'est par lui que règnent les rois ; reconnaissez que, de vous-mêmes et par vous-mêmes, vous

n'êtes que des hommes comme tous les autres ; convenez que votre autorité n'est pas simplement humaine, que vous ne la tenez ni de vous-mêmes ni des autres hommes, qui du reste dans ce cas seraient vos supérieurs ; confessez et déclarez que votre autorité est divine, et que vous ne commandez et ne gouvernez qu'au nom de Jésus dont vous êtes les humbles ministres : les peuples alors ne se sentiront pas humiliés de vous rendre l'hommage de leur soumission et de leur respect.

Et vous, peuples, dans la personne de vos chefs et de vos supérieurs à tous les degrés, depuis le souverain jusqu'au dernier des représentants du pouvoir, considérez uniquement le ministre de la royauté de Jésus-Christ ; obéissant au supérieur, obéissez à Jésus-Christ, et n'obéissez qu'à Jésus-Christ. Vous conserverez alors toute votre dignité, toute votre liberté. C'est Dieu et non l'homme que vous honorez et que vous servez.

L'encens fut toujours et partout regardé comme le symbole de l'adoration et de la prière qui ne s'adressent qu'à Dieu.

Il est Dieu cet enfant qui attire à son berceau les rois et les sages du monde ; il est Dieu cet enfant qui, enveloppé dans ses langes, fait trembler le tyran et l'esclave, Hérode et Jérusalem.

Attachons-nous à lui. Sa royauté repose sur sa divinité. Le Dieu fera triompher le roi.

La myrrhe servait à embaumer les morts. Par ce présent les mages reconnaissent que cet enfant est mortel, que par conséquent il est homme.

Adorons le Dieu ; servons le roi ; imitons l'homme.

Ces admirables présents disent aussi ce qu'est le chrétien et ce qu'il doit être; ils nous indiquent nos devoirs, nos armes, nos gloires.

Nos devoirs : ce que nous devons faire pour être sauvés; nos armes : les moyens de vaincre les ennemis de notre salut; nos gloires : les dons qui nous élèvent au-dessus de notre nature.

Nos devoirs.

Nos devoirs : d'abord envers Dieu. L'encens rappelle l'adoration et la prière que nous devons à Dieu. Balançons devant Dieu l'encensoir de notre cœur : si nous l'avons rempli du feu de la charité, tous ses désirs monteront vers le ciel comme la fumée d'un encens d'agréable odeur.

Envers nous-mêmes. En rappelant la mort la myrrhe rappelle aussi la mortification. Avec l'Apôtre disons : Je meurs chaque jour, *quotidie morior*. Mourons avec Jésus, nous vivrons avec lui. Mortifions la chair, les sens, la passion; soumettons-les à l'âme, à la raison, à la volonté par la grâce, et libres de la liberté des enfants de Dieu, rois de notre cœur, nous ferons régner Jésus en nous et il nous fera régner avec lui.

Envers le prochain. L'or figure l'aumône de la charité. Donnons de notre superflu, ou plutôt de ce que nous avons de mieux, à Jésus dans la personne du pauvre. Le pauvre n'est pas seulement celui à qui manque le pain du corps, le plus pauvre est celui à qui manque le pain de l'âme, et qui a faim de la vérité et soif de la justice. Donnons de ce que nous avons et de ce que nous pou-

vons, distribuons l'enseignement de la doctrine qui sauve ; cette aumône le pauvre même peut la faire. Elle vaut l'or le plus précieux.

Nos armes.

Les présents des mages représentent nos armes. Nous avons à combattre un triple ennemi, la triple concupiscence.

Offrons notre or par l'aumône, ou même par le vœu de pauvreté ; nous vaincrons la cupidité, l'amour exagéré des richesses.

Offrons la myrrhe de la mortification, ou même de la chasteté par l'engagement du vœu, si Dieu daigne nous y inviter ; nous vaincrons la volupté, l'amour exagéré des plaisirs sensibles.

Offrons l'encens de la prière et de l'adoration pour reconnaître le domaine souverain de Dieu et notre dépendance absolue devant sa majesté suprême. Offrons, s'il plaît à Dieu, l'encens d'une soumission entière et continue par le vœu d'obéissance aux représentants de son autorité ; nous vaincrons l'orgueil, *superbia vitæ*, cette estime exagérée de notre propre excellence, ce désir immodéré de l'indépendance et de la supériorité, qui nous porte à ne reconnaître personne au-dessus de nous et à nous mettre au-dessus de tous, qui nous inspire la volonté de n'obéir à personne et de commander à tout le monde, et s'il se pouvait au monde entier.

Nos gloires.

Ces dons enfin figurent nos gloires.

L'encens rappelant l'adoration, par là même rappelle la foi. Or, la foi est la gloire de l'intelligence : *Vobis igitur honor credentibus.* (I Petr., II, 7.) Honneur à vous qui croyez ! La foi redresse et relève la raison dans la connaissance des plus hautes vérités de l'ordre naturel ; la foi élève la raison jusqu'à la sphère des vérités de l'ordre surnaturel.

La myrrhe préserve de la corruption : ainsi tout en rappelant la mort, elle rappelle l'immortalité et par là même l'espérance d'une autre vie. Or, cette espérance est la gloire de la volonté qu'elle élève au-dessus des menaces et des promesses de ce monde. L'espérance d'une autre vie est la seule garantie de la liberté de l'âme ici bas et de son indépendance à l'égard des sens et des passions, à l'égard du monde et des puissants.

L'or figure la charité, reine des vertus. La charité est la gloire de l'âme tout entière. Elle suppose l'estime de Dieu par dessus tout : cet acte est l'expression de la plus haute sagesse et l'honneur de l'intelligence. Elle suppose ou plutôt elle est l'amour de Dieu par dessus tout : cet acte est le plus noble et le plus sublime élan de la volonté.

Par leur symbolisme, les présents des mages rappellent donc et nos gloires, et nos armes, et nos devoirs ; ils expriment les titres principaux de l'Enfant Jésus : sa royauté, sa divinité, son humanité.

LE RETOUR

Les mages se disposaient à retourner dans leur pays. Un ange les avertit de prendre un autre chemin et de ne point repasser par Jérusalem.

Vous avez trouvé Jésus, défiez-vous du monde. Après la communion, l'impie, le libertin vous attendent pour perdre Jésus en vous et pour vous perdre vous-même par le péché. Vous déjouerez la perfidie du nouvel Hérode; vous éviterez tout rapport avec l'impie, avec le libertin.

Après avoir contemplé Jésus pauvre, souffrant, humilié, vous mépriserez les richesses, les plaisirs, les honneurs du monde; vous estimerez la pauvreté, la souffrance, l'humiliation, et par une conduite toute différente de celle que vous suiviez autrefois, *per aliam viam*, vous manifesterez la présence et la vie de Jésus en vous. Cette autre voie est la voie royale qui mène à la béatitude, à la gloire, au ciel, à Dieu.

LA

PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE

ET LA

PRÉSENTATION DE L'ENFANT JÉSUS

LA LOI

« Et après que les jours de la purification de Marie furent accomplis, aux termes de la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. » (Luc, II, 22.)

La loi de la purification ne regardait pas Marie. Préservée de tout péché, même du péché originel, devenue mère par la seule opération du Saint-Esprit, mère de Celui qui est la sainteté même : *Quod nascetur ex te sanctum,* de Celui qui par sa seule présence a sanctifié Jean-Baptiste, Marie ne pouvait pas être purifiée. Elle se soumet cependant à une loi qui ne la concerne pas, elle qui fut vierge avant comme après l'enfantement ; elle présente son divin Fils au Temple, et en se confondant elle-même avec les autres mères, elle confond son Fils avec les enfants ordinaires.

La perfection, l'honneur, la dignité supposent avant tout l'observation simple et fidèle des commandements de Dieu, des règles de la profession, des devoirs d'état. La loi, la règle est l'expression de la volonté divine. Or, la sagesse et la bonté consistent dans la conformité de l'intelligence et de la volonté avec la sagesse et la bonté divine. Vivez selon la règle de votre condition, vous vivrez selon Dieu : *Qui regulæ vivit, Deo vivit.*

Joseph partage avec Marie le mérite et l'honneur de cette présentation. Jésus, il est vrai, n'a pas d'autre père que celui que si souvent il appellera : Mon Père céleste, ou simplement : Mon Père ; il ne laisse pas d'appartenir à Joseph. Le fruit appartient au possesseur de l'arbre. Les droits de Joseph sur Marie lui assurent sur Jésus un droit paternel. Aussi, dans cette circonstance, l'Évangile montre Joseph et Marie agissant de concert et présentant l'un et l'autre le divin Enfant. Ils le portèrent : *tulerunt ;* ils le présentèrent : *ut sisterent.*

Tel est l'usage que nous devons faire des dons de Dieu. Marie et Joseph rendent au Seigneur le don précieux qu'ils ont reçu. Telle est la loi : *Secundum legem Moysi.*

Ce n'est pas seulement le premier-né que nous devons offrir. Le droit divin s'étend sur tout notre être, sur toute notre puissance, et par conséquent sur toutes nos œuvres et sur tous les fruits de nos œuvres.

Et cela non seulement en vertu de la loi de Moïse, mais en vertu de la loi naturelle. La loi de la reconnaissance, la loi même de notre intérêt nous intime la douce obligation de rendre à Dieu l'hommage de tout ce que

nous sommes et de tout ce que nous pouvons. Intelligence, volonté, santé, vigueur ; œil, oreille, langue, main, âme et corps, vie et fortune, autant de dons que nous devons consacrer à la gloire et au service d'un Dieu si libéral dans les grâces dont il nous prévient, et si magnifique dans la gloire dont il veut récompenser la générosité de nos offrandes.

L'OFFRANDE

« ... Et pour offrir la victime prescrite par la loi du Seigneur, savoir : deux tourterelles ou deux petits de colombe. » (Luc, II, 24.)

Le descendant des rois de Juda est racheté au prix de l'offrande des pauvres. Mais ni l'Enfant, ni Marie, ni Joseph n'en sont humiliés. Ceux-ci s'estiment plus riches que ne le furent David et Salomon dans tout l'éclat de leur gloire : ils possèdent Jésus. Ils sont pauvres des biens de la terre : mais cette pauvreté-là n'est pas une déchéance.

Qui donc, dans cette famille, serait déchu ? Joseph ? Il est l'époux de Marie, le père adoptif de Jésus. — Marie ? Elle est la mère de Jésus. — L'Enfant ? Il est précisément ce fils de David, dont le règne doit s'étendre jusqu'aux limites du monde et au-delà, dont le trône doit durer autant que le soleil et au-delà : *Et Thronus ejus sicut sol.* (Ps. LXXXVIII, 38.) *Dominus regnabit in æternum et ultra.* (*Exode*, XV, 18.)

Qu'y a-t-il d'humiliant dans la pauvreté ? Je suis pauvre : mais parce que Dieu le veut, ou parce que je l'ai voulu moi-même. Fût-elle forcée, dès qu'elle est

acceptée et qu'elle devient volontaire, la pauvreté dégage des chaînes qui rivent l'homme au métal et qui en font un esclave. Et je rougirais d'une condition qui m'assure l'indépendance, la liberté, la noblesse et la grandeur ! Non : je veux être pauvre, je veux le paraître : car je veux ressembler à Joseph, à Marie, à Jésus.

Joseph et Marie entrent au Temple pour la cérémonie de la purification. Ceux qui les voient passer prennent Marie pour une mère comme les autres, et l'Enfant pour un enfant ordinaire.

Vous, qui n'êtes pas plus qu'un autre, vous, qui êtes assez ordinaire, pourquoi tenez-vous à être remarqué, à être distingué de la foule ?

Considérez Joseph ! Voyez comme il s'efface! Suivez Jésus, servez-le, mais, s'il se peut, sans vous montrer ; ne cherchez qu'à disparaître et à vous faire oublier.

Quoique l'Évangile ne parle pas ici des anges, il nous est permis de les contempler escortant l'Enfant et la Mère. — Levez les yeux et voyez comme, du haut de son trône, le Père céleste se plaît à considérer dans ce pauvre enfant son Fils bien-aimé, et dans cette vierge ignorée la Mère du Verbe incarné.

Ne serait-ce pas assez pour vous d'être vu et loué de Dieu et des anges ? L'estime du ciel ne suffirait-elle pas à vous consoler des mépris et des oublis de la terre ?

SIMÉON

Jésus est présenté au Temple. Le vieillard Siméon le reçoit dans ses bras. Depuis si longtemps il attendait

le jour où il lui serait donné de voir de ses yeux le Sauveur !

Désirez, demandez, attendez; mais obstinez-vous, *in spem contra spem*, et ne désespérez pas. La constance est toujours récompensée.

« Et le père et la mère de Jésus admiraient ce qu'on disait de lui. » (Luc, II, 33.)

Ils en savaient, cependant, beaucoup plus que l'on en disait. Ils savaient que cet enfant est, par excellence, le grand : *Hic erit magnus;* ils savaient, en lui donnant d'après l'ordre de Dieu le nom de Jésus, que ce nom était au-dessus de tout nom. Ce qui les étonne, apparemment, c'est de voir le secret, dont ils étaient les gardiens si fidèles, connu et révélé avec tant d'éclat. Mais ils sont heureux d'entendre annoncer les grandeurs du divin Enfant, et ils se réjouissent de la gloire qui lui en revient.

A l'exemple de Joseph et de Marie, cachons les lumières que nous avons reçues dans le secret; mais réjouissons-nous d'entendre les autres louer Jésus. Ne leur envions pas le bonheur qu'ils ont de le glorifier mieux que nous.

Est-ce Jésus que vous aimez? est-ce sa gloire que vous cherchez? Pourvu qu'il soit connu, aimé, glorifié, que ce soit grâce à la parole et aux travaux de vos frères, ou grâce à vos propres efforts, votre joie sera la même.

Du reste, ce ne sont pas toujours ceux qui célèbrent Jésus avec le plus d'éclat extérieur, par la parole, par la plume, par l'action, qui contribuent le plus à sa gloire et à son service. Le vieillard Siméon ou Anne la prophétesse auraient-ils fait plus que Marie pour la gloire

de Jésus? Réunissez les prophètes les plus brillants, les apôtres les plus zélés, les martyrs les plus héroïques, les docteurs les plus éloquents : un seul battement du cœur de Marie rend à Jésus plus de gloire que tous leurs travaux et toutes leurs souffrances prises ensemble.

Laissez donc l'éclat de la parole et de l'action à ceux que l'Esprit-Saint daigne inspirer. Faites ce que Dieu veut, et sans sortir de l'obscurité de votre position, vous contribuerez au service de Jésus et à son œuvre qui est le salut des âmes, autant et souvent plus que les missionnaires, les prédicateurs, les docteurs, les évêques et les papes les plus célèbres.

RUINE ET RÉSURRECTION

Siméon a reçu l'Enfant dans ses bras : « Celui-ci, dit-il, sera la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël. »

Jésus est le roi : il se présente pour régner. Rangez-vous sous son drapeau, soumettez-vous à son sceptre ; il vous rendra la vie que vous aviez perdue par le péché ; il vous assurera l'immortalité bienheureuse : *Positus est hic in resurrectionem multorum.*

Mais si vous osez résister, si vous osez vous lever contre lui, prenez garde : il faut qu'il règne, il le faut pour assurer le salut et la liberté du monde. Pour régner, c'est-à-dire pour sauver ceux qui croiront en lui et qui s'attacheront à son service, il abattra, il brisera tous ses ennemis : *Positus est hic in ruinam multorum.*

Malheur donc à ceux qui s'opposeront à cet enfant! malheur à ceux qui prétendraient l'empêcher de grandir

dans son corps mystique, qui est son Église ! L'opposition entassera des ruines : mais ce ne sera pas l'Église qui croulera.

Honneur à ceux qui prendront l'Enfant dans leurs bras ! Honneur à ceux qui se dévoueront pour le défendre dans son corps mystique, dans son Église ! Peut-être que dans la mêlée ils succomberont, mais il les relèvera, et avec lui ils règneront immortels et glorieux.

« Cet enfant, poursuit le vieillard, sera en butte à la contradiction. »

Aspirez-vous à l'honneur de servir Dieu et de sauver les âmes ? Attendez-vous à la contradiction.

Combattu par tous les ennemis de Dieu et des hommes, Jésus-Christ sera de plus abandonné par tous ses amis, sauf sa Mère, quelques saintes femmes, et un seul homme, saint Jean, qui seuls le suivront jusqu'à la croix.

LE GLAIVE DE DOULEUR

Marie a tout entendu, elle a tout compris. Il n'était pas besoin que le vieillard ajoutât : « Et vous, un glaive de douleur transpercera votre âme. »

Marie a compris que pour son Fils et pour elle-même l'accomplissement de la loi ne sera pas, comme pour les autres mères et pour les autres enfants, un simple hommage, une simple cérémonie. Ici l'offrande est acceptée. L'Enfant est rendu à la Mère, mais il sera réclamé quand l'heure de l'immolation aura sonné. Ainsi au jour même de la Purification commence le sacrifice qui se doit consommer sur la croix. Dès lors commence pour

Marie la série des douleurs déjà prévues et acceptées au jour du *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

A l'annonce des contradictions qui attendent le divin Enfant, le glaive commence à pénétrer dans le cœur de la Mère. Et ce glaive ne cessera de s'y enfoncer de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin il le transperce de part en part.

A mesure qu'il croît en âge, Jésus croît en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes ; chaque jour il se montre plus aimable, chaque jour Marie l'aime davantage. Mais quelle joie peut goûter une mère qui sait que son fils bien aimé, son fils unique, est destiné au plus affreux supplice ? Plus elle aime, plus elle souffre.

Quand elle contemple ce beau front, elle le voit couronné d'épines ; quand elle admire ce doux visage qui fait la joie des anges, elle le voit défiguré par de cruels soufflets, et souillé par de vils crachats ; quand elle se sent pressée par ces petites mains, elle les voit percées par des clous affreux ; quand elle baise ces petits pieds, elle les voit cloués à la croix.

Ne supposez donc pas que la vie de Marie, pendant les trente années qu'elle passa dans la retraite avec son Jésus, s'écoula dans les douceurs d'une joie tranquille ; ne pensez pas que, pour Marie, la douleur ne commença qu'au Calvaire. Comme Jésus et avec Jésus, Marie est demeurée trente-trois ans en face de la croix. Depuis la prédiction de Siméon, ou plutôt depuis l'annonce de l'ange, la croix fut toujours présente et à sa mémoire et à son cœur. A sa mémoire : elle savait par les prophètes ce que le Christ devait souffrir ; à son cœur : ce Christ est son Fils, il est son Jésus.

Marie si pure et si douce a eu l'âme transpercée d'un glaive de douleur : De quel droit oserais-je réclamer contre les glaives qui parfois viennent m'atteindre?

Encore si, comme Marie, je souffrais de voir Jésus souffrir; mais ce qui me rend la souffrance insupportable, c'est qu'elle m'est personnelle.

Défions-nous de certains élans qui nous persuadent que nous sommes prêts à tout pour la gloire de Dieu, tandis que, en fait, la moindre contradiction nous révolte ou nous renverse.

Souvent en nous offrant à Dieu, nous conservons au fond un secret désir que l'offre ne soit pas acceptée, et un espoir caché qu'elle ne sera pas exigée.

L'épreuve révèlera la sincérité de nos sentiments et de nos paroles.

Ainsi, comme l'avait prédit Siméon, la résignation si calme et la constance invincible de Marie révèlent les pensées et les sentiments de l'âme la plus généreuse et la plus grande qui ait existé après celle de Jésus. C'est pour la gloire de Dieu, c'est pour notre salut que Marie a enduré ce long et cruel martyre. Voyez combien elle a aimé Dieu ! Voyez combien elle nous a aimés !

Celui qui veut, souffre tout plutôt que de renoncer à son dessein. S'agit-il des intérêts de Dieu, de l'honneur de Jésus-Christ, de la défense de l'Église, du salut des âmes, de ma propre perfection, l'obstacle, l'opposition, la contradiction, la souffrance, l'humiliation suffisent à renverser toute ma résolution. C'est que je ne veux pas. Et si je ne veux pas, c'est que je n'ai pas compris ce que vaut Dieu, ce que vaut Jésus-Christ, ce

que vaut l'Église, ce que vaut une âme, ce que vaut, pour l'éternité, un degré de grâce, de vertu et de gloire.

Cependant si, pour vous, comme pour Marie, la douleur présente est déjà si pénible, l'avenir est plus sombre encore et plus menaçant. Les épreuves actuelles ne sont qu'une préparation aux épreuves futures, à des épreuves bien plus rudes et bien plus douloureuses.

Acceptez donc et portez la croix de chaque jour. Soyez fidèle et constant dans les petites choses, et quand sonnera l'heure du grand et suprême sacrifice, vous serez prêt, vous serez, s'il le faut, un héros, vous serez un martyr.

ANNE LA PROPHÉTESSE

« Et il y avait une prophétesse nommée Anne, et elle parlait de Lui. »

Parler de Jésus est un don qui s'obtient par la prière, par la mortification, par la patience. Anne ne sortait pas du Temple, de la maison de prière : *Non discedebat de templo.* Elle ne cessait pas de jeûner et de prier : *Jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die.* Ce ne fut qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans qu'enfin il lui fut donné de voir Jésus et d'en parler.

Patience donc : et au moment où, ce semble, il n'y aura plus d'espoir, la lumière se fera, la parole vous sera donnée. Ne désespérez jamais ; ne dites jamais : C'est trop tard.

RETOUR A NAZARETH

« Et après qu'ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, à Nazareth, lieu de leur séjour habituel. »

Joseph et Marie ne sortent de leur demeure que pour accomplir la loi : cela fait, ils rentrent dans leur solitude.

Ne sortez de la retraite que pour accomplir le devoir ; votre mission remplie, rentrez dans l'ombre. Aimez le calme d'une vie retirée ; ne paraissez en public que sur les exigences du devoir ou de la charité.

Mais alors faites tout ce que Dieu veut, et faites-le parfaitement : *Perfecerunt omnia.*

Ne suivez pas votre idée, votre sentiment, bien moins encore votre imagination, votre passion, ou l'opinion et la passion d'autrui ; suivez la loi de Dieu, la règle de votre état, les ordres de vos supérieurs : *Secundum legem Domini.*

Accomplissez exactement, complètement ce que demande la double charité, la gloire de Dieu et le service du prochain. Vous imiterez Marie et Joseph qui ne retournèrent à Nazareth qu'après avoir accompli parfaitement toutes les prescriptions de la loi : *Ut perfecerunt omnia secundum legem Domini.*

Lorsqu'on a fait quelque bien, on est parfois tenté de s'attacher à cette œuvre qui a si bien réussi, à ces personnes auxquelles on a rendu service. Que d'illusions en ce genre ! Et combien il est plus sage, et en même temps plus humble, de se dérober aux remerciements

et aux éloges. Rentrez dans l'ombre, cherchez l'oubli et demeurez-y jusqu'à ce que la volonté de Dieu, manifestée par l'obéissance ou par la charité, exige de nouveau votre présence, votre parole et votre action.

Faites, ô Jésus, que mon unique satisfaction soit d'accomplir avec vous la volonté de votre Père par l'observation simple et régulière des devoirs de ma profession.

LA FUITE EN ÉGYPTE ET LE RETOUR

L'ORDRE DE L'ANGE

Marie et Joseph reposaient tranquillement, heureux de posséder le divin Enfant, lorsque soudain, au moment où ils s'y attendaient le moins, pendant le sommeil, un ange apparaît à Joseph et lui ordonne de prendre l'Enfant et la Mère et de fuir en Égypte pour soustraire Jésus à la fureur d'Hérode.

Mais c'est un songe ! sur la foi d'une vision, d'une illusion peut-être, et d'une vaine terreur, est-il sensé d'entreprendre un pareil voyage ?

Mais cet enfant est Dieu ! et pour échapper au tyran, son unique ressource serait la fuite ! Le Sauveur réclame lui-même un sauveur ! Dieu et Sauveur, d'un mot, d'un regard il saura foudroyer les satellites du tyran. Et il aurait besoin, pour se sauver, du secours d'un pauvre artisan et d'une faible femme ?

D'un souffle Jésus pourrait dissiper les ennemis de son Église ; d'un mot, il pourrait apaiser les flots qui menacent la barque de Pierre. Cependant pour son Église, comme autrefois pour lui-même, il réclame le

secours des hommes. Est-ce faiblesse ? Est-ce nécessité ? Non, il veut seulement vous offrir un moyen de montrer votre fidélité, votre dévouement, votre constance.

L'Église est assurée pour les siècles, la barque de Pierre est garantie contre le naufrage. C'est à l'Église de vous sauver : vous avez besoin de l'Église pour échapper aux fureurs de l'enfer et du monde ; l'Église n'a pas besoin de vous pour échapper aux violences des persécuteurs.

C'est aussi à Jésus de sauver Joseph et Marie, et c'est lui en effet qui les protégera, qui les dirigera dans la fuite et dans l'exil. Mais il veut leur procurer l'honneur et le mérite de concourir à le sauver, de montrer leur foi et leur dévouement.

De même, il vous appelle à l'honneur de concourir par votre parole, par votre action, par vos souffrances, au triomphe de son Église et au salut de vos frères. Mais l'Église n'a pas besoin de votre secours ; sans vous elle échappera aux persécutions et aux ouragans ; c'est vous qui avez besoin de travailler et de combattre pour l'Église et pour Jésus, si vous voulez que Jésus vous sauve par son Église et avec son Église.

Cependant, pour sauver l'Enfant-Dieu n'y aurait-il pas un moyen moins humiliant et moins pénible que cette fuite nocturne et précipitée ?

Mais s'il triomphe par la fuite ! Si finalement sa faiblesse se trouve plus forte que toute puissance humaine, reconnaîtrez-vous le Dieu et le Sauveur ?

Fuge in Ægyptum et esto ibi usque dum dicam tibi. Fuyez en Égypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous

dise de revenir. Ici le vague seul est effrayant. Il s'agit d'aller dans un pays inconnu ; il s'agit d'y demeurer durant un temps inconnu.

Quel parti prendre ? Faut-il regarder la vision comme un rêve et n'en tenir aucun compte ? Faut-il se laisser aller au trouble, à la frayeur, et précipiter la fuite ? Joseph est au-dessus des raisonnements de la prudence humaine, et au-dessus des mouvements de la crainte. Raison et passion, en lui tout est soumis à la foi.

Devant lui s'ouvre l'inconnu, mais cet inconnu est connu de Dieu. Dieu est sage : il a tout ordonné d'avance ; Dieu est bon ; il a tout ordonné pour le bien ; Dieu est tout-puissant : tout ce qu'il a réglé se fera, rien n'arrivera sans permission. Quoi qu'il advienne, il fera tourner tout à sa gloire et au bonheur de la sainte famille.

Écoutez, vous aussi, et suivez simplement les inspirations de la grâce, et vous saurez tenir un juste milieu entre les défiances outrées de l'esprit raisonneur, et les empressements inquiets d'une âme troublée.

Hérode cherche encore Jésus dans l'âme et le cœur des enfants chrétiens pour l'y faire périr et pour les faire périr eux-mêmes. Plus cruels que l'ancien, ce n'est pas aux corps, c'est aux âmes que les nouveaux Hérodes préparent la mort ; ce n'est pas la vie temporelle, c'est la vie éternelle qu'ils ont juré de leur ravir.

Hélas ! il y aura des victimes ! Mais Hérode ne réussira pas à exterminer celui qu'il cherche. L'ancien n'en voulait qu'à Jésus, et Jésus lui a échappé. Les nouveaux en veulent à l'Église, l'Église leur survivra.

LE DÉPART

Joseph s'étant levé prit l'Enfant et sa Mère, pendant la nuit, et il se retira en Égypte.

Admirez la promptitude et le calme de l'obéissance : *Qui consurgens.* L'ange a parlé, Joseph se lève.

On ne voit pas qu'il ait usé de détours pour prévenir Marie. Sa manière de commander est aussi simple et aussi droite que sa façon d'obéir. Il prend l'Enfant et sa Mère : *Accepit puerum et matrem ejus ;* et les voilà partis. *Nocte :* la nuit même, sans objection, sans hésitation, sans délai.

On s'étonne de l'activité des saints, de la multiplicité de leurs œuvres. Calculons le temps que nous perdons à raisonner contre les inspirations divines, contre les ordres de la Providence, contre les prescriptions de l'autorité. Si nous faisons simplement ce que Dieu veut, nous trouverons du temps pour tout.

Remarquez le parallélisme qui règne entre les paroles de l'ange et les actions de Joseph. La série des actes de celui-ci répond mot pour mot aux paroles de celui-là.

L'ange lui a dit : Lève-toi, *Surge.* Joseph se lève : *Qui consurgens.*

Prends l'Enfant et sa Mère : *Accipe puerum et matrem ejus,* Joseph prend l'Enfant et sa Mère : *Accepit puerum et matrem ejus.*

Fuis en Égypte. *Fuge in Ægyptum.* Joseph se retira en Égypte : *Secessit in Ægyptum.*

Que la volonté de Dieu vous soit manifestée par la

voix des supérieurs, par les règles de votre profession, par l'inspiration intérieure de la grâce, par la conduite extérieure de la Providence, calquez votre action sur la parole divine. Votre marche sera sûre, ferme, calme, rapide. A mesure que vous avancerez, vous verrez tomber devant vous toutes les impossibilités, toutes les difficultés.

LE VOYAGE

Secessit in Ægyptum. Joseph se retira en Égypte. C'est bientôt dit ; la chose est même dite si simplement qu'au premier abord on ne soupçonne pas les angoisses, les peines, les fatigues, les périls d'un voyage si long et si soudain.

Dieu parle, Dieu le veut : tout est possible, rien n'est difficile.

Obéir promptement et fidèlement, tel est le secret de la sagesse, de la vertu et de la force.

Par l'obéissance prompte et fidèle, vous conformez votre intelligence à l'intelligence divine, vous devenez sage de la sagesse même de Dieu.

Par l'obéissance prompte et fidèle, vous conformez votre volonté à la volonté divine, vous devenez bon de la bonté même de Dieu et puissant de sa puissance.

Mais il fait nuit ! Obéissez, Dieu sera votre lumière.

Mais il faut aller en Égypte ! Obéissez, Dieu sera votre force dans ce monde dont l'Égypte est la figure.

LE SÉJOUR EN ÉGYPTE

Et Joseph demeura en Égypte jusqu'à la mort d'Hérode.

Encore un mot qui indique beaucoup plus qu'il ne semble dire de prime abord. *Erat ibi :* Joseph était là. Mais comment y était-il ? Comment y vivait-il ?

Représentez-vous un artisan pauvre, tout à coup transporté dans un pays étranger où il ne connaît personne, sans argent, sans outils, sans ouvrage, sans logis.

Que sont les embarras et les angoisses de Bethléem auprès des soucis et des peines de l'Égypte. Du moins à Bethléem, c'était pour peu de jours, et on le savait. En Égypte, on ne sait pas, on ne peut pas même conjecturer quelle sera la durée de l'exil. L'ange a dit : Soyez-là jusqu'à ce que je revienne. En présence d'un avenir si incertain, on ne peut songer qu'à un établissement provisoire. Mais avec toutes les gênes qui en sont inséparables, ce provisoire durera des années, trois, suivant les uns, sept, suivant les autres.

Et qui dira la tristesse de la sainte Famille à la vue de l'idolâtrie égyptienne ! Devant cette douleur toutes les privations de l'exil s'effacent et s'oublient. Dieu ignoré, Dieu méconnu, Dieu remplacé par d'ignobles créatures, les âmes sous l'empire de Satan et se perdant pour l'éternité : quelle désolation pour le cœur du divin Enfant et, par contre-coup, pour les cœurs de Marie et de Joseph !

Obligés, nous aussi, de vivre au milieu d'un monde qui n'a guère moins oublié le vrai Dieu que les Égyp-

tiens d'autrefois, sommes-nous affligés de ce spectacle et regardons-nous cette terre comme une terre d'exil? Trop souvent, hélas! les richesses, les plaisirs, les honneurs, toutes ces idoles qui font l'unique religion des fils du siècle, nous charment nous-mêmes, et nous sommes insensibles aux souffrances et aux humiliations de Jésus.

Restez en Égypte jusqu'à la mort d'Hérode. Hérode mourra et avec lui tombera l'obstacle aux desseins que vous aviez formés pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

Mais quand? Là est l'épreuve. Si je meurs moi-même avant Hérode, avant la chute de l'obstacle et sans avoir pu réaliser mon dessein!

Qu'importe? Que cherchez-vous? Votre gloire? Ou la gloire de Dieu?

Votre gloire? Dans ce cas, pour vous mieux vaut mourir sans accomplir un projet qui, au lieu de vous agrandir au ciel, ne ferait qu'aggraver votre purgatoire.

La gloire de Dieu? Dieu se charge du succès de votre entreprise. Vos désirs seront dépassés. Tous les Hérodes du monde s'y opposeront en vain.

Cependant, ô divin Enfant, tant que vous me réduisez à l'impuissance, accordez-moi du moins la patience.

— Les jours, les semaines, les mois, les années s'écoulent; l'ange attendu ne reparaît pas. Ne serait-il pas sage de se fixer définitivement en Égypte? Les Juifs, si nombreux alors dans ce pays, disaient sans doute à Joseph : Suivez notre exemple : pas plus que vous nous n'avons renoncé à la patrie ; comme vous

nous tenons sans cesse nos cœurs tournés vers le temple de notre Dieu. Cependant nous avons fixé sur ce sol hospitalier notre séjour habituel.

Mais Joseph continue à vivre au jour le jour, et comptant sur la parole de l'ange, il attend son retour.

Gardons-nous de nous attacher à un endroit, à un emploi, à une occupation spéciale, au point de nous y fixer et d'y établir notre béatitude. Soyons toujours prêts à tout quitter, dès que par la voix d'un ange, visible ou invisible, dès que par l'ordre d'un supérieur, par la force des circonstances ou par une inspiration secrète, nous serons appelés ailleurs ou à autre chose.

Il est une autre leçon qui ressort ici de plus en plus. Poussé par une inspiration qui vous semblait divine, vous aviez conçu un dessein, embrassé un état, demandé une grâce. Après de longues années vos efforts, vos prières, n'ont encore obtenu aucun résultat. Vous commencez à craindre d'avoir été le jouet de l'illusion et d'avoir pris pour une inspiration ce qui ne fut qu'un rêve.

Non, ce ne fut pas un rêve. Au moment où vous y penserez le moins, au moment où, comme autrefois Tobie, vous n'attendrez et que même vous ne désirerez plus que la mort, la grâce promise vous sera donnée, la lumière, l'étoile, comme pour les mages, reparaîtra : l'ange enfin reviendra. Vous apprendrez que Hérode n'est plus, que l'obstacle qui rendait votre projet impossible n'existe plus. Tout ce qui jadis vous fut montré comme en songe s'accomplira. Travaillez, priez, obstinez-vous; le succès viendra quand Dieu voudra.

Dieu avait dit : J'ai appelé mon Fils de l'Égypte. Il

fallait que cette parole fût vérifiée. Les événements les plus contraires à nos vues et à nos désirs rentrent dans le plan général de la Providence, et dans son plan spécial sur nous-mêmes. Ne vous découragez donc jamais. Ce que Dieu veut se fera. La nécessité a poussé Israël en Égypte, Dieu saura l'en tirer. Le péril a conduit Jésus dans cette même Égypte, il en sortira. L'exil contrarie la nature, mais rien ne saurait contrarier la marche de la Providence.

LE RETOUR

Enfin Hérode étant mort, voici que l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph en Égypte, disant : Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël : car ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant sont morts.

Et se levant aussitôt, Joseph prit l'Enfant et sa mère, et il vint dans la terre d'Israël.

Le retour est ce que fut le départ. Entre l'action de Joseph et l'ordre de l'ange la correspondance est parfaite.

Surge, levez-vous. — *Qui consurgens.* Joseph se lève.

Accipe puerum et matrem ejus : Prenez l'Enfant et sa mère.

Accepit puerum et matrem ejus : Il prit l'Enfant et sa mère.

Vade in terram Israel : Allez dans la terre d'Israël.

Et venit in terram Israel : Il vint dans la terre d'Israël.

Pour le retour comme pour la venue, un mot suffit à

l'historien : Il vint dans la terre d'Israël. Mais si la fuite fut pénible, le retour dut être encore plus difficile.

Le séjour de la sainte Famille en Égypte fut de trois ans, selon les uns, de sept, suivant les autres. Un enfant de trois ans est trop faible pour la marche, trop grand déjà pour être facile à porter. Un enfant de sept ans ne peut plus être porté, et il ne peut marcher ni vite, ni longtemps.

PRUDENCE

Enfin on arriva. *Et venit in terram Israel.* Et il vint dans la terre d'Israël. Mais apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il craignit d'aller dans ce pays, et ayant été averti en songe, il se retira en Galilée.

La simplicité n'exclut pas la prudence. Celui qui a dit : Soyez simples comme la colombe, a dit aussi : Soyez prudents comme le serpent. La foi ne dispense pas de l'usage de la raison. Dieu ne révèle pas tout, et s'il nous a doué d'intelligence, ce n'est pas pour l'enfouir.

Lorsque Dieu s'est expliqué par lui-même ou par ses anges ou par l'Église ou par la voix des supérieurs, l'usage légitime de la raison consiste non à raisonner et à discuter, mais à croire et à obéir. Restent les points sur lesquels la sagesse divine ne s'est point manifestée. Là on doit recourir aux lumières naturelles de la raison L'obéissance, alors, n'a plus le droit d'être aveugle, elle doit devenir clairvoyante.

Telle est la conduite de Joseph. Il apprend que

Archélaüs a succédé à Hérode son père. Dans sa simplicité et sa rectitude, il juge que le fils peut bien ressembler au père, et il craint d'aller au pays qui relève de ce prince.

Certaines personnes critiquent tout, blâment tout, condamnent tout ; d'autres approuvent tout, excusent tout, justifient tout. Les premières manquent à la charité, les secondes manquent à la prudence. La charité n'est pas la cécité, la simplicité n'est pas la naïveté. Jésus a dit : Ne jugez pas ; saint Paul dira : L'homme spirituel juge tout. Le disciple ne contredit pas le maître.

Ne jugez pas ; gardez-vous de l'esprit critique : c'est l'esprit diabolique ; cependant discernez le vrai et le faux, le bien et le mal ; distinguez le loup et le berger. Sinon vous livrerez votre foi, votre conscience, votre Jésus à l'ennemi, au sophiste, au politique.

Ayant donc ainsi jugé Archélaüs, Joseph hésitait sur le parti à prendre. L'ange du Seigneur revint et lui ordonna de se retirer à Nazareth.

Dieu nous aide, mais à la condition que nous nous aiderons nous-mêmes. Comptons cependant beaucoup moins sur nos propres lumières que sur celles d'en haut. Au moment de l'obscurité, en présence de la difficulté, réfléchissez et priez. Faites le possible, Dieu fera l'impossible.

JÉSUS PERDU ET RETROUVÉ

LA LOI

Et les parents de Jésus allaient tous les ans à Jérusalem, au jour solennel de la Pâque.

Outre la prière quotidienne, il est des prières solennelles prescrites par la loi ou par l'usage. La gloire de Dieu demande ces manifestations.

C'est d'ailleurs un besoin pour un cœur reconnaissant de rendre de publiques actions de grâces pour des bienfaits dont il ne veut jamais perdre le souvenir.

Dans ces circonstances ils est permis de se montrer ; et même c'est un devoir qu'impose l'édification.

Évitons également l'hypocrisie de celui qui cherche à paraître chrétien sans l'être, et le respect humain de celui qui voudrait être chrétien sans le paraître.

Admirons ici la régularité simple et constante de la sainte Famille. A l'extérieur rien d'extraordinaire. Jésus, Marie et Joseph semblent s'en tenir aux devoirs communs. Ils font ce que doit faire tout fidèle observateur de la loi ; rien de plus, rien de moins. Rien ne les

distingue du vulgaire, rien ne les désigne à l'attention ni par excès, ni par défaut.

Quelle différence entre cette conduite et celle de certains dévots ! On rêve une perfection idéale, on multiplie les pratiques de dévotion, surtout les extraordinaires, mais les pratiques essentielles de la vie chrétienne sont oubliées ; on se perd dans les accessoires et il ne reste plus de temps pour les devoirs véritables ; on aspire aux conseils évangéliques et l'on pense à peine aux commandements.

Tant que vous n'avez pas même le courage de remplir les obligations ordinaires du chrétien, défiez-vous de ces inspirations, de ces élans qui poussent à l'extraordinaire.

A l'exemple de Marie et de Joseph, soyez d'abord exact, constant dans l'observation de la loi commune : *Ibant per singulos annos*. Si Dieu daigne vous appeler à quelque mission extraordinaire, il saura le manifester en temps voulu. — Ne cherchez même pas le sacrifice. Dieu vous le demandera au moment précis où l'épreuve doit tourner à sa gloire et à la vôtre.

JÉSUS PERDU

« Et Jésus étant parvenu à l'âge de douze ans, monta avec ses parents à Jérusalem, selon la coutume, à l'occasion de la fête; et la fête terminée, lors du retour, l'Enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent pas. »

Un enfant doit obéir à ses parents. Mais les lois de l'ordre surnaturel doivent prévaloir sur celles de l'ordre

naturel. Telle est la leçon que nous donne ici le divin Enfant. Il ne demande pas une permission qu'il aurait certainement obtenue. Il veut nous donner un exemple de la sainte liberté que parfois demande le service et l'honneur de Dieu.

Apprenons à concilier l'usage de la vraie liberté avec le respect de l'autorité légitime. Suivons les inspirations de Dieu sans manquer à l'obéissance due aux représentants de son autorité.

« Et ses parents ne s'en aperçurent pas. »

A quoi donc pensaient-ils ? Ils pensaient l'un et l'autre à Jésus. Marie, sans doute, revenait avec les femmes de sa parenté et de sa cité. Joseph avec les hommes. Vu son âge, Jésus pouvait aller avec son père adoptif aussi bien qu'avec sa mère. Joseph supposait sans doute que l'Enfant était avec Marie, Marie le croyait probablement avec Joseph. Quelle ne fut pas leur surprise et leur angoisse, lorsque se rejoignant sur le soir, ils reconnurent que Jésus ne se trouvait ni avec l'un ni avec l'autre !

Pourquoi le divin Enfant avait-il profité de la sécurité si légitime de ses parents pour leur causer un si grand chagrin ? C'était d'abord une épreuve que, comme Dieu, il leur ménageait afin de leur donner lieu de faire éclater leur tendresse ; puis il dira lui-même la haute raison d'une conduite qui, au premier abord, peut paraître étrange.

Souvent, sans qu'il y ait de notre faute, Jésus se cache à notre âme. Il nous laisse à nous-mêmes, alors nous restons sans goût pour la prière, sans ardeur pour le bien. Une inquiétude vague, indéfinissable nous enve-

loppe. N'en soyons pas déconcertés. Avec Marie et Joseph les saints ont passé par cette épreuve.

JÉSUS CHERCHÉ

« Pensant que l'Enfant se trouvait avec leurs compagnons de voyage, Joseph et Marie marchèrent tout un jour, le cherchant parmi leurs proches et leurs connaissances. »

Tel était l'ordre naturel. C'était là que, en effet, ils devaient espérer de retrouver Jésus.

Êtes-vous affligé, tenté, troublé, désolé ? Cherchez la consolation auprès de vos amis, de vos connaissances. Cette conduite est conforme à la raison, et par conséquent au dessein de la Providence. Souvent vous trouverez auprès des hommes conseil et lumière, secours et soulagement. Souvent aussi vos démarches les plus raisonnables et les plus sages n'aboutiront pas.

Dieu, toutefois, veut que d'abord on suive les règles de la prudence humaine et que l'on mette en œuvre les moyens naturels. Avant de vous éclairer et de vous seconder par une intervention spéciale, il attend que, de votre côté, vous ayez fait ce qui dépend de vous. Alors seulement vous recevrez l'inspiration, la lumière qui vous mettra sur la voie pour retrouver ce que vous avez perdu et ce que vous cherchez. Le plus souvent vous ne réussirez que par les moyens surnaturels dont le principal est la prière : *in templo*..

JÉSUS RETROUVÉ

« Et ne le trouvant pas ils retournèrent à Jérusalem, le cherchant toujours. Et il arriva qu'après trois jours, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. »

Retournez donc à Jérusalem, retournez au Temple, recourez à la prière.

Jésus se trouve dans le temple : dans la temple de votre cœur, si vous êtes en état de grâce ; dans le temple où se rassemblent les fidèles pour prier Dieu.

Par la prière retournez à ce double temple, vous y retrouverez Jésus que vous avez vainement cherché ailleurs.

Mais tout en priant, cherchez, agissez. Joseph et Marie, tout en retournant à Jérusalem, ne cessaient, chemin faisant, de chercher l'Enfant.

— Enfin, ils l'ont aperçu. « Et à cette vue ils furent saisis d'étonnement. » Ils couvrent de leur silence le secret de sa divinité et voici qu'il se trahit lui-même par la sagesse de sés interrogations !

Il est donc des temps où l'on peut se montrer. Mais il faut que la gloire de Dieu le demande. Notre tendance habituelle doit être pour le calme et pour l'obscurité de la vie cachée.

Aussi dès que Marie et Joseph se présentent, le divin Enfant laisse le public qu'il étonnait par la sagesse de ses paroles et il rejoint ses parents.

Qui dira leur joie lorsqu'ils entendirent sa voix si douce et si chère ! Lorsque leurs yeux se rencontrèrent

avec son aimable regard ! Quelle consolation lorsqu'à leur arrivée l'Enfant abandonna les docteurs pour venir à eux, montrant ainsi qu'ici-bas ils avaient toutes ses préférences !

Prions, cherchons : nous trouverons Jésus à Jérusalem (*visio pacis*) dans la paix ; au Temple, dans la maison de la prière ; au milieu des docteurs : s'il nous retire parfois le sentiment de sa présence et la dévotion sensible, c'est pour nous instruire en nous éprouvant.

LA PLAINTE

« Et sa mère lui dit : Mon fils, que nous avez-vous fait ainsi ? Voici que nous vous cherchions, votre père et moi, tout affligés. »

Quelle douleur, mais quelle douceur dans cette plainte ! Il fallait que la souffrance de Marie et de Joseph eût été bien vivement sentie, pour que la Vierge si patiente et si résignée n'ait pu s'empêcher de l'exprimer.

Est-ce ainsi que je me plains, lorsque je me trouve séparé de Jésus ? Hélas ! le plus souvent je ne m'en aperçois même pas, je n'y prends pas garde, je ne m'en mets pas en peine ; ou bien je murmure, je m'irrite, je m'en prends à Dieu lui-même de la désolation qui m'afflige, je me décourage de l'inutilité de mes efforts pour retrouver la dévotion sensible. Passant toujours d'un excès à l'autre, je désole Jésus par mon indifférence, ou je l'afflige par mon impatience.

Ce serait cependant à vous, ô mon Jésus, de vous plaindre de ce que je vous ai fait ; ce serait à vous de me dire : *Fili, quid fecisti* MIHI *sic ?* Car ce n'est pas

vous qui me quittez, c'est moi qui me sépare de vous par la tiédeur ou par le péché.

Avez-vous eu le malheur de perdre Jésus par votre faute, par le péché mortel peut-être? Rentrez en vous-même, reconnaissez le triste état de votre âme, l'effrayante solitude où vous êtes depuis que vous êtes séparé de Jésus, et que vous l'avez chassé de votre cœur et perdu par le péché. Repentez-vous, affligez-vous: cherchez Jésus avec la douleur de votre faute: *Dolentes quærebamus;* ramenez-le en vous par la contrition et la confession.

Sans l'avoir chassé de votre âme par le péché mortel, avez-vous perdu le sentiment de sa présence et la ferveur de la dévotion par vos négligences dans les exercices spirituels, par la tiédeur et la mollesse de votre conduite, revenez à la prière, au temple, au très Saint Sacrement.

Enfin si, comme Marie et Joseph, vous n'avez à vous reprocher aucun manque de fidélité ou de vigilance, rappelez-vous qu'après l'épreuve la consolation reviendra. Et la consolation sera mêlée d'étonnement et d'admiration sur la manière dont Dieu fait tourner les afflictions à sa gloire et à votre avantage.

Cependant la consolation même sera tempérée par une certaine austérité.

LA RÉPONSE

Quid est quod me quærebatis? Pourquoi me cherchiez-vous? Est-ce un reproche? Quoi! Jésus n'est-il pas confié à la garde de Joseph? Marie n'est-elle pas

sa mère ? Joseph et Marie ne sont-ils pas responsables de l'Enfant divin ? Leur sollicitude et leur zèle à le chercher seraient-ils répréhensibles ? Y auraient-ils mis un empressement trop vif, trop inquiet, trop naturel ? Dieu nous garde de supposer la moindre faute, le moindre excès dans leur tendresse et dans leur activité.

Non, ce n'est pas un reproche qui leur est adressé ; c'est une explication respectueuse et tendre que Jésus leur donne d'une conduite qui a dû paraître si extraordinaire. C'est un enfant qui rend compte à ses parents d'une façon d'agir dont ils ne peuvent découvrir la raison et le motif.

Et quoi ! semble-t-il leur dire, aurais-je pu vous quitter, si la gloire de mon Père céleste ne l'eût exigé ? Il ne fallait rien de moins qu'une obligation aussi sainte pour me dérober à votre tendresse : ne le saviez-vous pas ?

Nesciebatis : Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ?

Dieu avant et au-dessus de tout : tel est l'ordre, telle est la loi ; la raison même le déclare. Devant ce devoir suprême toute autre obligation s'efface. Pour le service de Dieu et pour sa gloire, vous devez sacrifier toute affection, même la plus légitime, tout intérêt, même le plus grave ; vous devez sacrifier même les douceurs de la contemplation, même les consolations de la dévotion sensible. Soyez tout entier aux œuvres qui intéressent l'honneur de Dieu ; là, vous vous rencontrerez avec Jésus, vous serez avec Jésus.

JÉSUS A NAZARETH

Pour Jésus la vie cachée commence avec l'incarnation : *Semetipsum exinanivit.* Pendant trente ans la nuit enveloppe la personne, la parole, l'action du Verbe incarné. Cette nuit cependant est sillonnée par sept éclairs : l'adoration des bergers, l'imposition du nom de Jésus, l'adoration des mages, la présentation au Temple, la fuite en Égypte, le retour, la présence au milieu des Docteurs à l'âge de douze ans. Tels sont les traits saillants de la vie du Sauveur pendant les trente premières années : le reste se passe dans l'obscurité.

Trois mots résument cette longue période : Jésus avançait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes : *Proficiebat.*

Comment avançait-il ? Par l'obéissance : *Erat subditus ;* — et par le travail : *Nonne hic est faber ?* diront de lui ceux qui l'avaient connu à Nazareth. Ils l'avaient donc vu travailler comme un simple ouvrier.

LES PERSONNES

Sur la terre cependant les hommes se perdent et s'enfoncent de plus en plus dans les ténèbres de l'ignorance

et dans les abominations du vice. La civilisation devient de plus en plus la corruption. Tibère remplace Auguste.

Au ciel tous les regards se concentrent sur Nazareth. Le Père céleste contemple son Fils croissant en âge, en grâce et en sagesse, c'est-à-dire manifestant chaque jour de plus en plus la sagesse et la grâce dont son humanité fut remplie dès le premier instant de sa conception.

Il le contemple soumis et obéissant à Marie, et à Joseph qui représente la paternité divine.

Il le contemple travaillant, fabriquant de grossiers ouvrages avec ses mains divines, organes de la puissance qui fabriqua le monde et qui construira l'Église.

Ravis de ce spectacle, les anges se disent l'un à l'autre : Que pensez-vous que sera cet enfant ? *Qui putas puer iste erit ?*

On peut supposer que l'archange Michel se tient habituellement auprès de Jésus, prêt à recevoir ses ordres et à les faire exécuter par les saintes milices.

L'archange Gabriel, probablement, demeure aux ordres de Marie.

L'archange Raphaël, le guide des voyageurs, accompagne sans doute la sainte famille dans ses divers mouvements, et dirige Joseph dans la conduite des augustes pèlerins.

Joignons-nous aux parents et aux voisins ; admirons le silence de Joseph, la modestie de Marie, la candeur de l'enfant, la grâce de l'adolescent, la sagesse du jeune homme, la dignité de l'homme fait : Jésus a passé par toutes ces phases de la vie humaine.

Étudions cet Enfant : *Hic erit magnus.* Il sera grand, le grand par excellence. Tout petit qu'il paraît, il est

déjà le plus grand, le seul grand : *Tu solus altissimus, Jesu Christe.*

Suivez les progrès, les manifestations extérieures et toujours croissantes de la sagesse et de la grâce dans la personne de Jésus. Considérez-le à sept ans, à douze ans, à quinze, à dix-huit, à vingt-cinq ans.

Avançons, nous aussi, grandissons en sagesse, en science, en grâce, en vertu, non seulement devant Dieu, mais devant les hommes ; non pour notre propre gloire, mais pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de Jésus dont nous portons le nom comme chrétiens, dont nous sommes devenus les frères, les membres, par le baptême et surtout par la communion.

LES PAROLES

Écoutez ce qui se dit sur la terre. A Rome les politiques croient gouverner le monde. Sans le savoir, ils préparent la Rome des Vicaires de l'Enfant et de l'Ouvrier de Nazareth.

Sans le savoir aussi, à Athènes les rhéteurs et les philosophes, par l'enseignement de l'éloquence et de la sagesse humaine, préparent des disciples aux envoyés du Verbe, alors silencieux à Nazareth.

— A Jérusalem, les Docteurs, les Scribes s'étonnent peut-être de ne pas entendre parler du Messie. Ils savent que son temps est venu. Pourquoi n'ont-ils pas suivi les Mages à Nazareth ? Ils l'auraient découvert.

— A Nazareth règne le silence. Du moins pas une parole ne sera transmise à la postérité.

Jésus obéit au moindre signe de Joseph et de Marie : *Erat subditus illis.*

Marie conserve dans son cœur tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend. Pour elle tout cela est une *parole,* un signe, une expression de la sagesse infinie du Verbe incarné : *Conservabat omnia* VERBA *hæc conferens in corde suo.*

Joseph commande en silence. Sa parole, qui souvent n'est qu'un regard, est pour Jésus l'expression de la volonté du Père céleste. Cette parole de Joseph imprime donc le sceau de la divine volonté sur chacun des actes de Jésus. Cette parole consacre et divinise par l'obéissance toute l'action de Jésus pendant le cours de sa vie cachée.

LES ACTIONS

Mais quelle action ? *Nonne hic est faber ?* Celui-ci n'est-il pas l'ouvrier que nous avons connu à Nazareth et vu travailler de ses mains avec Joseph son père ? Voilà ce que diront les habitants de la petite cité, lorsque plus tard Jésus les étonnera par ses discours et par ses miracles.

Celui-ci, en effet, est l'ouvrier : *Hic est faber.* Il est le Verbe par lequel Dieu a fait le ciel et la terre, l'ange et l'homme : *Dixit, et facta sunt.*

Mais à Nazareth que fait-il ? Enfant, ses jeux peut-être consistent à faire de petites croix qu'il se plaît à montrer à sa mère et à son père adoptif.

Jeune homme et homme fait, il fabriquait, croit-on, des charrues pour les laboureurs.

Que de temps perdu, pensez-vous ! Que de génie enfoui ! Plaignez-vous donc de vous trouver hors de votre sphère, hors de votre partie, de n'être pas employé selon votre talent et votre mérite ! Et Jésus !

Temps perdu ! Génie enfoui ! Non : A Nazareth Jésus fait autant pour la gloire de son Père, et pour le salut du monde que durant les années où il étonnera par la sagesse de ses enseignements, et par la vertu de ses miracles. Dans la crèche, il a fait autant que sur la croix.

Une petite hostie consacrée, le plus petit fragment de cette hostie renferme autant que la plus grande, et que toutes les hosties du monde entier prises ensemble. Car ce petit fragment contient et cache Jésus-Christ tout entier, son corps, son âme, sa divinité. Toutes les hosties du monde ne contiennent rien de plus.

De même, quelles que soient les œuvres de Jésus, les plus petites comme les plus grandes sont également divines, et chacune est d'un prix infini.

Quoi que vous fassiez, que ce soit petit ou grand, peu ou beaucoup, si votre action est consacrée par l'obéissance et par l'intention, si vous faites ce que Dieu veut, cette action marquée du sceau de la volonté divine en reçoit une valeur infinie, éternelle.

A cette action faite en état de grâce et selon la volonté de Dieu correspond un degré de gloire éternelle et infinie.

LA VIE CACHÉE

La vie obscure et cachée nous effraie. Elle nous paraît inutile, perdue pour la gloire de Dieu et le salut des

âmes. Cependant, considérez les saints, je ne dis pas les solitaires, les saints obscurs et inconnus, mais les plus célèbres, ceux qui extérieurement par leurs discours, par leurs œuvres, par leurs miracles ont le plus travaillé pour Dieu et pour les âmes. La plus grande partie de leur vie, même au temps où ils opéraient les plus grandes choses, s'est écoulée dans la solitude, dans le silence, dans l'obscurité, dans une série d'occupations très petites aux yeux du monde.

A leur exemple, et surtout à l'exemple de Jésus, cherchons la solitude et la retraite. N'en sortons que dans les circonstances où la gloire de Dieu et le salut des âmes exigent le concours de notre parole ou de notre action. L'œuvre faite, disparaissons, et comme l'éclair qui brille un instant et s'éteint dans la nue, rentrons dans l'ombre et dans le silence.

Tout ce qui est grand se cache et demeure caché. Si l'océan vous paraît immense, c'est que par son étendue il échappe à vos regards, et ainsi le peu que vous en voyez n'est rien comparé à ce que vous ne voyez pas.

Si vous jugez que les soleils qui brillent aux cieux sont d'une grandeur et d'un éclat incomparables, c'est précisément parce qu'ils n'apparaissent à vos yeux que comme un point. Cette petitesse même annonce leur distance, et leur apparition à une telle distance déclare leur grandeur et leur éclat.

Quels sont dans l'animal, dans l'homme, les organes principaux? Le cerveau, le cœur. Ils sont cachés. Paraître, pour eux, c'est la mort.

Et la vie! ce principe par lequel la plante germe, croît, pousse des feuilles et des fleurs, et se charge de

fruits, cette vie n'échappe-t-elle pas à tous les sens, et même, jusqu'ici, à toutes les investigations de la science humaine. On constate ses effets, on la reconnaît aux signes extérieurs de sa présence, mais le principe en lui-même! Mystère!

Il faut en dire autant du principe qui élève l'animal au-dessus de la plante, de cette âme sensitive qui fait que l'animal voit, entend, jouit, souffre et se meut. Vous reconnaissez que cet animal vit, voit, entend, marche, qu'il se dirige selon un instinct que vous ne pouvez expliquer : le principe de cette sensibilité, de ce mouvement, quel est-il ?

Et l'âme humaine! ce qui pense et veut dans l'homme, ce qui en même temps sent, voit, entend, ce qui anime et vivifie le corps, n'est-ce pas pour vous un mystère inexplicable ? Vous avez reconnu que cette âme est la forme du corps, qu'en vertu de cette forme le corps est humain et non une brute, une plante, ou un minéral. Mais cette forme, cette force, cette substance, elle vous échappe, et, tout intelligente qu'elle est, pour elle-même elle est un mystère. Je pense, je me souviens, je veux, mais je suis encore à chercher comment je pense, comment je me rappelle, comment je veux. L'âme est et demeure cachée à ses propres yeux.

Vous savez qu'il y a des anges, que ces purs esprits surpassent l'homme par l'intelligence et par la puissance. L'ange est caché pour vous, et lors même qu'il se manifeste par une action extérieure, comme l'archange Raphaël accompagnant le jeune Tobie, il demeure tellement caché que l'homme ne reconnaît pas l'ange.

Montez encore ; par la pensée élevez-vous jusqu'à

Celui qui est le Très-Grand, le Très-Haut. Dieu est essentiellement un Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus*. Infini, il est par là-même nécessairement incompréhensible.

Pour nous en cette vie, il est l'invisible. Les cieux racontent sa gloire, mais lui, son être, je ne le vois, ni par l'œil de mon corps, ni par l'œil de mon intelligence.

En l'autre vie, je le verrai, mais jamais je ne le comprendrai. Quoi que Dieu puisse me montrer de son essence, ce que je ne verrai pas sera comme infiniment infini en comparaison de ce que je verrai. Oui, ô Dieu, précisément en raison même de votre grandeur, vous êtes vraiment un Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus*.

— Le Verbe veut manifester le Père : pour manifester celui dont il est le verbe, la parole, l'image, la splendeur : *Lumen de lumine*, que fait-il ? Il se cache, il se fait homme, il se fait petit enfant, et par une vie ordinaire, commune, il se cache même parmi les enfants, et parmi les hommes. Il n'apparaîtra que rarement, comme l'éclair, pour rentrer aussitôt dans l'ombre.

Si après trente ans d'une vie cachée, à peine sillonnée par quelques éclairs, il montre sa sagesse et sa puissance par ses discours et par ses miracles, il se retire sans cesse dans la solitude.

En public même, par sa manière de vivre il ressemble au reste des hommes. Enfin, il couvrira tous ces rayons échappés de sa gloire par les ignominies de sa passion, et finalement il disparaîtra dans les ombres de la mort et dans les ténèbres du tombeau : *Semetipsum exinanivit*.

Il en sort vivant et radieux, mais invisible aux yeux des hommes ; il ne se montrera qu'à un petit nombre d'amis, et toujours sous l'apparence la plus commune, ici d'un jardinier, là d'un voyageur, ou de quelque autre inconnu.

Telle est, j'oserais dire, sa passion pour la vie cachée que depuis même son ascension, depuis qu'il est assis dans la gloire à la droite de son Père, il épuise, ce semble, sa sagesse et sa puissance pour demeurer au milieu de nous, mais invisible et tellement caché sous les apparences du pain, que ni le sens ni la raison ne peuvent l'y découvrir et l'y reconnaître : *Vere tu es Deus absconditus.*

Quand donc comprendrons-nous que la grandeur et la gloire demandent l'ombre du mystère ? Restons cachés, enfonçons-nous dans la solitude, dans le silence, dans l'obscurité et laissons à Dieu le souci de notre gloire.

LE PROGRÈS

Cependant l'Enfant divin croissait, se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était avec lui. (Luc, II, 40.) Il grandissait, en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. (Luc, II, 52.)

Comment concilier ce progrès apparent, et visible devant les hommes, avec la vie cachée ?

Rappelons d'abord que dès le premier instant de sa conception Jésus fut rempli de sagesse et de grâce ; mais il ne montrait que peu à peu, et selon le progrès

de son âge, la perfection sublime dont son humanité réalisa toujours le type le plus parfait.

Pourquoi ce progrès apparaissait-il aux yeux des hommes ? Tout ce qui est grand se cache, mais tout ce qui est grand se montre aussi par quelque côté, par quelques effets, afin de manifester la grandeur et la gloire de son auteur, pour révéler son principe et pour accomplir sa fin.

Demeurons cachés, mais paraissons quand le service et la gloire de Dieu le demandent.

A l'exemple de Jésus croissons, grandissons, avançons toujours, sans jamais reculer, mais aussi ne prétendons pas atteindre le sommet d'un seul bond.

Jésus, croissez en moi, fortifiez-vous vous-même en moi ; ainsi vous me fortifierez moi-même, et à mesure que j'avancerai en âge, vous me ferez croître en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Age quod agis : ce que tu as à faire, fais-le de ton mieux, comme Dieu le veut, parce que Dieu le veut, pour Dieu seul, pour sa gloire et pour son service : toute la perfection est là.

AVERTISSEMENT

La seconde partie de la seconde semaine des Exercices de saint Ignace s'ouvre par la méditation des *Deux Étendards*, suivie de la considération des *trois modes d'humilité* et des *trois classes*.

Vous êtes donc résolu à combattre sous le drapeau de Jésus-Christ. Mais quel poste devez-vous y occuper? Dans quel *état de vie* devez-vous y servir?

Pour éclairer votre choix, on indiquera les diverses professions.

On insistera spécialement sur l'état religieux, et cela pour plusieurs raisons.

D'abord, le plus souvent, c'est en présence de la vocation religieuse que commencent les hésitations et les luttes.

Puis, si tout chrétien est tenu de combattre sous l'étendard de Jésus-Christ, il faut convenir que les ordres religieux sont les corps d'élite de l'armée.

Aussi l'état religieux est le point de mire principal des attaques de l'impiété.

On donnera ensuite, d'après saint Ignace, la théorie et la pratique d'une sage et sainte *élection*.

Le choix fait il s'agit maintenant de suivre le Chef dans sa vie militante.

Ouvrons l'Évangile et méditons sur la *vie publique* de Jésus-Christ.

Nous la présentons ici d'après saint Matthieu et d'après saint Jean.

Une méditation sur saint Jean ouvrira le cours de celles que nous donnerons d'après cet évangéliste.

Saint Marc et saint Luc offrent à peu près les mêmes exemples et les mêmes enseignements que saint Matthieu, nous les avons omis.

LES DEUX ÉTENDARDS

Deux cités sont en présence :

La cité du diable, la cité de Dieu.

Deux cités, entendez bien : deux seulement.

Cherchez-en une troisième où vous puissiez abriter votre neutralité, ou plutôt votre indifférence et votre inertie, vous ne la trouverez pas.

Deux camps sont dressés, deux étendards sont levés. Il n'y en a pas trois.

Quel que soit le nombre, quelles que soient les prétentions ou les déclarations diverses des partis, tous en réalité sont subalternes, tous sont rangés sous deux chefs, et chacun de ces deux chefs veut sous son étendard tous les hommes sans exception, l'un pour les perdre, l'autre pour les sauver.

L'un se nomme Lucifer, l'autre s'appelle Jésus-Christ.

Étudions-les, non pour choisir ; entre l'un et l'autre le choix est fait : nous avons renoncé à Satan, nous avons engagé notre foi à Jésus-Christ.

Étudions-les, pour reconnaître leur esprit et leur caractère ; étudions-les, afin de ne pas être exposés, au

fort de la mêlée, à nous tromper d'étendard. — Commençons par Lucifer.

LUCIFER

Dans la méditation sur les *Deux Étendards*, saint Ignace trace un tableau de Lucifer dont chaque trait porte coup.

Il nous le montre *assis*.. Aux jours de calme et de paix, lorsqu'il s'agit simplement de voir et d'entendre, de surveiller, de juger, d'enseigner, on s'explique un roi assis tranquillement sur son siège, un docteur assis dans sa chaire.

Mais au jour du combat, on se figure difficilement un général, à l'instar d'un Xerxès, mollement assis au sommet d'une montagne, contemplant du haut de son orgueil et de sa dédaigneuse indolence les guerriers qui vont mourir pour sa cause.

Telle est généralement la conduite des chefs de ces sociétés occultes qui, sous l'inspiration directe de Lucifer, ont juré de renverser l'ordre social et religieux. Mollement et dédaigneusement assis, ils se tiennent en lieu sûr, tandis que, soulevé par leurs agents, le peuple se fait sottement broyer dans la rue.

Lucifer, le chef suprême, est donc assis. Il est assis dans une chaire de feu et de fumée. Chaque mot ici est symbolique.

Une *chaire* : comme depuis sa chute il occupe le dernier rang dans l'échelle des êtres : *Nihili factus es, et non eris in perpetuum* (Ézéchiel, xxviii, 19); comme il est tombé au fond de l'abîme et qu'il est au plus bas,

pour paraître grand et pour en imposer il a besoin de se hausser.

Ses agents, ses écrivains, ses orateurs, ses légistes, ses politiques se reconnaissent aussi à cet air et à ce ton hautain, à ce genre soufflé, bouffi, pédantesque, à cette parole et à cette phrase solennelle et creuse dont les hommes fameux, *Viri famosi*, de 1789, ont transmis le secret aux héros et aux harangueurs de 1830, de 1848, de 1870, et autres, qu'il ne serait pas permis de nommer.

Cette chaire est de *feu* et de *fumée*. L'éloquence et la poésie de ces hommes est une fièvre. Elle jette feu et flammes : la passion, la fureur, la rage, la frénésie les inspire.

Ce feu n'éclaire pas. Il brûle, il consume, il dévore et produit des flots de fumée. Écrite ou parlée, la phrase de ces poètes et de ces orateurs, de ces journalistes et de ces professeurs, est vague, vaporeuse, ténébreuse : impossible d'y comprendre et d'y voir quelque chose. Le vulgaire appelle cela philosophie, science, éloquence, poésie ! Moins il comprend, plus il admire : s'il ne comprend pas, c'est, croit-il, que les choses sont ou trop profondes ou trop sublimes pour les intelligences ordinaires.

La figure de Lucifer, ajoute saint Ignace, est horrible, épouvantable. Tous les mots ici sont choisis. Entre ceux qui expriment la même chose, tels que visage, face, figure, saint Ignace emploie ce dernier. C'est le plus juste quand il s'agit de Lucifer.

Figure vient de *fingo*, feindre, façonner. Tout est faux, tout est feint et simulé dans le père du mensonge.

Il *figure,* il pose, il se contrefait, il *se façonne*, pour inspirer l'horreur et pour semer l'épouvante.

Tels sont aussi ses agents et ses ministres humains. Voulant dissimuler leur faiblesse et leur lâcheté, cherchant à faire quelque figure, ils affectent des airs farouches et sauvages.

La chevelure hérissée, l'œil menaçant, ils prennent la grande voix de Danton, et parce que, seulement à les voir et à les entendre, le public se met à trembler, ils finissent par se prendre eux-mêmes pour quelque chose d'important et d'imposant. Mais le sage sourit et passe.

Le camp de Lucifer s'étend au pied de Babel. Babel est le monument de l'orgueil humain et de la confusion, dans tous les sens du mot : confusion de l'orgueil humilié et réduit à l'impuissance, confusion des langues et aussi des idées.

Jactance et confusion : ce double trait caractérise la parole et les desseins des suppôts de l'enfer. Ils ouvrent la bouche sans savoir ce qu'ils veulent dire ; ils vont de l'avant sans savoir où ils veulent aller.

Lucifer en veut au Verbe incarné : le Verbe est par excellence l'affirmation.

Lucifer sera donc la négation. Nier toute vérité, nier toute justice : voilà Lucifer et sa parole.

Le Verbe, c'est la création ; c'est par le Verbe que Dieu est créateur : *Dixit et facta sunt.*

Détruire, anéantir tout ce qui est bien, tout ce qui est beau, tout ce qui est, s'il se pouvait : voilà Lucifer et son œuvre. *Nihili factus es.*

Lucifer a convoqué tous les démons et tous les hommes engagés à son service. Il va les disperser et les répandre sur toute la terre. Pas une contrée, pas une profession ne peut se flatter d'être à l'abri de la contagion. Les maisons les plus saintes, les conditions les plus sacrées seront les plus exposées aux attaques de l'armée invisible et de l'armée visible de Satan.

Considérez l'activité des sociétés impies : Franc-maçonnerie, Socialisme, Nihilisme ; est-il un pays, une province, une cité, un hameau qui ne soit compris dans leur vaste réseau, où ils n'aient leurs agents, et qui échappe à leur influence ?

Étudiez surtout le procédé de Lucifer. Sa tactique est toujours à peu près la même.

Premier pas : l'amour des richesses et des jouissances qu'elles procurent : Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger de tous les fruits ? — Dites que ces pierres deviennent du pain.

Second pas : l'amour des honneurs, de la gloire, de la grandeur : Vous serez comme des dieux ; et la passion de l'extraordinaire : Lancez-vous du haut de ce pinacle.

Troisième pas : l'orgueil, — l'orgueil se suffisant à lui-même, l'orgueil indépendant, l'orgueil jugeant de tout, et se gouvernant par lui-même : Vous saurez par vous-même le bien et le mal ; l'orgueil croissant toujours, *crecida* (*hisp.*) ; l'orgueil montant toujours : *In montem excelsum valde ;* l'orgueil dominateur et tout-

puissant : Toute la puissance et toute la gloire de ce monde, je te la donnerai : *Hæc omnia tibi dabo.*

Tel fut, dès le principe, et tel est encore le programme de Lucifer ; tel est celui de ses agens et de ses représentants humains.

JÉSUS-CHRIST

Dans la méditation sur les Deux Étendards, saint Ignace a tracé du chef divin un portrait d'après lequel on peut se faire une idée très juste de sa personne.

Il nous montre Jésus debout, modeste et ferme, prêt au combat. Ici ce n'est plus un Xerxès, mollement et fièrement assis, tandis que les guerriers se sacrifient pour sa cause ; ce n'est plus un de ces chefs de révolution, allant au loin chercher un asile sûr, tandis que la populace, soulevée par leur parole, se fait tuer dans la rue.

S'il était permis d'emprunter des comparaisons à l'ordre naturel, nous rappellerions un Léonidas, mourant avec une poignée de braves pour la liberté de sa patrie ; un Charles Martel, terrassant de sa propre main le formidable chef des envahisseurs ; un Charlemagne, brandissant sa grande épée au plus fort de la mêlée ; un saint Louis, barrant lui-même le passage à l'ennemi sur le pont de Taillebourg, ou se lançant le premier dans les flots à la vue de Damiette.

L'attitude de Jésus nous montre ce qu'il est, la position de son camp révèle son esprit. Ce camp est assis au pied de Jérusalem. Jérusalem veut dire *vision de la paix : In pace locus ejus.*

Même en présence de l'ennemi, même au milieu du combat, Jésus se tient en paix. Le calme règne sur son front, dans son regard, sur ses lèvres : c'est le calme de la force.

Jérusalem, vision de la paix, séjour de la paix, était l'une des plus fortes places du monde. Quelle différence avec le camp de Lucifer, vraie Babel, où tout est agitation, trouble, confusion et fureur !

Lucifer, pour se hausser, pour paraître grand, a besoin d'une chaire.

Pour être grand, Jésus n'a pas besoin de se hausser ; il est grand par lui-même. Il se tient debout à la tête des siens, sans autre distinction que la grandeur même qui lui est propre.

Lucifer affecte des airs hautains, menaçants, terribles ; ses agents se reconnaissent à ces mêmes airs.

Jésus se présente revêtu de grâce et de beauté : *Verbum caro factum... plenum gratiæ.* En lui la noblesse et la dignité sont comme le reflet de la sainteté et de la vérité dont il est rempli : *plenum gratiæ et veritatis.*

Écoutons l'appel qu'il adresse à ses guerriers ; écoutons le mot d'ordre ou l'ordre du jour qu'il donne à son armée.

Et d'abord, Jésus appelle sous son drapeau tous les hommes sans exception : *Prædicate omni creaturæ ;* (MARC, XVI, 15.) *Docete omnes gentes.* (MATTH., XXVIII, 19.) Prêchez, ma doctrine, mon règne, dit-il à ses Apôtres, prêchez à toute créature ; enseignez toutes les nations ;

par la parole et par le baptême soumettez-les à mes lois.

Parcourez les rues et les chemins, les villes et les campagnes, recueillez tous ceux qui se présenteront, les pauvres, les infirmes; poussez-les, faites-les entrer dans le palais : *Compelle intrare.* (Luc, xiv, 23.)

Mais après cette convocation générale, le roi parcourt les rangs, il passe en revue la foule des invités : ceux qui ne sont pas dignes de combattre sous son noble drapeau sont sévèrement exclus.

Or, c'est surtout quand il s'agit du choix des Apôtres, de ceux qui devront prêcher sa doctrine, imposer sa loi, établir sa royauté, c'est alors que Jésus se montre difficile et sévère.

Obéissant à son appel, beaucoup l'ont reconnu et choisi pour leur chef : parmi eux il choisit à son tour. *Non vos me elegistis : sed ego elegi vos.* Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, dit-il, c'est moi qui vous ai choisis. (Jo., xv, 16.)

Voyez-le sur la montagne : s'élevant au-dessus de la multitude, il appelle à lui ceux qu'il a voulus lui-même : *Et ascendens in montem vocavit ad se quos voluit ipse ;* il en prend douze avec lui et il les envoie prêcher : *Et fecit ut essent duodecim cum illo, et ut mitteret eos prædicare.* (Marc, iii, 13, 14.)

Ce choix fait, il organise la petite armée, il lui donne un chef, il y établit l'ordre et la subordination.

Lucifer répand et disperse partout ses agents, il lance de tous les côtés à la fois des foules, des masses qui n'ont de considérable que le nombre.

Jésus range et dispose ses soldats avec ordre; il

assigne à chacun son poste : tout dans son camp et dans son armée est réglé.

Et quel sera l'enseignement des Apôtres ? Leur chaire, comme celle de Lucifer, sera-t-elle de feu et fumée ? Offriront-ils de vagues aperçus, des essais aussitôt abandonnés que commencés ? Des études et de simples ébauches jetées au hasard comme une vaine vapeur ? Des opinions flottantes et vagabondes ?

Non : les Apôtres ont une doctrine, c'est-à-dire un enseignement complet, une science définie, arrêtée, déterminée : *doctrinam ;* une doctrine sacrée : *doctrinam sacram.*

Sacrée, en raison de son principe : ce principe est Dieu lui-même, enseignant et révélant avec l'autorité infaillible de sa science infinie et de sa suprême véracité.

Sacrée, en raison de son objet : cet objet est encore Dieu, un Dieu en trois personnes, un Dieu fait homme, un Dieu Sauveur et Rédempteur.

Sacrée en raison de sa fin : cette fin est encore et toujours Dieu, un Dieu à posséder, un Dieu qui se montrera tel qu'il est en lui-même, qui se donnera et s'unira au fidèle par une irrévocable union, par la communication éternelle de sa vie, de sa joie, de sa gloire infinie.

Cette doctrine est universelle : elle s'adresse à tous : *Docete omnes gentes* (MATTH., XXVIII, 19) ; elle embrasse tout : *Docebit vos omnem veritatem.* (JO., XVI, 13) Enseignez toutes les nations, instruits vous-mêmes par l'Esprit-Saint qui vous enseignera toute vérité.

Pourquoi toute vérité ? Parce qu'il n'est aucune vérité

qui ne puisse et qui ne doive aider à mieux connaître Dieu, à le mieux aimer, à le mieux servir.

De là l'obligation, et par conséquent le droit, pour les ministres de Jésus-Christ, de surveiller l'enseignement dans toutes ses branches, afin de préserver, et ceux qui enseignent, et ceux qui sont enseignés, de toute erreur préjudiciable au salut.

La doctrine que les Apôtres et leurs successeurs ont ordre d'enseigner directement, en d'autres termes l'Évangile, peut se réduire à trois chefs principaux, qui sont la contradiction formelle des trois articles fondamentaux de la doctrine de Lucifer.

Lucifer ordonne à ses agents de pousser les hommes à l'amour et à la recherche des richesses.

Les Apôtres devront pousser au mépris des richesses et à la pauvreté, — à la pauvreté d'esprit et de cœur, à la pauvreté volontaire, à la pauvreté affective, et même à la pauvreté effective, à la pauvreté réelle, qui renonce à tout droit de propriété.

Lucifer veut que les siens poussent les hommes au désir et à la recherche des honneurs.

Les Apôtres les pousseront au mépris des honneurs, à l'abjection, au désir des opprobres, à la recherche des humiliations.

Lucifer inspire et souffle l'orgueil, l'estime et l'amour de soi, avec le mépris de toute autre excellence, de toute autre supériorité, de toute autorité divine et humaine.

Les Apôtres s'efforceront d'inspirer l'humilité, le

mépris et la haine de soi, la soumission libre et volontaire à la loi de Dieu et à toute autorité venant de Dieu.

Des hommes ainsi formés seront indépendants et libres, forts et puissants, supérieurs et inaccessibles à la peur et à la séduction, aux menaces et aux promesses.

Tout obéit à l'argent : *Pecuniæ obediunt omnia* (*Eccle.*, x, 19), tout, à commencer par celui qui le possède et qui en est plutôt possédé.

Ce métal enchaîne son maître. Le riche craint tous ceux qui peuvent lui enlever son or ; il est et il se fait leur esclave, comme il l'est de son argent.

Ce métal enchaîne même ceux qui ne le touchent pas. Le pauvre, qui veut être riche, rampe aux pieds de tous ceux qui peuvent lui donner de l'or.

Méprisez l'or et l'argent ; vous ne serez asservi ni par ce métal, ni par ceux qui peuvent le donner, ni par ceux qui peuvent l'ôter.

Avez-vous vu l'ambitieux ? Comme il se courbe devant les grands ou devant la foule pour obtenir les honneurs ?

Ces honneurs peuvent quelquefois accompagner l'honneur, mais ils ne sont pas l'honneur, mais ils ne donnent pas l'honneur, trop souvent ils sont plutôt le déshonneur.

Ces honneurs, cependant, pour les obtenir, l'ambitieux sacrifie tout : liberté, indépendance, conscience, dignité, honneur enfin, je le répète, et surtout l'honneur.

Méprisez les honneurs, les titres, les places, les

distinctions ; ne demandez aux hommes que l'oubli, souriez de leur mépris. Alors en face de ceux qui peuvent donner les honneurs ou les ôter, vous serez libre.

L'orgueil marche le front levé ; son regard menaçant sème la terreur. Au fond, il tremble. Une feuille, un souffle lui fait peur. Un journal, un mot suffit pour l'effrayer. Il est l'esclave de cette tourbe d'esclaves qui pâlit elle-même et qui tremble à ses pieds. Le *qu'en-dira-t-on* est sa règle, sa loi, son César.

Soyez humble, tout humble que vous serez, et précisément parce que vous serez humble, vous serez indépendant du monde et par là-même supérieur au monde.

Soumis à Dieu, mais à Dieu seul, que seul vous reconnaissez dans les représentants de la divine majesté, vous ne craindrez que Dieu, vous ne servirez que Dieu, vous n'obéirez qu'à Dieu.

On conçoit que sur des hommes de cette trempe Babel ou la Révolution n'a pas prise.

Jamais le peuple ne les aura pour complices de ses révoltes, parce que, dans l'autorité humaine légitime, le vrai chrétien respecte l'autorité même de Dieu.

Jamais les rois, ni ceux qui prennent la place des rois, ne les auront pour complices de leur despotisme, de leur tyrannie et de leurs iniquités, parce que, déterminé à tout perdre et à tout souffrir plutôt que de désobéir à Dieu, le vrai fidèle répond tranquillement au roi injuste : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : vous commandez ce que Dieu défend : vous défendez ce

que Dieu commande, nous ne pouvons pas vous obéir : *Non possumus.*

Vous avez entendu la parole du chef suprême et universel ; vous avez lu sur son drapeau les trois mots qui résument son esprit et sa doctrine : Pauvreté, Abjection, Humilité.

Mais cette perfection est surhumaine. Pour y parvenir une grâce spéciale est nécessaire. Cette contemplation se terminera donc par un colloque solennel.

COLLOQUE

Je supplierai Marie de m'obtenir de son divin Fils la grâce d'être reçu sous son étendard, d'abord par la pauvreté spirituelle la plus entière et, si le service de sa divine majesté le demande et s'il veut bien m'y appeler et m'y admettre, par la pauvreté actuelle ; puis, par le support des opprobres et des injures afin de l'imiter plus parfaitement, pourvu cependant que cela se puisse faire sans aucun péché de la part des hommes et sans aucune offense de la divine Majesté. — *Ave, Maria.*

Je prierai le Fils de m'obtenir du Père céleste la même grâce. — *Anima Christi.*

Et je conjurerai le Père lui-même de me l'accorder. — *Pater noster.*

LES TROIS DEGRÉS D'HUMILITÉ

Concluons et tirons de cette contemplation un fruit pratique, une résolution généreuse.

Les hommes se sont faits les esclaves de cette force insensée qui s'appelle le nombre. Jouets de la passion, ils ont abdiqué en même temps et la liberté qui ne se soumet qu'à l'autorité légitime, et l'autorité qui est la seule garantie de la vraie liberté.

Pour nous, soldats de Jésus-Christ, seul Roi universel, disciples de l'Évangile qui est la parole de Jésus-Christ, si nous inclinons nos intelligences, ce sera devant la parole de Jésus-Christ, seul maître et seul docteur infaillible, devant la parole de Jésus-Christ, déclarée par son interprète infaillible, le successeur de Pierre ; si nous inclinons nos volontés, ce sera devant l'autorité de Jésus-Christ, à qui seul a été donnée toute puissance au ciel et sur la terre, et par lequel seul règnent les rois ; ce sera devant l'autorité de Jésus-Christ représenté par son Vicaire.

Ainsi, nous maintiendrons notre dignité et notre liberté sous le glorieux étendard du Libérateur et du Sauveur universel, sous l'étendard de Jésus-Christ, Roi suprême des peuples et des rois.

Cette noble soumission, cette humilité sublime assure l'honneur et la liberté, et de degrés en degrés, élève l'homme jusqu'à l'héroïsme.

PREMIER DEGRÉ

Le premier degré de cette humilité essentiellement pratique peut se résumer en ces termes :

Plutôt tout perdre, tout souffrir et mourir que de désobéir à Dieu en violant ses commandements, quand ils obligent sous peine de péché mortel.

Tout chrétien, ou plutôt tout homme, pour peu qu'il ait le sentiment du devoir et la volonté de sauver son âme, doit être dans cette disposition absolument nécessaire au salut.

A ce premier degré appartient le martyre. Voici un chrétien mis en demeure de se prononcer entre l'apostasie ou la mort : Renonce à Jésus-Christ ou meurs. — Jamais, répond-il, plutôt mourir.

La réponse est sublime. Mais après tout, le soldat sur un champ de bataille en fait autant. Le martyr n'a fait que son devoir. Ce ne fut pas seulement l'honneur, ce fut son propre intérêt qui lui imposa l'obligation de tout perdre, de tout souffrir et de mourir, plutôt que de perdre le ciel, que de souffrir les feux de l'enfer, que de mourir de la mort éternelle.

SECOND DEGRÉ

Le second degré peut s'exprimer en ces termes :

Plutôt tout perdre, tout souffrir et mourir que de désobéir à Dieu et de violer ses commandements, lors

même qu'ils obligeraient seulement sous peine de péché véniel.

Cette soumission, cette humilité est beaucoup plus parfaite que la précédente : c'est déjà la charité dans la plénitude de sa perfection.

Car il importe de le noter ici : les degrés d'humilité que saint Ignace propose comme le fruit pratique de la méditation des Deux Étendards, ne sont en réalité que les divers degrés de la charité, qui, elle-même, consiste précisément dans l'observation des commandements de Dieu, dans la soumission à la loi divine, en un mot, dans l'obéissance.

Or, d'autre part, l'obéissance et l'humilité peuvent s'identifier : obéir, c'est se soumettre, se *mettre dessous*, c'est s'humilier.

Ce n'est donc pas sans une profonde raison que saint Ignace donne l'humilité comme le dernier mot de l'étendard de Jésus-Christ, comme le plus haut degré de la perfection, et, redisons-le, comme l'expression la plus vraie de la charité.

En effet, la charité consiste précisément dans l'humilité, ou dans la soumission de l'homme à la volonté de Dieu par l'observation des commandements.

Écoutons saint Thomas : La charité, dit l'Ange de l'École, consiste en ce que Dieu soit *aimé* au-dessus de tout, et que l'homme se *soumette* à lui, en lui rapportant tout ce qu'il a. Il est donc de l'essence de la charité que l'homme *aime* tellement Dieu qu'il veuille *se soumettre* à lui en tout, et qu'il suive en tout la règle de ses commandements. (*Sum.*, 2ª 2æ, Q. 24, a. 12.)

De son côté, le disciple bien-aimé, l'apôtre de la

charité, ou plutôt Jésus lui-même dans l'Évangile de son bien-aimé, ne cesse d'identifier la charité avec l'observation des commandements, c'est-à-dire avec la soumission, c'est-à-dire avec l'humilité pratique.

Citons quelques traits : Si vous m'aimez, gardez mes commandements. *Si diligitis me, mandata servate.* (Jo., XIV, 15.) Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.* (Jo., XIV, 21.)

Et pour confirmer la doctrine par l'exemple, Jésus se lève, disant : Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'agis selon l'ordre qu'il m'a donné : levez-vous, sortons d'ici. Or, il s'agissait pour Jésus d'aller au grand combat de la Passion, d'arborer son étendard, de s'y laisser clouer et d'y mourir. *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut* MANDATUM *dedit mihi Pater, sic facio : surgite, eamus hinc.* (Jo., XIV, 31.)

Alors il aura le droit de redire le grand précepte de la charité et de l'obéissance : Si vous *gardez mes commandements*, vous demeurerez dans mon *amour*, de même que moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour. *Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione meâ, sicut et ego Patris mei præcepta servavi et maneo in ejus dilectione* (Jo., XV, 10.)

Le second degré de l'humilité proposé ici par Ignace, ou la soumission aux commandements de Dieu, portée jusqu'à la détermination de tout sacrifier et de renoncer à toutes les richesses, à tous les honneurs et à l'empire du monde entier, plutôt que de commettre un seul péché véniel, cette humilité est déjà la charité accom-

plie, la charité dans sa plénitude : *Plenitudo legis, dilectio.* (*Rom.*, XIII, 10.)

Que peut-on demander de plus à l'amour de Dieu que l'accomplissement plein et entier de la loi, de la volonté de Dieu? Et cependant, l'humilité peut élever la charité à un degré plus sublime encore qui en sera l'héroïsme.

TROISIÈME DEGRÉ

Le troisième degré de l'humilité peut se formuler ainsi : Deux voies s'ouvrent devant moi : la voie des richesses, des plaisirs, des honneurs; la voie de la pauvreté, de la souffrance, de l'abjection.

Supposez que, par chacune de ces deux voies, je puisse rendre à Dieu une gloire égale et m'assurer à moi-même une égale perfection et une égale béatitude, cependant afin de suivre de plus près Jésus, mon roi et mon capitaine, je préfère vivre pauvre et souffrant avec Jésus pauvre et souffrant, être humilié, méprisé et traité de fou avec Jésus humilié, méprisé et traité comme un fou.

Folie, je le sais! Mais qui donc aura le droit de me la reprocher?

Serait-ce l'avare, l'homme d'argent? lui qui, pour un peu d'or, pour une fonction lucrative, se condamne lui-même aux travaux forcés, aux bassesses, aux lâchetés, aux mépris et aux dédains?

Serait-ce le voluptueux, le libertin, l'homme de plaisir, lui qui, pour une jouissance infâme et dégradante, sacrifie tout : fortune, santé, réputation, honneur?

Serait-ce l'ambitieux? lui qui, pour un faux honneur, pour un vain titre, expose sa fortune, sa dignité per-

sonnelle, sa vie même; lui qui, pour parvenir, se soumet à toutes les privations, à toutes les souffrances, à toutes les humiliations?

Serait-ce enfin l'impie, l'homme des sociétés secrètes? lui qui, pour renverser une Église qu'aucune force humaine ne saurait renverser, sacrifie son argent, son honneur, sa liberté, sa vie, sa conscience, son âme et son salut éternel?

Non, je ne suis pas fou; non, je ne suis ni un insensé, ni un esclave; loin de là, je fais acte de haute raison et de suprême sagesse, je fais preuve de la liberté et de l'indépendance la plus fière, lorsque méprisant ce que le monde estime et recherchant ce que le monde abhorre, je préfère ce que Jésus a préféré : la pauvreté volontaire qui me délivre de l'esclavage des richesses, la souffrance volontaire qui me délivre de l'esclavage dégradant des passions sensuelles, l'abjection volontaire par laquelle, dédaignant les dédains du monde aussi bien que ses éloges, je m'élève au-dessus des tyrannies de l'opinion et des servitudes du respect humain.

Recevez-moi donc, ô Jésus, vous êtes mon roi et mon capitaine, recevez-moi sous votre étendard, sous l'étendard de votre croix, sous l'étendard de votre Cœur sacré, couronné d'épines et surmonté de la croix ; associez-moi à votre pauvreté si indépendante et si libre, à votre abjection si noble et si glorieuse, afin qu'à votre exemple, méprisant les biens de la terre et les honneurs du monde, je m'élève au-dessus des misères sensibles et des mépris humains, pour m'attacher uniquement à vous qui seul pouvez m'assurer le bonheur et la gloire.

Mais une force, ou plutôt un poids nous retient ou nous entraîne sous le drapeau de Lucifer ; c'est le poids de nos inclinations terrestres, sensuelles et mondaines, c'est la tendance vers les biens de la terre, vers les plaisirs des sens, vers les honneurs du monde.

Rejetons ce fardeau, le poids accablant du péché, et courons par la patience au combat qu'on nous propose, tenant le regard fixé sur l'auteur et le consommateur de la foi, sur Jésus qui, à la vue de la joie promise au vainqueur, a enduré le supplice de la croix, méprisant la confusion de cette mort ignominieuse. *Deponentes omne pondus, et circumstans nos peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem confusione contemptâ.* (*Hebr.*, XII, 1, 2.)

LES TROIS CLASSES

Ceux qui se présentent pour s'enrôler sous le drapeau de Jésus-Christ peuvent se partager en trois classes.

PREMIÈRE CLASSE

Les uns veulent bien se défaire de cette inclination qui les arrête, de cette passion qui les entraîne ; mais ils ne prennent aucun moyen.

Le grand-prêtre Aaron voudrait détourner Israël du crime de l'idolâtrie ; mais n'osant résister à la clameur populaire, il accorde tout ce qu'on lui demande.

Le grand-prêtre Héli reprend ses fils coupables ; mais il ne prend aucune mesure efficace pour les corriger et pour réprimer le scandale de leur conduite.

Ce malade voudrait guérir ; mais il ne veut recevoir aucun remède.

Sortons de cette classe, c'est la classe des indéterminés, des irrésolus qui *voudraient*, mais qui ne *veulent* pas. L'enfer est plein de ces hommes-là.

DEUXIÈME CLASSE

D'autres désirent enlever l'obstacle, corriger le défaut qui les arrête, détruire l'habitude qui les asservit ; ils prennent des moyens pour arriver au but, mais des moyens qui leur plaisent ou du moins les moyens qui ne les gênent pas.

Ce malade veut guérir, il consent à prendre des remèdes, mais des remèdes doux et faciles ; il refuse les remèdes amers, violents et douloureux.

Ou bien encore, on commence ; mais on ne poursuit pas, on n'achève pas.

A son entrée dans la terre promise, le peuple d'Israël extermina les premiers ennemis qu'il rencontra : il laissa subsister les autres, et ces Chananéens maudits devinrent pour lui une occasion permanente de scandale et de malheur.

Ne restons pas dans cette classe : c'est celle des demi-mesures et des concessions. Jamais homme de ce caractère n'atteindra la perfection, et dans cet état le salut même est en danger.

TROISIÈME CLASSE

D'autres enfin veulent absolument et sans condition, comme sans concession. Ceux-ci sont déterminés à sacrifier toute affection capable de les séparer de Jésus-Christ. On peut les comparer à un malade décidé à guérir, fallût-il employer le fer et le feu.

A cette classe appartiennent ces grands hommes de

l'Ancien Testament qui seront l'éternel objet de nos admirations.

Ici, c'est Job, accablé par le malheur et ne cessant de louer Dieu et de le bénir ; là, c'est Abraham, prêt à immoler un fils unique dont Dieu lui a demandé le sacrifice ; c'est Moïse, abandonnant les délices et les splendeurs de la cour de Pharaon, pour se consacrer à la délivrance de ses frères ; Moïse, sommant Pharaon de laisser partir Israël et réclamant la liberté pleine et entière sans la moindre concession ; c'est le prophète Élie, exterminant tous les prophètes de Baal, sans en laisser un seul ; c'est la famille héroïque des Machabées, qui tous se sacrifient pour la liberté de la religion et de la patrie.

Lisez et relisez les divines épîtres de saint Paul, suivez-le dans sa course, cet apôtre généreux, vous le verrez renversant à droite et à gauche, *a dextris et a sinistris*, tous les obstacles qui s'opposent au règne de Jésus-Christ ; vous le verrez soutenant cette cause royale et divine, par la gloire et par l'infamie, *per gloriam et per ignobilitatem*, par les succès et par les revers.

Suivons ces nobles exemples et fixant la croix sur nos cœurs et dans nos cœurs, soyons résolus à ne vouloir et à ne chercher que la gloire de Dieu par le règne de Jésus-Christ sur les âmes et sur les nations : Dieu le veut.

ÉTAT DE VIE

La puissance de l'action, la perfection et le bonheur de la vie dépendent beaucoup de la position que l'on occupe dans la société. Hors de sa place l'homme est, dans le corps social, ce que serait dans le corps humain un membre disloqué.

Impossibilité d'agir, ou du moins d'accomplir sa fonction propre et de répondre à sa destination première ; par suite, inutilité de la vie et nullité à peu près complète ; enfin, malaise et souffrance pour soi-même et pour ceux avec lesquels on vit : tels sont les résultats d'une vocation manquée.

Ceci est vrai de la vie considérée dans ses rapports purement naturels ; mais dès qu'il s'agit de la vie chrétienne et surnaturelle, les conséquences de ce désordre sont plus funestes encore.

Laissant donc le côté simplement humain des relations sociales, — ce point de vue pour un chrétien serait absolument incomplet, — considérons la vie et ses divers états à la lumière de la foi.

La vie surnaturelle nous est communiquée par les sacrements, sources de la grâce. La grâce est en nous

le principe de la vie divine, de la vie de Jésus-Christ, en un mot, de la vie chrétienne.

Les sacrements maintiennent le corps social et religieux que nous appelons l'Église, et qui, selon le langage de saint Paul, est le corps même de Jésus-Christ : *Ecclesiam quæ est corpus ipsius.* (*Éph.*, 1, 23.)

Les sacrements font de l'homme un chrétien, c'est-à-dire un membre de ce corps de Jésus-Christ qui est l'Église : *Pro corpore ejus, quod est Ecclesia.* (*Col.*, 1, 24.)

Le Baptême nous fait naître à la vie surnaturelle et nous rend chrétiens ; la Confirmation nous rend chrétiens parfaits ; l'Eucharistie, aliment divin, entretient en nous la vie reçue par le Baptême et la force donnée par la Confirmation. Si par le péché nous avons eu le malheur de perdre la vie de la grâce, la Pénitence nous la restitue. A l'heure du combat suprême de l'agonie, nous sommes fortifiés par l'Extrême-Onction.

Ces sacrements sont communs à tous les fidèles ; ils constituent l'état chrétien, la vie chrétienne en général.

Les deux autres, l'Ordre et le Mariage, déterminent deux états spéciaux : l'état sacerdotal et l'état de mariage.

Ces deux états sont nécessaires, l'un et l'autre, pour la formation et pour la conservation du corps social, jusqu'à ce que, sous le rapport naturel et surnaturel, il ait atteint le développement marqué par la Providence ; mais ni l'un ni l'autre de ces deux états n'étant nécessaire à chaque membre de la société : chacun est libre de

choisir entre les diverses manières de vivre qui correspondent à ces deux sacrements.

Libre, entendons-nous. Libre en ce sens que l'on peut être homme et chrétien, sans être ni prêtre ni marié. Mais vous n'avez le droit ni de choisir un état auquel Dieu ne vous appelle pas, ni de refuser celui auquel il vous appelle.

Il est vrai encore que, en dehors du sacerdoce et du mariage, il existe plusieurs professions. Toutefois, l'Ordre et le Mariage peuvent servir de ligne de démarcation pour ranger tous les fidèles en deux classes.

DIVISION DES ÉTATS

La première comprendra tous ceux qui, par le fait même de l'état qu'ils embrassent, ont renoncé au mariage. Ceux-là, en effet, quoique pouvant ne jamais recevoir le sacrement de l'Ordre, ne laissent pas de s'y rattacher en un certain sens : tels les religieux, qui, même lorsqu'ils ne sont pas clercs, participent cependant par leur genre de vie à la condition cléricale.

La seconde classe comprendra, sous le nom de laïques, tous ceux qui, mariés ou non, ne se trouvent engagés dans aucune profession qui leur interdise le mariage.

Ces deux classes se partagent à leur tour, et renferment divers genres de vie.

Dans l'état laïque on peut d'abord distinguer deux sortes de professions : les professions publiques, qui ont pour objet principal le bien commun de la société ; les professions privées, qui se bornent aux intérêts personnels.

Les professions publiques comprennent surtout la magistrature et l'armée.

Parmi les professions privées, les unes laissent une certaine liberté qui permet d'exercer une haute influence intellectuelle et morale.

Les autres occupent principalement le corps. Leur objet est la matière ; leur fin et leur résultat est le gain, l'argent. Tels le commerce, le négoce, l'industrie, la fabrication, et généralement tout ce qui vient sous le nom de métier.

En dehors de l'état laïque se trouvent les clercs et les religieux. La distinction est difficile à établir, parce que parmi les religieux les uns sont clercs, et les autres ne le sont pas.

Nous renvoyons aux traités de droit canonique ceux qui désirent sur ces matières une exactitude dont il n'est pas besoin ici.

Qu'il nous suffise d'observer que nous rapportons au clergé séculier tous les clercs qui, sans sortir du monde, se consacrent aux fonctions du culte divin, depuis le Pape jusqu'au simple tonsuré.

Ce qui distingue le clergé régulier, ou, pour user d'un terme plus général, l'état religieux, c'est le vœu ou l'engagement formel de tendre à la perfection par l'observation des conseils évangéliques.

Ces divers états ont chacun leurs avantages et leurs inconvénients.

ÉTAT LAIQUE

Considéré en général, l'état laïque est nécessaire pour la conservation du genre humain, pour la gestion et le développement des intérêts temporels.

Dans l'état du mariage, le chrétien peut glorifier Dieu, servir le prochain et se sanctifier lui-même, par le gouvernement de la famille ou de la cité, par le travail et par un saint emploi de la richesse.

D'autre part, les sollicitudes de la famille ou de la cité, le souci d'acquérir les biens terrestres ou de les administrer, la facilité de se procurer les plaisirs des sens, la liberté d'une vie où, sauf les commandements de Dieu et de l'Église, on ne connaît guère d'autre règle que le bon plaisir ou l'intérêt : tout cela donne prise à la tentation. Aussi les saints éminents sont-ils assez rares dans le monde.

Venons au détail, et signalons les avantages et les inconvénients particuliers aux diverses professions laïques.

LA MAGISTRATURE

L'homme politique et le magistrat, que nous joindrons ensemble, ont assurément un noble rôle à remplir. Représentants de la Providence et de la justice même de Dieu, il leur appartient d'assurer l'ordre social, de maintenir les droits, de soutenir la religion, de rendre justice à l'innocent opprimé, de prévenir le crime et de

le réprimer. Rien de plus grand, rien de plus divin, dans l'ordre purement temporel.

Malheureusement l'ambition et la cupidité ont trop souvent corrompu les hommes d'État et les hommes de loi. Quand ils ne sont pas sérieusement chrétiens, le politique et le légiste finissent par ne comprendre que les intérêts de la terre et du temps.

Trop souvent les princes, les ministres et les magistrats s'imaginent qu'il n'existe pas d'autorité supérieure à celle du pouvoir civil.

L'Évangile nous montre déjà la jalousie mesquine et cruelle, la persécution tracassière des princes et des anciens du peuple, des légistes et des scribes, à l'égard de Jésus-Christ. En réalité, le Sauveur n'a pas rencontré d'autres ennemis.

L'Église n'en a pas eu de plus acharnés, de plus constants, de plus cruels et en même temps de plus habiles.

L'opposition de leur part est d'autant plus perfide et plus funeste que, se couvrant des prétextes du bien public et des apparences du droit, elle se déclare et se poursuit au nom de la loi.

Serait-ce une raison de renoncer à la politique et à la magistrature ? Au contraire ; nous sommes les premiers à réclamer des hommes d'État et des hommes de loi assez honnêtes et assez chrétiens pour contrebalancer, et, s'il se peut, pour annuler les effets délétères de l'immoralité et de l'irréligion sur le gouvernement et sur la législation.

Donc, si Dieu vous appelle à ces nobles fonctions, présentez-vous avec une sainte confiance. Par votre

exemple, surtout par votre dévouement, démontrez que l'Église et l'État ne sont pas deux maîtres incompatibles, comme le sont Dieu et Mammon, Jésus-Christ et Bélial.

Oui, entrez dans les conseils de ceux qui gouvernent, qui font les lois et qui jugent les peuples, et aux influences funestes d'une politique et d'une législation terrestre opposez les inspirations d'un esprit et d'un cœur chrétiens.

L'ARMÉE

Il est doux, il est beau, a dit le poète, de mourir pour la patrie : *Dulce et decorum est pro patriâ mori.* Après le sacerdoce, aucune profession n'est plus noble que celle du guerrier qui par état s'est engagé à verser son sang pour la défense de ses frères et pour leur assurer, aux prix de son repos et de sa vie, la tranquille jouissance de leurs droits.

Le guerrier, en outre, par l'habitude de l'obéissance et de l'ordre, acquiert une rectitude de raison et de caractère qui contraste heureusement avec le genre souple et artificieux qu'on rencontre trop souvent chez les hommes du barreau et chez les gens d'affaires.

Tout ce qu'on vient de dire de l'homme de guerre peut également s'appliquer à l'homme de mer. Celui-ci, de plus, dans la lutte de tous les jours contre les flots et la tempête, s'élève jusqu'au mépris des plus formidables périls, au point que chez lui la magnanimité de l'héroïsme devient comme une habitude et une seconde nature.

Mais le marin et le militaire ont un défaut capital. Infatigables, intrépides, invincibles, quand ils sont dans leur élément, à peine se trouvent-ils hors de la mêlée des combats ou des tempêtes, qu'on les dirait dépourvus de toute activité intellectuelle.

L'habitude même de l'ordre, si précieuse et si utile, leur laisse un je ne sais quoi de machinal; et ces natures si vigoureuses et si énergiques s'annulent par la paresse d'esprit.

Ajoutons que souvent aussi l'exercice du corps développe celui-ci aux dépens de l'intelligence. Or la paresse intellectuelle, si malheureusement entretenue par l'oisiveté de la caserne ou du port, engendre bientôt le désordre moral et la licence.

LA VIE LIBRE

En dehors de la vie publique se rencontre d'abord la vie libre, celle que peuvent mener les personnes qu'une aisance honnête dispense de la nécessité de chercher le pain de chaque jour dans le salaire d'une fonction rétribuée ou dans le labeur de l'industrie ou du commerce.

Cette vie offre des charmes et des facilités incontestables pour faire le bien. Heureux celui qui peut partager ses loisirs entre les travaux intellectuels et la pratique des œuvres de charité!

Mais combien sont rares les hommes et surtout les jeunes gens qui, n'ayant rien à faire, font cependant quelque chose!

La paresse nous est si naturelle et si délicieuse qu'à moins d'y être forcés, quand ce ne serait que par la

contradiction même, nous renonçons très facilement à toute action qui exige le travail.

L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE

Pecuniæ obediunt omnia : l'argent est une puissance à laquelle tout obéit. Celui qui dispose du pain de plusieurs familles, peut à son gré, diriger les masses.

Mais, si tout obéit à l'argent, le premier esclave de ce métal est ordinairement celui qui croit le posséder.

Souvent les hommes d'industrie et de commerce, en dehors de la sphère des intérêts matériels, n'entendent et ne voient absolument rien ! La passion de l'argent abaisse la pensée et glace le cœur.

D'ailleurs l'expérience atteste que les nobles entreprises sont plus souvent l'œuvre du pauvre volontaire que du riche, et que pour faire le bien les richesses sont un embarras et un obstacle plutôt qu'un secours et un moyen : *Divitiæ spinæ.*

ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE

Dégageons-nous et montons. Il n'est rien au-dessus du sacerdoce. Servir Dieu, sauver les âmes, et se sanctifier, tel est le triple souci du prêtre ; il n'en a pas, il ne doit pas en avoir d'autre.

Tremblons cependant pour le prêtre séculier. Vivant au milieu d'un monde corrompu et corrupteur, il se voit entouré de périls sans nombre. Succombe-t-il ? Malheur et trois fois malheur : *corruptio optimi pessima :* il n'est rien de pire que le meilleur, quand il se gâte.

Et puis, le prêtre séculier ne peut pas se dégager absolument de toute sollicitude temporelle. Nul autre que lui-même n'a la charge de pourvoir à sa subsistance.

Est-il pauvre ? l'économie court quelque risque de se transformer en avarice.

Est-il riche ? on sait que l'excès en ce genre n'est pas moins délétère pour le prêtre que pour le laïque.

ÉTAT RELIGIEUX

Faudra-t-il donc se réfugier tous ensemble dans le port tranquille de l'état religieux ?

Il est vrai qu'à l'ombre du rempart de la pauvreté volontaire, le religieux possède dans l'obéissance la garantie de la victoire sur la chair et sur le monde : *Vir obediens loquetur victoriam.* (*Prov.*, XXI, 28.)

Mais la vie religieuse est une croix de chaque jour, et cette croix, saint Bernard l'égale au martyre.

Les trois vœux sont trois clous qui fixent le religieux à la croix, en sorte qu'il ne lui reste plus qu'à redire chaque jour avec l'Apôtre : Je meurs. *Quotidie morior...* C'est dur ! *Durus est hic sermo*, et qui peut l'entendre sans frémir ? *et quis potest eum audire ?* si ce n'est celui, et celui-là seul, qui est appelé de Dieu.

Sans la vocation, le sort du religieux est celui du galérien. Et encore ! ce dernier du moins peut espérer un terme à sa peine ; mais, pour le religieux proprement dit, l'engagement est généralement indissoluble : pour lui, comme pour le condamné, le coup de grâce c'est la mort. Le Pape lui-même ne remet jamais intégrale-

ment l'obligation des vœux au religieux profès qui sort de son ordre.

Pourquoi on insiste ici sur l'état religieux.

La vocation est requise pour tous les états. La société, en effet, peut se comparer à une armée ou à un édifice.

Quel espoir fonderiez-vous sur une armée dont chaque soldat prendrait son grade et son poste au gré de son caprice ? et si, possédant la faculté de se mouvoir, les pierres se plaçaient chacune à sa fantaisie, quel serait l'édifice ?

Cependant, comme le plus souvent, ce mot seul : *vocation,* éveille aussitôt l'idée de l'état religieux, comme, dans la pratique, les hésitations et par suite les réflexions sérieuses ne commencent d'ordinaire qu'en présence de l'état religieux, comme d'ailleurs cet état est à la fois celui qu'il importe le plus de bien connaître et le moins connu, on nous permettra d'en donner ici quelque idée. Ces notions seront utiles même à ceux qui sont appelés à rester dans le monde.

L'état religieux, nous l'avons dit, est ainsi nommé par antonomase, parce qu'il est la religion par excellence ; aussi prend-il, comme son nom propre, celui de *Religion*, et sa fin spéciale est-elle de rendre l'homme éminemment *religieux.*

Qu'est, en effet, la religion, dans son sens le plus étendu comme dans le plus strict, sinon le rapport de l'homme à Dieu, le lien qui rattache l'homme à Dieu, l'union de l'homme avec Dieu.

L'homme le plus religieux sera donc celui qui, par état, sera le plus obligé, le plus lié, le plus uni à Dieu, et cet état offrira le beau idéal de la vie humaine et de la vie chrétienne.

De la vie humaine : pour l'homme, créé à l'image de Dieu, la perfection, même naturelle, consiste à ressembler le plus possible à son divin modèle.

De la vie chrétienne : pour le chrétien, frère et membre de Jésus-Christ, la perfection consiste à reproduire le plus parfaitement possible le Dieu fait homme.

Cette ressemblance s'opère déjà par l'observation des commandements de Dieu, je le sais ; mais elle ne s'achève que par l'observation des conseils de Jésus-Christ.

Il existe donc deux degrés de perfection : la perfection commune, obligatoire pour tous : elle consiste dans l'observation des commandements ; la perfection extraordinaire, réservée à certaines âmes privilégiées : elle s'obtient par la pratique des conseils évangéliques.

LES COMMANDEMENTS ET LES CONSEILS

Les commandements ordonnent ce qu'il faut absolument observer pour être chrétien, et même pour être simplement honnête homme, et pour rendre à Dieu et au prochain ce qui est strictement dû.

Ils prescrivent l'adoration due à Dieu, l'honneur dû aux supérieurs, la justice et la charité dues à tous ; ils interdisent le blasphème, l'homicide, l'immoralité, le

vol, le mensonge, le désir du mal. En un mot, sans l'observation des commandements, pas de salut.

Les conseils s'adressent aux âmes d'élite, aux cœurs nobles et délicats qui, ne calculant pas avec Dieu, cherchent à lui rendre le plus qu'ils peuvent.

Les conseils s'adressent à ces chrétiens qui, non contents d'opérer leur salut, aspirent encore à toute la perfection dont ils sont capables.

Les conseils, d'ailleurs, sont comme les contre-forts des commandements : aussi sont-ils la plus sûre garantie du salut.

La perfection et le salut rencontrent un triple obstacle dans la triple concupiscence : concupiscence des yeux, soif des richesses ou cupidité, concupiscence de la chair, soif des plaisirs ou volupté, et enfin orgueil de la vie.

Or les conseils ont précisément pour but de dégager l'âme de cette triple concupiscence par le triple vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance.

PAUVRETÉ

Le simple fidèle trouve des armes contre la cupidité dans le septième et dans le dixième commandements qui, en défendant jusqu'au désir injuste du bien d'autrui, ordonnent de laisser et de rendre à chacun ce qui lui appartient.

De plus, le précepte de l'aumône prescrivant de donner même du sien, aide le chrétien à se détacher pratiquement de l'amour excessif des biens terrestres.

Mais, par le vœu de pauvreté volontaire, le religieux renonçant à toute propriété, d'un seul coup atteint la cupidité jusqu'à la racine.

Ainsi dégagée du lien des richesses, l'âme s'élève à la suite de Jésus-Christ, qui, par son exemple autant que par ses leçons, ne cesse de conseiller la pauvreté.

Ici, à sa voix, de pauvres pêcheurs et un riche publicain abandonnent tout pour le suivre.

Là, un jeune homme ayant gardé tous les commandements, désire savoir ce qui peut encore lui manquer pour être parfait. « Si vous voulez être parfait, répond le Sauveur, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et puis venez, suivez-moi. »

Or, il avait le droit de prêcher la pauvreté, celui qui, né dans une étable, obligé pendant trente ans de travailler pour vivre, déclarait que les renards ont des tanières, les oiseaux des nids, mais que le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ; celui qui devait mourir nu sur la croix, et qui devait reposer dans un tombeau d'emprunt ; celui enfin qui, pour perpétuer l'exemple et la leçon de pauvreté, devait résider jusqu'à la fin des siècles dans le sacrement de l'Eucharistie, où non content de ne rien posséder, il se fait lui-même la propriété de tous.

CHASTETÉ

Contre la volupté, le simple fidèle trouve un rempart dans le sixième et dans le neuvième commandements, qui, par la prohibition de tout plaisir déréglé et même

du désir coupable, le préservent de tout ce qui peut souiller les sens et dégrader l'âme.

L'Église y ajoute la loi de l'abstinence et du jeûne, pour soumettre la sensualité par quelques privations imposées sur la qualité ou la quantité des aliments.

Mais, par le vœu de chasteté, le religieux se dégage d'un seul coup, autant qu'il est possible ici-bas, de tous les plaisirs de la volupté.

En cela il suit le conseil donné par Jésus-Christ, lorsqu'il déclara que la virginité était préférable au mariage, ajoutant que tous n'entendent pas cette parole : *Non omnes capiunt verbum istud.* (MATTH., XIX, 11.)

Vierge lui-même, et né d'une Mère Vierge, il nous enseigne le dégagement de la vie sensible par ses exemples encore plus que par ses paroles, lorsque, après une suite non interrompue de travaux et de fatigues, se livrant à toutes les souffrances que peuvent inventer la haine et la fureur, il meurt cloué à la croix ; lorsque enfin, sur l'autel, il se constitue notre victime et s'oblige à y demeurer comme dans un état de mort.

OBÉISSANCE

Les trois premiers commandements ordonnent le respect envers Dieu, le quatrième prescrit la soumission aux représentants de l'autorité divine : le simple fidèle y trouve donc un frein à l'esprit d'orgueil et d'indépendance.

Mais par le vœu d'obéissance le religieux, soumettant

à la conduite d'un homme toute son action, sa volonté même et jusqu'à son jugement, se constitue dans un état qui est la contradiction continue de l'orgueil de la vie.

Jésus-Christ conseille la vie d'obéissance, lorsqu'il invite les Apôtres à le suivre.

C'est encore le conseil d'obéissance qu'il adresse au jeune homme dont il a été parlé plus haut, quand, après l'avoir engagé à vendre ses biens, il ajoute : Puis, venez, suivez-moi.

Il joint l'exemple au conseil lorsque, après trente années de soumission à Marie et à Joseph, il s'humilie au point de se faire obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, et même au delà de la mort quand, à la voix du prêtre, il descend sur l'autel pour s'y mettre à la disposition de son ministre.

LES TROIS VŒUX

Résumons. Par la pauvreté le religieux se dégage de la matière, par la chasteté il se dégage de son corps, par l'obéissance il se dégage de lui-même ; par la pauvreté il s'élève au-dessus du monde matériel, par la chasteté il s'élève au-dessus de ses propres sens, par l'obéissance il s'élève au-dessus de lui-même et de ses plus hautes facultés, au-dessus de sa propre volonté et de sa propre raison.

La pratique des trois conseils renferme donc le secret de la liberté la plus entière et de l'élévation la plus sublime.

Pour constituer l'état religieux, l'observation des

conseils ne suffit pas. *État* dit stabilité. L'état religieux suppose la profession par le vœu perpétuel, c'est-à-dire par l'engagement et la promesse d'observer toujours les trois conseils de pauvreté, de chasteté, d'obéissance.

Ce n'est pas encore assez. Pour être valide et irrévocable, une donation doit être acceptée par celui à qui elle est faite. Le vœu étant une promesse faite à Dieu, il doit être ratifié par l'autorité de l'Église, qui représente ici-bas la divine Majesté.

Donc ce qui fait l'essence de l'état religieux, ce sont les trois vœux acceptés par l'Église. Cette condition est commune à tous les ordres religieux.

Mais par l'observation des conseils et des vœux, on peut se proposer diverses fins secondaires qui constituent autant d'ordres différents.

LES TROIS VIES

D'après leur fin spéciale, tous les ordres religieux peuvent se ramener à trois genres de vie : la vie contemplative, la vie active, la vie mixte qui résulte de l'union des deux précédentes.

La vie contemplative s'occupe de Dieu seul. Son exercice principal, et à peu près continu, est la prière.

Telle fut la vie des ermites et des cénobites qui, à l'exemple des saint Paul et des saint Antoine, peuplèrent les solitudes de l'Égypte.

Les religieux du Carmel, de saint Benoît, de saint Bruno, et d'autres encore, sous des formes diverses, continuent les traditions de la vie contemplative.

La vie active se consacre au service du prochain. Son objet, sans doute, est encore Dieu, mais Dieu servi dans les hommes par l'action de la charité fraternelle.

Les uns se dévouent au soulagement des besoins de l'ordre sensible et matériel : tels les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, qui se sacrifiaient pour le service des malades et pour la défense des chrétiens contre les infidèles ; les religieux de la Merci et ceux de la Trinité, qui se consacraient au rachat des captifs ; les frères de saint Jean de Dieu et les filles de saint Vincent de Paul, qui s'adonnent au service des malades.

Les autres s'occupent à former les hommes, sous le rapport intellectuel et moral, par l'enseignement et par l'éducation : tels les frères des Écoles chrétiennes.

On pourrait encore rapporter à la vie active les exercices du ministère ecclésiastique qui ont le prochain pour objet, comme la prédication et la confession. Mais dans ce genre d'action l'homme s'efface et disparait tellement pour laisser la place à Dieu, dont il n'est plus que la voix et l'instrument, qu'il convient de les ranger parmi les actes de la vie mixte.

La vie mixte est à la fois contemplative et active. La contemplation y est représentée par les exercices spirituels, tels que la prière, la méditation, l'office divin, la prédication, l'administration des sacrements ; l'action y est reproduite par certains exercices de l'ordre naturel, mais appliqués aux intérêts surnaturels, comme sont l'étude et l'enseignement en général, l'éducation de la jeunesse, le service des malades, le soulagement des pauvres.

Dans ce genre de vie, le religieux s'occupe tour à

tour de Dieu seul, et des âmes qu'il ramène à Dieu par les exercices de la charité, ou plutôt il est tout entier et à Dieu par la prière, et au prochain par l'action.

Mais, à l'exemple des Apôtres qui se déchargèrent sur les diacres des sollicitudes temporelles de la vie active, il se réserve, autant que possible, pour la prière et pour la prédication : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.* (*Act.*, VI, 4.)

Au ministère de la parole on peut rapporter l'administration des sacrements, et principalement la confession.

Les familles religieuses de saint Dominique, de saint François d'Assise, de saint Ignace, de saint Alphonse de Liguori, appartiennent à la vie mixte.

ÉLECTION

Nous avons indiqué les divers états de vie ; reste à choisir celui qui vous convient et auquel Dieu vous a destiné.

Rappelons d'abord pourquoi il importe de choisir et de ne pas se lancer au hasard dans une carrière quelconque ; nous indiquerons ensuite la marche à suivre pour faire un bon choix.

IMPORTANCE D'UN BON CHOIX

Tous les états honnêtes sont bons ; mais parmi les états honnêtes les uns sont meilleurs que les autres, et ceci à un double point de vue, selon qu'on les envisage en eux-mêmes et absolument, ou selon qu'on les considère relativement à telle ou telle personne en particulier.

En soi et absolument parlant, le meilleur genre de vie, le plus noble, le plus parfait, est celui qui se rapporte le plus directement à la gloire et au service de Dieu, au salut et à la perfection de l'âme.

Relativement à telle personne en particulier, le meil-

leur état et le plus parfait sera celui où, vu les dons de la nature et de la grâce qu'elle a reçus de Dieu, elle pourra rendre plus de gloire à la divine Majesté et mieux assurer le salut de son âme.

L'état le meilleur et le plus parfait en soi n'est pas pour tout individu le meilleur et le plus parfait.

En soi, l'état religieux, et, parmi les divers ordres, celui où l'action du zèle s'unit à la contemplation, est le plus sublime : cet état n'est pas meilleur pour tous.

Dans le monde social, comme dans le monde matériel et comme dans le monde angélique, Dieu a établi des degrés.

En conséquence, il distribue les dons de la nature et de la grâce de telle sorte, que sa gloire et la perfection de chacun résultent de la diversité même des aptitudes et par suite de la variété des fonctions et des rangs.

Le point capital pour chacun est d'être à sa place et d'y accomplir fidèlement son emploi. De là l'importance de ne pas se tromper dans le choix d'un état.

PREMIER MOTIF : LA GLOIRE DE DIEU

L'homme est tenu de rapporter toutes ses actions à une fin digne de lui-même et de son créateur, c'est-à-dire à la gloire et au service de Dieu ; mais l'obligation est bien plus rigoureuse quand il s'agit de l'état de vie qui comprend tout l'ensemble des actions et de la conduite.

Or, pour reprendre une comparaison déjà indiquée, de même que dans le corps humain chaque membre est destiné à une place et à une fonction spéciale en dehors

desquelles il devient inutile, nuisible même au reste du corps, et à lui-même ; ainsi dans la société humaine en général, et spécialement dans l'Église, qui est le corps de Jésus-Christ, chaque membre, chaque fidèle doit occuper une place et remplir une fonction déterminée par l'Esprit-Saint, qui distribue les rôles selon son bon plaisir : *Dividens singulis prout vult.* (I Cor., XII, 11.)

Personne donc n'a le droit de se placer au hasard ni même à son gré, pas plus qu'il n'appartient au serviteur de se placer et de s'occuper selon son caprice, ou au soldat de prendre un poste ou un grade à sa fantaisie.

C'est au général d'assigner à chaque soldat son rang et son emploi dans l'armée ; c'est au maître d'indiquer au serviteur ce qu'il doit faire dans la maison : ainsi c'est à Dieu de nous assigner à chacun le genre de service qu'il exige de nous pour sa gloire, et j'ajoute : pour la nôtre et pour notre bonheur.

Car dans la répartition des rôles, Dieu ne se propose pas seulement sa gloire, mais aussi notre bonheur ; ou plutôt sa gloire consiste précisément et surtout à nous rendre heureux.

De là un nouveau motif de choisir l'état de vie auquel Dieu nous appelle.

SECOND MOTIF : NOTRE INTÉRÊT PERSONNEL

Il s'agit ici d'un double intérêt : celui de l'éternité, celui du temps : le bonheur éternel, le bonheur temporel ; l'un et l'autre dépendent principalement de l'état de vie que nous choisirons.

Le bonheur éternel d'abord. Voyageur ici-bas, vous allez à la patrie. Plusieurs voies y conduisent ; mais il en est une que Dieu vous a marquée. Sur cette voie sa providence a préparé tous les secours qui vous seront nécessaires et utiles. Il n'en est pas ainsi des autres routes ; vous y rencontrerez des périls pour lesquels Dieu ne vous avait point armé, et vous n'y trouverez pas les secours spéciaux qu'il vous avait réservés.

Le bonheur temporel même est attaché pour vous à l'état que Dieu vous a destiné. Mieux que vous il connaît le limon dont il vous a pétri ; mieux que vous il connaît votre nature, votre tempérament, vos aptitudes, même vos goûts ; mieux que vous il sait ce qui vous convient, à vous tel que vous êtes, avec ce corps que vous avez, avec cette âme, avec cette intelligence, avec cette volonté, avec ce caractère ; mieux que vous, il connaît et les grâces qu'il vous a données et celles qu'il vous prépare, les circonstances difficiles de votre avenir, les personnes et les choses avec lesquelles vous serez en rapport.

Si, par sa science infinie, tout ce qui vous intéresse lui est parfaitement connu, dans sa bonté souveraine il veut votre bien, votre bonheur, même temporel, autant et plus, et surtout mieux que vous.

Ne craignez pas ; Dieu ne vous appelle pas à un état où vous seriez malheureux. Laissez-le faire, il saura vous mettre précisément à votre place. Là, et là seulement, vous serez bien ; partout ailleurs vous serez mal.

MARCHE A SUIVRE POUR FAIRE UN BON CHOIX

Consultez et délibérez. — *Consultez*. Nul n'est bon juge dans sa propre cause. Les sens, les passions, l'imagination nous aveuglent si facilement !

Consulter, d'ailleurs, implique l'aveu d'une certaine infériorité ; c'est donc un acte d'humilité. Or, l'humilité attire la lumière et la faveur divines.

Qui consulter ? direz-vous. — Dieu d'abord : consultez-le dans la prière, dans la méditation, dans la communion.

Consultez-le dans la personne de ses représentants, dont le premier, dans cette sphère, est évidemment le confesseur.

Consultez ensuite des personnes qui vous veuillent du bien, qui vous veuillent par-dessus tout le bien de l'âme, le bien éternel ; des personnes calmes, qui n'obéissent pas au sentiment ou à l'imagination ; des personnes sages, qui mettent le ciel au-dessus de la terre, l'éternel au-dessus du temps, l'âme au-dessus du corps, Dieu au-dessus de tout ; des personnes vertueuses, qui ne soient pas sous l'empire de cette triple concupiscence dont l'ensemble constitue ce monde tant de fois maudit et réprouvé par Jésus-Christ, et pour lequel le Sauveur déclare expressément ne pas vouloir prier.

Cette triple concupiscence, nous l'avons signalée plus haut, est la triple règle qui détermine ordinairement les vocations mondaines. Aussi peut-on affirmer que les gens du monde sont peu aptes à bien conseiller et à

bien juger le choix d'un état, parce qu'à leurs yeux la meilleure condition est celle qui réunit au plus haut degré les richesses, les plaisirs et les honneurs, en d'autres termes, celle qui s'accorde le mieux avec la cupidité, avec la volupté, avec l'orgueil, enfin celle qui contredit le plus ouvertement tout ce que Jésus-Christ a conseillé et qui offre l'assemblage le plus complet de tout ce qu'il a maudit et condamné.

Après tout il s'agit de vous. Il s'agit de votre avenir, de votre sort, pour le temps et pour l'éternité. Personne ici ne peut répondre pour vous, et se faire votre caution. Ce n'est donc pas assez de consulter; à vous de vous décider, et pour cela, après avoir entendu et reçu les conseils, délibérez.

Délibérez. La doctrine et la pratique de l'élection a été parfaitement présentée par saint Ignace dans le livre des Exercices spirituels. Indiquons-la en peu de mots.

PRINCIPE FONDAMENTAL

Dans le choix d'un état de vie proposez-vous d'abord et uniquement votre fin dernière, savoir : le service de Dieu et le salut de votre âme.

Ne dites pas : Je veux prendre tel état; une fois que j'y serai engagé, je verrai comment j'y pourrai servir Dieu et sauver mon âme; mais dites : Je veux servir Dieu et sauver mon âme; il me faut donc chercher parmi les divers genres de vie celui où il me sera plus facile de remplir cette double obligation, dont la première constitue un devoir de justice envers Dieu, mon

Seigneur et mon Maître, et la seconde, une nécessité d'intérêt personnel et capital.

TEMPS DE L'ÉLECTION

On peut distinguer trois temps, ou, si l'on veut, trois circonstances favorables à un bon choix.

Le premier temps est celui où Dieu se chargeant, pour ainsi dire, de l'élection et nous déchargeant des soucis et des angoisses de la délibération, s'adresse directement à la volonté par un appel ou un ordre clair et précis.

Telle fut la vocation des Apôtres, de saint Matthieu, par exemple, à qui Jésus dit expressément : Venez, suivez-moi.

Telle encore la vocation de quelques saints, comme saint Louis de Gonzague et saint Stanislas, qui reçurent de Marie l'ordre formel d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

Dans ces circonstances il n'y a pas à délibérer. Dieu a parlé, obéissez. L'essentiel est de se prémunir contre toute illusion, et de s'assurer qu'en effet Dieu a parlé.

Le second temps est celui où Dieu éclaire l'entendement par des lumières qui ne permettent pas le doute.

Ces illuminations intellectuelles sont ordinairement accompagnées d'un sentiment de consolation spirituelle qui attire la volonté et qui captive le cœur.

A la seule pensée de l'état que vous propose la grâce, votre âme se sent comme dégagée de la terre et des

sens, comme élevée jusqu'à Dieu par une foi plus vive, par une espérance plus hardie, par une charité plus ardente.

Vous ressentez un désir plus sérieux de la perfection, et vous éprouvez une paix profonde et comme une assurance de salut.

En même temps vous vous trouvez animé d'un zèle à la fois plus pur et plus vif pour la gloire et le service de Dieu.

Ces lumières et ces ardeurs se renouvellent surtout aux jours de communion, pendant la prière et généralement aux jours où la conscience vous rend le témoignage que vous êtes bien avec Dieu. L'état de vie auquel vous êtes porté en ces temps-là, vous est montré par l'Esprit-Saint.

Au contraire, lorsque vous repoussez l'idée de cet état, ou que vous vous en proposez un autre, votre âme se trouble ; il vous semble que vous êtes comme isolé de Dieu.

En outre, l'éloignement que vous éprouvez pour tel état, et la propension que vous ressentez pour tel autre, se rencontrent le plus souvent avec les époques où vous êtes sous l'empire des impressions et des espérances mondaines, sous le charme des joies et des plaisirs sensibles.

A ces signes reconnaissez l'esprit mauvais. C'est lui qui vous détourne de cette profession dont la seule pensée vous reportait à Dieu ; c'est lui qui vous invite à ce genre de vie dont l'attrait suffit pour vous faire oublier Dieu et vous en séparer. Défiez-vous.

Le troisième temps est celui où l'âme se sent dans le calme et dans un certain équilibre qui lui permet de bien user de toutes ses puissances naturelles.

Vous n'avez alors qu'une chose en vue : la gloire de Dieu et le salut de votre âme ; et si plusieurs genres de vie s'offrent à votre pensée, vous n'en voulez, vous n'en désirez, vous n'en cherchez qu'un seul : celui où vous serez le plus assuré de servir Dieu et de vous sauver vous-même.

Dans cette disposition d'esprit et de cœur, vous pouvez, avec une sainte confiance, procéder à l'élection, en consultant simultanément la raison et la foi.

PRATIQUE DE L'ÉLECTION

On peut, avec saint Ignace, la réduire à six points.

I. Proposez-vous l'objet sur lequel vous devez délibérer, savoir : l'état de vie que vous cherchez.

II. Sauf la gloire de Dieu et le salut de votre âme, soyez indifférent pour tout le reste.

III. Demandez la lumière pour connaître ce que Dieu veut de vous, et la force de le vouloir vous-même.

IV. Pesez les avantages et les inconvénients que vous offre cet état pour le service de Dieu et pour votre salut.

V. Décidez-vous d'après la raison et la foi, et non d'après les sens et l'imagination.

VI. Offrez à Dieu votre élection et priez-le de la confirmer.

Puis vérifiez le résultat de cette première délibération au moyen des trois suppositions que voici :

I. Supposez un inconnu auquel vous ne souhaitez que du bien. S'il se trouvait dans la même situation que vous, quel parti lui conseilleriez-vous ? Souvent, quand il s'agit d'autrui, nous sommes plus clairvoyants que pour nous-mêmes.

II. Supposez que vous êtes à l'article de la mort : quel état de vie voudriez-vous avoir embrassé ?

III. Supposez-vous en présence du souverain Juge : quel choix voudriez-vous avoir fait ?

Suivez le parti que vous conseilleriez à un autre ; prenez l'état que, à l'heure de la mort, vous voudriez avoir embrassé ; choisissez le genre de vie que, au jour du jugement, vous voudriez avoir mené.

N'oubliez pas surtout cette règle capitale : plus on se détache des sens et de soi-même, plus on est assuré de faire un bon choix.

OBSERVATION IMPORTANTE

Enfin, si vous êtes appelé à la perfection, au sacerdoce, par exemple, ou à la vie religieuse, n'exigez pas des signes extraordinaires. Dieu ne les doit à personne. C'est beaucoup déjà, c'est infiniment plus que vous ne méritez, qu'il daigne vous choisir et vous élever si haut.

Roi des rois, Dieu n'admet pas d'esclaves dans sa garde d'honneur, il n'y souffre que des âmes grandes, généreuses, libres, qui sachent et qui osent se décider par elles-mêmes : il n'y accepte que des rois.

N'attendez donc pas qu'il vous prenne, comme par la main, pour vous contraindre à le servir. Il vous invite, il ne vous force pas : *Si vis perfectus esse, Si vous voulez*

être parfait : à vous de vouloir, puis d'agir en conséquence.

Ici encore les enfants de ténèbres sont plus avisés que les fils de la lumière. Considérez l'homme du monde, l'avare, l'ambitieux. Une bonne affaire se présente, une haute place est vacante. Attendront-ils que le succès soit garanti par des signes évidents? L'espérance suffit pour les déterminer à tout oser.

Quel risque, au reste, courez-vous à essayer? Dans l'état ecclésiastique et dans l'état religieux vous rencontrerez des guides éclairés et sincères, jaloux de l'honneur de leur profession et surtout de la gloire de Dieu.

Sachant qu'il n'est pas de pire fléau pour le sacerdoce et pour la religion qu'un prêtre ou un religieux sans vocation, ils seront les premiers à vous avertir, dès qu'ils auront reconnu que vous n'êtes pas appelé, et au besoin ils vous obligeront en conscience à vous retirer.

Mais, direz-vous, si après un premier pas je recule, si j'entre au noviciat ou au séminaire pour en sortir, je me déshonore, et aux yeux de tous je passerai pour un lâche déserteur. Jésus-Christ d'ailleurs a déclaré que celui qui met la main à la charrue et qui ensuite regarde en arrière, n'est pas digne de lui et n'entrera pas au ciel.

Rassurez-vous. Le déshonneur n'atteint que celui qui déserte le poste où il a été placé par le général. Cet indigne et lâche soldat mérite, en effet, d'être passé par les armes.

C'est un crime et une honte de quitter son rang et

d'abandonner son drapeau au jour de la bataille ; mais c'est un acte de vertu, et de vertu héroïque, de se présenter pour une mission difficile. Si alors vous n'êtes pas accepté par le chef, votre honneur demeure sauf, et le mérite de votre dévouement reste intact.

Courage donc ! Quand il va de la gloire de Dieu, du salut de votre âme, rougissez d'être moins hardi et moins généreux que ne le sont les hommes du monde, lorsqu'il est question de la gloire et du service d'un roi de la terre, d'un intérêt d'honneur humain ou d'une affaire d'argent.

Osez demander à Dieu la grâce et la gloire de faire et de souffrir pour son service. Ne craignez pas : il ne vous accordera que ce qui vous convient pour l'éternité et même pour le temps ; jamais vous n'aurez à vous repentir d'être trop hardi, trop confiant, trop libéral envers celui qui est la majesté, la puissance et la bonté infinie.

Parlant de ceux qui voudraient qu'un ange du ciel vînt les assurer de leur vocation à l'état religieux, saint Ignace disait que « l'intervention angélique serait plutôt nécessaire pour rester dans le monde avec la certitude de s'y sauver, que pour en sortir.

« Car dans le monde autant les dangers sont graves et multipliés, autant les secours sont difficiles et rares, tandis qu'en religion il est aisé non seulement de se sauver, mais de devenir un saint, parce que l'on n'y tombe jamais dans une faute grave, ou que, du moins, on s'y relève aussitôt.

« S'il fallait demander à Dieu des miracles comme signes de vocation, il faudrait en demander de plus

nombreux et de plus évidents pour s'en tenir aux commandements que pour observer les conseils. »

Ce qui vient d'être dit sur l'élection, sur son importance et sa pratique, doit s'appliquer à toutes les entreprises et œuvres que peut suggérer le zèle pour la gloire de Dieu, pour le salut des âmes ou pour la perfection personnelle.

LA VIE PUBLIQUE

DE

NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

AVERTISSEMENT

Lisez d'abord dans l'Évangile les pages que vous désirez méditer.

Puis vous lirez ici celles qui correspondent au texte évangélique.

Cette lecture sera la préparation de la méditation.

Nous reproduisons ici le portrait de Jésus-Christ d'après le proconsul Lentulus. Il pourra servir de prélude général pour aider à la contemplation de la personne du Sauveur durant le cours des méditations sur sa vie publique.

PORTRAIT DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Lettre du Proconsul Lentulus, gouverneur de la Judée, au Sénat romain, extraite par saint Antonin des Annales des Romains, écrites par Eutrope.

Il a paru dans ces temps et il existe encore un homme, si on peut l'appeler homme, qui fait des œuvres merveilleuses. Les peuples disent qu'il est le prophète de la vérité, et ses disciples l'appellent Fils de Dieu. Il ressuscite les morts et guérit toutes sortes de maladies par sa parole ou par le toucher.

C'est un homme d'une belle et riche taille, sans être beaucoup au-dessus du médiocre. Son visage est si vénérable que ceux qui le regardent sont portés à l'aimer et à le craindre. Ses cheveux sont de la couleur d'une noisette bien mûre. Ils sont plats jusqu'aux oreilles ; mais depuis les oreilles jusqu'à l'extrémité ils sont bouclés et crépus. Ils tirent un peu sur la couleur de la cire, et sont fort luisants. Ils flottent avec beaucoup de grâce sur ses épaules et sont partagés au milieu de la tête à la manière des Nazaréens.

Il a le front uni et très serein. Sa face est sans ride ni tache et d'une rougeur qui l'embellit extrêmement. Il a le nez et la bouche très bien faits. Sa barbe est fournie et forte et n'a jamais été coupée. Elle est de la couleur de ses cheveux, pas trop longue, et partagée au milieu en forme de fourche.

Son regard est simple et grave. Ses yeux tirent sur le vert et ils sont brillants et clairs. Il est terrible en ses répréhensions, doux et aimable en ses avertissements. Il est joyeux et conserve toujours la gravité. On ne l'a jamais vu rire, mais souvent pleurer.

Il est, dans la tenue de son corps, droit et bien composé, ayant les mains et les bras et toute sa personne très agréable à voir.

Il est grave dans sa conversation, mais il parle lentement et avec modestie.

Enfin, c'est un homme qui, par sa beauté et ses perfections, surpasse les autres hommes.

LA VIE PUBLIQUE

DE

NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

D'APRÈS SAINT MATTHIEU

LE PRÉCURSEUR (III, 1)

Le sujet de la prédication en général, et par conséquent le sujet habituel de la méditation, peut se réduire à ces deux points : la pénitence et le règne de Jésus-Christ : *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum.* Faites pénitence, car le royaume des cieux approche.

Pénitence : tel est l'objet de la première semaine des Exercices de saint Ignace.

Règne de Jésus-Christ : tel est l'objet des trois dernières semaines.

Ces deux points résument tout l'Évangile, toute la prédication du Précurseur, toute la prédication du Sauveur, toute la prédication des Apôtres.

La pénitence d'abord. Voulez-vous que Jésus entre dans votre cœur, voulez-vous qu'il y établisse son

règne, qu'il en fasse le royaume du ciel, commencez par expulser son ennemi.

Cet ennemi, c'est le démon, qui par le péché a usurpé l'empire sur votre cœur et qui en a fait un enfer. Chassez-le par le repentir : *Pœnitentiam agite.*

Aspirez-vous à étendre le règne de Jésus sur tous les cœurs, prêchez la pénitence.

Mais avant de travailler à établir le règne du Sauveur dans les cœurs de vos frères, établissez-le dans le vôtre : vous-même, d'abord, faites pénitence.

Vivez au désert : *Venit Joannes prædicans in deserto.* Séparez-vous du monde. Si vous ne pouvez pas, comme Jean, vous retirer dans la solitude et vous séparer corporellement des hommes du monde, séparez-vous-en du moins par l'esprit et par la pensée, par le cœur et par l'affection.

Séparez-vous de l'esprit du monde, de ses idées, de ses maximes, de ses passions, de ses inclinations, de ses mœurs.

Méprisez ce qu'il estime, blâmez ce qu'il loue, haïssez ce qu'il aime, fuyez ce qu'il cherche : savoir les richesses, les plaisirs, les honneurs.

Par là vous vous ferez, même au milieu du monde, une solitude réelle ; comme Jean, vous vivrez au désert, et vous aurez le droit de prêcher la pénitence et de condamner le monde, ses maximes et ses exemples.

Vivez durement. Si vous ne pouvez pas, comme Jean, vous contenter pour vêtement d'un rude cilice, et pour aliment de quelques sauterelles et d'un peu de miel sauvage, sachez du moins vous contenter d'une nourri-

ture sobre et d'un habillement modeste et même sévère.

Alors il vous sera permis de tonner contre la sensualité, contre la bonne chère, contre le luxe et la mollesse.

Soyez humble : *Vox* CLAMANTIS. Reconnaissez que vous êtes simplement une voix, contentez-vous d'être l'écho du Verbe : *Vox* CLAMANTIS.

Seul le Verbe parle assez haut pour dominer le bruit des opinions et le tumulte des passions dont le cliquetis et le conflit font du monde une Babel et une confusion perpétuelle.

Seul le Verbe est la lumière qui éclaire les intelligences, la flamme qui embrase les volontés : bornez-vous à en être le reflet et le rayon.

Demeurez au désert : *Vox clamantis in* DESERTO.

Ne cherchez pas les honneurs; ne courez pas après la popularité.

Restez dans votre cellule, dans votre emploi : soyez tout entier à la prière, à la méditation, au travail, à l'étude.

Celui qui se répand dans le monde, celui qui voit tout, qui écoute tout, qui sait tout et qui dit tout ce qu'il a vu, entendu et appris dans ses relations avec les hommes du monde, devient l'écho et le reflet du monde, de l'esprit du monde, des idées et des jugements du monde.

Lui aussi sera la voix de celui qui crie : *Vox clamantis*, il sera la voix de l'opinion et de l'erreur, la voix de la passion et du vice, la voix de la multitude, la voix du nombre, la voix et l'écho des insensés et des méchants

dont se compose trop souvent la majorité dans le monde.

Si donc vous voulez être la voix de Dieu, la voix du Verbe, séparez-vous du monde par l'esprit et par le cœur.

LA PRÉDICATION DE JEAN (III, 5)

Tunc exibat ad eum Jerosolyma et omnis Judæa. Jean ne sort pas de son désert, et voici que Jérusalem, la capitale, les grands eux-mêmes viennent à lui, voici que bientôt toute la Judée, tout le peuple accourt au désert pour l'entendre.

Jean cependant ne ménageait pas la vérité : il la prêchait tout haut et tout entière.

Il ne ménageait pas les personnes. Sa parole était sévère, dure, menaçante pour les grands, pour les puissants, pour les maîtres de l'opinion.

Les pharisiens et les sadducéens étaient les docteurs du peuple.

Les premiers posaient comme modèles d'une vertu austère.

Les seconds étaient les *esprits forts* du temps, les *libres penseurs* de l'époque.

Ces hommes-là devaient, ce semble, être respectés, flattés, ou du moins ménagés avec une habile condescendance.

Jean, l'homme du désert, le prédicateur sauvage, ne les a pas plus tôt reconnus dans la foule qu'il leur jette brusquement cette rude apostrophe : Race de vipères, *progenies viperarum.*

Pas de conciliation, pas de transaction, pas de concessions avec les sophistes, avec les séducteurs, avec les empoisonneurs des âmes, avec la race de vipères.

Démasquez cet homme qui s'insinue comme le serpent ; forcez-le à se trahir lui-même par la fureur de ses sifflements.

De deux choses l'une : ou bien se voyant reconnu et découvert le séducteur se taira, ou même se convertira, et alors son silence remplacera le scandale de sa parole, ou son repentir réparera le scandale déjà donné ; ou bien poussé à bout par la verte franchise de votre langage, il s'emportera jusqu'à la rage, et alors dévoilant sa malice il n'empoisonnera plus que ceux qui voudront s'approcher et se faire mordre.

Après avoir prêché la pénitence, après avoir préparé les âmes par l'expulsion de l'erreur et du vice, Jean annonce Jésus-Christ comme Sauveur et comme juge.

Comme Sauveur, Jésus donnera un baptême qui purifiera et vivifiera : *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni.*

Le feu figure l'amour, la charité pure et ardente dont l'Esprit-Saint est le principe.

Comme l'indique son nom, l'Esprit-Saint, *Spiritus,* est le souffle qui allume, qui entretient, qui développe, qui pousse et répand les flammes de la charité.

Comme juge, Jésus tient le van à la main. Il vannera son aire, son Église. Il recueillera le bon grain dans le grenier du ciel, il jettera la paille au feu dans les abîmes de l'enfer.

Prévenez cette opération finale et décisive, et, par un examen sévère et constant de votre âme, séparez et

rejetez chaque jour la paille, les fautes, les défauts que vous y découvrez.

Lorsque vous considérez Jésus-Christ, ne séparez pas le Sauveur et le Juge. Le premier titre vous rappellera sa miséricorde et vous inspirera la confiance ; le second vous rappellera sa justice et vous pénétrera d'une crainte salutaire.

LE BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST (III, 13)

Pour se préparer à la prédication du royaume des cieux et du règne de Dieu, c'est-à-dire de son propre règne, Jésus s'humilie. Il se confond avec le vulgaire et avec le vulgaire pécheur. Mais précisément à l'instant où il s'humilie, Dieu le Père le glorifie et le reconnaît pour son fils.

La dignité, l'autorité, la réputation sont nécessaires pour exercer sur les hommes une salutaire influence. Mais le vrai secret de l'influence est dans l'humilité.

Les hommes eux-mêmes exaltent celui qui s'humilie. Ils se plaisent à distinguer le mérite qui se cache.

Lors même que, secondant votre humilité, la jalousie parviendrait pendant un temps à vous tenir confondu dans la foule, ne craignez rien pour les œuvres que le vrai zèle a pu vous inspirer.

Dieu saura vous distinguer au sein même de l'humiliation et de l'obscurité. Et au moment où l'intérêt de votre œuvre le demandera, il saura vous révéler et vous signaler.

Mais pourquoi ici cette manifestation de la Trinité tout entière ?

L'œuvre de Jésus, c'est l'Évangile, l'annonce du règne de Dieu, en un mot, c'est l'Église.

L'Église est la société des hommes avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; c'est la société humaine introduite au sein de la société divine.

Le point de départ doit répondre au terme de l'arrivée, le début doit répondre à la fin. La Trinité doit être le principe et la fin de l'œuvre de Jésus-Christ, et de toute œuvre chrétienne.

La prédication de Jésus-Christ s'ouvrira donc au nom de la Trinité qui se manifeste, après son baptême, par la voix du *Père* reconnaissant en lui son *Fils* bien-aimé, et par la descente de l'*Esprit-Saint* sous l'aspect d'une colombe.

La prédication de Jésus-Christ se fermera par l'envoi des Apôtres recevant l'ordre d'enseigner et de baptiser les nations au nom du *Père* et du *Fils* et du *Saint-Esprit*.

Commencez et finissez toutes vos journées, toutes vos actions, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Ne vivez pas seulement selon la raison, vivez selon la foi. Ne vous arrêtez pas dans l'ordre naturel et purement humain ; vous êtes appelé à l'ordre surnaturel, vous y avez été élevé par le Baptême. Ne descendez pas de cette hauteur, demeurez-y. Vivez avec le Père, avec le Fils et avec le Saint-Esprit.

LE JEUNE ET LA TENTATION (IV, 1)

Par son exemple Jésus redit la même leçon que son Précurseur. Redisons-le donc nous aussi : la préparation aux œuvres de zèle demande la solitude et la mortification.

La solitude : séparez-vous du monde, de ses idées, de ses passions. Sinon, de quel droit les condamnerez-vous ?

La mortification, le jeûne : menez une vie réglée, sévère, pénitente. Sinon le monde vous séduira par les attraits de la vie sensuelle.

Attendez-vous à la tentation. Jésus lui-même a été tenté : qui ne le sera pas ?

Jésus a été tenté au désert. Où se retirer pour échapper à la tentation ?

Jésus a été tenté après un jeûne absolu de quarante jours. Quelle pénitence pourra vous mettre à l'abri de la tentation ? Que serait-ce si vous viviez au gré des sens ?

Satan suit contre Jésus-Christ le plan qui lui a si bien réussi contre nos premiers parents.

Il commence l'attaque par la sensualité : « Dites que ces pierres deviennent du pain. »

Comme Jésus, aux plaisirs et aux besoins du corps opposons les besoins et les plaisirs de l'âme. L'âme aussi réclame son aliment.

Composé d'une âme et d'un corps l'homme a encore plus besoin de vérité que de pain : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.*

La méditation de la parole de Dieu est pour l'âme ce qu'est pour le corps la manducation du pain.

Satan a compris qu'il se trouve en présence d'un homme fort et magnanime. Il essaie de surprendre par les élans de l'orgueil celui qu'il n'a pu séduire par les attraits des sens.

Ce sera, sous une autre forme, une répétition de l'*eritis sicut dii* de la Genèse. Satan donc transporte Jésus sur le sommet du temple, et il l'invite à se précipiter de cette hauteur, lui rappelant que l'assistance des anges lui est assurée.

Défions-nous de l'extraordinaire. Dieu n'a point promis le secours de ses anges à ceux qui, sans nécessité, se jettent dans le péril.

Nous n'obtiendrons pas la grâce sans la prière, nous ne réussirons pas dans nos entreprises sans le travail de la préparation. Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.

Malgré ce nouvel échec Satan ne se déconcerte pas. Rassemblant dans une seule tentation et les séductions des sens et les séductions de l'esprit, il transporte Jésus sur une haute montagne d'où il lui découvre tous les royaumes de ce monde et toute leur gloire : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Tout cela je te le donnerai, si tombant à mes pieds, tu consens à m'adorer.

Mais Jésus, sans s'émouvoir, lui répond froidement : Va, Satan ; car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul.

Soyons humbles devant Dieu, nous serons moins souples et plus libres devant les hommes.

Parlons haut et ferme au tentateur, que ce tentateur

soit Satan lui-même, ou quelqu'un de ses agents humains.

Le démon et le monde promettent ce qu'ils ne peuvent ni ne veulent donner. Ils promettent la puissance et la gloire. Ils ne les ont pas. Comment les donneraient-ils ? Dieu seul se réserve la puissance et la gloire.

Mais fût-il vrai que le démon et que le monde sont les maîtres de la puissance et de la gloire, ils ne la donneront pas à celui qui tombe à leurs pieds.

Satan et le mondain sont les premiers à mépriser ceux qui ne les méprisent pas eux-mêmes. Dans celui qui se prosterne à leurs pieds, ils ne voient qu'un esclave. Ce n'est pour eux qu'un instrument et un jouet que l'on brise quand il ne peut plus servir.

Rappelez-vous tous ces hommes qui, depuis un siècle, se sont livrés corps et âme à la Franc-maçonnerie, et que la Franc-maçonnerie brise les uns après les autres dès qu'ils sont usés.

Vaincu sur toute la ligne Satan se retire, et les anges du ciel viennent servir le glorieux vainqueur.

Méprisez Satan, méprisez le monde. Les anges, les bons anges, les anges de Dieu se montreront alors, et quand vous aurez vaillamment combattu, ils vous serviront, et ne vous laisseront manquer de rien.

PREMIÈRE PRÉDICATION DE JÉSUS-CHRIST
(IV, 13)

Pénitence et royaume des cieux, tel est le thème de la prédication de Jésus ; ce fut le thème de Jean-Baptiste ; ce sera celui des Apôtres ; ce doit être le nôtre.

Pénitence : Repentez-vous de vos péchés, expiez-les et réparez-les. Alors vous entrerez dans le royaume des cieux, dans la grâce de Dieu, dans la gloire ; alors vous serez introduit dans la société du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Pénitence : Dégagez-vous de la terre et de ses richesses, de la chair et de ses voluptés, du monde et de ses honneurs ; alors vous serez libre, indépendant, roi, vous serez céleste ; alors Jésus règnera en vous, sur votre esprit par la foi, sur votre cœur par la charité : vous serez dans le royaume des cieux.

En ce temps-ci, à la vue du monde tel qu'il est, en présence de l'impiété qui domine, de l'indifférence qui se moque, de l'inertie qui paralyse, vous êtes saisi par le découragement.

C'était bien pis encore au moment où Jésus-Christ parut. Tous les peuples alors étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Dans les *ténèbres,* dans l'ignorance ; à l'*ombre de la mort,* dans le vice et le péché.

Ils y étaient *assis :* ils s'y tenaient tranquilles, ils s'y reposaient, ils s'y trouvaient bien.

A cette vue Jésus ne se décourage pas. Seul, d'abord, il entreprend la conversion d'un monde qui était entièrement et universellement perdu.

Il ne débute pas par des ménagements, il ne cherche pas à attirer, à capter, à gagner par des amusements, par des douceurs sensibles. Son premier mot sera la vérité, et la vérité dans toute sa franchise, dans toute sa rudesse.

Exinde cœpit Jesus prædicare et dicere : Pœnitentiam

agite. Pénitence : c'était leur dire : Vous êtes pécheurs, vous êtes méchants, c'est pour cela que vous êtes malheureux. Repentez-vous donc : voilà pour le passé ; expiez et réparez : voilà pour l'avenir.

Ce mot, dit-on, serait mal reçu aujourd'hui ! — Le monde aujourd'hui serait donc pire qu'il ne l'était au moment où Jésus commença ses prédications ? Mais alors la pénitence serait aujourd'hui plus nécessaire encore qu'elle ne l'était en ce temps-là.

De nos jours on emploie un mot plus doux et plus vague. On prêche l'*ordre*, on vante les hommes d'*ordre*. J'y consens, prêchons l'*ordre*, soyons hommes d'*ordre*.

Mais l'ordre, pour le pécheur, c'est la pénitence, seul moyen pour en finir avec le désordre qui est le péché, seul moyen pour réparer le désordre qui est le péché.

Mais l'ordre, c'est le royaume des cieux, l'ordre, c'est l'observation de la loi de Dieu, c'est la royauté de Dieu reconnue, respectée, obéie.

Hors de là, il n'est que désordre ; hors de là, c'est l'homme s'imposant à l'homme, c'est l'homme se soumettant à l'homme, le fort écrasant le faible, le faible écrasé par le fort, ou bien l'homme luttant contre l'homme ; c'est l'homme n'obéissant qu'à lui-même, l'homme se gouvernant lui-même ; c'est, en trois mots : la tyrannie d'une part et la servitude de l'autre, ou bien l'anarchie, la division, la guerre, le désordre, l'enfer anticipé, cet enfer *ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat*.

Si la génération actuelle en est là, il n'est qu'un moyen de la sauver, c'est de lui redire les deux mots que Jésus

ne cessait de répéter à une génération pire que la nôtre : Pénitence et royauté divine.

Telle est la double condition de l'ordre, telle est la double condition du salut, pour les sociétés aussi bien que pour les particuliers.

Voilà ce que Jésus prêchait et l'on peut dire qu'il ne prêchait que cela ; et à qui ? à une nation dégradée et corrompue autant que la nôtre ; à un peuple qui avait, lui aussi, abusé des grâces les plus insignes.

Voilà ce que Jésus faisait redire par ses Apôtres aux nations païennes, à des hommes non moins orgueilleux et non moins corrompus que ceux de notre âge.

Voilà ce que le prêtre doit répéter du haut de la chaire ; voilà ce que tout chrétien doit redire partout et sans cesse, et à l'exemple de Jésus-Christ, jusque dans les simples conversations.

VOCATION DES PREMIERS APOTRES (IV, 18)

Jésus-Christ commence seul, mais il cherche des hommes pour les associer à son œuvre. Les premiers qu'il rencontre seront de modestes pêcheurs, Pierre et André d'abord, puis Jacques et Jean.

Associons-nous pour faire le bien, pour glorifier Dieu, pour assurer notre salut, pour travailler à la gloire de Dieu et au salut du prochain.

Si les grands, si les puissants, si les riches, si les savants sont sourds à notre appel, appelons les petits, les pauvres, les simples : allons au peuple.

L'œuvre de Dieu demande l'indépendance et la liberté. Dégagez-vous des filets et des réseaux de ce monde ;

dégagez-vous de la soilicitude des affaires, de l'embarras des richesses, des attaches de la famille : *Relictis retibus et patre secuti sunt eum.*

Et où le suivront-ils? *Et circuibat Jesus tòtam Galilæam.* Jésus ne connaît pas le repos, il va de tous côtés : *Circuibat;* prêchant toujours et annonçant son règne : *Prædicans evangelium regni.*

LES GUÉRISONS (IV, 23)

Pour établir le règne de Jésus, soit en nous-même, soit dans les autres, commençons par guérir toute langueur et toute infirmité : *Sanans omnem languorem et omnem infirmitatem :* langueur dans la prière, langueur dans le travail, langueur dans l'accomplissement du devoir ; infirmité, faiblesse, hésitation, incertitude dans la doctrine et dans la conduite, dans les principes et dans les résolutions, dans l'intelligence et dans la volonté.

Chassons le démon qui par le péché règne dans les âmes, guérissons les lunatiques et les paralytiques.

Guérissons les lunatiques : fixons l'inconstance de ces hommes qui changent avec la lune, avec l'opinion, avec la passion, avec la multitude.

Rendons la force et le mouvement aux paralytiques : à ceux qui ne peuvent agir, paralysés qu'ils sont, les uns par le respect humain, les autres par l'égoïsme.

Mais revenons au sens littéral. Les miracles de Jésus sont autant de bienfaits dans l'ordre sensible.

Apprenons que pour ramener les hommes à Dieu et à l'Église, il faut les attirer par des services de ce genre.

Le peuple, l'homme en général, se laisse prendre par les sens. Gagnons les cœurs par des bienfaits sensibles, les esprits seront facilement gagnés.

Alors le peuple nous suivra ; nous l'amènerons à l'Église et à Jésus. Et le règne de Jésus par l'Église sera le royaume des cieux anticipé sur la terre.

LES BÉATITUDES (V, 1)

Attiré par les miracles et par les bienfaits du Sauveur, le peuple se presse sur ses pas. A la vue de cette foule, Jésus monte sur la hauteur : *Videns autem Jesus turbas ascendit in montem.*

Si nous voulons bien penser, bien juger et bien dire, si nous voulons entendre Jésus, élevons-nous au-dessus de la foule, au-dessus des bruits de l'opinion et de la passion.

Et cum sedisset. Jésus s'assied. Avant de parler, avant d'enseigner, posons-nous, établissons-nous dans le calme, dans la dignité.

Accesserunt ad eum discipuli ejus. Ses disciples s'approchèrent de lui. Jésus nous prévient par des bienfaits, il nous attire par sa grâce, puis il attend que par le bon usage de notre liberté, nous correspondions à ses avances.

Ne mendiez pas la popularité, ne cherchez pas les hommes. Prévenez-les par les services que vous pouvez leur rendre, et puis attendez.

Et aperiens os suum docebat eos dicens. Et ouvrant la bouche il les instruisait, disant.

Quel calme ! quelle gravité ! quelle dignité ! Voici le

premier discours que Jésus adresse à un nombreux auditoire. Jusqu'ici ce n'était que des entretiens particuliers. Enfin, il ouvre la bouche et il va proposer ce qu'on appellerait aujourd'hui le programme de sa mission et de sa doctrine : *Et docebat eos.*

Quel sera le premier mot qui sortira de ses lèvres ? La foule est dans le silence et dans l'attente. Quelle solennité et à la fois quelle simplicité.

Cette première parole répondra au besoin le plus pressant du cœur de l'homme : *Beati*, Bienheureux ! Le bonheur, cet unique objet de tous nos vœux, de toutes nos tendances, le bonheur, où est-il ? Quels sont les heureux ?

Hélas ! pour le mondain chaque parole de Jésus sera un paradoxe. Chacune des béatitudes qu'il propose est une contradiction de ce que le monde aime et admire.

Pliez-vous, dit-on, aux idées du siècle, prêtez-vous à ses exigences, accommodez-vous à son esprit.

Jésus fait tout le contraire. Dès le début, dès le second mot de son premier discours, il heurte toutes les idées reçues, toutes les idées dominantes. Il oppose directement et sans détour son esprit à l'esprit du siècle : *Beati pauperes*, Bienheureux les pauvres.

A l'exemple du Maître, que notre parole et surtout notre conduite soit une contradiction formelle et perpétuelle de l'esprit du monde, et de ce qu'il appelle ses idées et ses principes.

Beati, Bienheureux : ce mot exprime l'idée, la note dominante de ce premier discours qui, lui-même, donne le ton à l'Évangile tout entier, à la *bonne nouvelle* que Jésus vient apporter au monde.

Les huit béatitudes sont comme autant de degrés par lesquels l'homme s'élève au bonheur parfait. La connexion et la gradation y sont admirables.

Premier degré : la pauvreté. Elle élève au-dessus de la terre et de tous les biens terrestres, elle assure une indépendance souveraine, une royauté céleste : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Mais la pauvreté attire souvent le mépris et l'injure ; donc.

Second degré : la douceur. Elle élève au-dessus des mépris et des injures; elle assure la souveraineté, l'empire, même sur la terre. Tout cède à la douceur.

Machiavel a dit : Le monde appartient aux esprits froids. Il y a du vrai dans cette maxime. Le calme, la possession de soi-même, donne la possession de l'univers. L'homme doux peut dire avec l'Auguste de Corneille : Je suis maître de moi comme de l'univers. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

Il semble cependant que tous les maux doivent fondre sur l'homme pauvre et doux : en raison de sa pauvreté, il ne peut se défendre ; en raison de sa douceur, il ne veut pas se défendre.

Le troisième degré offre donc les larmes. Les larmes purifient et achèvent de dégager l'âme de tout ce qui est terrestre et sensible. Le cœur alors s'attache à Dieu seul, et un seul désir le remplit et le dévore.

Quatrième degré : la faim et la soif de la justice. Cette faim et cette soif seront rassasiées. Finalement, le droit seul restera. Toute injustice sera condamnée et avec l'injustice l'injuste lui-même sera livré à une faim et à une soif qui jamais ne seront rassasiées. Or,

le désir de la justice enfante la compassion pour les victimes de l'injustice.

Cinquième degré : la miséricorde ou le dévouement au soulagement des malheureux. Travaillez à délivrer du mal ceux qui souffrent : délivrez les intelligences du mal de l'erreur, les volontés du mal du vice, les âmes du mal du péché ; délivrez les corps de toutes les misères que vous pouvez adoucir.

Dieu regarde comme fait à lui-même le moindre service rendu aux siens. Il ne peut se laisser vaincre en générosité ; il se montrera miséricordieux à votre égard, il vous délivrera vous-même de toutes vos misères. Par cette délivrance vous parviendrez plus haut.

Sixième degré : la pureté du cœur. C'est du cœur, siège des affections et des aversions, que s'élèvent ces émotions, ces agitations qui troublent l'intelligence, ces nuages qui obscurcissent la raison et qui ne permettent pas à l'œil de l'âme de voir la vérité.

Si le cœur est pur, l'esprit le sera, et son regard, plus perçant que celui de l'aigle, traversera les nuages et montera jusqu'à Dieu.

Voir Dieu, c'est le posséder, c'est en jouir. Dieu, pur esprit, ne peut être perçu et possédé que par l'esprit, dont l'acte est de voir. Posséder Dieu, c'est posséder le bien suprême.

Par la vue de Dieu l'âme s'unit et s'assimile au bien suprême : *Similes ei erimus quoniam videbimus eum sicuti est* (Jo., III, 2.) Cette vision est donc le bonheur et la paix.

Septième degré : la paix. La paix résulte de l'ordre :

Pax tranquillitas ordinis. Dans un cœur pur toutes les intentions, toutes les affections sont uniquement dirigées vers Dieu, et par là-même tout y est parfaitement ordonné. Cette paix est déjà le bonheur : *Beati pacifici.*

Mais le vrai pacifique ne garde pas seulement la paix en lui-même et pour lui-même, il *fait* la paix, il met la paix et il l'établit autour de lui. Il s'efforce d'accorder les hommes avec Dieu d'abord puis entre eux, et par ce trait il ressemble au Fils de Dieu qui s'est incarné pour rendre la paix aux hommes de bonne volonté. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu.

Cette pacification ne s'obtient pas sans combat. Toutes les erreurs et tous les vices se liguent contre celui qui, pour rendre la paix aux esprits et aux cœurs, entreprend d'imposer silence au mensonge et à la passion. De là la persécution.

Huitième et suprême degré : la persécution endurée pour la justice. La persécution achève l'œuvre commencée par la pauvreté.

Celle-ci, la pauvreté volontaire, élève au-dessus de la terre et des choses terrestres, elle assure une indépendance souveraine, royale, céleste : *Regnum cœlorum.*

Celle-là, la persécution endurée pour la justice, consomme le dégagement de l'âme, elle nous élève au-dessus du monde, au-dessus des hommes, au-dessus des menaces et des promesses ; elle assure une indépendance supérieure à toutes les puissances humaines, une royauté toute céleste : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum*

cœlorum. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux.

LE SEL, LA LUMIÈRE (V, 13)

Les béatitudes offrent un idéal de perfection qui dépasse tout ce que la raison et la révélation antérieure avaient présenté.

Pour le réaliser les Apôtres doivent être le sel de la terre et la lumière du monde.

Le sel préserve de la corruption, mais à la condition de mordre et de piquer.

La parole apostolique doit être mordante et piquante contre l'erreur et le vice : sinon elle sera fade, nulle, sans effet.

Quand le sel ne mord plus, quand il est affadi, il n'est bon qu'à fouler aux pieds. Il en est ainsi de ces hommes dont la langue doucereuse et fade cherche la popularité en caressant l'opinion, la passion, le caprice. Le peuple lui-même les foule aux pieds par le mépris.

La lumière chasse les ténèbres. La parole de l'apôtre chasse l'erreur. Éclairés par les rayons du soleil de vérité et de justice, c'est à nous d'éclairer le monde et de lui imposer la vraie doctrine.

Gardons-nous de lui prendre ou d'en recevoir ce qu'il appelle si impertinemment ses idées et ses principes : comme si le monde avait des idées ou des principes !

L'idée, le principe est immuable comme la vérité ; le monde n'est que l'opinion, et quoi de plus mobile que l'opinion ?

Quand la lumière se cache, la nuit survient. Si l'apôtre, si le prêtre, si le chrétien n'ose pas se montrer, s'il craint de briller, de déclarer la vérité, de parler comme l'Évangile et comme l'Église, son langage s'embarrasse ; on ne sait plus ce qu'il veut dire, on sait seulement qu'il parle sous l'empire du prince des ténèbres.

Or quel est ce sel, quelle est cette lumière qui doivent caractériser l'apôtre ? C'est la loi divine. Cette loi, comme le sel, préserve de la corruption, et comme la lumière, elle éclaire et montre la perfection.

LA PERFECTION (V, 17)

Véritablement sauveur et conservateur, Jésus ne ressemble pas aux réformateurs prétendus, qui, comme un Luther en matière de religion, comme les hommes de 1789 en politique, commencent par renverser et par détruire tout ce qui existe, pour ne laisser finalement que des ruines et des négations.

Jésus reprend la loi telle qu'elle est ; il la dégage des interprétations fausses que l'homme y a mêlées, il la confirme, il la ramène à sa perfection première.

Notons aussi que, dès son premier discours, Jésus ouvre l'attaque contre les pharisiens et les docteurs qui, par leurs traditions, altéraient la loi de Moïse.

Prenez garde, dit-on ; ménagez l'opinion, ménagez les personnes. — Comme s'il était possible d'établir la vérité sans renverser l'erreur, et de soutenir la justice sans combattre le vice !

Comme si l'on pouvait contredire l'erreur et condamner le vice, sans blesser ceux qui enseignent l'erreur et qui suivent le sentier du vice !

Jésus reprend surtout trois points du décalogue : la charité, la chasteté, le respect du saint nom de Dieu, en d'autres termes le cinquième, le sixième et le second commandement.

La gradation ici n'est pas conforme à l'ordre du décalogue ; elle est ascendante. Jésus rappelle d'abord les devoirs envers le prochain : la charité ; puis les devoirs envers soi-même : la chasteté ; puis les devoirs envers Dieu : le respect.

L'observation de ces trois obligations renferme toute la justice et toute la perfection.

Mais il est un trait surtout qui achève le tableau et qui élève la loi nouvelle, la loi de grâce, au-dessus de la loi naturelle et de la loi révélée à Moïse : c'est l'amour des ennemis.

Imitez Dieu : répondez à la haine par des bienfaits, rendez le bien pour le mal ; montrez par là combien vous êtes au-dessus de la haine et de l'envie. Tel est l'idéal de la perfection.

Aussi Jésus termine cette première partie de son discours par ce mot qui la résume tout entière : Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.

Parfaits, non autant que Dieu, mais comme Dieu ; non par égalité, la chose est impossible, mais par ressemblance, et toute proportion gardée. *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.*

LES ŒUVRES (VI, 1)

Les bonnes œuvres sont la conséquence et l'application pratique des commandements. Elles peuvent se réduire à ces trois chefs : l'aumône, la prière, le jeûne.

L'aumône comprend tous les services rendus au prochain.

La prière rappelle tous les actes qui se rapportent directement à Dieu, et se résume dans l'Oraison dominicale.

Le jeûne renferme tous les genres de mortification que nous devons exercer sur nous-mêmes, afin d'exterminer l'amour propre.

Pour toutes ces œuvres, Jésus recommande le secret. Faites le bien, mais n'ayez en vue que Dieu seul.

DIEU ET MAMMON (VI, 19)

Nul ne peut servir deux maîtres opposés. Si dans vos œuvres vous cherchez l'estime des hommes, c'est votre intérêt que vous avez en vue, c'est Mammon, le dieu de l'argent, que vous servez et non Dieu.

Simplifiez donc votre intention et faites tout pour Dieu seul.

Mettez les intérêts de l'âme et du ciel au-dessus de ceux du corps et de la terre, et placez toute votre confiance en Dieu. Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et qui revêt les lis des champs ne vous laissera pas sans aliment et sans vêtement.

Oubliez-vous pour Dieu, Dieu ne vous oubliera pas.

Cherchez uniquement le royaume de Dieu et sa justice, ne pensez qu'à faire régner Dieu sur vous-même et sur autrui, le reste vous sera donné par surcroît.

Occupez-vous aujourd'hui de ce que vous avez à faire, et laissez à Dieu la sollicitude de votre lendemain : *Sufficit diei malitia sua.*

LA PAILLE ET LA POUTRE (VII, 1)

Ne jugez pas le prochain. Avant d'ôter la paille que vous croyez voir dans son œil, retirez la poutre qui est dans le vôtre. Songez d'abord à corriger vos défauts, qui sont encore plus considérables et plus intolérables que ceux de votre frère.

L'esprit critique ressemble au chien et au pourceau : le chien ne cesse d'aboyer et ne cherche qu'à mordre ; le pourceau foule aux pieds et roule dans la boue les choses les plus précieuses.

Fussiez-vous la sainteté même, vous n'échapperez pas aux aboiements et aux morsures du critique. Vos paroles et vos actions fussent-elles des perles et des diamants, l'homme sensuel, le libertin par ses interprétations charnelles les roulera dans la boue. Le critique souille tout ce qu'il touche de sa parole.

LA PIERRE ET LE PAIN (VII, 6)

Si vous êtes charitable, vous obtiendrez de Dieu tout ce que vous demanderez. *Petite et dabitur vobis.*

Insistez cependant et obstinez-vous. Si la demande

ne suffit pas, cherchez et vous trouverez : *Quærite et invenietis.*

Si vos démarches n'aboutissent pas, obstinez-vous encore ; frappez et on vous ouvrira : *Pulsate et aperietur vobis.*

Dieu est meilleur que l'homme. Si votre fils vous demandait du pain, vous ne lui donneriez pas une pierre ; s'il vous demandait un poisson, vous ne lui donneriez pas un serpent.

Ces comparaisons expliquent pourquoi Dieu ne vous donne pas toujours la chose même que vous demandez.

Vous avez demandé la santé, la fortune, ou quelque autre faveur temporelle : c'était une pierre que vous preniez pour du pain, c'était un serpent que vous preniez pour du poisson ; cette pierre ne pouvait apaiser votre faim, ce serpent vous eût donné la mort.

Dieu ne vous a pas accordé ce que vous demandiez ; rectifiez vos désirs, demandez le véritable pain de l'âme, et vous serez exaucé.

De votre côté, soyez bon et généreux envers le prochain ; faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même : alors Dieu se montrera généreux à votre égard, il vous accordera ce que vous désirez.

LES DEUX PORTES, LES DEUX VOIES, LES DEUX ARBRES (VII, 13)

Deux portes s'ouvrent devant vous : l'une étroite, l'autre large ; deux voies se présentent : l'une rude et resserrée, l'autre spacieuse et facile.

La foule suit celle-ci ; ne la suivez pas. On vous dira

qu'il ne faut pas se singulariser, qu'il faut s'accommoder à son temps, à son pays, qu'il faut prendre les idées du siècle, qu'il faut penser, parler et agir comme tout le monde.

Non, ne pensez pas, ne parlez pas, n'agissez pas comme tout le monde.

La voie large mène à la porte large, et la porte large est celle de l'enfer.

Ne suivez pas le grand nombre, ne vous laissez pas imposer le vote et le suffrage de la majorité.

La multitude, le nombre, la majorité se laisse conduire par les séducteurs, par les sophistes, par les faux prophètes.

Gardez-vous de ces hommes-là. Les mauvaises doctrines produisent les actions mauvaises.

Exemple : on voudrait vous imposer ce qu'on appelle les principes de 89. 89 a engendré 93. Repoussez les principes qui produisent de pareils fruits : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.*

LES DEUX MAISONS (VII, 21)

La science est inutile sans l'action ; la foi est morte sans la charité, sans les œuvres.

Mais l'action doit reposer sur la science, sur les principes, sur la raison ; les œuvres de la charité doivent reposer sur les doctrines de la foi ; la charité doit être conforme à la foi ; son action doit être éclairée, dirigée par la foi.

Bâtissez votre maison, établissez votre vie sur le roc, sur les principes de la raison, sur les dogmes de la foi,

sur la loi de Dieu, sur la loi naturelle, et sur la loi révélée : alors le flot des passions, le souffle de l'opinion se déchaîneront en vain ; tous les ouragans, toutes les tempêtes se briseront contre le roc de votre foi.

Mais si vous bâtissez sur le sable, si vous réglez votre vie d'après l'imagination, d'après les sens, d'après la passion, d'après l'opinion, si vous n'avez ni tête, ni cœur, ni principes, ni caractère, les eaux et les vents, ce qu'il y a de plus faible en soi suffira pour vous renverser : votre vie ne sera qu'une ruine.

LA DOCTRINE DE JÉSUS (VII, 28)

Et la foule admirait la doctrine de Jésus, parce qu'il parlait, *sicut potestatem habens*, comme en ayant le pouvoir, comme tenant sa mission d'en haut, avec autorité, avec dignité, avec calme, bien différent des pharisiens qui étaient réduits à se hausser et à s'enfler, pour paraître quelque chose et pour en imposer à la foule.

Défiez-vous de la déclamation, de l'emphase, de l'emportement, de la hauteur. Soyez simple, digne, calme dans votre parole comme dans votre action. Possédez votre âme et vous posséderez les esprits et les cœurs.

LES MIRACLES (VIII, 1)

Après les paroles, les œuvres. Jésus a bien dit ; il fait bien : *Bene omnia fecit ;* il fait le bien : *Pertransiit bene faciendo.* Ses actions sont des miracles, et ses miracles sont des bienfaits.

Ces bienfaits appartiennent à l'ordre temporel et

sensible ; Jésus se propose de gagner les hommes par les sens, pour les élever peu à peu aux choses de l'esprit.

Du reste, comme tout ce qui tient à l'ordre sensible, ces bienfaits sont les symboles des merveilles analogues que Jésus opère dans l'ordre spirituel.

LE LÉPREUX (VIII, 2)

Quand le vice vous serait adhérent comme la lèpre, croyez et priez, Jésus vous guérira. Mais vous devrez vous présenter au prêtre, et confesser votre péché. La confession oblige, même après la rémission du péché par la contrition parfaite.

LE SERVITEUR PARALYSÉ (VIII, 5)

Après la confession, la communion. Jésus daigne venir en personne dans notre demeure, dans le corps qui est le logis de l'âme, afin de rendre la vigueur et le mouvement aux facultés paralysées par le péché.

Ou, si vous le préférez, le corps est comme le serviteur de l'âme. Paralysé par le péché il ne peut plus obéir à l'âme comme le soldat obéit à son capitaine, comme le serviteur à son maître.

Par l'absolution et par la communion Jésus lui rendra la souplesse et la docilité. L'âme dira : Fais cela, et le corps le fera, *Fac hoc et facit.*

Croyez, humiliez-vous : La foi et l'humilité du centurion nous disent les dispositions que nous devons avoir pour recevoir Jésus dans notre cœur.

LA BELLE-MÈRE DE PIERRE (VIII, 14)

Guérie de la fièvre elle se lève et sert Jésus. A son entrée dans notre demeure par la communion Jésus y calme et y règle l'imagination et la passion qui, si souvent, par leurs agitations et leurs ardeurs, mettent l'âme dans une sorte de fièvre.

Alors ces facultés serviront Jésus sous la direction de la raison et de la foi, sous l'impulsion de la volonté et de la charité.

Enfin les guérisons se multiplient avec la foule qui se presse et s'accroît autour de Jésus.

Les œuvres du Sauveur confirment ses paroles et démontrent la divinité de sa mission et de sa personne.

Que votre action démontre votre charité; votre charité démontrera votre foi : par les bienfaits sensibles vous gagnerez les âmes à Jésus-Christ.

SUIVRE JÉSUS (VIII, 28)

A la vue de tant de puissance et de bonté, les âmes d'élite se sentent pressées de s'attacher à Jésus et de le suivre.

Mais pour suivre Jésus, il faut renoncer aux biens et aux jouissances de la terre. Plus pauvre que les oiseaux du ciel et que le renard de la forêt, Jésus n'a pas où reposer la tête : sa vie est rude et sévère.

Pour suivre Jésus il faut se détacher des affections trop sensibles, fussent-elles aussi légitimes que celles de la famille. Laissez les morts ensevelir les morts.

L'homme du monde est mort par le péché; toute œuvre qui ne se rapporte qu'à la terre est une œuvre morte, une œuvre qui ne mérite rien pour la vie éternelle : laissez aux morts les œuvres mortes.

Êtes-vous résolu à suivre Jésus, sachez que la tempête se soulèvera contre vous.

Suivre Jésus, c'est aller contre l'opinion et contre la passion.

Le vent de l'opinion et le flot de la passion se déchaîneront donc contre vous. Ne craignez pas : Jésus d'un mot apaise les vents et les flots.

LES DEUX POSSÉDÉS ET LES POURCEAUX (VIII, 28)

Jésus chasse de deux possédés toute une légion de démons qui demandent à entrer dans le corps des pourceaux. C'étaient donc des esprits immondes.

Tel sera l'effet de la communion et de la présence de Jésus en nous : il chasse le démon impur.

Mais, hélas! Combien refusent de communier, précisément parce qu'ils sont attachés à leurs passions sensuelles, comme les habitants de Gerasa l'étaient à leurs pourceaux.

LE PARALYTIQUE (IX, 1)

Jésus d'abord lui remet ses péchés. C'est le péché qui paralyse et qui réduit à l'impuissance.

Les scribes se scandalisent de ce que Jésus s'attribue le pouvoir de remettre les péchés. Jésus les confond par la guérison du paralytique.

Montrons par nos œuvres que nous vivons de la vie de Dieu et que nous sommes ses enfants.

VOCATION DE SAINT MATTHIEU (IX, 9)

S'il est une paralysie qui enchaîne les puissances de l'âme, c'est l'amour de l'argent. Le publicain Matthieu était un de ces esclaves du métal. Jésus l'appelle et lui dit: Suivez-moi.

Matthieu se lève et quitte tout pour suivre Jésus.

Le Sauveur alors accepte l'invitation du nouveau disciple et il s'assied à sa table avec les publicains, au grand scandale des pharisiens. Jésus confond encore ces perpétuels censeurs.

Ne méprisons aucune condition. Il y a des élus partout.

Quittons tout pour Jésus, et sans hésiter. Un seul coup de la grâce peut nous élever au plus haut rang. Le publicain Matthieu sera l'un des douze Apôtres.

Dédaignons la critique, et nous-mêmes gardons-nous de l'esprit critique : c'est un esprit faux inspiré par un cœur méchant.

LE DRAP NEUF ET LE VIN NOUVEAU (IX, 14)

On ne raccommode pas un vieil habit avec du drap neuf, la pièce neuve emporterait le vieux drap; on ne met pas le vin nouveau dans une vieille outre, ce vin la ferait éclater.

Ces comparaisons peu flatteuses s'adressent aux pha-

risiens. Vieux habits, vieilles outres, ils sont incapables de recevoir la loi nouvelle que Jésus apporte au monde.

C'est ainsi que Jésus poursuit ces perpétuels murmurateurs et qu'il ne cesse de les confondre.

L'esprit critique est un signe d'impuissance. Les petits esprits et les cœurs faibles, incapables de concevoir et d'exécuter les grandes choses, essaient de se consoler de leur petitesse et de leur faiblesse en critiquant les œuvres nouvelles dont ils n'ont pas eu l'idée et qu'ils ne pourraient accomplir.

Laissez ces vieux habits et ne cherchez pas à les raccommoder : ils n'en valent pas la peine. Laissez ces vieilles outres, ces âmes qui sont incapables d'une pensée généreuse.

LE FLUX DE SANG ET LA FILLE DE JAIRE (IX, 18)

Jésus se rend chez un grand personnage pour ressusciter sa fille. Chemin faisant, une pauvre femme, affligée d'un flux de sang, touche le bord de son vêtement : elle est guérie.

Rien ne résiste à la foi, pas même la mort. Admirez la bonté de Jésus, et dans tous vos maux soyez plein de confiance.

Quelles que soient vos infirmités, fussiez-vous mort par le péché, une vertu s'échappera de Jésus, un mot sortira de ses lèvres et vous recevrez la santé, la vie.

LES DEUX AVEUGLES, LE POSSÉDÉ MUET (IX, 27)

Jésus guérit les aveugles, les muets, les possédés.

Êtes-vous dans les ténèbres, suivez Jésus, invoquez-le, insistez, et croyez. La foi en sa parole, soutenue par la prière, ouvrira les yeux de votre âme.

Êtes-vous possédé d'un démon muet qui ne vous permet ni de confesser vos péchés avec sincérité, ni de confesser Dieu devant les hommes par votre parole et par votre conduite, êtes-vous sous l'empire de la fausse honte ou du respect humain, laissez-vous du moins présenter à Jésus, il vous donnera le courage de déclarer complètement votre péché au prêtre qui le remplace et de vous déclarer vous-même son disciple par la fermeté de votre langage en face des impies.

LA CRITIQUE ET LE ZÈLE (IX, 34)

Les pharisiens prétendent que c'est au nom du prince des démons que Jésus délivre les possédés.

Quoi que vous fassiez, la jalousie inventera toujours quelque explication diabolique pour dénigrer vos œuvres, fussent-elles évidemment divines.

Avec Jésus laissez dire et passez outre: *Et circuibat Jesus.*

Admirez son activité, son zèle, sa compassion pour le peuple, pour les âmes de bonne volonté.

Allez, vous aussi, et recueillez la moisson abondante que la grâce offre au zèle apostolique.

ÉLECTION DES APOTRES (X, 1)

Douze hommes pour convertir le monde : c'est assez. Le nombre ne fait pas la force.

Au milieu de la corruption intellectuelle et morale qui nous environne, ne comptons pas.

S'agit-il d'une œuvre à entreprendre pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, n'attendez pas les auxiliaires. Fussiez-vous seul, commencez,

Toutes les conditions sont représentées dans le choix des douze : 1° La noblesse : quatre d'entre eux sont les proches parents de Jésus, ils sont comme lui de la famille royale de David : Jacques, fils d'Alphée, et son frère Jude ou Thaddée, Jacques et Jean, fils de Zébédée ; 2° la plupart des autres appartiennent à la classe moyenne ; 3° tous sont pauvres ou se font pauvres : par là ils tiennent de la classe populaire.

Toutes les classes sont appelées sous le drapeau de Jésus-Christ : quelle que soit notre origine, quels que puissent être nos antécédents sous le rapport social et même sous le rapport moral, dès lors que Jésus daigne nous appeler à le suivre, soyons saintement fiers et marchons pleins de confiance en Celui qui daigne nous choisir.

MISSION DES APOTRES (X, 5)

La mission des Apôtres sera d'abord de chasser les esprits immondes.

Le vice impur est la cause première de l'indifférence religieuse, de l'incrédulité, de l'impiété. Le cœur gâte l'esprit ; le sens dépravé déprave l'intelligence ; la passion éteint la raison : *Animalis homo non percipit.*

Le vice sensuel a été le père de toutes les hérésies.

Mahomet et Luther lui doivent leurs succès. La Révolution de 1789 sort des orgies du siècle de Voltaire.

Le mot d'ordre de la Franc-Maçonnerie est celui-ci : Corrompez la jeunesse, corrompez le peuple, corrompez la femme, et surtout corrompez le clergé. Cela fait, le monde nous appartient.

Donc, avant tout, chassez l'esprit immonde. Chassez-le de votre cœur, chassez-le de tous les cœurs. Dégagez-vous vous-même de la servitude des sens, de la vie molle et sensuelle.

Alors vous pourrez guérir toute langueur et toute infirmité. La sensualité, la mollesse produisent la langueur: langueur dans le corps, langueur dans l'âme, langueur dans les actions corporelles, dans le travail et dans tout ce qui demande l'effort, langueur surtout dans les exercices de l'esprit, dans tout ce qui demande l'effort de l'intelligence ou de la volonté, dans l'étude, dans la prière, dans la vertu.

La langueur amène l'infirmité, la faiblesse du corps et la faiblesse de l'âme : la faiblesse et l'indécision dans les idées et dans la foi, dans les actes et dans les résolutions.

Soyez vous-même fervent dans la prière, ferme dans la foi, résolu, décidé dans votre action et dans votre conduite.

C'est la langueur et l'infirmité intellectuelle et morale des chrétiens qui aujourd'hui fait la force des impies. Cette faiblesse d'intelligence et de volonté provient de la langueur et de l'infirmité des âmes en matière de religion.

Travaillez donc à guérir en vous-même et dans autrui

toute langueur et toute infirmité : *Omnem languorem et omnem infirmitatem.*

Jésus envoie ses Apôtres aux enfants d'Israël : *Ad oves quæ perierunt domûs Israel.* Cherchons d'abord à convertir les chrétiens, les catholiques, et spécialement ceux avec lesquels nous vivons, ceux dont nous sommes chargés : à plus forte raison commençons par nous-mêmes.

Le grand obstacle à la conversion des païens, c'est le scandale donné par les chrétiens ; la mauvaise vie des catholiques arrête la conversion des hérétiques ; mais comment ranimer les catholiques eux-mêmes, s'ils voient l'infirmité, la langueur, la sensualité jusque dans les personnes qui, par leur profession, se sont engagées à donner l'exemple ?

PRÉDICATION ÉVANGÉLIQUE (X, 7)

Le thème de la prédication évangélique se résume toujours en ce mot : le royaume des cieux, le règne de Dieu, ici-bas l'Église. *Prædicate dicentes quia appropinquavit regnum cœlorum.*

Règne de Jésus-Christ par l'Église : tel doit être l'objet principal de toute parole, de toute éloquence, de tous les livres et de tous les discours, de toutes nos études, de toutes nos méditations, de toutes nos prières.

Cependant, pour gagner les cœurs, et pour élever les esprits, prenons l'homme par les sens. Les bienfaits de l'ordre sensible devront préparer aux bienfaits de l'ordre spirituel dont ils sont, d'ailleurs, les symboles.

Infirmos curate : Guérissez les infirmes, et surtout affermissez les chrétiens faibles dans la foi ou dans la vertu. Donnez une instruction solide et pratique.

Mortuos suscitate : Ressuscitez les morts, et surtout rappelez à la vie de la grâce ceux qui sont morts par le péché.

Leprosos mundate : Purifiez les lépreux, purifiez les âmes souillées par des habitudes vicieuses.

Dæmones ejicite : Chassez les démons, chassez les esprits de ténèbres et les pères du mensonge, les sophistes et les séducteurs ; chassez-les de l'école où ils pervertissent l'enfance et la jeunesse, des assemblées où ils trompent et séduisent les peuples ; chassez enfin de toutes les âmes le péché, qui est une sorte de possession diabolique.

Faut-il redire qu'avant de guérir autrui, chacun doit se guérir lui-même : se raffermir dans la foi et la vertu, ressusciter à la vie spirituelle par la contrition et par la confession, se purifier des habitudes vicieuses, s'affranchir soi-même de la possession du démon, se délivrer de l'esprit d'erreur et de toute passion déréglée.

PAUVRETÉ, DIGNITÉ, PAIX (X, 9)

Jésus recommande à ses envoyés la pauvreté, le dégagement de tout souci et de toute préoccupation à l'égard des intérêts du corps et de l'ordre matériel.

C'est là une condition essentielle pour l'indépendance et la liberté apostolique. Celui qui tient à l'argent, aux choses du corps et de la terre, n'osera jamais repren-

dre l'erreur et le vice. Il craindrait de se faire des ennemis, de compromettre sa position et son bien-être.

Examinons souvent nos affections ; dégageons-nous de toute superfluité, sachons nous contenter du strict nécessaire.

Fallut-il manquer même de ce qui semble le plus indispensable, avec saint Paul réjouissons-nous et triomphons jusque dans l'indigence : *et penuriam pati.* (*Phil.*, IV, 12.)

Pourquoi aujourd'hui tant d'hésitations dans la résistance aux décrets de l'impiété ? pourquoi tant de défections dans l'accomplissement du devoir ? pourquoi tant de trahisons qui rappellent celle de Judas ? On craint de perdre une place commode et lucrative.

Sachez cependant faire respecter votre ministère. La pauvreté s'allie bien avec la dignité.

Lorsque vous entrez dans une cité, informez-vous des personnes respectables de l'endroit et demandez-leur l'hospitalité.

N'ayez avec les pécheurs scandaleux que les rapports nécessaires pour les ramener au devoir.

L'homme apostolique, l'homme de Dieu ne doit pas donner prise à la critique. Il évitera toute compagnie équivoque, toute visite, toute relation dont la malice ou la faiblesse pourraient se faire un sujet de scandale : *Interrogate quis in eâ dignus sit, et ibi manete donec exeatis.*

Présentez-vous avec la paix dans le cœur, sur le front et sur les lèvres : *Intrantes... salutate... dicentes : Pax huic domui.* Quelle que soit la réception qui vous sera

faite, gardez la paix, le calme ; mais tenez-vous prêt à la guerre.

La paix n'est possible que dans la vérité, la justice et la vertu. Vous venez combattre l'erreur et le mensonge, le vice et la passion : attendez-vous au soulèvement de toutes les haines et de toutes les fureurs, de la part de ces hommes qui exploitent les peuples au profit de leurs intérêts personnels; attendez-vous à la guerre et à la persécution.

PERSÉCUTION, PRUDENCE, SIMPLICITÉ, CONFIANCE (X, 14)

L'Évangile est l'annonce du règne de Jésus-Christ; le règne de Jésus-Christ renverse le règne des passions. Vous serez donc rebutés, rejetés, chassés.

Mais malheur à ceux qui refusent de vous entendre ! Leur sort sera celui de Sodome et de Gomorrhe.

L'allusion à ces deux villes indique assez la source de l'opposition que rencontre l'homme apostolique. Les persécuteurs sont généralement des impudiques.

En nous-mêmes comme autour de nous, c'est presque toujours le vice sensuel qui est la cause première de toutes les résistances aux inspirations de la grâce et aux lumières de la vérité.

« Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. » Faible et sans défense, l'apôtre attaque la force brutale et armée. Mais les brebis vaincront les loups.

Léon-le-Grand a vaincu Attila, Grégoire VII a vaincu Henri IV d'Allemagne, le doux et timide Pie VII a vaincu le redoutable Napoléon, et naguère encore nous

avons entendu les loups de la révolution impie hurler en vain autour de Pie IX.

Soyez prudents toutefois, et prudents comme le serpent qui sauve sa tête et glisse sans bruit.

Sauvons le principe, sauvons la foi ; faisons le bien sans bruit.

Mais n'empruntons à la prudence humaine ni l'habileté de ses détours, ni la malice de son venin.

Simples comme la colombe qui va droit au terme qu'elle doit atteindre, allons droit à Dieu : gardons-nous de nous engager dans les replis et les détours de l'amour propre et du respect humain.

Proclamons la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ; la justice, toute la justice et tous les droits, rien que la justice et le droit.

Défiez-vous des hommes. Ne comptez ni sur la justice des puissants, ni sur la reconnaissance des peuples. Vous serez livrés aux assemblées, aux magistrats, vous serez flagellés.

Est-ce que chaque jour les évêques, les prêtres, les religieux et les fidèles qui se distinguent par leur zèle pour le salut des âmes ne sont pas flagellés par la presse impie, dénoncés et livrés par la calomnie aux fureurs d'une populace imbécile et passionnée, et traduits devant des tribunaux vendus à l'impiété et à l'iniquité ?

HAINE UNIVERSELLE (X, 22)

Eritis odio omnibus. Haine des méchants d'abord : tel est le prix de toute bonne parole et de toute bonne action : cela doit être.

Mais ce qui semble plus extraordinaire et plus inexplicable, ce qui trouble et déconcerte, c'est la haine que le dévouement et le zèle provoquent même de la part de certaines personnes qui passent pour gens de bien.

Au fond toutefois ceci s'explique. Ces honnêtes gens tiennent à une existence douce et tranquille. La parole et l'activité du zèle irrite les méchants et soulève la fureur des impies. C'en est assez pour alarmer cet homme honnête, mais timide, tranquille, quelque peu égoïste, qui ne voit dans le zèle de l'homme apostolique qu'une flamme capable d'allumer toutes les colères de l'impiété.

Aussi, souvent la plus grande opposition que rencontrent les défenseurs de la religion, de la vertu et du droit, provient de ceux-là même que l'on veut soutenir contre l'oppression impie.

Moïse trouva autant d'opposition dans le peuple d'Israël qu'il venait délivrer que de la part de Pharaon lui-même.

Allez cependant. N'écoutez ni les menaces des méchants, ni les frayeurs des bons ; poursuivez l'erreur et le vice, persévérez dans la lutte : la victoire vous restera : *Qui perseveraverit usque in finem, salvus erit.*

La Providence veillera sur vous. Pas un passereau ne périt, pas un cheveu ne tombe de votre tête sans la permission de Dieu : vous valez plus que le passereau, plus qu'un de vos cheveux. Allez donc, si vous vous oubliez pour Dieu, Dieu ne vous oubliera pas.

SACRIFICE ET RÉCOMPENSE (X, 34)

Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, s'écrie notre chef, mais la guerre.

Lors de sa naissance, les anges annoncèrent la paix, la paix aux hommes de bonne volonté, la paix au pécheur repentant.

Mais la guerre sans trêve et sans merci au pécheur obstiné, et surtout au scandaleux, au séducteur, au scribe et au pharisien.

Armez-vous et combattez, d'abord vos propres passions, vos propres défauts ; exterminez de votre cœur les affections vicieuses, molles, sensuelles.

Séparez-vous de tous ceux qui vous arrêteraient dans le service de Dieu, qui seraient pour vous une occasion de péché, ou une entrave à votre zèle. Quand ce seraient des amis ou des proches, rejetez-les.

Vous devez aimer le prochain et honorer spécialement vos parents ; mais vous ne devez ni aimer le prochain, ni honorer vos parents au-dessus de Dieu. En cas de conflit, l'amour de Dieu, l'honneur de Dieu doivent l'emporter.

Or souvent le plus grand obstacle au salut, à la perfection, aux œuvres de zèle provient de ceux-là même avec qui nous vivons et qui devraient être les premiers à nous seconder. *Et inimici hominis domestici ejus.*

Soyez donc prêt à sacrifier les affections les plus légitimes. Séparez-vous de tous ceux qui voudraient vous séparer de Dieu, fût-ce un père, une mère, un frère, une sœur.

Prenez la croix, et suivez Jésus. Si vous êtes résolu à ne vivre que pour lui, vous saurez tout souffrir et tout sacrifier pour lui ; vous saurez, comme lui et avec lui, mourir plutôt que d'abandonner sa cause.

Du reste il sera votre défenseur. Cette vie que vous dépensez à son service, et que vous sacrifiez pour sa gloire, il vous la rendra éternelle et glorieuse.

Tout ce qui vous sera fait de bien ou de mal, il le tient comme fait à lui-même : *Qui recipit vos, me recipit.*

La moindre injure que l'on vous adressera, sera châtiée, et vous serez vengé.

Le moindre service que l'on vous rendra pour l'amour de lui, ne fût-ce qu'un verre d'eau froide, sera récompensé.

Comment hésiteriez-vous à vous sacrifier pour un roi et un chef aussi fidèle et aussi généreux ? Si le don d'un verre d'eau froide qui vous sera fait en vue de Lui ne restera pas sans récompense, quelle sera donc votre récompense à vous qui vous êtes donné et consacré tout entier à son service et à sa gloire ! *Non perdet mercedem suam.*

JEAN-BAPTISTE (XI, 1)

Jean-Baptiste s'oublie lui-même. De la prison où il a été jeté par Hérode à cause de la sainte hardiesse de ses avertissements, il envoie ses disciples à Jésus, ne songeant pour lui-même qu'à s'effacer et à disparaître.

Dès que nous avons accompli notre tâche, et que

l'œuvre qui nous avait été confiée peut se passer de nous, retirons-nous, effaçons-nous.

Êtes-vous celui qui doit venir? Telle est la question que Jean fait adresser à Jésus par ses envoyés.

Jean sait bien que Jésus est le Messie; plus d'une fois déjà il l'a déclaré; mais il veut donner à ses disciples l'occasion de s'instruire par eux-mêmes.

Jésus répond par ses œuvres. Ces œuvres sont des bienfaits et des miracles. Le bienfait révèle la bonté, le miracle déclare la puissance. Il veut sauver, il peut sauver : Il est donc le Sauveur.

Ces miracles et ces bienfaits sont, il est vrai, de l'ordre sensible, et leur objet est le soulagement des corps. Mais leur but est de préparer les âmes à l'ordre spirituel et de les y élever.

Aussi le signe donné par Jésus comme définitif et concluant en faveur de sa mission divine, le bienfait qui couronne les autres, c'est l'évangile annoncé aux pauvres, le bonheur, mais le bonheur spirituel, annoncé aux malheureux de ce monde : *Pauperes evangelizantur.*

On ne perd pas à s'oublier et à s'effacer pour faire place à Jésus. Jésus rend à Jean gloire pour gloire et il se charge lui-même du panégyrique de son précurseur.

Cet éloge sera en même temps une leçon qui nous dira ce que nous devons être pour annoncer Jésus et pour préparer son règne.

Le précurseur, l'apôtre ne sera pas le roseau agité par le vent. Il ne sera pas l'homme populaire qui change d'idée et de conduite, selon le souffle de l'opinion ou de la passion : *Arundinem vento agitatam.*

Il ne sera pas délicat, mou, sensuel, comme les hommes de cour : *Hominem mollibus vestitum.*

S'inspirant de la foi, prophète, et plus que prophète, puisqu'il lui est donné d'annoncer Jésus-Christ comme déjà venu, comme déjà présent, et qu'il est l'écho de la parole même du Sauveur que les prophètes ne pouvaient que prédire et montrer de loin, l'apôtre règlera sa raison et sa parole, sa vie et sa conduite d'après les enseignements de Jésus-Christ lui-même : *Prophetam et plus quam prophetam.*

Pur et dégagé des sens, il vivra comme un ange : *Ecce ego mitto angelum meum.*

Sa vie, comme sa parole, sera une lutte continue contre l'erreur et le vice. Car, le ciel est le prix de la victoire, de la force, de la vertu, de la violence que chacun doit se faire à lui-même pour se dégager de la tyrannie de l'opinion et de la servitude de la passion. *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud.*

LE PLUS GRAND (XI, 11)

Non surrexit inter natos mulierum major Joanne-Baptista : De tous les hommes de l'Ancien Testament il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste. Aucun, en effet, n'a plus fait pour manifester le Sauveur.

Les prophètes ne l'ont annoncé que de loin. Jean l'a vu, Jean l'a montré.

Le Sauveur lui-même s'est révélé à son précurseur, d'abord en le sanctifiant dès le sein de sa mère, puis en se faisant baptiser par lui ; Jean de son côté a pu dire, non pas seulement que le Sauveur viendrait, mais qu'il

était déjà venu, que déjà il était présent au milieu de son peuple : *Medius vestrum stetit;* il a pu dire : Le voici : *Ecce Agnus Dei.*

Lorsqu'un roi fait son entrée dans une ville, les grands de sa cour le précèdent, et le plus grand est celui qui apparaît le dernier et le plus immédiatement avant le roi lui-même.

Mais il en est de plus grands encore. Ce sont d'abord ceux qui l'accompagnent.

Ici, auprès de Jésus, Marie et Joseph occupent le premier rang.

Puis, viennent les premiers ministres du roi, ceux qui le représentent soit comme magistrats, soit comme ambassadeurs.

Tels sont auprès de Jésus les Apôtres, les Papes, les Évêques, les Prêtres.

Quelle que soit la supériorité d'un Moïse et d'un Élie, si l'on considère l'éminence de leur mission et de leur sainteté, on peut dire que, par sa dignité et par son pouvoir, le dernier des prêtres de la loi nouvelle est au-dessus des prêtres et des prophètes de l'ancienne : cette supériorité demeurant indépendante de la vertu personnelle de celui qui est revêtu de cette haute dignité : *Qui autem minor est in regno cœlorum, major est illo.*

Le plus grand, sous l'ancienne loi, n'était après tout que serviteur dans la maison du roi ; le plus petit, sous la loi nouvelle, est élevé au rang de frère de Jésus-Christ et de fils de Dieu.

Tous les miracles opérés par un Moïse et par un Élie s'effacent devant le pouvoir de changer le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ, devant le pouvoir

de donner la vie surnaturelle par le baptême et de la rendre par l'absolution.

Remercions Dieu d'être venus au monde après l'avènement du Sauveur, mais rappelons-nous que nous aurons à répondre des moyens de salut et de perfection qui pour nous sont beaucoup plus abondants que pour ceux qui ont vécu avant l'incarnation.

Sachons aussi que la grandeur est en raison du concours apporté au règne de Jésus-Christ sur les âmes. Faisons-nous ses précurseurs et ses apôtres par l'exemple plus encore que par la parole.

CRITIQUE ET SIMPLICITÉ (XI, 16)

Que vous meniez une vie austère, comme Jean-Baptiste, ou une vie commune, à l'exemple de Jésus, vous n'échapperez pas à la critique. Quelle folie de régler sa conduite d'après l'opinion, d'après l'estime ou le blâme du monde !

Malheur cependant à ces esprits qui semblent faits pour la censure ! Malheur à ces âmes superbes et malveillantes qui rejettent la grâce, de quelque manière qu'elle leur soit présentée !

Leur châtiment sera plus sévère que celui de Sodome et de Gomorrhe, parce que, ayant abusé de grâces plus grandes et plus abondantes, leur infidélité est plus coupable.

Heureuses, au contraire, les âmes simples et droites ! Éclairées par la foi et par une lumière intérieure et divine, elles trouvent le repos sous le joug même et

sous le fardeau que Jésus leur impose par ses commandements et par ses conseils.

Puisant dans le cœur de Jésus la douceur et l'humilité dont il est la source et le modèle, pour elles le joug est doux et le fardeau léger, ce joug et ce fardeau fussent-ils une croix : *Crux inuncta.*

LE SABBAT ET LES ÉPIS (XII, 8).

Les Apôtres, pressés par la faim, se sont permis de froisser dans leurs mains quelques épis. Or, c'était le jour du sabbat ! Et ce sont les disciples de Jésus ! Et Jésus était avec eux ! Et il n'a pas réprimé cette violation du saint jour ! C'est plus qu'il ne faut pour déchaîner la langue de la critique. Mais Jésus défend ses disciples et confond les pharisiens leurs censeurs.

Sachons que nous sommes observés, et veillons à ne pas donner prise à la critique des ennemis de la religion.

Toutefois, comme le méchant se scandalise des choses les plus innocentes, sachons aussi mépriser ses censures.

Gardons-nous nous-mêmes de ce misérable esprit qui s'offense de tout et qui voit du mal en tout.

Ayons le courage de défendre les innocents, lorsqu'ils sont attaqués par les langues des vipères, et confondons les censeurs.

LA MAIN ARIDE, ET LES PHARISIENS (XII, 9)

Loin de reculer devant les censures des pharisiens, Jésus pour leur répondre, ajoute encore au scandale !

Il y avait là un homme dont la main était désséchée. Se doutant bien que Jésus ne pourra pas refuser à cet homme le bienfait de la guérison, les pharisiens lui demandent s'il est permis de guérir le jour du sabbat.

L'esprit critique enlève le bon sens : Comme si le miracle était une œuvre servile ! Comme si au jour du sabbat il était défendu de parler ! Or, pour guérir, Jésus n'a besoin que d'un mot. Il parle et c'est fait : *Dixit et facta sunt.*

La réponse de Jésus ne se fera pas attendre. Si votre brebis tombait dans une fosse le jour du sabbat, leur dit-il, est-ce que vous ne l'en tireriez pas ? Un homme vaut bien une brebis ! Il est donc permis de guérir le jour du sabbat.

Et sans attendre leur réplique, pour achever de les confondre, Jésus dit à l'infirme : Étendez la main. L'infirme obéit et sa main est guérie.

La main est l'organe de l'action. Sans Jésus, l'action est impossible, ou du moins impuissante. Lui seul peut nous communiquer la vie, le mouvement et la force.

A la vue de ce miracle la rage des pharisiens ne connaît plus de bornes. Confondus par une réponse qui ne souffre pas de réplique, tant elle est juste et raisonnable, poussés à bout par ce nouveau miracle, et ne voulant pas se rendre à l'évidence et reconnaître la mission et la divinité de Jésus, ils conspirent sa perte.

N'attendez que cela de l'impie. Le cœur chez lui aveugle l'esprit, la passion ne lui permet pas d'écouter la raison. L'orgueil engendre la jalousie, et la jalousie enfante l'imbécillité. L'impie finit par ne plus rien com-

prendre. Vous ne le persuaderez pas, vous ne le convertirez pas.

Confondez-le cependant. La charité s'accorde avec la justice pour imposer l'obligation de défendre la vérité, la vertu, l'innocence, et de faire ressortir l'ignorance, la mauvaise foi, la malice de ces hommes qui, s'ils ne sont pas démasqués, séduiront les simples et les faibles.

Vous les irriterez, il est vrai, et vous vous compromettrez. Ils se vengeront sur vous de la confusion et de la honte dont vous les aurez couverts.

Sacrifiez-vous : vous serez le martyr de la vérité, de la justice et de la charité : *Exeuntes autem pharisæi, consilium faciebant adversus eum, quomodo perderent eum.*

En attendant, Jésus poursuit le cours de ses miracles et de ses bienfaits.

LE POSSÉDÉ AVEUGLE ET MUET (XII, 22)

On présente à Jésus un possédé aveugle et muet. Jésus le délivre et lui rend la vue et l'ouïe. Nouvelle fureur des pharisiens.

Possédés eux-mêmes du démon de l'orgueil et de l'envie ils sont, eux aussi, aveugles et muets.

Aveugles, les pharisiens anciens et modernes ne reconnaissent ni la divinité de Jésus-Christ, ni celle de sa doctrine, ni celle de son Église.

Muets, ils refusent d'avouer que Jésus est le Sauveur, que sa doctrine est la doctrine du salut et que hors de

son Église il n'est de salut ni pour les particuliers ni pour les nations.

Aveuglement et mutisme volontaire qui résiste également à la vérité et à la charité, à la raison et à l'évidence, à la puissance et à la bonté.

Sachant que, loin de les convertir, sa réponse ne servira qu'à les irriter, que fera Jésus ? Il se taira sans doute. Et par son exemple il autorisera le silence que les prudents et les modérés gardent à l'égard des impies et qu'ils voudraient imposer à tous ceux qui parlent ou écrivent pour défendre la foi et la justice. Pas le moins du monde. Jésus parlera.

Quelle que soit, quelle qu'ait été, quelle que puisse être encore l'inutilité de sa parole contre l'obstination et la malice de ses ennemis, il ne cessera de les confondre.

LES PHARISIENS ET LE SIGNE DE JONAS (XII, 24)

A la vue de ce miracle le peuple s'est écrié : Celui-ci n'est-il pas le fils de David ?

Les pharisiens répondent : Celui-ci ne chasse les démons qu'au nom de Belzébub, prince des démons.

Jésus aussitôt les confond ; il fait ressortir l'absurdité de cette impertinente assertion, et les traitant comme ils le méritent, il les appelle race de vipères.

Admirez ici l'impudence des scribes et des pharisiens. Au moment même où Jésus vient de les réduire au silence par un nouveau miracle, ils osent lui demander un signe de sa mission.

Jésus alors les traite de génération perverse et adul-

tère. Et, tout en leur refusant un signe nouveau et actuel qu'ils rejetteraient comme ils ont fait pour tous ses miracles, il leur annonce un signe et un miracle qu'ils prépareront eux-mêmes par un crime qui du même coup consommera leur malice et leur perte.

Méchants, vous tuerez Jésus, triomphez ; mais Jésus ressuscitera, tremblez,

Comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre : mais au troisième jour sa résurrection vous confondra.

Et alors en punition de votre aveuglement volontaire vous serez possédés par tous les démons à la fois.

Combattons les ennemis de Jésus, et ne les ménageons pas. Ils nous extermineront, cela se peut. Mais le silence ne nous aurait pas sauvés.

Mieux vaut mourir martyr de Jésus-Christ, que de périr victime de la peur.

Les timides et les lâches tombent aussi bien que les braves, et plus souvent que les braves ; mais ils tombent pour ne plus se relever ; ceux qui tombent en combattant, ceux qui tombent pour Jésus et avec Jésus seront relevés par Jésus et ils ressusciteront avec Jésus.

LA MÈRE ET LES FRÈRES DE JÉSUS (XII, 46)

La mère de Jésus et ses frères, c'est-à-dire ses proches, attendaient pour le voir et pour lui parler. On vint l'en avertir et on lui dit : Voici que votre mère et vos frères sont là, cherchant à vous approcher.

Et Jésus répondit : Quelle est ma mère et quels sont mes frères ?

Puis, étendant la main sur ses disciples : Voici ma mère, ajouta-t-il, et voici mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère.

D'après cette réponse Marie conserve encore le premier rang dans l'affection et dans l'estime de son divin Fils. Nul, en effet, n'accomplit la volonté du Père céleste plus fidèlement que celle qui se déclara la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini*, et qui n'accepta l'honneur de la maternité divine que par obéissance à la volonté de Dieu : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Cependant pour nous quelle consolation ! quel honneur ! quelle gloire ! — Croyons et obéissons :

Par la foi à la parole de Dieu, par l'obéissance à sa volonté, nous ferons naître le Fils de Dieu dans notre âme et dans celle des autres ;

Par la conformité parfaite de notre pensée avec la parole divine, et de notre volonté avec la volonté divine, nous deviendrons semblables au Fils de Dieu et au Père céleste lui-même.

Et Dieu le Père voyant en nous son image comme dans son divin Fils, nous reconnaîtra pour les frères de Jésus et pour ses propres fils.

LA SEMENCE (XIII, 1)

Les obstacles à la grâce sont la dissipation, figurée par le grand chemin ; l'inconstance, figurée par le sol

sablonneux ; les embarras, les soucis des affaires, figurés par les épines et les ronces.

La fidélité à la grâce est représentée par la bonne terre qui n'est ni trop dure comme le chemin, ni trop légère comme le sable, ni occupée par des plantes inutiles comme le sol couvert de ronces.

Soyez docile à l'inspiration, ferme dans vos résolutions ; tenez votre esprit et votre cœur libres, purs, dégagés des pensées et des désirs terrestres, sensuels, mondains : alors la parole de Dieu, la grâce se développera dans votre âme, elle y multipliera les actes de vertu et les mérites.

Chaque grâce reçue en produira trente, soixante, cent autres, comme la semence dont l'épi donne trente, soixante, cent grains pour un.

Or à chaque grâce nouvelle répondra un nouveau degré de gloire dans la vie éternelle.

L'IVRAIE (XIII, 24 et 36)

Si, profitant du sommeil et de la négligence des hommes de bien, et particulièrement des supérieurs, l'ennemi, le démon ou ses agents humains ont semé l'ivraie, l'erreur ou le vice dans un pays, dans une nation, dans une communauté, s'il est impossible d'empêcher la profession de l'erreur ou le scandale du vice, sans compromettre l'existence des hommes de bien et la tranquillité publique, alors, mais alors seulement, et cela non en raison d'un droit quelconque de l'erreur ou du vice, mais uniquement dans la crainte de compromettre la vérité même et la vertu, on devra supporter le

faux et le mal, jusqu'au moment où il deviendra possible de les extirper.

Cette parabole est la condamnation de la prétendue liberté de l'erreur ou du vice. Elle est surtout la condamnation des hommes de bien et principalement des supérieurs qui laissent à l'impie, au sophiste, au libertin la facilité de semer l'impiété, le mensonge et le scandale.

LE GRAIN DE SÉNEVÉ, LE LEVAIN (XIII, 31) LE TRÉSOR, LA PERLE, LE FILET (XIII, 44)

Le grain de sénevé devenant un grand arbre, le levain soulevant la pâte, le trésor enfoui dans un champ, la perle précieuse : voilà autant de symboles de la grâce.

Qu'est-ce qu'une bonne pensée, une prière, une bonne action, un verre d'eau donné au pauvre ? Un rien, ce semble.

Mais ce rien est le grain de sénevé qui par la culture devient un grand arbre, et qui figure l'Église, imperceptible à son début dans un coin de la Judée, et couvrant bientôt le monde entier.

Ce rien, c'est le peu de levain qui fait fermenter toute la pâte, c'est cette force surnaturelle qui donne une valeur infinie à la moindre action, c'est cette Église qui soulève toutes les nations et qui les fait grandir devant Dieu.

Ce rien, c'est le trésor caché dans le champ, c'est la grâce divine et la gloire éternelle cachée dans une action qui paraît si ordinaire, c'est encore l'Église dont l'influence cachée transforme des peuples entiers.

Ce rien, c'est la perle, la grâce, la foi, la gloire, le ciel que vous devez acheter au prix de tout ce que vous possédez ici-bas.

Ce filet, jeté dans la mer d'où il retire de bons et de mauvais poissons, représente l'Église qui retire de l'océan de ce monde une foule d'hommes dont les uns répondront à la grâce et deviendront de bons chrétiens, tandis que les autres par leur infidélité mériteront d'être rejetés.

Telle est aussi la vie de chacun de nous : elle offre un mélange de bonnes et de mauvaises actions, dont les unes seront récompensées et les autres rejetées et punies.

Viendra le jour du jugement. Le triage se fait. A la fin des temps, à l'heure de la mort, le méchant est jeté en enfer.

Prévenons l'examen du juge suprême par l'examen personnel : chaque jour faisons la revue de nos œuvres pour détester par la contrition, pour rejeter par la confession, pour expier par la satisfaction toutes les actions qui mériteraient le feu de l'enfer ou celui du purgatoire.

JÉSUS DANS SA PATRIE (XIII, 54)

Jésus vint dans sa patrie, mais il y fit peu de choses, en raison du peu de foi de ceux qui l'avaient connu aux jours de son enfance et de sa jeunesse.

Détachons-nous du naturel, sachons, s'il le faut, nous séparer de nos parents, de nos connaissances, de nos

amis, et la grâce en nous et par nous exercera plus librement et plus pleinement sa divine influence.

MARTYRE DE JEAN-BAPTISTE (XIV, 1)

Il meurt pour avoir dit la vérité, pour avoir condamné l'iniquité, le crime, le scandale.

D'autres plus prudents se taisent devant le mensonge et l'iniquité.

Ceux-ci meurent aussi, mais pour s'être tû, et ils meurent de la mort des lâches.

MULTIPLICATION DES PAINS (XIV, 13)

A la nouvelle de la mort de Jean, Jésus se retire au désert. Il est donc permis de reculer devant la persécution. Jésus se retire, parce que son temps n'est pas encore venu.

Pour vous, si vous craignez de conniver avec l'erreur ou avec le vice, soit par l'approbation, soit par le simple silence, retirez-vous.

La foule suit Jésus et pour la nourrir le Sauveur multiplie les pains.

Oublions tout, quittons tout pour suivre Jésus, il ne nous oubliera pas. Il nous est permis de compter sur la bonté de son cœur.

Cinq pains pour cinq mille hommes! C'est peu. Les Apôtres, cependant, sur l'ordre de Jésus, se mettent à partager ces pains, et sous leur main le pain ne s'épuise pas. Il y en aura jusqu'à ce que les cinq mille

hommes soient rassasiés, et il en restera plus qu'il n'y en avait au début.

S'agit-il de faire le bien, n'attendez pas que vous soyez en nombre et en force, ou que vous possédiez actuellement toutes les ressources matérielles que réclame l'entreprise, ni même toute la science, toute la vertu que l'œuvre exigerait ; commencez avec ce que vous avez sous la main, faites ce que vous pouvez. Jésus aidant, le peu que vous avez, le peu que vous pouvez suffira et au delà.

LA MARCHE SUR LES EAUX (XIV, 23)

Tandis que Jésus prie seul sur la montagne, la barque des Apôtres est agitée par les flots ; Jésus, pour la rejoindre, marche sur les eaux.

A la voix de son maître Pierre en fait autant. Mais il s'effraie et il enfonce. Jésus le prend par la main, et il monte avec lui dans la barque. La tempête s'apaise.

Souvent après la communion, figurée par la multiplication des pains, la tempête s'élève.

Jésus alors semble se retirer sur la montagne, c'est-à-dire à la fine pointe de l'âme, à la cime de la pure intelligence et de la simple volonté. Ces hauteurs sont inaccessibles aux sens.

Aussi alors la consolation sensible fait place au trouble, l'agitation règne dans la région inférieure, dans la sphère des sens.

Patience et courage : Jésus se montrera, et à sa parole, nous marcherons sur les flots.

Par la foi et par l'espérance nous avancerons, malgré

le trouble de l'imagination, malgré les flots de la passion.

Mais comment expliquer cette inconséquence ? Pierre marche sur les eaux, et le souffle du vent suffit pour l'effrayer !

Cette inconséquence se représente souvent dans notre vie. Parfois nous faisons l'impossible : avec le secours de la grâce, par la foi, par l'obéissance nous nous élevons au-dessus de la nature ; et voici que soudain un mot, un sourire, un regard, un souffle suffit pour nous déconcerter !

Hé bien, même alors ne perdons pas confiance. Si au premier saisissement de la crainte nous commençons à enfoncer : *Cæpit mergi*, appelons Jésus, invoquons-le. Il est là, sa main nous relèvera et le calme se fera.

LES TRADITIONS PHARISAÏQUES (XV, 1)

Les pharisiens, sempiternels censeurs, ont l'œil ouvert sur Jésus et sur les siens. Ils ont découvert que ses disciples mangent sans s'être lavé les mains, et qu'en cela ils violent la tradition des anciens. Les voici donc qui viennent solennellement demander compte à Jésus de ce délit.

A son tour Jésus leur demande pourquoi, étant si difficiles en ce qui touche de simples traditions ajoutées à la loi, ils se font si peu de scrupule de violer la loi même de Moïse sur les points les plus graves.

Certaines personnes tiennent plus à leurs idées qu'à la doctrine de Jésus-Christ, plus à leurs pratiques ou dévotions particulières qu'aux commandements de Dieu

et aux devoirs de leur état. Ces personnes censurent tout ce qui n'est pas conforme à leur manière de voir et d'agir.

La race des critiques mérite d'être rudement traitée. Jésus ne leur passe rien ; toujours il retourne contre eux les censures et les blâmes qu'ils jettent sur autrui.

On l'avertit que les pharisiens s'offensent et se scandalisent de la liberté de son langage.

Au lieu d'adoucir sa parole par quelques explications, Jésus insiste et achève de les confondre. Ce sont, dit-il, des guides aveugles qui ne peuvent conduire qu'aux abîmes.

Apprenez de l'exemple du Sauveur à ne tenir aucun compte de la critique de ces hommes jaloux qui sont toujours aux aguets pour découvrir quelque trait à reprendre dans vos paroles et dans vos actions.

Comme Jésus, sachez et osez défendre les victimes de la critique, sachez confondre ces éternels censeurs. Vous-même, gardez-vous bien de cet odieux métier.

LA CHANANÉENNE (XV, 21)

Autant Jésus se montre sévère contre les superbes, les censeurs, les séducteurs des peuples ; autant il est compatissant, doux, condescendant à l'égard des humbles et des malheureux.

D'abord, il est vrai, il semble rebuter la Chananéenne ; mais ce n'est que pour éprouver sa foi et pour la faire ressortir.

Confiance : la prière humble et persévérante obtient tout.

SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS (XVI, 33)

Jésus répète deux fois ce miracle, et dans des circonstances analogues. Il veut nous montrer l'importance de l'Eucharistie, dont cette multiplication est une annonce et une symbole ; il veut nous rappeler que pour le suivre nous devons tout oublier, et que si pour lui nous nous oublions nous-mêmes, il ne nous oubliera pas.

LE LEVAIN DES PHARISIENS (XVI, 1)

Jésus si doux, si humble, semble ne pouvoir pas supporter les pharisiens et les sadducéens. Soit qu'il leur parle, soit qu'il parle d'eux, son langage est dur et indigné.

Ces hommes, tout ennemis qu'ils sont entre eux, se sont accordés contre le Sauveur. Ils lui demandent encore un signe, un miracle. Jésus a prodigué devant eux les miracles et les signes de sa mission. Aussi les traite-t-il encore de génération mauvaise et adultère.

L'adultère est celui qui trahit la foi due à son épouse. Eux, ils ont violé la foi qu'ils doivent à loi et à la parole de Dieu. Ils seront tout aussi infidèles et incrédules aux miracles du Sauveur. Ils le prouvent déjà par leur obstination à rejeter tous ceux dont ils ont été les témoins.

Jésus leur déclare de nouveau celui qui doit finalement les confondre. Ce sera la répétition du miracle de Jonas, le miracle de sa résurrection après trois jours passés dans le tombeau: *Generatio mala et adultera*

signum quærit et signum non dabitur ei nisi signum Jonæ prophetæ.

Cela dit, il les quitte, et s'en va. *Et relictis illis abiit.* On sent dans ce brusque départ une sainte et divine colère, une indignation froide et sévère.

Parlez haut et ferme aux critiques et aux censeurs perpétuels et laissez-les. Mais ne cessez pas de les poursuivre et de les combattre. Leur parole est un ferment de séduction et de corruption.

Vous n'avez pas le zèle de Dieu et des âmes, si vous souffrez tranquillement la race maudite de ces hommes qui ne cessent de contredire les enseignements divins : *Cavete a fermento pharisæorum et sadducæorum.*

CONFESSION DE SIMON PIERRE (XVI, 13)

Jésus demande à ses disciples ce que l'on pense de lui et ce qu'ils pensent eux-mêmes : *Quem dicunt homines esse Filium Hominis? Vos autem quem me esse dicitis?*

Aussitôt, sans hésiter, Simon Pierre répond : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus, Filius Dei vivi* ».

« Et moi, répond Jésus, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer », les puissances infernales, le démon de l'erreur et du vice, « ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. »

Que ce royaume soit le ciel, ou l'Église, qui sur la terre est le royaume des cieux, le règne de Dieu, le règne de Jésus-Christ, Pierre seul a reçu le pouvoir

d'en ouvrir ou d'en fermer l'entrée, d'y recevoir ou d'en exclure. Il est donc le chef, le maître, le premier et le suprême représentant de la puissance de Jésus.

« Et, poursuit le Sauveur, tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié au ciel, tout ce que tu auras délié y sera délié. »

Attachons-nous donc à Pierre, à sa parole et à sa doctrine par la foi, à sa direction, à sa conduite et à sa loi par l'obéissance. Alors nous serons fermes dans la vérité, fermes dans la justice.

L'enfer ne prévaudra ni sur notre intelligence par l'erreur, ni sur notre volonté par le péché. Pour nous, la foi et l'obéissance seront les clefs du ciel.

LA PASSION (XVI, 21)

Après un fait ou un mot glorieux pour lui, Jésus ordinairement rappelle le souvenir de sa passion. Pierre vient de le reconnaître pour le Christ. Jésus annonce les humiliations et les souffrances de la croix.

Quand nous sommes dans la consolation, pensons à la désolation qui doit suivre ; quand nous avons quelque succès, quand nous recevons quelque louange, rappelons-nous les revers et les mépris qui pourront survenir et humilions-nous.

Pierre ne peut se résigner à voir son Maître dans l'opprobre et dans la douleur : il s'oppose à la croix.

Jésus le reprend avec une dureté qui contraste singulièrement avec la magnificence des promesses qu'il vient de lui faire.

Tout à l'heure Pierre devait être le fondement, le chef de son Église ; maintenant c'est un Satan.

Tout à l'heure Pierre était l'inspiré du Père céleste : *Beatus es... quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est ;* maintenant il ne comprend plus les choses de Dieu, son langage est celui du monde et des sens : *Non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum.*

Il devait être la pierre sur laquelle Jésus bâtirait son Église ; maintenant il est pour Jésus lui-même une pierre de scandale : *Scandalum es mihi.*

Et nous aussi, toujours prêts à recevoir les honneurs et à les partager avec Jésus, nous refusons de nous associer à ses opprobres.

Voici une belle œuvre qui nous est inspirée par Dieu, ou commandée par les supérieurs, nous sommes ravis et comme transportés d'ardeur et d'enthousiasme.

Survient l'obstacle, la contradiction : aussitôt l'irritation s'empare de notre cœur ou le découragement nous abat.

Par notre orgueil nous forçons Jésus à nous traiter sévèrement et à nous rappeler à l'humilité. Comprenons donc que rien de grand ne peut se faire pour Dieu sans le sacrifice, sans la croix.

Pourquoi, d'ailleurs, oublions-nous que si Jésus annonce la passion il annonce aussi la résurrection ? Il n'a pas dit seulement qu'il devait souffrir et être tué : *Pati et occidi,* il a dit qu'au troisième jour il ressusciterait : *Et tertia die resurgere.*

Ainsi, au moment même où il reprend Pierre avec tant de sévérité, il promet une consolation nouvelle,

qui se vérifiera par la transfiguration dont l'apôtre sera l'heureux témoin.

Soyons prêts à tout sacrifier, à tout perdre, quand ce serait la vie même et le monde entier ; Jésus nous suffit.

LA TRANSFIGURATION (XVII, 1)

Jésus prend pour témoins de sa transfiguration Pierre, Jacques et Jean, les mêmes qu'il prendra pour témoins de son agonie au jardin.

Quand Jésus vous fait part de ses gloires, c'est pour vous préparer à partager ses abaissements.

Jésus mène les trois apôtres sur une montagne élevée, isolée : *In montem excelsum seorsum.*

Séparez-vous de la foule, élevez-vous au-dessus du monde, si vous désirez voir Jésus dans sa gloire, si vous désirez être éclairé de Dieu et entendre sa voix.

Jésus brille de l'éclat du soleil et de la neige. Le chaud et le froid, la consolation et la désolation, tout concourt à la gloire de Dieu et à la gloire du juste.

La face de Jésus brille comme le soleil : Jésus éclaire les intelligences par l'éclat de la sagesse qui resplendit sur son front et dans son regard, par l'éclat de la doctrine qui sort de ses lèvres : *Ego sum lux mundi.*

Son vêtement brille comme la neige. Le vêtement, qui couvre le corps entier, représente les habitudes de la vie elle-même dans son ensemble. La candeur rappelle l'innocence et la vertu ; l'éclat de la blancheur figure la gloire.

Imitez Jésus dans ses habitudes, dans sa manière

d'agir, dans sa vie, et votre vie sera un reflet de sa candeur et de sa gloire.

Jésus apparaît dans la gloire entre Moïse et Élie. Le premier représente la loi, le second les prophètes. La loi, la règle, la vie réglée ; la foi, la fidélité à l'inspiration divine, la vie surnaturelle : telle sera pour nous la double condition de la transfiguration céleste.

Moïse et Élie furent les deux grands lutteurs de l'Ancien Testament. Moïse lutta contre Pharaon pour délivrer Israël, Élie lutta contre Achab et Jézabel pour soutenir les quelques fidèles qui demeuraient encore au sein des tribus séparées.

Et Jésus s'entretient avec eux de sa passion, de la grande et suprême lutte qu'il va engager contre le prince du monde dont Pharaon et Jézabel n'étaient que les agents.

La consolation nous est donnée ici-bas pour nous préparer au combat. La gloire est proportionnée à la lutte.

Bonum est nos hic esse. Il est bon pour nous d'être ici, s'écrie Pierre, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie.

Il s'oublie lui-même, il oublie ses deux compagnons, pour ne penser qu'à Jésus et aux deux illustres assesseurs du Sauveur transfiguré.

Si un rayon de la gloire de Jésus, échappé un instant, suffit pour ravir et transporter l'apôtre au point de s'oublier lui-même, qui dira la joie, le ravissement, le transport que nous éprouverons à la vue de ce même Jésus assis à la droite de son Père, dans tout l'éclat de sa splendeur !

S'oublier pour Jésus : tel est l'effet et le signe de la vraie consolation, comme de la vraie dévotion.

Cependant, un nuage enveloppe la montagne, et ce nuage effraie les disciples : *Et timuerunt intrantibus illis in nubem.* (Luc, ix, 34.)

Au moment des consolations les plus vives et les plus pures, ici-bas, il survient toujours quelque vague inquiétude sur l'avenir : il n'est pas de beau jour sans nuage.

Mais nous avons, pour nous éclairer et nous guider au sein de la nue, un signe plus sûr que la transfiguration même. Ce signe, cette lumière, est une voix : voix du Père céleste qui nous ordonne d'écouter son Fils : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le ; voix du Fils qui nous ordonne d'écouter ses envoyés : *Qui vos audit, me audit,* qui vous écoute m'écoute.

La voix des envoyés de Dieu, de ces hommes que l'Esprit-Saint inspire et qu'il assiste, la foi à la parole de ceux que Dieu a chargés de nous instruire et de nous conduire : tel sera le phare de notre vie. *Habemus firmiorem propheticum sermonem.*

La parole prophétique, la parole inspirée est pour nous plus sûre que tous les ravissements, que toutes les extases, que toutes les illuminations, que toutes les transfigurations.

Écoutons et suivons cette parole qui brille comme un flambeau allumé dans ce séjour ténébreux où nous vivons actuellement : *Cui bene facitis attendentes quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco,* en attendant le grand jour, le plein jour de l'autre vie, qui brillera pour nous lorsque Celui qui est le véritable illuminateur et la vraie lumière brillera lui-même dans nos cœurs : *Donec dies*

elucescat et lucifer oriatur in cordibus vestris. (II Petr., I, 19.)

Écoutez Jésus : il est la parole du Père, il est le Verbe incarné ; écoutez l'Église : elle est l'écho infaillible de la parole de Jésus : telle doit être l'occupation première de notre intelligence, tel est pour nous le principe de la sagesse.

En descendant de la montagne, Jésus défend aux trois disciples de parler de cette vision durant sa vie.

Ne parlons pas des grâces extraordinaires qui nous sont accordées, excepté dans les cas où la gloire de Dieu le demande.

LE LUNATIQUE (XVII, 14)

Sur la hauteur où Jésus se montre, on oublie tout. Dans la vallée on retrouve le monde avec ses variations et ses inconstances. En descendant du Thabor, Jésus voit ses Apôtres aux prises avec un possédé lunatique.

La lune, par ses variations continues, représente l'inconstance de l'opinion et de la passion, c'est-à-dire le monde.

Sous cette influence, le mondain tombe tantôt dans l'eau, tantôt dans le feu ; il passe de l'enthousiasme de l'opinion à l'indifférence du doute, des ardeurs de la passion à l'apathie du découragement, des élans fiévreux de l'orgueil à l'inertie de la paresse.

Il est deux moyens pour expulser le démon lunatique : la prière et le jeûne.

La prière soumet et élève l'âme à Dieu ; elle abat l'orgueil, parce qu'elle est un aveu de notre faiblesse ;

elle fixe l'intelligence dans la vérité par la foi, et la volonté dans la vertu par la charité.

Le jeûne soumet la chair à l'esprit ; il élève l'esprit au-dessus de la chair ; il maintient l'âme contre les emportements de la passion et contre les défaillances de la sensualité.

LA PASSION. — LE TRIBUT (XVII, 21)

Après ce nouveau miracle, Jésus rappelle encore sa passion. Telle est son habitude. Répétons-le donc, nous aussi, et redisons-le sans cesse : après une faveur céleste, après un succès, après une œuvre éclatante, pensez aux humiliations et aux souffrances qui vous attendent.

Imitez le grand ministre d'Espagne, Ximenès, qui, au milieu même de ses entrées triomphales dans les cités, avait coutume d'arrêter ses yeux sur un petit crucifix qu'il portait constamment sur lui et qu'alors il tenait caché dans sa main.

Mépris et traitements indignes, telle sera la récompense que les hommes vous accorderont pour reconnaître vos plus insignes bienfaits. Humiliez-vous donc.

Confondez-vous dans la foule par l'observation exacte de la loi et des règles de votre état. C'est ce que fait le Sauveur.

Il vient de démontrer son indépendance et sa souveraineté, par les signes les plus éclatants, et entre autres par la guérison du lunatique.

A cet instant-là même on vient demander s'il paie le tribut. Jésus constate son indépendance, mais devant

ses Apôtres seuls; puis, pour donner l'exemple de la soumission aux lois, il fait encore un miracle pour payer le tribut.

LE SCANDALE (XVIII, 1)

Les Apôtres demandent à Jésus quel est le plus grand dans le royaume des cieux. Le Sauveur appelle un petit enfant, il le place au milieu des disciples et il répond que le plus grand dans le royaume des cieux sera celui qui s'humiliera au point de devenir comme ce petit enfant.

Et malheur à celui qui scandaliserait un seul de ces petits !

Humilions-nous, faisons-nous petits, soyons petits à nos yeux d'abord, et puis aux yeux du monde ; Dieu se charge de nous exalter et de nous défendre.

Jésus déclare la nécessité du scandale. Pourquoi cette nécessité ? Le scandale est une conséquence de la chute originelle et de la corruption de notre nature.

De plus, le scandale est une épreuve pour les bons : il est donc utile : mais à qui ? à celui qui résiste au scandale et qui le combat, et non à celui qui le donne.

Malheur donc au scandaleux ! Il se perd lui-même en voulant perdre les autres.

Malheur à celui qui reçoit le scandale, qui se laisse scandaliser ; à celui surtout qui permet le scandale et qui le tolère quand il peut le réprimer ; à celui qui ne combat pas de tout son pouvoir le scandale de la parole et de l'exemple !

Il faut avoir perdu le sens pour proclamer et pour

réclamer la tolérance du scandale et la liberté du vice ou de l'erreur.

Le scandaleux vous fut-il aussi cher, aussi utile, aussi nécessaire que votre main, que votre pied, que votre œil, retranchez-le, arrachez-le, jetez-le loin de vous, loin de votre famille, loin du corps social.

Mieux vaut aller au ciel avec un œil, une main et un pied de moins, que d'être jeté tout entier dans l'enfer.

Mieux vaut une famille, une société, un clergé, par exemple, ou un ordre religieux moins nombreux; mieux vaut pour le corps social perdre ce personnage intelligent et puissant, que de se laisser corrompre par l'influence funeste d'un ou de plusieurs de ses membres.

Soyons sévères contre les séducteurs, contre les scandaleux, contre ceux qui perdent les âmes; mais soyons indulgents et miséricordieux à l'égard des malheureuses victimes de la séduction et du scandale.

LA BREBIS ÉGARÉE (XVIII, 11)

Le bon pasteur qui sur cent brebis en a perdu une seule, laisse les quatre-vingt-dix-neuf pour courir après la pauvre égarée. Au ciel il y aura plus de joie pour la conversion d'un seul pécheur que pour la persévérance de cent justes.

Réservez votre indignation et toutes vos colères contre ceux qui perdent les âmes, contre les sophistes, contre les hommes puissants qui abusent de leur force pour imposer l'erreur ou le vice, ou qui n'en usent pas pour réprimer le vice et l'erreur; mais avec Jésus cherchez les pauvres pécheurs, courez après la brebis égarée

et rapportez-la sur vos épaules au bercail qui est la figure de l'Église.

Et vous-même, au lieu de vous décourager de vos infidélités, rappelez-vous que le cœur de Jésus est toujours prêt, toujours ouvert pour vous recevoir et pour vous pardonner.

LA MISÉRICORDE ET LES DEUX DÉBITEURS (XVIII, 15)

La miséricorde s'exerce par la correction fraternelle et par le pardon.

Dans la correction il y a trois degrés : D'abord, avertissez celui qui est en faute, pourvu toutefois que vous en ayez la charge; s'il ne vous écoute pas, prévenez l'autorité; enfin, s'il refuse de se soumettre à l'autorité, à l'Église, séparez-vous de lui comme d'un païen.

Cette conduite est également opposée et à la mollesse qui tolère et autorise le faux et le mal par un lâche silence, et à la dureté qui critique, blâme et condamne sans ménagement et sans égard.

Telle est donc la marche à suivre quand il s'agit de réprimer le scandale, ou de se prémunir soi-même contre le péril; mais quand il s'agit du pardon, il n'est plus de limites.

Le commerce avec le pécheur obstiné est un danger, le pardon n'en est pas un. Tolérer et pardonner sont deux actes très différents.

Jésus promet à ses Apôtres le pouvoir de lier et de délier, de remettre les péchés et de les retenir.

Pierre demande quelle est la règle à suivre dans

l'usage de ce pouvoir. Combien de fois pourrai-je pardonner à mon frère? Jusqu'à sept fois?

Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, reprend le Seigneur, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois sept fois, c'est-à-dire jusqu'à cinq cent trente-neuf fois, s'écrie saint Jean Chrysostôme, c'est-à-dire indéfiniment, c'est-à-dire chaque fois que le pécheur demandera pardon.

Or si Dieu donne cette mesure pour les offenses qui le concernent, à plus forte raison devons-nous pardonner les offenses qui nous sont personnelles. La miséricorde que nous aurons pour nos frères sera aussi la mesure de celle qu'il aura pour nous.

Le Sauveur confirme cette doctrine par une parabole. Un serviteur infidèle devait à son maître la somme de dix talents. Le maître lui remet la dette entière.

A peine pardonné le serviteur se jette sur un de ses collègues qui ne lui devait que cent deniers.

Apprenant cette dureté, le maître retire la grâce accordée, et fait jeter le créancier impitoyable dans une prison d'où il ne sortira pas qu'il n'ait payé lui-même sa dette tout entière et jusqu'à la dernière obole.

Dieu sera sans pitié pour celui qui lui-même est sans pitié. Que sont en effet les fautes que l'on peut commettre à notre égard, si on les compare à celles que nous commettons envers Dieu ?

LE MARIAGE (XIX, 1)

Les pharisiens demandent s'il est permis de renvoyer une épouse pour quelque raison que ce soit.

Jésus dans sa réponse ramène le mariage à sa sainteté et à son unité primitive, et il abolit le divorce que Moïse avait permis, en certains cas particuliers, pour ménager la faiblesse des Juifs.

Cette indissoluble union est un symbole de l'union qui attache irrévocablement l'Église à Jésus, son divin époux, et de celle qui doit nous attacher nous-même à Jésus, notre Sauveur. Nous la conserverons par l'union continue de notre cœur au Cœur de Jésus.

LES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES (XIX, 11)

L'état du mariage constitue la vie commune, la vie laïque ; les conseils constituent la vie parfaite, la vie religieuse.

Jésus d'abord profite de l'effroi que l'indissolubilité du mariage inspire à ses disciples pour exalter la chasteté parfaite.

Et comme les Apôtres écartaient les petits enfants qu'on lui présentait, il ordonne de les laisser s'approcher, parce que, ajoute-t-il, le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent : *Talium est enim regnum cœlorum*. Par là il recommande encore l'innocence et la chasteté.

Touché de la bonté de Jésus, un jeune homme se présente et demande ce qu'il doit faire pour obtenir la vie éternelle. Jésus lui rappelle l'observation des commandements.

Et comme le jeune homme les a tous observés depuis son enfance, et qu'il demande ce qui peut encore lui manquer, Jésus lui conseille d'abord la pauvreté : *Vende*

quæ habes et da pauperibus, puis l'obéissance : *Et sequere me.*

Telles sont, avec la chasteté, les conditions de la vie parfaite : *Si vis perfectus esse.*

Détachons-nous des biens de la terre, des plaisirs des sens, de notre propre volonté et de notre propre jugement, il nous sera facile alors de nous unir intimement et parfaitement à Jésus.

LA RÉCOMPENSE (XIX, 26)

Si un sacrifice aussi complet paraît effrayant, regardons la récompense promise. A ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus, le centuple est promis en ce monde, et la vie éternelle dans l'autre, avec l'honneur d'être assis avec Jésus sur des trônes pour juger avec lui les nations.

Les biens spirituels pour les biens matériels, les joies spirituelles pour les joies sensibles, l'indépendance et la liberté que donne le mépris du monde, au lieu de la dépendance et de la servitude que le monde impose à ceux qui mendient ses honneurs et ses dignités : Voilà le centuple en cette vie.

Ajoutez-y la vie éternelle, garantie par les conseils, qui sont comme les contreforts des commandements.

Le décalogue forme l'enceinte des remparts de la cité, les conseils sont les forts détachés dont les feux croisés interdisent à l'ennemi l'approche des remparts et dont la distance ne permet pas aux bombes de pénétrer jusqu'à la place.

Tant que vous gardez les conseils, vous gardez par là même les commandements, et votre salut est assuré.

LES HEURES (XX, 1)

Ni disons jamais : Il est trop tard. Quand il ne resterait qu'une heure, la dernière de la journée, qu'une année, la dernière de la vie, quand même il ne resterait qu'une heure avant le dernier soupir, la ferveur peut réparer toute une journée, toute une vie passée dans la paresse, dans l'indifférence, et même dans le péché.

Un seul acte héroïque vaut plus devant Dieu et devant les hommes que toute une vie, d'ailleurs irréprochable, mais ordinaire et commune, à moins que cette vie simple, et commune en apparence, ne soit elle-même comme tissue d'intentions droites et pures qui la rendent constamment héroïque. Dieu regarde plus la qualité que la quantité.

LA PREMIÈRE PLACE (XX, 17)

Jésus vient encore d'annoncer sa passion, et c'est ce moment que la mère de Jacques et de Jean choisit pour le prier d'accorder à ses deux fils les deux premières places dans son royaume.

La gloire répond à la souffrance. Jésus demande donc aux deux frères s'ils sont capables de boire avec lui le calice de la passion.

Jacques et Jean, qui ne doutent de rien, répondent : Nous le pouvons. Le plus jeune, en effet, Jean, se trouvera sur le Calvaire auprès de Jésus en croix.

Tout n'est pas condamnable dans les élans d'une âme généreuse, ces élans fussent-ils mêlés de quelques inspirations de l'orgueil. Dégageons-nous de cet orgueil, restera la grandeur d'âme.

Cependant les prétentions des fils de Zébédée ont soulevé l'indignation des autres disciples. Ils tenaient donc eux aussi à la première place !

Cette émulation ne déplaît pas à Jésus, mais il profite de la circonstance pour leur adresser à tous une leçon d'humilité qui révèlera en même temps le secret de la vraie grandeur.

Voulez-vous être le premier, faites-vous le dernier. Soyez humble, petit, et, à l'exemple de Jésus, soyez le serviteur de tous. Sacrifiez-vous : le dévouement est la mesure de la grandeur et de la gloire.

LES DEUX AVEUGLES (XX, 29)

Mais pour comprendre une si haute leçon, la lumière doit nous venir d'en haut. Demandons-la avec les deux aveugles de Jéricho.

Jéricho est la figure du monde ; avec les idées du monde il est impossible de comprendre la croix.

Prions, insistons, crions jusqu'à ce qu'enfin il nous soit donné de voir et de reconnaître que la souffrance, l'humilité, le sacrifice renferment le secret de la gloire, et donnent la mesure de la grandeur.

Que Jésus nous touche les yeux, aussitôt nous verrons, et à l'exemple des deux aveugles devenus clairvoyants, nous suivrons Jésus, s'il le faut, même jusqu'à la croix.

L'ENTRÉE A JÉRUSALEM (XXI, 1)

Jésus monte tour à tour l'ânesse et l'ânon. L'ânesse représente la synagogue, l'ancien peuple de Dieu, accoutumé au joug de la loi; l'ânon figure la gentilité, les peuples païens encore indomptés.

L'ânesse représente les vieilles habitudes, la routine, la paresse. L'ânon rappelle l'emportement de la passion fougueuse. Jésus venant en nous y soumettra l'une et l'autre, l'habitude et la passion.

Les Apôtres étendent leurs vêtements sur les deux animaux que Jésus devait monter; la foule étend les siens sur le chemin que Jésus doit suivre, et jonche le sol de branches de palmier. (Jo, XII, 13.)

Le vêtement, l'*habit*, représente les *habitudes* bonnes et mauvaises : soumettons à Jésus les unes et les autres : les vertus, pour lui en rapporter l'honneur, les vices, pour qu'il les domine et les foule aux pieds.

Cueillons des palmes par des victoires remportées sur nos défauts. Seule la victoire peut nous assurer la paix.

Sans les palmes les oliviers de la montagne ne seraient qu'un vain symbole.

Or, Jésus seul peut nous donner la victoire et la paix. Offrons-lui l'hommage de nos efforts et de nos succès.

Lorsque par la communion Jésus fait son entrée dans notre cœur, que toutes nos puissances redisent : *Hosanna !*

Hélas ! trop souvent l'Hosanna se change en *crucifigatur !* Trop souvent après la communion nous cruci-

fions Jésus dans notre cœur, sinon par le péché mortel, du moins par le péché véniel qui arrête et suspend l'action qu'il voudrait exercer sur nous et l'action qu'il voudrait exercer par nous sur les âmes pour les convertir et pour les sanctifier!

Ce triomphe de Jésus ne fait qu'irriter davantage les pharisiens et les pontifes. Ce sera son arrêt de mort.

Sachez que les hommes chercheront à vous faire expier vos succès.

Gardez-vous donc d'agir en vue de la récompense ou de la gloire qu'ils peuvent donner.

Travaillez pour eux, c'est-à-dire pour les sauver, mais uniquement par amour pour Dieu, et sans autre but que la gloire de Dieu. Ici-bas attendez-vous à l'indifférence et à l'ingratitude.

VENDEURS CHASSÉS (XXI, 12)

Répression du mal, correction des abus, tel est l'usage que nous devons faire de notre autorité et de notre influence.

Tel sera aussi le premier acte de Jésus à son entrée dans notre âme. Il en chassera la recherche des choses de la terre, la préoccupation des intérêts matériels, l'égoïsme qui nous fait rapporter à nous-mêmes toutes nos pensées et toutes nos actions.

L'âme doit être le temple de Dieu, la maison de prière. Toutes nos pensées, toutes nos affections doivent se rapporter à Dieu.

LE FIGUIER DESSÉCHÉ (XXI, 18)

Jésus maudit le figuier qui ne porte que des feuilles et pas de fruit.

Tels sont les grands parleurs et les rêveurs : beaucoup de paroles, beaucoup de projets ; pas de fruit, pas d'œuvres.

Ne comptez pas sur l'homme *à paroles* : celui-ci diffère beaucoup de l'homme *de parole*.

Comptez sur Jésus : il n'a qu'une parole ; une parole qui ne varie pas et ne trompe pas.

Par la foi à sa parole vous transporterez les montagnes. Devant vous les obstacles reculeront.

Si les hommes vous abandonnent, vous vous en passerez ; si les hommes s'opposent à vos desseins, vous passerez outre et vous réussirez quand même.

LES PHARISIENS ET LE BAPTÊME DE JEAN (XXI, 23)

Ceux qui résistent à la vérité et qui séduisent les peuples doivent être démasqués. Combattons l'erreur et le vice, au risque même de nous compromettre.

Jésus sait qu'à l'*Hosanna* succédera le *crucifigatur*. Cependant, il profite de cet instant de popularité pour confondre les pharisiens, les sadducéens et tous les autres contradicteurs.

On vous dira qu'il est imprudent d'attaquer les idées et les mœurs du siècle et du pays où vous vivez : il y va de votre avenir, de votre position, de votre vie.

Laissez dire ; soyez imprudent avec Jésus-Christ, et pour Jésus-Christ compromettez-vous et perdez-vous.

Les prudents, avec toute leur habileté, finissent aussi par se perdre, mais ils se perdent dans l'ignominie, et tout en se perdant, même pour le temps, ils se perdent pour l'éternité.

Les princes des prêtres et les anciens du peuple demandent à Jésus de quel droit il s'est permis de chasser du temple les vendeurs.

J'ai aussi, répond Jésus, j'ai aussi une question à vous poser : « Le baptême de Jean d'où était-il ? du ciel ou des hommes ? » Répondez : De quel droit Jean a-t-il baptisé ? De qui en avait-il reçu le pouvoir et la mission ?

Que répondre ? Si nous disons : Du ciel, il nous dira : Pourquoi ne l'avez-vous pas cru ? Si nous disons : Des hommes, nous craignons le peuple. Car on tient Jean pour un prophète.

En présence de cette difficulté, et contre leur coutume, ces princes si superbes et si fiers de leur savoir se résignent cette fois à feindre l'ignorance : *Nescimus*, nous ne savons pas.

Ah ! vous ne savez pas ! Vous le savez fort bien ; mais vous ne voulez pas dire ce que vous savez. Donc : « Ni moi non plus, reprend le Sauveur, je ne vous dirai en vertu de quel pouvoir je fais ce que je fais. »

Mais Jésus ne s'en tient pas là. Il ne lui suffit pas de les avoir réduits au silence. Il les poursuit, il les achève par des paraboles dont l'application est d'une évidence palpable.

LES DEUX FILS (XXI, 28)

Ce sont deux fils dont l'un refuse d'obéir à son père, puis se repent et obéit, tandis que l'autre s'empresse de répondre qu'il obéira, mais ne fait rien de ce qui a été commandé.

Le premier représente les publicains, les libertins, les pécheurs, en un mot ceux qui débutent mal, mais qui finissent par le repentir.

Le second représente les princes des prêtres, les anciens du peuple, les pharisiens, observateurs si sévères de la loi et qui, après avoir débuté par une obéissance affectée, refusent de croire et d'obéir à la loi nouvelle, dont l'ancienne loi n'était que l'annonce et la préparation.

Malheur à nous si nous rejetons les grâces nouvelles que Dieu nous accorde, sous prétexte qu'elles sont nouvelles, et qu'il suffit de s'en tenir aux anciennes !

Il se rencontre des chrétiens qui s'opposent à toutes les œuvres de zèle que réclament les besoins nouveaux des temps présents, sous prétexte que les anciennes coutumes suffisent.

Au fond ils craignent d'être troublés dans la tranquille possession d'une certaine supériorité qui leur assure une vie commode.

Ainsi les pharisiens, les chefs du peuple ont refusé de croire Jean-Baptiste, et maintenant ils refusent de croire Jésus-Christ. L'abus d'une première grâce amène un second abus. C'est ce que Jésus va leur faire entendre par une parabole nouvelle et terrible.

LA VIGNE (XXI, 33)

Cette vigne représente Jérusalem et le peuple d'Israël. Les cultivateurs sont les chefs de ce peuple. Les serviteurs envoyés par le maître pour recevoir les fruits sont les prophètes rejetés et même mis à mort par les rois, par les grands, par les princes et par les prêtres.

Le fils unique est Jésus lui-même, saisi et traîné hors de Jérusalem, *extra vineam*, pour y être tué.

Que fera le maître de la vigne ? Que fera Dieu ? Il ôtera sa vigne aux Juifs déicides pour la confier aux païens devenus chrétiens.

Considérée en grand, cette parabole est l'histoire du peuple d'Israël, et aussi de ces nations chrétiennes qui, par une série de résistances et de crimes, ont fini par perdre la foi pour tomber dans le schisme ou dans l'hérésie.

Mais elle peut aussi s'appliquer à chaque fidèle pris en particulier, et plus spécialement aux âmes privilégiées, aux prêtres, aux religieux.

D'abord on néglige, puis on rejette et enfin l'on repousse les inspirations divines, et on en vient au péché mortel par lequel on chasse Jésus-Christ de son cœur : *extra vineam*, pour le crucifier de nouveau : *rursus crucifigenies*.

Alors on perd sa vocation, avec les grâces et les gloires spéciales qui y étaient attachées, et Dieu remplace l'âme infidèle par d'autres âmes auxquelles il confie la mission de faire valoir ses dons.

LA PIERRE ANGULAIRE (XXI, 42)

Jésus achève de confondre les princes des prêtres et les pharisiens en leur rappelant cette pierre dont parle David (Ps. CXVII, 22) et qui rejetée par les constructeurs de l'édifice — lisez : de l'édifice social, — devient la tête de l'angle.

La pierre, c'est Jésus-Christ. C'est lui qui doit former l'angle destiné à relier ensemble les deux peuples de Dieu, l'ancien et le nouveau, Israël et l'Église.

Les princes des prêtres ont rejeté Jésus-Christ : ils se sont heurtés contre lui, et en le heurtant ils se sont brisés ; et Jésus-Christ est retombé sur eux et il les a écrasés.

C'est l'histoire de l'Église qui commence. Toute nation, toute société, toute personne particulière qui attaque l'Église, qui se heurte contre le Pape, ou même contre un simple prêtre, contre un simple fidèle, se brise comme le flot de la tempête contre le roc.

Qu'une société, qu'une nation, qu'une famille, qu'une personne cherche à ébranler l'Église, et qu'elle parvienne à renverser dans un pays, dans une maison ou dans son propre cœur la foi ou l'obéissance à l'Église, ou que simplement elle réussisse à entraver l'action du prêtre ou les œuvres de la religion, bientôt cette société, cette nation, cette famille, cette personne est broyée et réduite en poussière, ou pour parler sans figure, à peine la foi est-elle renversée dans une société ou dans une

âme que l'erreur et le vice y corrompent et y dissolvent l'intelligence et la volonté.

Voyez les peuples et les individus qui, par le schisme, par l'hérésie, ou par l'incrédulité, ont réussi à détruire l'influence de l'Église.

Attachons-nous donc à Jésus-Christ et à son Église par la foi en sa parole et en sa doctrine, par l'obéissance à sa loi et à sa direction, et nous participerons à son inébranlable fermeté.

Contre nous se briseront toutes les fureurs de l'impiété ; et si l'impiété parvient à nous renverser, son triomphe même sera sa ruine, et pour nous le signal et le principe d'un nouveau succès.

Les ennemis de Jésus se retirent pour conjurer sa perte.

Confondez les ennemis de Dieu, vous serez crucifié ; mais la croix sera pour vous le signe et l'étendard de la victoire.

LES NOCES (XXII, 1)

Les grands dédaignent insolemment l'invitation du roi, et à l'honneur d'assister au festin nuptial ils préfèrent leurs petits intérêts ou leurs plaisirs personnels.

Ils sont remplacés par les pauvres et les infirmes, et le roi les fait exterminer par ses armées.

Les princes des prêtres et les pharisiens ont refusé de reconnaître l'alliance du Fils de Dieu avec la nature humaine par l'incarnation ; ils n'ont pas voulu reconnaître en Jésus le Sauveur, le Messie, le Fils de Dieu ; ils ont préféré de petits intérêts temporels à l'honneur d'être

les premiers à proclamer que Jésus était le Messie promis et annoncé par les prophètes : ils seront remplacés par les pécheurs qui se convertissent à la voix de Jésus, par les pauvres et les hommes du peuple dont Jésus a guéri les infirmités, et enfin par les païens si pauvres et si misérables dans l'ordre de la grâce et qui, à la voix de quelques pauvres pêcheurs, se rendront à l'appel du Roi et croiront à son Évangile.

Prenez garde à votre tour, chrétiens, prêtres, religieux ! Si vous ne répondez pas aux invitations et aux appels de la grâce qui vous presse de fréquenter les sacrements et de prendre part aux œuvres de zèle que réclame le temps présent, prenez garde : Dieu se passera de vous et pour vous remplacer il prendra des hommes de rien, des hommes du monde, de pauvres pécheurs dont il fera des apôtres.

Malheur à ceux qui repoussent les invitations divines et qui préfèrent leurs affaires, leurs plaisirs, leurs passions, à la prière, à la messe, à la communion !

Malheur aussi à ceux qui par hypocrisie, ou pour quelque autre cause, se présentent à la table sainte sans la robe nuptiale, sans l'innocence conservée ou recouvrée, et qui ne reculent pas devant le sacrilège !

LA MONNAIE DE CÉSAR (XXII, 15)

Les pharisiens ont compris que la parabole s'applique à eux. Ils se retirent et se concertent pour tendre à Jésus quelque piège et pour le surprendre dans ses paroles.

Telle est encore la tactique des ennemis de l'Église. Ils cherchent à surprendre ses ministres, ses prêtres,

dans leurs discours et dans leur conduite et à les trouver en faute afin de les dénoncer aux autorités ou à l'opinion.

Soyez prudent, surveillez votre parole, et cependant parlez et démasquez l'hypocrisie et la malice.

Les pharisiens envoient leurs disciples, en compagnie des partisans du roi Hérode, avec ordre de demander à Jésus s'il est permis de payer le tribut à César.

Le piège est bien tendu. Si Jésus répond : Non, les partisans d'Hérode, qui lui-même est une créature de César, le dénonceront à leur maître et l'accuseront de soulever le peuple contre la domination romaine; s'il répond : Oui, les pharisiens l'accuseront de trahir sa patrie et de reconnaître l'usurpation romaine.

Mais Jésus est plus habile que ces hommes perfides. Montrez-moi, dit-il, la monnaie du cens : *Numisma censûs*. On lui présente un denier.

De qui est cette image et cette inscription, demande le Sauveur? — De César. — Rendez-donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

C'était leur dire : Vous recevez la monnaie de César; par cette acceptation vous reconnaissez son autorité, rendez-lui ce qui lui est dû à ce titre.

Mais comme vous ne laissez pas d'être le peuple de Dieu, payez aussi à Dieu, payez au temple et aux prêtres le tribut prescrit par la loi de Moïse.

Par cette sage réponse Jésus ne se prononce pas sur le droit de César; il constate seulement le fait de sa domination et cela d'après l'aveu même des Juifs; mais en même temps il affirme et confirme le droit de Dieu,

le droit des prêtres, et par là même le titre de peuple de Dieu qui fait la gloire de la nation.

A César donc ce qui appartient à César, c'est-à-dire un certain droit sur le temporel; à Dieu ce qui appartient à Dieu, c'est-à-dire le droit et sur le spirituel et sur le temporel annexé au spirituel.

On le voit, ce n'est pas d'aujourd'hui que les ennemis essaient de mêler la question politique avec la question religieuse, afin de placer le prêtre dans l'impossibilité de parler sans se compromettre.

Soyez prudent à l'exemple de Jésus, et cependant parlez, enseignez aux fidèles tous les devoirs, les devoirs sociaux aussi bien que les devoirs religieux.

Enseignez les devoirs envers le supérieur temporel et les devoirs envers le supérieur spirituel.

Rendez à César le tribut pour la protection extérieure que vous en recevez; mais réservez à Dieu tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez : car vous tenez tout de sa puissance et de sa bonté, tout absolument, le temporel aussi bien que le spirituel.

LA RÉSURRECTION (XXII, 23)

Les sadducéens proposent à Jésus une difficulté contre la résurrection des morts. Jésus les confond et leur montre leur ignorance. Ils ne comprennent ni les enseignements de la foi ni ceux de la raison.

Le reproche est dur pour des esprits superbes qui se posaient à la fois comme docteurs de la loi et comme philosophes, — aujourd'hui l'on dirait : *esprits forts* ou

libres penseurs. — Erratis nescientes scripturas, neque virtutem Dei.

Défendez la vérité sur toute la ligne, sans craindre de multiplier vos adversaires. Déclarez-vous nettement l'ennemi de toutes les erreurs et de tous les vices; attaquez à la fois toutes les opinions fausses et toutes les passions mauvaises. Vous serez crucifié : qu'importe! Vous vaincrez, et vous ressusciterez glorieux.

LE GRAND COMMANDEMENT (XXII, 34)

Le grand commandement est celui de l'amour de Dieu. Mais l'amour du prochain est mis sur le même plan : *Simile est huic.*

Semblable, non égal. Ainsi le petit cercle ressemble au grand, mais ne l'égale pas.

Aimez Dieu par dessus tout : Dieu est le bien infini. Aimez le prochain comme vous-même : le prochain vous ressemble, et vous-même vous ressemblez à Dieu dont vous êtes l'ouvrage, et qui vous a fait à son image.

Comme vous, le prochain est l'enfant de Dieu, et s'il est chrétien, il est par le baptême frère de Jésus-Christ, membre de Jésus-Christ.

Si vous n'aimez pas votre frère qui ressemble à Dieu et que Dieu a tant aimé, vous n'aimez pas Dieu.

Si vous aimez Dieu, vous aimerez son œuvre, son image, son enfant; vous aimerez celui qu'il a aimé au point de se donner et de se sacrifier pour le sauver.

Ces deux commandements sont donc inséparables : l'un est renfermé dans l'autre. Le second est la conséquence nécessaire du premier.

Ces deux commandements résument toute la loi. Les trois premiers articles du décalogue déclarent les devoirs envers Dieu ; les sept derniers rappellent les devoirs envers le prochain.

Les prophètes n'ont fait que répéter les deux tables de la loi, l'amour dû à Dieu, l'amour dû au prochain. Ce double commandement résume donc les prophètes aussi bien que la loi : *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ.*

LE FILS DE DAVID (XXII, 41)

Au lieu de reculer devant les agressions répétées de ses adversaires, Jésus avance et à son tour il prend l'offensive. Il interroge, il embarrasse. Ce n'est pas du reste la première fois qu'il réduit ainsi les pharisiens au silence.

Que pensez-vous du Christ, leur demande-t-il ? De qui est-il fils ? — De David, répondent les pharisiens. — Pourquoi donc, reprend Jésus, pourquoi David l'appelle-t-il son Seigneur ? Si le Christ est le fils de David, comment est-il le Seigneur de David ? et si le Christ est le Seigneur de David, comment est-il son fils ?

Les pharisiens savent que Jésus est le fils de David. Ses miracles prouvent qu'il est Dieu.

Par son humanité il est le fils de David, par sa divinité il est le Seigneur de David. Il fallait donc avouer que Jésus était le Christ.

Mais alors il fallait aussi lui céder l'autorité qu'ils exerçaient sur le peuple. Les pharisiens préfèrent

répondre par le silence : *Et nemo poterat ei respondere verbum.*

On demande d'où vient la haine des puissants de ce monde contre l'Église et contre ses ministres. Ils comprennent que l'autorité du prêtre est supérieure à celle qu'ils veulent exercer ; ils comprennent que cette autorité pourrait contredire et gêner leurs passions, surtout leur cupidité, leur libertinage, leur orgueil.

Pourquoi, même entre ceux qui, par profession et par zèle, se sont dévoués au service de Dieu, pourquoi tant de divisions, de rivalités, et d'oppositions ? Chacun de son côté redoute l'influence d'autrui. De là ces jalousies, ces haines, ces luttes qui entravent les œuvres.

Cherchons uniquement la gloire de Dieu, reconnaissons que seul Jésus est le Christ : et nous serons d'accord.

LA CHAIRE DE MOÏSE (XXIII, 1)

Jésus rappelle ici les devoirs des inférieurs et ceux des supérieurs. Les inférieurs doivent écouter les supérieurs, fussent-ils mauvais ; ils doivent leur obéir en tout ce qui est conforme à la loi divine, mais ils se garderont de les imiter.

Les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse : écoutez-les, faites ce qu'ils disent, mais non ce qu'ils font.

Puis, après avoir fait la part de l'autorité, Jésus démasque l'orgueil de ces docteurs et il rappelle que le premier devoir des supérieurs est l'humilité.

LES MALÉDICTIONS (XXIII, 13)

Ici commence une série fulminante de malédictions contre les pharisiens : *Væ vobis !* Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, *hypocritæ ;* cupides, avares, guides aveugles, *duces cæci ;* serpents, races de vipères, *serpentes, genimina viperarum !*

Tels sont encore les traits qui distinguent les mauvais supérieurs dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel, les mauvais prêtres et les mauvais magistrats.

A l'exemple de Jésus-Christ respectons l'autorité : mais ni l'obéissance ni la charité ne défendent de démasquer le séducteur et le scandaleux.

Au contraire, la charité commande de les faire connaître au peuple qui, sans cet avertissement, se laisserait surprendre et entraîner.

JÉRUSALEM (XXIII, 37)

Après cette formidable sortie contre ceux qui perdent le peuple, Jésus rappelle sa tendresse pour Jérusalem.

Soyez bon, tendre, compatissant pour les faibles, pour les malheureux, pour les pécheurs, pour les victimes de la séduction ; aimez l'Église, figurée par Jérusalem.

Mais si votre amour pour l'Église et pour le peuple est sincère, il éclatera, il se montrera par les paroles et par les faits ; vous combattrez ceux qui perdent les

âmes et qui attaquent l'Église, fallut-il par là vous exposer à la croix.

RUINE DE JÉRUSALEM ET JUGEMENT DERNIER (XXIV)

Il est difficile de séparer l'annonce de la fin de Jérusalem de celle de la fin du monde. Jésus mêle ensemble ces deux évènements.

Finalement Jésus triomphera. Le Sauveur sera aussi le Juge. Le jour du jugement sera le triomphe du Sauveur et des siens et la ruine de ses ennemis.

En attendant ce jour final il y aura une série de jugements généraux sur les ennemis de Jésus et de son Église. La série de ces tonnerres divins s'ouvrira par le jugement et la ruine de la déicide Jérusalem.

Ces catastrophes seront annoncées par des signes : signes dans l'ordre physique, signes dans l'ordre social.

Le signe principal sera la multiplication des faux prophètes et des séducteurs.

Comprenez la folie de ceux qui réclament la liberté pour l'erreur comme pour la vérité.

L'erreur amène l'iniquité, la division, les trahisons, les dissensions, les guerres, et enfin la corruption et tous les fléaux dont la peste, la famine et la guerre extérieure ne sont que l'ombre et la figure.

Défions-nous des séducteurs et démasquons-les. Comme l'aigle, planons au-dessus de ce monde pour nous élever jusqu'à Jésus-Christ.

Rangeons-nous autour de sa croix, et lorsque ce glorieux étendard apparaîtra dans les cieux, tandis que les hommes terrestres gémiront, mais trop tard, nous ver-

rons sans crainte le Fils de l'Homme venir sur les nues dans l'éclat de sa force et de sa majesté.

Mais tenons-nous sur nos gardes. Le jugement surviendra comme la foudre. Les hommes seront surpris au milieu de leurs plaisirs et de leurs affaires.

Veillons : il en sera du jugement général comme du jugement particulier. La mort surprendra tous ceux qui vivront alors. Ceux qui se laisseront surprendre dans l'état de péché seront jetés en enfer : là règnent les pleurs et les grincements de dents.

LES DIX VIERGES (XXV, 1)

La lampe figure l'âme, la lumière figure la grâce, l'huile figure les bonnes œuvres, surtout la prière.

Prions et faisons le bien : sinon, faute d'huile, la grâce s'éteindra dans notre âme, et le ciel se fermera pour nous.

LES TALENTS (XXV, 14)

Ces talents sont les dons de la nature et de la grâce, l'âme et le corps, l'intelligence et la volonté, les sens et les passions, la fortune même et les divers avantages extérieurs.

Faites valoir tout cela et vous serez récompensé.

Mais malheur à celui qui enfouit les dons de Dieu dans la terre, n'en usant que pour un profit terrestre !

Malheur à celui qui enveloppe ces dons dans un linceul, dans le linceul du péché !

Le seul fait d'une vie inutile mérite la perte de Dieu,

la perte de la vie éternelle, la peine du dam. Et cette peine entraîne celle des biens de la nature et de la grâce que vous aviez reçus pour le service et la gloire de Dieu.

Quel salaire donneriez-vous à l'ouvrier ou au domestique qui n'aurait rien fait pour vous ? Que répondriez-vous à ce domestique ou à cet ouvrier qui, renvoyé par vous en raison même de son oisiveté, s'excuserait disant : Pourquoi me chassez-vous de votre logis, qu'ai-je fait ? Je n'ai rien fait ! — Et c'est précisément parce que tu ne fais rien que je te donne congé.

Et vous prétendriez gagner le ciel sans avoir rien fait pour le mériter !

LA SENTENCE (XXV, 31)

Au jour du jugement Jésus ouvre le ciel aux bonnes œuvres, et quelles œuvres ? Les œuvres de charité envers le prochain. Il condamne au feu de l'enfer ceux qui ont négligé ces mêmes œuvres.

Procurez le pain de la vérité aux ignorants, l'eau de la grâce aux pécheurs, les habitudes vertueuses aux hommes vicieux, la liberté aux esclaves du respect humain, la force spirituelle aux âmes faibles : si le ciel est le prix d'un léger service rendu au corps, quelle sera la récompense des services rendus à l'âme ?

Mais si l'enfer est réservé à ceux qui refusent le pain, ou l'eau, ou le vêtement, ou la consolation aux indigents et aux affligés, quel sera le sort de ceux qui dépouillent les âmes et qui les tuent par le scandale ou par la séduction ?

Pourquoi la foi et l'amour de Dieu ne sont-ils pas mentionnés dans les motifs de la sentence ?

C'est que l'amour du prochain suppose et démontre la foi et l'amour de Dieu.

Sans la charité envers le prochain la charité envers Dieu n'est qu'illusion. Celle-ci produit nécessairement celle-là. Celui qui aime Dieu, aime nécessairement le prochain qui est l'œuvre de Dieu, l'image de Dieu, l'enfant de Dieu.

Et celui-là n'aime pas Jésus-Christ qui n'aime pas le frère, le membre de Jésus-Christ. Aussi Jésus a-t-il dit : Ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi que vous le faites. Ce que vous refusez au moindre des miens, c'est à moi que vous le refusez.

Pour ce qui concerne la foi : sans les œuvres, sans la charité, la foi est morte. Celui-là n'est que plus coupable qui, croyant et sachant ce que Dieu enseigne et ce qu'il commande, n'agit pas selon la foi.

Conclusion. — A l'exemple de Marie qui conservait toutes les paroles et toutes les actions de son divin Fils, les comparant dans son cœur, méditez sans cesse les leçons et les exemples que Jésus vous donne dans son Évangile. *In his esto*, vivez dans ces pensées et que le monde voie vos progrès : ainsi vous vous sauverez vous-même et vous sauverez ceux qui vous verront et vous entendront. (I *Tim.*, IV, 15, 16.)

SAINT JEAN

Jean, comme l'indique son nom, fut gracieux, aimable.

Il fut vierge, prêtre, apôtre, martyr, prophète, évangéliste.

Il fut plus que tout cela, il fut le disciple que Jésus aimait: *Discipulus ille quem diligebat Jesus.* (Jo., xxi, 7.)

C'est sous ce titre qu'il se désigne ou plutôt qu'il se cache. Mais ce titre le trahit et le révèle tout entier.

Considérons sa personne, sa parole, son action.

Sa personne : Jean fut le disciple que Jésus aimait, le fils adoptif de la Mère de Jésus, l'ami particulier de Pierre que Jésus avait choisi pour chef de l'Église.

Sa parole : Sa parole fut une lumière, elle fut une flamme, elle fut la foudre. Lumière pour les intelligences, flamme pour les cœurs, foudre contre l'erreur et le vice.

Son action : Son action se montre sur trois théâtres : au Cénacle où il repose sur le cœur de Jésus; au Calvaire où il se tient près de la croix ; à Pathmos où il souffre et combat pour Jésus.

SA PERSONNE

1. Le disciple que Jésus aimait.

Pourquoi Jésus aimait-il Jean d'une affection si singulière que cet amour suffise pour distinguer ce disciple de tous les autres?

Serait-ce à cause de sa prompte docilité à l'appel de Jésus?

Mais Pierre, André, Jacques, Matthieu ne furent pas moins prompts à tout quitter aussitôt que Jésus leur eut dit : Venez, suivez-moi.

Serait-ce à cause de son zèle pour l'honneur de son Maître?

Mais ce zèle ne se montre qu'une fois et alors il ne sert qu'à lui attirer, à lui et à son frère, un reproche assez dur de la part de Jésus.

Jacques et Jean demandaient la permission et le pouvoir de faire descendre le feu du ciel sur Samarie, pour punir cette ville de son refus de recevoir Jésus.

Jésus répond aux deux frères : Vous ne savez pas quel est l'esprit qui vous anime : *Nescitis cujus spiritûs estis.*

D'où vient donc la prédilection du Sauveur? Jean était vierge. Ce titre lui assure une préférence sur tous les disciples et sur Pierre lui-même si empressé, si résolu toutes les fois qu'il s'agit de la gloire de Jésus.

Soyez pur, soyez chaste, dégagez votre cœur de toute affection sensuelle : Jésus le remplira de sa grâce et de son amour, et vous serez son bien-aimé.

Pourquoi, en ce siècle, Jésus compte-il tant d'ennemis et si peu d'amis ?

Ce siècle est celui du sensualisme. On vante la civilisation présente. C'est la civilisation du bien-être et du plaisir sensuel. C'est une civilisation qui rappelle Ninive et Sardanapale, Babylone et Balthazar, Rome et le peuple-roi devenu le peuple-esclave de tout césar, de tout tyran qui lui promettait du pain et des jeux pour assurer et amuser son oisiveté : *panem et circenses.*

L'homme sensuel ne tolère pas Jésus. Jésus par la crèche et par la croix condamne la volupté.

Lorsque vous entendez une voix s'élever contre Jésus, contre son Évangile ou contre son Église, dites, et vous ne vous tromperez pas : Cet homme, ce discoureur, cet écrivain, ce journaliste est un libertin. S'il est des exceptions, elles sont rares.

Pourquoi, d'autre part, contre tant d'ennemis de Jésus s'élèvent si peu d'amis ? Et pourquoi ceux qui, par profession, doivent être les amis de Jésus, pourquoi, en présence des outrages et des injures qui lui sont faites en son corps mystique qui est l'Église, pourquoi ces amis paraissent-ils si calmes, si froids, si impassibles ?

Pour défendre les intérêts de Jésus il faudrait agir, parler, écrire, étudier sa doctrine et la répandre, visiter les pauvres et les instruire, concourir aux œuvres de zèle par sa présence, par son argent, par son action.

Or cette activité commanderait des sacrifices incompatibles avec cette vie, je ne dis pas sensuelle, mais simplement commode, dont on s'est fait une habitude.

Ne craignez pas les ardeurs indiscrètes de ces chrétiens-là. Vous ne les entendrez pas appeler sur Samarie

le feu du ciel. Si parfois ces hommes, prudents de la prudence de la chair, ressentent quelque colère et font éclater quelque menace, rassurez-vous, ennemis de l'Église et de Jésus-Christ, ces chrétiens charitables et modérés ne prennent feu que pour réprimer le zèle des amis de Jésus.

Pour s'attacher à Jésus le cœur doit être libre et fort, prêt à tout sacrifier, à tout souffrir. Seul le cœur pur est capable de cette liberté, de cette force, de cette patience, qui suit Jésus jusqu'à la croix. Allons jusque-là, c'est là que nous retrouverons le disciple que Jésus aimait, c'est là qu'il deviendra le fils adoptif de Marie.

2. *Le fils adoptif de la Mère de Jésus.*

Jésus est sur le point de mourir. Il lui reste encore un sacrifice à faire et un devoir à remplir. Un sacrifice : Il faut qu'il se sépare de sa Mère ; un devoir : Il faut qu'il se fasse remplacer auprès de sa Mère.

Qui remplacera un fils tel que Jésus ? Où Jésus trouvera-t-il un autre lui-même ? Où trouvera-t-il un frère qui lui ressemble et qui puisse par ses traits le rappeler et le représenter aux yeux et au cœur de sa Mère ?

Le choix n'est pas difficile. Il n'est pas besoin de chercher au loin. Un seul homme entre tous les hommes, un seul disciple entre tous les disciples, un seul apôtre entre les douze, a eu le courage de suivre Jésus jusqu'à la croix. Si Marie se tient debout auprès de cette croix, le disciple que Jésus aimait se tient debout à côté de Marie.

Cum vidisset ergo Jesus matrem et discipulum stantem, quem diligebat, dicit Matri suæ : Mulier ecce filius tuus.

Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Et ex illa hora accepit eam discipulus in suâ.

La parole de Jésus est efficace. Il est le Verbe, et pour lui, dire c'est faire : *Dixit et facta sunt.*

Jean, à cette heure-là, a donc été *fait* le fils de Marie, et Marie a été rendue mère du disciple bien-aimé.

Mais Jean, ici, représentait tous les disciples de Jésus, tous les chrétiens. C'est donc à nous aussi que s'adresse cette parole : Voici votre mère ; c'est de nous aussi que Jésus a dit à Marie : Voici votre fils.

Or comment Jean a-t-il mérité l'honneur de représenter tous les chrétiens dans le mystère de notre adoption au rang de fils de la Mère de Jésus ?

Comment, de notre côté, pourrons-nous confirmer sur nous la maternité de Marie, et en nous cette filiation merveilleuse ?

Jean s'est trouvé au pied de la croix : *Cum vidisset ergo Jesu... discipulum stantem.*

Il en est qui s'imaginent que la dévotion envers Marie n'est qu'une dévotion douce, facile, tranquille. Illusion. Si vous êtes dévoué à Marie, comme Jean vous la suivrez partout. Or lorsque Jésus est en croix, la place de Marie est au pied de la croix.

A l'heure présente Jésus est en croix. Caïphe et Pilate, la haine et la politique, l'impiété et la lâcheté, sont d'accord, en ce temps-ci, pour crucifier de nouveau Jésus dans son corps mystique qui est l'Église.

Et vous vous renfermeriez dans les douceurs d'une dévotion tranquille ?

Marie est debout au pied de la croix, et vous, fils adoptif de Marie et frère de Jésus, vous demeurez tranquillement assis ! Ou bien, comme les apôtres fugitifs, vous n'osez pas vous montrer, vous craignez de vous compromettre !

Vous n'avez donc pas compris, ou bien vous n'avez pas accepté le legs de Jésus mourant : *Ecce mater tua.* Vous n'avez pas, comme Jean, accepté la mère de Jésus pour votre mère : *Et accepit eam in suâ.*

Les impies se sont ligués contre Jésus et son Église, les puissants, comme Pilate, ont abandonné Jésus et son Église aux fureurs de l'impiété, les amis et les disciples de Jésus et de l'Église n'osent se montrer, et vous n'êtes pas là ? Vous aussi vous vous cachez, vous vous taisez ! Ne dites pas que Marie est votre Mère. Elle le fut peut-être, elle ne l'est plus. Vous l'avez abandonnée. Marie est au pied de la croix. Vous n'y êtes pas.

3. L'ami de saint Pierre.

Si comme saint Jean vous êtes le disciple bien-aimé de Jésus, si comme saint Jean vous êtes le fils de Marie, vous serez aussi l'ami, et l'ami particulier de saint Pierre, vous aimerez le Vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Église de Jésus-Christ.

Les rapports de Jean avec Pierre apparaissent dès la première pêche miraculeuse. Sur un mot de Jésus Simon-Pierre a jeté le filet. Pierre et André son frère ne peuvent suffire à l'abondance de la pêche. Sur un signe de leurs amis, Jacques et Jean s'empressent d'offrir leur barque.

La barque de Pierre figurait l'Église dont il devait être le chef.

Le Vicaire de Jésus-Christ vous appelle, il vous demande votre concours pour recueillir les âmes qui se perdent dans les eaux de ce monde. Répondez à cet appel et secondez une pêche que Jésus veut rendre miraculeuse.

Jacques et Jean sont choisis avec Pierre pour assister à la transfiguration de Jésus ; ils seront encore appelés pour être témoins de son agonie au jardin.

Vous suivez peut-être assez volontiers Pierre aux jours de gloire qui se lèvent de temps à autre sur l'Église, mais à l'heure de l'agonie, à l'heure de l'abandon, à l'heure de la désolation, où êtes-vous ?

Jean est avec Pierre lorsqu'il s'agit de préparer la cène dernière, cette cène où, après la manducation de l'agneau pascal, Jésus instituera l'Eucharistie.

Pierre représente l'action, la vie active ; Jean représente la contemplation, la vie contemplative. Unissez la prière et l'action : telle est la vraie préparation à la communion et tel doit en être le fruit pratique.

Pierre s'adresse à Jean pour savoir quel est celui qui doit trahir Jésus. Jean le demanda et l'apprit de Jésus, mais il ne répondit pas à Pierre. Celui-ci, sans doute, aurait mis le traître en pièces : or Jésus voulait endurer la passion et la mort.

Aujourd'hui les mêmes raisons ne subsistent pas. Cherchons à découvrir quels sont parmi les chrétiens, parmi les catholiques, parmi les disciples de Jésus, quels sont ceux qui trahissent soit par leur doctrine, soit par leur conduite. Démasquons-les, et faisons-les connaître

à Pierre, au chef de l'Église, et à tous les disciples de Jésus, à tous les fidèles. Ces faux agneaux, ces catholiques en parole, qui en fait professent et suivent la doctrine et l'esprit de la révolution, sont pires et plus dangereux que les loups et les impies déclarés. Ceux-ci du moins on les connaît, on s'en défie, et ils ne peuvent dévorer que ceux qui veulent bien s'en approcher.

Jean était avec Pierre lorsque Madeleine vint annoncer que le corps de Jésus n'était plus dans le tombeau, et Jean accompagna Pierre au sépulcre, et même il l'y précéda : *Cucurrit citius Petro.*

Au jour de la passion, au jour de la désolation le chrétien fidèle se tient avec le Vicaire de Jésus-Christ. Il l'accompagne, et même il le précède, mais seulement pour lui préparer les voies dans toutes les démarches qu'inspire le zèle de la gloire de Jésus.

Après la résurrection, lors de la seconde pêche miraculeuse, Jean est encore avec Pierre. C'est lui qui le premier reconnaît Jésus et il le dit à Pierre : *Dominus est*, c'est le Seigneur.

Communiquons nos lumières surnaturelles au Vicaire de Jésus-Christ, non pour l'éclairer, non pour le guider, mais pour les lui soumettre et pour être préservés de toute illusion par l'Esprit-Saint qui assiste le Vicaire de Jésus-Christ.

Jésus prend à part Simon-Pierre. Jean, sans y être invité, suit Jésus et Simon. Est-ce que il y aurait des secrets entre Jésus et Pierre pour le disciple bien-aimé de Jésus et pour l'ami particulier de Pierre? Aussi ni Jésus ni Pierre ne s'étonnent de sa présence. Loin de là, Jésus ayant annoncé à Pierre le genre de mort qui

l'attendait, celui-ci, poussé sans doute par l'intérêt qu'il portait à son ami, demande quel sera le sort de Jean : *Hic autem quid?*

Aimez-vous Jésus? Vous aimerez son représentant visible.

Comment, dit saint Jacques, comment vous flattez-vous d'aimer Dieu que vous ne voyez pas, si vous n'aimez pas votre frère que vous voyez?

Et moi je vous dis : Ne vous flattez pas d'aimer Jésus que vous ne voyez pas, si vous n'aimez pas le Pape, son Vicaire, son représentant visible.

Vous aimez Jésus, aimez-le là où il est, où il vit, où il agit. Or Jésus est dans le Pape qui le représente, il vit dans le Pape par lequel il vivifie l'Église son corps mystique, il agit dans le Pape par lequel il gouverne son Église.

Vous aimez Jésus. Défendez-le contre ceux qui l'attaquent. Mais Jésus personnellement, Jésus en lui-même est au dessus des attaques humaines. Assis à la droite de son Père, il sourit des inepties de la fausse science et de la faiblesse des puissances impies.

Jésus ne peut être attaqué que dans son corps mystique, dans son Église, et dans la personne du chef de son Église, dans son Vicaire et dans son représentant.

Aspirez-vous à montrer, à exercer votre amour à l'égard de Jésus, défendez son Église et surtout son Vicaire.

Si vous êtes indifférent et insensible aux insultes qui s'adressent au Pape, ne dites pas que vous aimez Jésus. Celui-là n'aime pas Jésus qui n'aime pas Pierre. C'est Pierre, c'est le Pape qui est l'écho infaillible de la parole et de la doctrine de Jésus; c'est Pierre, c'est le

Pape qui tient l'étendard et le sceptre royal de Jésus. Vous abandonnez le Pape, vous ne soutenez pas sa parole, sa doctrine, vous ne défendez pas son drapeau ! c'est la doctrine de Jésus, c'est le drapeau de Jésus que vous abandonnez, que vous livrez à la merci des sophistes et des politiques humains : Vous êtes un déserteur.

Mais non : Vous n'acceptez pas cette note infamante, vous êtes résolu à suivre et à défendre Jésus dans la personne de son Vicaire, et vous demandez ce que vous avez à faire : Essayons de le dire.

Le Pape est le chef d'une société spirituelle, il est l'écho du Verbe. L'arme, le glaive de l'esprit, l'écho du Verbe, c'est la parole. Ici encore Jean sera le modèle. Écoutons sa parole.

SA PAROLE

Comme ce fluide merveilleux qui relie ensemble les atomes et les soleils, la parole, lien des âmes, des intelligences et des volontés, possède un triple caractère : elle est lumière, feu et foudre.

Lumière, elle éclaire les esprits ; feu, elle embrase les cœurs ; foudre, elle brise la double résistance que le faux et le mal opposent au vrai et au bien, et qui obscurcirait les esprits et glacerait les cœurs.

La parole de Jean réunit à un degré supérieur toutes ces propriétés.

1. Lumière.

Il n'est pas de secret pour cet aigle. Les secrets de la génération du Verbe lui sont révélés, et il nous les

livre dans son Évangile ; les secrets de l'avenir de l'Église lui sont dévoilés, et il nous les communique dans son Apocalypse.

Aucun prophète, aucun apôtre, aucun évangéliste n'a révélé aussi pleinement le mystère de la Trinité. C'est lui qui nous rapporte le discours de Jésus après la cène, cet entretien suprême dans lequel le Sauveur dévoile si nettement la distinction et l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

C'est Jean qui a résumé avec la dernière précision ce dogme fondamental et qui nous a laissé le denier mot sur ce mystère :

Trois, dit-il, rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe, l'Esprit-Saint, et ces trois ne font qu'un.

Quoniam tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum et Spiritus sanctus : et hi tres unum sunt.

Nul n'a mieux déclaré la divinité du Verbe :

In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.

Au commencement le Verbe était, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

Nul n'a mieux exprimé le mystère de l'Incarnation : *Et Verbum caro factum est.* Et le Verbe s'est fait chair.

Marie nous a rendu le Verbe sensible, dit Bourdaloue, Jean nous le rend intelligible ; Marie nous le montre aux yeux, Jean le montre à notre esprit.

Nul n'a mieux fait ressortir la divinité de l'Esprit-Saint. Il faudrait citer ici tout le discours après la cène, si bien retenu et si bien exposé par le disciple du cœur de Jésus.

La lumière cherche à se répandre. Jean aussi éprouve le besoin de communiquer ce qu'il sait.

Quod fuit ab initio, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ.

Ce qui fut dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons pénétré, ce que nos mains ont comme touché de la parole de vie... Ce que nous avons vu et entendu nous vous l'annonçons afin que vous entriez en société avec nous et que notre société soit avec le Père et avec son Fils, Jésus-Christ. *Quod vidimus et audivimus annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeamus nobiscum, et societas nostra sit cum Patre et Filio ejus Jesu Christo.*

Grâce à l'Évangile répandu par l'Église la lumière s'est répandue dans le monde. Elle est parvenue jusqu'à nous. Elle nous enveloppe, elle nous pénètre. Pourquoi donc les ténèbres sont-elles si épaisses ? C'est que les fils des ténèbres sont plus prudents que les fils de la lumière. Les premiers n'épargnent rien pour répandre les ténèbres, les seconds s'endorment et se cachent sous le boisseau.

Voyez l'activité du mensonge, la propagande des mauvais livres et des mauvais journaux. Les maîtres de l'erreur s'imposent à toutes les classes, à tous les âges, à tous les sexes.

Encore un peu et ils obligeront tous les hommes, petits et grands, pauvres et riches, libres et esclaves à recevoir le caractère ou le nom de la bête. C'est S. Jean qui l'annonce dans son Apocalypse.

Et faciet omnes pusillos et magnos, et divites et pauperes, et liberos et servos, habere characterem in dextera manu sua aut in frontibus suis, et ne quis possit emere aut vendere nisi qui habet characterem aut nomen bestiæ. (*Apoc.*, XIII, 16, 18.)

Cependant, il ne tient qu'à nous de prévenir ou du moins de retarder ce triomphe de la nuit sur la lumière, c'est-à-dire de la bête sur l'intelligence.

La bête c'est l'impiété, la bête c'est la sensualité, c'est l'impureté.

La bête ne peut pas soutenir l'éclat de la vérité : cet éclat, faisons-le briller à tous les regards.

Nous possédons la lumière, répandons-la.

Pourquoi dormons-nous notre sommeil ? Pourquoi demeurons-nous assis dans l'inertie de l'égoïsme ? Nous bornant à garder pour nous-mêmes la lumière de la foi, pourquoi tenons-nous le flambeau sous le boisseau ? C'est que dans nos cœurs le feu sacré s'est éteint, c'est que la lumière de la vérité n'y répand pas la flamme de la charité.

La parole cependant ne doit pas être seulement une lumière, elle doit, comme celle de Jean, être une parole de feu.

2. Flamme.

Le feu dilate, il fond le métal le plus dur et le plus froid. Il monte, il s'élève. Sous son action les éléments semblent se dégager en partie des lois de la pesanteur pour s'élancer dans les régions supérieures.

Telle est la parole, non moins embrasée que lumineuse, du disciple que Jésus aimait.

Cet aigle a un cœur de colombe. Fidèle à son nom qui signifie gracieux, miséricordieux, Jean à la fin semble n'avoir retenu qu'un mot des leçons de son maître : Aimez-vous les uns les autres.

Voyez ce beau et doux vieillard à cheveux blancs que l'on apporte sur un siège dans l'assemblée des fidèles. A sa vue tous se sont levés. Ils regardent, ils attendent, ils écoutent. Le beau vieillard promène sur l'assemblée un regard souriant et satisfait, il ouvre la bouche, un mot s'échappe de ses lèvres : *Filioli*, mes petits enfants, *diligite alterutrum*, aimez-vous les uns les autres. Rien que cela.

Un des disciples se penche à l'oreille du Maître vénéré : Père, lui dit-il, toujours la même parole ! N'avez-vous donc rien de plus à dire à ces pieux chrétiens ? Ils seraient si heureux de vous entendre parler de Celui qui vous aimait. Maître, pourquoi dites-vous toujours la même chose : *Magister, quare semper hoc loqueris ?*

Parce que, répond le doux vieillard, parce que c'est le commandement du Seigneur ; quand on ne ferait que cela, cela suffit. *Quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit.*

O réponse digne de Jean, s'écrie saint Jérôme ! *O dignam Joanne sententiam !*

Parole de feu, sortie du cœur de celui dont la tête reposa sur le cœur de Jésus, dont les yeux virent le sang et l'eau s'échapper du cœur transpercé de Jésus.

Lumière et flamme, vérité, charité : tel doit être le double caractère de la parole. Il ne suffit pas d'éclairer, il faut échauffer ; ce n'est pas assez d'instruire, il faut

émouvoir; ce n'est pas assez de faire voir et savoir, il faut faire vouloir et aimer.

Qu'est devenu ce feu sacré de la charité, du zèle, du dévouement ? Douze hommes embrasés de ce feu céleste ont suffi pour transformer un monde corrompu. Est-ce que de nos jours il ne se trouverait pas douze hommes de feu et de charité ?

On voit des pauvres parmi nous; ces pauvres souffrent, et dans leur désespoir, ils acceptent le pain qui leur est offert par des sociétés impies. Et ce pain est un poison pour l'âme, car il n'est accordé qu'à la condition de renier la foi du baptême et d'abandonner la religion de Jésus-Christ.

Est-ce que parmi les chrétiens, il ne se rencontre plus de riches ? Ou bien ces riches baptisés ne seraient-ils plus chrétiens ?

Non, je le sais et je le reconnais, les œuvres de charité ne manquent pas au milieu de nous. Mais je sais aussi que l'impiété n'exercerait pas un empire si funeste et si étendu sur la multitude, si tous les chrétiens se liguaient pour prêter leur concours aux associations de la charité catholique.

On voit des pauvres d'une autre sorte, des pauvres qui ont perdu le trésor de la foi et l'or de la charité!

Ces incrédules, ces ignorants, ces libertins, ces pécheurs n'auraient-ils plus de parents, plus d'amis parmi les chrétiens ? Ou ces parents et amis chrétiens seraient-ils indifférents à la perte de ces âmes qui devraient leur être si chères ?

Peut-être, enchaînés par une prudence timide, ces

chrétiens craignent-ils de compromettre leur parole en la faisant éclater à l'oreille de l'impie ou du libertin ?

Sachons-le donc et ne l'oublions pas : la parole ne doit pas être seulement vérité et charité, elle doit être la justice ; elle doit faire justice de l'erreur et du vice : elle ne doit pas être seulement lumière et flamme, elle doit devenir, s'il le faut et quand il le faut, éclair, tonnerre et foudre.

3. Foudre.

Jean est appelé fils du tonnerre. Rappelons le fait qui explique ce surnom. Samarie refuse de recevoir Jésus. Jean avec son frère s'approche du Sauveur : Maître, disent les deux apôtres, permettez-nous de faire descendre le feu du ciel sur cette ville insolente.

Venu alors pour sauver et non pour juger, Jésus blâme cette indiscrète ferveur, mais il ne blâme pas le zèle qui l'a inspirée.

Le disciple bien-aimé, l'apôtre du cœur de Jésus, Jean qui semble avoir tout oublié, sauf la charité, Jean quand il s'agit de l'honneur de Jésus, sera toujours le fils du tonnerre.

Déjà vieux il écrit à une pieuse femme : *Senior Electæ dominæ*. Qu'il écrive ou qu'il parle, c'est toujours pour redire : Aimons-nous les uns les autres, *ut diligamus alterutrum ;* mais, ajoute-t-il, si quelqu'un vient à vous et n'a pas la doctrine de Jésus-Christ, ne le recevez pas chez vous, ne le saluez même pas : *Nolite recipere eum in domum, nec ave ei dixeritis.* (II Jo., 1, 5, 10.)

Comment, direz-vous, comment concilier deux lan-

gages si contraires? Comment concilier l'amour avec la haine?

Comment, répondrai-je, comment concilier le vrai avec le faux, le bien avec le mal? Si vous aimez la vérité, vous haïssez l'erreur; si vous aimez le bien, vous haïssez le mal.

Comment concilier l'amour de la vérité avec la condescendance pour l'erreur?

Comment concilier l'amour de Jésus avec la condescendance pour les antechrists?

Comment concilier l'amour des âmes avec la condescendance pour ceux qui veulent les tromper et les perdre?

Comment concilier l'amour de l'Église avec la condescendance pour ceux qui travaillent à la renverser?

Vous réussirez plutôt à concilier la lumière et les ténèbres, Jésus-Christ et Bélial.

Quæ societas luci ad tenebras? Quæ conventio Christi ad Belial? (II Cor., VI, 14, 15.)

Quoi! vous aimez la vérité et vous réclamez la liberté pour le mal?

Vous aimez la doctrine de Jésus-Christ et vous réclamez la liberté pour l'hérésie, pour l'impiété, pour l'athéisme?

Vous aimez l'Église de Jésus-Christ et vous réclamez la liberté pour le schisme et pour les sociétés secrètes qui ont juré de la détruire!

O naïveté! Pensez-vous que devenus les plus forts ils vous laisseront à vous la liberté de professer votre foi et votre religion?

SON ACTION

L'action de Jean ressemble singulièrement au repos. Elle se montre en effet surtout dans trois circonstances : au Cénacle, où il repose sa tête sur le cœur de Jésus, au Calvaire où il se tient debout auprès de la croix de Jésus, à Pathmos, au lieu de l'exil, où il contemple le grand combat qui résume l'histoire future de l'Église de Jésus.

1. *Le Cénacle.*

Un philosophe a dit : Penser à Dieu est une action. Aimer, que sera-ce ?

Or que fait Jean au Cénacle ? Il fait ce que fit Madeleine, tandis que Marthe s'empressait autour de Jésus. Comme Madeleine, Jean va droit à l'unique nécessaire, il s'y arrête, il s'y établit.

Il repose sa tête sur le cœur de Jésus.

La tête est le siège de la pensée. Étonnez-vous ensuite de la hauteur où s'élève le quatrième évangéliste !

Un moraliste a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur ». — Là aussi naissent les grands desseins, les résolutions fortes.

Où donc Jean a-t-il puisé ces lumières si pures et si hautes que nous avons déjà signalées ? Au cœur de Jésus.

Le Fils unique puise la sagesse éternelle au sein de son Père ; Jean puise cette même sagesse au sein du Fils.

Unigenitus in sinu Patris, Joannes in sinu Filii. (HUGUES DE SAINT-VICTOR.)

Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous raconte les secrets du Père; Jean, qui a reposé sur le sein de Jésus, raconte les secrets du Verbe.

Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit.

Là aussi, dans le cœur de Jésus, le disciple bien-aimé puisera une force surhumaine, et un jour il réalisera la parole qui, dans un élan téméraire, s'était échappée de ses lèvres.

La mère de Jacques et de Jean avait osé demander à Jésus pour ses deux fils les deux premières places dans le royaume des cieux.

Jésus, s'adressant aux deux frères, leur demande : Pouvez-vous boire le calice que je boirai moi-même?

Nous le pouvons, répondent les deux disciples, *possumus*.

Et Jean montra qu'il le pouvait. Après avoir reposé sur le cœur de Jésus, fort de la force qu'il puisa durant ce doux sommeil à la source même de l'héroïsme, il suivra Jésus au Calvaire et là il se tiendra debout à la droite du trône sanglant de Jésus.

2. *Le Calvaire.*

Ici encore quelle est l'action du disciple bien-aimé? Seul entre les hommes, seul entre les disciples, seul entre les apôtres, seul quand tous se cachent et tremblent, seul avec les trois Marie, avec Marie, Mère de Jésus, avec Marie sa propre aïeule, avec Marie-Madeleine, Jean assiste à la passion suprême et à la mort de Jésus

et il se tient debout près de ce cœur sur lequel il a reposé si doucement sa tête.

Son œil inquiet et vigilant suivra la lance qui transpercera ce cœur sacré, et de ce flanc que le fer vient d'ouvrir il verra couler le sang et l'eau, l'eau qui purifie, le sang qui vivifie, le Baptême et l'Eucharistie, l'Église même dont ces deux sacrements sont comme la naissance et la vie.

Il l'a vu et il l'atteste et son témoignage est véridique, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez. (Jo., XIX, 34, 35.)

Il fut le disciple bien-aimé, il reposa sur le cœur de Jésus. Ne soyez pas jaloux de ces privilèges : son apanage sera de souffrir plus que les autres apôtres, et d'être martyr avant saint Étienne..

Au pied de la croix Jean a plus souffert dans son cœur, à la vue des souffrances de Jésus et des souffrances de la Mère de Jésus, qu'Étienne n'a souffert sous la grêle de pierres qui l'écrasait, pendant que de son regard mourant il voyait Jésus environné de gloire et lui ouvrant les cieux.

Au pied de la croix Jean atteste avec plus de force la divinité de Jésus qu'Étienne ne l'atteste par sa patience et sa constance sous les pierres qui pleuvent sur son corps.

Assurément ce fut un grand acte de courage et une solennelle protestation de foi de mourir comme Étienne pour affirmer Jésus ressuscité et régnant dans la gloire.

Mais ce fut un acte de courage plus héroïque encore et une protestation de foi encore plus éclatante de se déclarer le disciple bien-aimé, de se montrer le disciple

fidèle de celui qui expirait sur la croix de l'esclave, condamné comme un malfaiteur par toutes les justices de la terre, et abandonné de ce Dieu dont il s'était dit le fils unique.

Jean est le disciple que Jésus aimait; il a eu le privilège de reposer sur le cœur de Jésus, il aura le privilège de se tenir auprès de la croix de Jésus et de voir de ses yeux transpercer ce cœur sur lequel hier il reposait.

Et nous, en face de la souffrance, voici comment nous raisonnons : Si je suis aimé de Dieu je ne dois pas souffrir; ou encore : Dieu veut ou du moins il permet que je souffre, donc Dieu ne m'aime pas.

Considérons Jésus, considérons le disciple bien-aimé. Jésus est le fils bien-aimé du Père, il sera l'homme de douleur; Jean est le disciple que Jésus aimait, il partagera les douleurs de son Maître.

De deux choses l'une : ou vous êtes coupable, ou vous êtes innocent?

Êtes-vous coupable? Dieu vous châtie pour vous ramener au bien et pour vous faire expier le mal. La souffrance est une preuve qu'il vous aime.

Êtes-vous innocent? Dieu permet que vous souffriez, pour éprouver votre vertu, pour vous donner lieu de montrer votre constance et de doubler vos mérites.

Vainement, du reste, vous essayez de vous dérober à la souffrance. Vous souffrirez ou comme ami de Dieu, ou comme esclave de Satan, ou dans le temps seulement, ou dans le temps et dans l'éternité.

Ami de Dieu vous souffrirez : parce que vous serez combattu et poursuivi par tous les ennemis de Dieu, par l'enfer et par le monde.

Esclave de Satan vous souffrirez : parce que Satan ne veut qu'une chose : votre perte, votre malheur, et pour le temps et pour l'éternité.

Non, n'enviez pas le bonheur, la puissance, la gloire du méchant et de l'impie. Il n'en jouit pas : son cœur est torturé par le remords, par le désir de ce qu'il n'a pas, par la crainte de perdre ce qu'il a, par le regret d'avoir perdu ce qu'il n'a plus. Ce bonheur, cette gloire, cette puissance sont de courte durée, même ici-bas, et dût-il en jouir jusqu'à son dernier soupir, la mort pour lui n'en serait que plus terrible. Elle sera le terme de son faux bonheur et le commencement de son malheur éternel.

Il vous faut boire le calice : ou le vin de la colère divine, avec les justes ; ou la lie de la colère divine, avec les pécheurs.

Le vin de la colère divine purifie, élève, enivre d'un saint enthousiasme ; il communique la colère contre le péché, et rend l'âme heureuse de le pouvoir expier et réparer pour soi-même ou pour les autres par la souffrance.

La lie de la colère divine irrite, exaspère, transporte et enivre de rage et de désespoir.

Juste, il faut souffrir, pour montrer que vous reconnaissez en Dieu le bien suprême et que vous le préférez à tous les autres biens ; il faut souffrir pour montrer que vous aimez Dieu par dessus tout.

Pécheur, il faut souffrir, pour prouver par votre exemple que sans Dieu et hors de Dieu il n'est que mal et malheur.

Revenons au disciple bien-aimé : le martyre intérieur

qu'il endura auprès de la croix ne le dispensera pas du martyre extérieur.

Le saint vieillard est épuisé par les années et par les travaux. On le plonge dans un bain d'huile bouillante.

L'huile et le feu. Ce martyre est symbolique. Le double caractère de sa sainteté, de sa parole, de sa vie est parfaitement exprimé par ces deux éléments. Son nom, sa charité, sa douceur, sont représentés par l'huile. Mais le feu rappelle le zèle du fils du tonnerre.

Ce fut aussi ce double trait que le disciple bien-aimé saisit dans la personne de son divin Maître et qu'il fit ressortir dans son évangile.

Aucun des trois autres évangélistes n'offre autant de paroles et de faits attestant la douceur et la miséricorde du Sauveur, aucun ne rapporte des discours plus suaves et plus tendres que l'entretien après la cène.

Mais aucun ne montre Jésus plus terrible dans ses répréhensions, plus foudroyant dans ses répliques aux pharisiens !

Dans l'Évangile de Jean Jésus apparaît complet, avec son double caractère et sa double fonction de sauveur et de juge.

Le martyre extérieur du disciple bien-aimé devait figurer l'évangéliste et son Évangile.

Et encore ici Jésus se montre envers son témoin fidèle avec son double caractère : terrible et doux.

Terrible : l'huile bouillante ! quel supplice !

Doux : le vieillard ressentira peut-être l'horreur du tourment, mais ce bain redoutable, au lieu de lui donner la mort, le rafraîchira, le rajeunira. Il y est descendu

vieux et cassé, il en sort jeune et vigoureux. Le persécuteur alors le relègue dans l'île de Pathmos.

3. Pathmos.

Le voilà donc réduit à l'inaction, à l'impossibilité de prêcher et de travailler pour la gloire de son Maître et pour le salut des âmes.

Mais la charité ne peut pas rester oisive. La charité est de feu. Le feu s'il n'agit pas s'éteint. Or, quelle est l'action principale du feu ? Il monte, il s'élève, il tend à son centre, et son centre à lui ce n'est pas, comme pour les autres éléments, le centre du globe : Le centre du feu est au ciel supérieur.

Telle est la charité, telle est son activité. Aussi peut-on affirmer que jamais l'action de Jean ne fut plus réelle que dans la solitude et la retraite de Pathmos.

L'opération la plus haute, la plus complète, celle qui demande, saisit, élève l'homme tout entier, c'est la contemplation.

A Pathmos l'apôtre prie et il entre dans une contemplation sublime, immense ; il reçoit une vision prodigieuse dans laquelle tous les secrets du ciel et de la terre lui sont révélés. Le plan divin de la création, de l'incarnation, de la rédemption se déroule sous le regard de cet aigle. Toute l'histoire de l'Église, depuis sa naissance éternelle dans les décrets divins, jusqu'au grand jour du jugement et au delà, dans toute l'étendue de l'éternité, toute cette histoire lui est montrée dans une série de tableaux qui se succèdent sous ses yeux.

L'histoire de l'Église est un combat, une longue et

grande bataille dans laquelle la création entière est engagée. Les anges et les démons dirigés, les premiers par Michel, les seconds par Lucifer, soutiennent ou combattent et les saints dans la lutte contre les impies, et l'Église dans la lutte contre la bête, ce symbole si clair et si vivant de la Révolution et de la Franc-Maçonnerie. Les éléments eux-mêmes prennent part au combat. Et les astres les plus reculés sont ébranlés aussi bien que la terre.

Tel est le tableau qu'offre l'Apocalypse écrite par le disciple-prophète durant son exil à Pathmos.

Et vous demandez quand finira le combat ! Jamais, tant du moins que les siècles rouleront.

Et vous soupirez après le repos ! Êtes-vous sourd ? La charge sonne, les trompettes angéliques ne cessent de retentir. Et vous parlez de paix !

La lutte grandit, et elle ira grandissant toujours. Chaque jour les soldats de Jésus-Christ deviendront plus hardis et plus généreux ; chaque jour les ennemis de Jésus deviendront plus insolents et plus fiers, jusqu'à ce qu'enfin paraissent de part et d'autre les géants du mal et les géants du bien.

Les géants du mal paraîtront sous l'étendard de l'Antechrist auprès duquel les sophistes et les apostats modernes ne sont que des pygmées.

Les géants du bien paraîtront sous la conduite d'Hénoch et d'Élie qui tomberont, mais pour se relever vainqueurs, tandis que l'Antechrist et les siens foudroyés par un souffle de la bouche de Jésus, seront précipités dans l'abîme.

Tels sont les enseignements, tels sont les exemples que nous offre saint Jean.

Au premier aspect tout est douceur dans son nom, dans sa personne, dans sa parole, dans son action.

Il est le disciple que Jésus aimait, il est le fils adoptif de Marie, Mère de Jésus, il est l'ami particulier de Pierre, lieutenant de Jésus, et chef de l'Église de Jésus.

Sa parole est la douce lumière de la vérité, la douce chaleur de la charité, et si une fois elle appelle la foudre, Jésus semble l'avoir calmée pour toujours.

Son action est le repos : le repos d'abord très doux sur le cœur de Jésus, puis très douloureux, au pied de la croix, enfin sublime, dans la grotte de Pathmos.

Et cependant sous cette douceur et dans ce calme on reconnaît le plus résolu, le plus constant, le plus invincible lutteur.

Avec Jean aimons Jésus, aimons Marie, et avec Jean nous aimerons saint Pierre, nous aimerons le Pape, nous aimerons l'Église, et nous la défendrons.

Notre parole sera douce comme la lumière, suave comme la chaleur, quand il s'agira de répandre la vérité, de répandre la charité.

Mais la lumière ne supporte pas les ténèbres, la vérité ne supporte pas l'erreur; mais la chaleur ne supporte pas la glace, la charité ne supporte pas la froideur de l'égoïsme. En présence de l'erreur et du vice, la lumière de la vérité se change en éclair, le feu de la charité éclate comme la foudre.

Par la communion de Noël nous avons reposé sur le cœur de Jésus, ou plutôt le divin Enfant Jésus a reposé

sur notre cœur : croissons et grandissons avec cet Enfant et nous le suivrons jusqu'au Calvaire.

Là, fussions-nous seul avec Marie et avec quelques femmes pénitentes et dévouées, nous resterons, comme Jean, debout auprès de l'étendard de notre chef, debout auprès de la croix, déterminés à lutter contre le dragon et contre la bête jusqu'au jour où il nous sera donné enfin d'entendre de la bouche de Jésus cette douce parole : Je viens, j'accours à vous, *Etiam, venio cito.* Oui, venez, Seigneur Jésus : *Veni, Domine Jesu.* Ainsi soit-il.

LA VIE PUBLIQUE

DE

NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

D'APRÈS SAINT JEAN

DANS LE PRINCIPE LE VERBE ÉTAIT

In principio erat Verbum

Dans le principe : en Dieu le Père, principe du Fils et du Saint-Esprit ; en Dieu, principe de tout ce qui est et de tout ce qui peut être.

Dans le principe : au commencement, avant le temps, avant le monde, avant toute création, de toute éternité, le Verbe était : *In principio erat Verbum.*

Le Verbe est la parole, l'image, l'idée divine : il est le Fils.

Dieu se connaît, Dieu ne peut pas être sans se connaître. Il s'affirme, il se dit lui-même à lui-même, et se connaissant, se disant lui-même en lui-même, il produit et il engendre, également en lui-même, un Fils qui est sa parole, son Verbe, son Image.

Repliez-vous sur vous-même, considérez ce que vous êtes et reconnaissez que vous êtes, non pas précisément l'image de Dieu, mais à son image, *ad imaginem*.

Voulez-vous réaliser en vous le chef-d'œuvre que Dieu lui-même s'est proposé en vous créant à son image, considérez sans cesse et en tout l'idéal de toute perfection, le Verbe divin, image du Père céleste.

Que le Verbe soit le principe, la raison, la règle de chacune de vos pensées, de vos paroles, de vos actions, de votre vie entière.

Le Verbe, comme seconde personne de la Trinité, ne m'est connu que par la révélation ; mais, comme idéal divin, il s'exprime et se représente, par une imitation partielle, dans toutes les créatures dont chacune annonce et montre quelque trait à ma raison.

Avant d'agir je consulterai donc et la raison et la foi.

Ma raison est sans cesse illuminée par le Verbe qui l'éclaire en dehors par les effets de son action créatrice et conservatrice, par les êtres créés, et au dedans par sa présence, comme son créateur et son conservateur.

La foi est l'adhésion de la raison au Verbe, à la parole de Dieu, qui m'est adressée et communiquée d'abord par les prophètes, puis par lui-même depuis son incarnation, et enfin, par son Église, écho infaillible et permanent de sa doctrine.

Cet assentiment de la raison au Verbe révélateur présuppose l'impulsion de la volonté par l'Esprit-Saint : *Corde autem creditur ad justitiam.* (*Rom.*, x, 10.)

Envoyez-moi donc, ô Verbe incarné, envoyez-moi

l'Esprit qui procède du Père et de Vous, l'Esprit de vérité, l'Esprit qui enseigne toute vérité ; donnez-moi, ô Jésus, la grâce de vous écouter, de vous croire, de vous obéir.

ET LE VERBE ÉTAIT EN DIEU

Et Verbum erat apud Deum.

Ma parole intérieure, ma pensée est dans mon entendement, dans mon âme. Elle y est conçue, elle y est née, elle y réside avant d'être exprimée, avant d'être rendue sensible et comme incarnée dans la parole extérieure, par ma langue et par mes lèvres.

Avant l'incarnation, le Verbe était dans le Père, dans l'intelligence divine où il est conçu et engendré de toute éternité.

Au moment où je l'exprime par la parole sensible, et après que je l'ai ainsi exprimée, ma pensée, ma parole intérieure demeure toujours dans mon intelligence.

En s'incarnant, le Verbe ne sort pas du sein de son Père, il ne sort pas de l'intelligence divine où il est éternellement conçu ; et après l'incarnation il y est encore, il y demeure : *Et Verbum erat apud Deum.*

Le Verbe exprimé par la création et communiqué par la révélation, se trouve donc toujours présent et dans l'intelligence divine, dans le sein du Père céleste, et dans mon intelligence, dans le sein de mon âme par la foi.

O Verbe, ô Jésus, éclairez-moi, dirigez-moi, divinisez-moi, autant que vous le pouvez et que je puis l'être.

Que je sois et que je demeure en vous, et je serai et je demeurerai en Dieu : *Et Verbum erat apud Deum.*

ET LE VERBE ÉTAIT DIEU

Et Deus erat Verbum.

Conçu dans l'intelligence divine, le Verbe, idée et parole de Dieu, n'est pas d'une autre nature que l'être qui le conçoit.

Ma pensée n'est pas d'une autre nature que mon intelligence.

Et mon intelligence n'est pas d'une autre nature que mon esprit, dont elle est une faculté.

Ce qui en moi connaît, entend, pense, est spirituel ; mon intelligence, ma connaissance, ma pensée, le sont également.

Et si je n'avais qu'une idée, qu'une pensée, et si par cette idée, par cette pensée, je connaissais tout ce que je puis connaître, ma pensée serait égale à mon intelligence, mon acte serait égal à ma puissance.

Et comme la puissance égale l'être dont elle est la force, la mesure, la limite et le *nec plus ultra,* cette pensée unique serait égale à mon être tout entier.

Dieu n'a qu'un acte, il est tout acte et acte pur.

Il n'a qu'une idée, infinie comme son intelligence, qui elle-même est infinie comme son essence.

Le Verbe, idée divine, parole divine, est donc égal à celui qui le conçoit et qui l'engendre en se connaissant et s'affirmant lui-même.

Le Verbe, le Fils, est Dieu comme son Père.

Donc, si je pense d'après le Verbe, je pense d'après Dieu. Ma pensée est marquée du sceau divin ; elle est divine : car le Verbe est Dieu, *Et Deus erat Verbum.*

IL ÉTAIT DANS LE PRINCIPE EN DIEU

Hoc erat in principio apud Deum.

Hoc, ici, se rapporte à *Verbum*, comme on le voit d'après le texte grec Αυτος, au masculin, se rapportant à Λογος, le Verbe.

Dans le principe donc, au commencement, avant le temps, avant toute création, de toute éternité, le Verbe était en Dieu.

Le Verbe est l'idée, il est l'idéal d'après lequel a été conçu, voulu et réalisé l'être créé, le monde matériel aussi bien que le monde spirituel, l'ensemble des corps, l'ensemble des purs esprits, et l'homme, en qui sont joints le corps et l'esprit.

C'est donc dans le Verbe, c'est en Dieu que je dois chercher l'idée, la règle de ma vie et de chacun de mes actes.

Le Verbe, tel est l'idéal que je dois contempler pour réaliser en moi l'idéal de la perfection qu'il me faut atteindre pour être ce que je dois être, et pour parvenir à la gloire et à la béatitude que réclament toutes mes facultés.

TOUT A ÉTÉ FAIT PAR LUI

Omnia per ipsum facta sunt.

Dieu a fait tout ce qu'il a fait, d'après son idée, d'après son Verbe ; Dieu a tout créé par sa parole, par son Verbe : *Dixit et facta sunt*, Il a dit et les êtres ont été faits. (*Ps.*, XXXII, 9.)

Tout ce que je fais doit être ordonné d'après l'idéal que m'offrent la raison et la foi, c'est-à-dire d'après le Verbe, auteur et illuminateur de ma raison, d'après le Verbe, révélateur et révélé, et par là même auteur et principe, objet, terme et consommateur de la foi.

Tout ce que je fais doit être ordonné et dirigé d'après la parole divine, d'après le Verbe qui me parle tantôt par la voix de l'Église et de ceux qu'il m'a donnés pour supérieurs, tantôt, ou plutôt continuellement, par lui-même, par une illumination immédiate et intime au fond de mon âme.

SANS LUI RIEN DE CE QUI A ÉTÉ FAIT N'A ÉTÉ FAIT

Sine ipso factum est nihil quod factum est.

Rien n'a été fait sans le Verbe. Dieu ne peut faire que ce dont il a l'idée. Son idée est son Verbe.

Dieu a tout fait par sa parole. Sa parole est son Verbe : *Dixit et facta sunt.* Pour Dieu, dire c'est faire : *Dictum, Factum.*

Et rien n'est fait si Dieu ne le dit : *Sine ipso*, sans

lui, sans le Verbe, sans la parole divine, rien ne se fait.

De même, tout ce que je fais sans le Verbe et sans la direction de la droite raison, est vain et nul, même dans le temps et pour le temps.

Tout ce que je fais sans la foi au Verbe révélateur est vain et nul pour l'éternité.

Sans le Verbe rien n'existe, rien ne subsiste : *Sine ipso factum est nihil quod factum est.*

EN LUI ÉTAIT LA VIE

In ipso vita erat.

Dans le Verbe était la vie, toute la vie, et toute vie : et la vie de la plante, et la vie de l'animal, et la vie de l'homme, et la vie de l'ange, et la vie naturelle, et la vie surnaturelle. Reprenons.

La vie végétative, commune à la plante et à l'animal, comprend une triple puissance, en vertu de laquelle la plante se nourrit, s'accroît, se reproduit.

Par la première, la plante se conserve.

Par la seconde, elle se perfectionne et s'achève.

Par la troisième, elle se multiplie, elle s'étend à tous les lieux et à tous les temps : elle s'universalise, elle s'éternise, en ce sens que s'il plaisait à Dieu d'étendre le sol indéfiniment et de conserver ce sol éternellement, la plante et chaque plante, par la reproduction continuelle, pourrait exister partout et toujours.

Se nourrir c'est s'assimiler les aliments. La plante s'assimile les sucs qu'elle puise dans la terre.

La plante et l'animal possèdent, dans le principe qui les fait vivre, une force mystérieuse par laquelle les aliments sont changés en sève dans la plante, en sang dans l'animal.

La sève et le sang circulent dans le corps et portent à tous les membres les éléments dont ils ont besoin, d'abord, pour réparer les pertes qu'ils ont subies, soit par l'expiration, soit par d'autres causes; puis, pour se fortifier et s'accroître, et pour atteindre les proportions convenables.

Appliquons cette première fonction de la vie végétative à la vie intellective.

L'intelligence vit de vérité. Procédant de l'intelligence divine, le Verbe, idée, connaissance que Dieu a de lui-même, le Verbe, parole par laquelle Dieu s'affirme à lui-même, le Verbe par lequel Dieu se dit qu'il est et ce qu'il est, le Verbe est comme l'aliment éternel de l'intelligence divine.

Aussi le Verbe est parfaitement semblable et égal au Père qui se l'assimile en le concevant, l'engendrant, le produisant éternel, infini, Dieu comme Lui-même.

Puis, le Verbe se fait lui-même le principe de la vie.

Il se fait l'aliment de tout ce qui vit de la vie intellectuelle.

Il est la lumière, la vie de toute intelligence créée : car il est la vérité : *Ego sum... veritas et vita.* (Jo., XIV, 6.)

Par la méditation, contemplons sans cesse le Verbe : le Verbe dans l'homme dont il éclaire la raison par les principes qu'il y fait sans cesse resplendir;

Le Verbe dans l'homme dont il élève la raison par la révélation et par la foi ;

Le Verbe fait homme, éclairant par sa parole et par son exemple ;

Le Verbe en Dieu, lumière procédant de la lumière : *Lumen de lumine ;*

Le Verbe de Dieu, image consubstantielle du Père, absolument semblable et égal au Père, Dieu comme le Père.

Cette contemplation sera la réfection de notre âme.

Le Verbe ne sera pas changé en notre substance, comme le pain que nous mangeons.

C'est le plus fort qui s'assimile le plus faible.

Le Verbe donc nous transformera en Lui-même.

Nous ne l'humaniserons pas, il nous divinisera. Il nous élèvera de clarté en clarté, de lumière en lumière, jusqu'à ce que, voyant Dieu tel qu'il est en lui-même, nous devenions semblables à Dieu : *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* (I Jo., III, 2.) — *Nos vero omnes revelata facie gloriam Dei speculantes, in eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem, tanquam a Domini spiritu.* (II *Cor.*, III, 18.)

S'accroître. — Infini, immense, le Verbe ne peut ni s'accroître, ni se développer, ni se perfectionner en lui-même.

De toute éternité il reçoit l'être divin tout entier. Il est achevé, parfait dans l'acte éternel et unique par lequel Dieu le Père l'engendre dans son sein en se connaissant tel qu'il est.

Mais sans croître et sans grandir en lui-même, le Verbe peut croître et grandir au dehors par la manifes-

tation extérieure de la perfection divine dont il est la splendeur et la gloire.

Cette manifestation se fait dans l'ordre de la nature par la création, dans l'ordre de la grâce par la révélation, dans l'ordre de la gloire par la vision intuitive.

Il grandit dans les intelligence créées par la connaissance de plus en plus parfaite qu'elles ont des créatures, qui toutes, chacune selon son degré, annoncent sa sagesse et sa gloire : *Cœli enarrant gloriam Dei.* (*Ps.*, XVIII, 2.)

Il grandit dans ces mêmes intelligences, par la révélation qui, depuis Adam, depuis les patriarches et les prophètes jusqu'aux apôtres, n'a cessé de se développer, et qui se développe continuellement dans l'Église, non plus, il est vrai, par la manifestation de nouvelles vérités, mais par l'explication de plus en plus complète du dogme, par les déclarations des Papes et des Conciles, par les élucubrations des saints Docteurs, et par les méditations personnelles de chacun des chrétiens.

Enfin, le Verbe élève les intelligences à la plus haute perfection par la vision intuitive. Cette vision s'appelle la gloire. Elle est en effet la manifestation la plus complète des perfections divines, contemplées dans le Verbe lui-même, qui en est la splendeur éternelle et infinie.

Étudions le Verbe, méditons-le, considérons-le, contemplons-le, et dans les êtres matériels où il a imprimé son vestige et sa trace, et dans les êtres spirituels qu'il a créés à son image.

Étudions-le par la science rationnelle, étudions-le par la doctrine révélée.

Le Verbe croîtra et grandira dans notre âme, et nous croîtrons et grandirons par le Verbe et dans le Verbe.

Se reproduire. — Le Verbe est nécessairement un et unique. Il ne peut donc pas se reproduire et se multiplier. Mais par la création il multiplie les êtres conçus et produits à sa ressemblance ; par la grâce il se représente lui-même et il multiplie son image dans les êtres spirituels.

Il fait plus encore. Par l'Eucharistie, sans se reproduire et sans se multiplier, il multiplie sa présence, il se rend réellement présent dans toutes les hosties consacrées, et dans toutes les personnes qui le reçoivent par la communion.

Soyons fidèles et dociles : par la foi à la révélation, par la docilité aux inspirations de la grâce, nous reproduirons le Verbe dans notre âme.

Faisons-le connaître et aimer, et nous le ferons vivre dans les esprits par la foi, dans les cœurs par la charité.

Vie sensitive. — Outre les fonctions de la vie végétative qu'elle résume à un degré supérieur, la vie sensitive possède trois puissances : celle de sentir, celle de désirer, celle de mouvoir le corps qu'elle anime.

Par le sens, l'animal perçoit les objets matériels ; par le désir ou l'appétit, il est attiré ou repoussé, selon qu'il perçoit un objet comme bon ou mauvais, utile ou nuisible, agréable ou fâcheux ; par sa puissance motrice, il peut s'approcher de l'objet ou s'en éloigner.

Cette triple puissance de la vie sensitive se retrouve dans le Verbe à un degré supérieur : *In Ipso vita erat.*

Sens. — Le Verbe ne sent pas, mais il sait, et il sait tout par un acte simple, unique, éternel.

Élevons-nous par le sens même au-dessus du sens, par le sensible au-dessus du sensible, et nous dégageant de cette multitude de sensations qui nous sont communes avec l'animal, remontons par la raison à ces principes et à ces idées simples dont le Verbe est le type et l'idéal.

Ne multiplions pas nos actes : *Ne in multis sint actus tui* (*Eccli.*, XI, 10), n'éparpillons pas notre intelligence sur tout ce qui frappe nos sens ; simplifions le regard de notre esprit et concentrons-le, arrêtons-le, fixons-le sur le Verbe en qui et par qui tout se tient : *In Ipso omnia constant.* (*Col.*, I, 17.)

Appétit. — Le Verbe ne désire pas : que pourrait-il désirer ? il possède en lui-même tout le bien, rien ne lui manque. Et cependant l'homme peut être pour lui un objet d'attraction ou de répulsion.

La vertu l'attire, le péché le repousse.

Malheur à moi, si je repousse le Verbe, si par le péché je le force à me retirer sa lumière !

Heureux, au contraire, si, par ma fidélité et ma docilité, j'attire sur moi son regard illuminateur !

Motion. — Le Verbe ne se meut pas d'un lieu à un autre, il ne s'approche, il ne s'éloigne d'aucun objet. Infini, il est immense et immuable. Il est présent partout à la fois, et pour atteindre tout ce qui existe, il n'a pas à changer de place ou à passer de là où il est là où il n'est pas. Sans sortir de lui-même et sans remuer, il est présent à tous les êtres qu'il a créés : car sans son action conservatrice, et par conséquent, sans sa pré-

sence, ils cesseraient à l'instant d'exister : *Omnia in ipso constant.* (*Col.*, I, 17.)

Il est le Verbe, la parole qui affermit et maintient tout : *Verbo Domini cœli firmati sunt.* (*Ps.* XXXII, 6.) Portant et soutenant tout par la force toute-puissante du Père dont il est la parole efficace, lui-même il demeure éternellement immobile et assis : *Portansque omnia verbo virtutis suæ sedet.* (*Hebr.*, I, 3.)

Contemplons sans cesse le Verbe, l'idée divine, dans la création qui nous environne, et notre esprit s'arrêtera et se reposera doucement, notre cœur se calmera et se pacifiera : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* (*Ps.* IV, 9.)

Pourquoi cette multitude, cette variété, cette contrariété de pensées, de désirs, et de mouvements qui agitent notre âme en tout sens ?

C'est que nous cherchons le vrai, le bien, le beau dans les êtres créés, où il se trouve seulement comme éparpillé en quelques reflets.

Remontons au principe, au Verbe, et reposons le regard de notre intelligence et l'élan de notre volonté en celui qui est la raison et la source de toute vérité, de toute bonté, de toute beauté.

La vie intellective comprend deux puissances principales : l'intelligence, faculté d'entendre le vrai, la volonté, faculté de s'unir le bien.

Le Verbe est le vrai et le bien suprême. Il est donc le premier principe, le mobile souverain, le terme final de ce mouvement vers le vrai qui est la vie de l'intelligence, de ce mouvement vers le bien qui est la vie de la volonté.

Que le Verbe soit donc l'objet continu de notre pensée et de notre amour, et nous vivrons de sa vie : *In ipso vita erat.*

ET LA VIE ÉTAIT LA LUMIÈRE DES HOMMES

Et vita erat lux hominum.

Dans sa sphère d'action le soleil est le principe de ce triple mouvement qui s'appelle lumière, chaleur, électricité ; par ce triple mouvement, il est le principe extérieur de la vie pour les plantes et les animaux. C'est sous cette triple influence que se développe le germe de vie qui est en eux.

L'âme humaine possède en elle-même le principe intérieur de la vie spirituelle. Toutefois, sans l'illumination du Verbe, soleil de vérité, soleil de justice, elle ne pourrait pas vivre de la vie raisonnable et morale, même dans l'ordre simplement naturel.

Voyez les hommes qui s'éloignent de Dieu, qui essaient de vivre sans Dieu, sans penser à Dieu, sans aimer Dieu.

Comme ils s'égarent et se perdent dans les plus absurdes erreurs ! Or l'erreur est la mort de l'intelligence.

Ils se sont dit les savants, les sages, les philosophes, et sur les vérités les plus importantes, sur Dieu, sur l'âme, sur la société, ils ont dépassé les aberrations des sophistes païens.

Finalement, ne comprenant plus que les biens matériels et les plaisirs sensuels, ils sont descendus au

niveau de la bête et même au-dessous ; ils ne vivent plus que de la vie animale, mais d'une vie animale dégradée. Ils sont devenus incapables de suivre même cet instinct qui, dans la bête, remplace la raison.

Ils ont perdu le sens moral. Le vice a éteint dans leur âme l'amour du bien. Or le vice est la mort de la volonté.

Écoutez l'Apôtre (*Rom.*, 1) : Se disant sages ils sont devenus insensés, *Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.*

Ils ont chassé Dieu de leur esprit et de leur cœur.

Dieu en se retirant les a laissés et livrés aux passions de l'ignominie : *Tradidit illos Deus in passiones ignominiæ.* (*Rom.*, 1, 26.)

Lisez le portrait que Paul trace ici des sophistes de la Grèce païenne de son temps, vous y reconnaîtrez facilement les maîtres de l'impiété contemporaine.

ET LA LUMIÈRE LUIT DANS LES TÉNÈBRES

Et lux in tenebris lucet.

Comment la lumière peut-elle luire dans les ténèbres ? Les ténèbres sont précisément l'absence de la lumière, et la seule apparition de la lumière suffit pour dissiper les ténèbres.

Ceci est vrai : et cependant, même au sein de la lumière, je puis demeurer dans les ténèbres : il ne faut pour cela que fermer les yeux.

C'est ce que fait le libertin, ce que fait l'impie.

Le Verbe les éclaire par la raison, par la conscience, par la révélation, par l'Église.

Mais ils ferment les yeux, ils refusent leur attention à cette parole intérieure et extérieure qui, comme la lumière, les pénètre et les enveloppe, et tout pénétrés et enveloppés qu'ils sont par la lumière de la raison et par celle de la révélation, ils demeurent assis dans les ténèbres de l'erreur et du vice.

Vainement la lumière brille autour d'eux et en eux, ils ne la voient pas, ils ne la perçoivent pas. Ils se font eux-mêmes nuit et ténèbres, et devenus ténèbres ils ne comprennent pas, ils ne reçoivent pas la lumière : *Et tenebræ eam non comprehenderunt.*

Sans descendre jusqu'à l'impiété et jusqu'au libertinage, ne fermons-nous pas trop souvent les yeux à la lumière ?

Le Verbe nous parle, et par lui-même au fond de notre cœur, et par la parole d'autrui ; il nous inspire des pensées, des résolutions généreuses : mais redoutant le sacrifice, nous détournons notre attention, nous refusons d'entendre et de comprendre : *Et tenebræ eam non comprehenderunt.*

IL Y EUT UN HOMME ENVOYÉ DE DIEU DONT LE NOM ÉTAIT JEAN

Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes.

Dieu n'a rien négligé pour nous éclairer. Comme s'il eût craint d'éblouir et d'effrayer l'humanité par une illumination trop soudaine et trop complète, il prépare doucement les yeux de cette grande aveugle aux splen-

deurs du Verbe incarné par l'aurore toujours croissante des patriarches et des prophètes.

Enfin, à l'instant qui précède immédiatement l'apparition du soleil de vérité et de justice, un précurseur spécial apparaît et brille au sein du désert : *Fuit homo.*

Tout extraordinaire qu'il est par sa vie, par sa sainteté, par sa doctrine, il est homme : *Fuit homo.*

Son exemple et ses leçons ont encore un caractère purement humain qui les rend accessibles à notre faiblesse.

Toutefois, dans cet homme on entrevoit le divin : *Missus a Deo.* Il est envoyé par Dieu.

Le divin, en effet, éclate dans sa vie et dans sa parole.

Mais cet éclat est tempéré, doux, gracieux.

Cet homme, cet envoyé de Dieu se nomme Jean, ce qui veut dire miséricordieux, gracieux : *Cui nomen erat Joannes.*

Par notre vie, par notre parole, soyons les précurseurs du Verbe incarné. Vivons et parlons de telle sorte qu'en nous voyant et nous entendant on reconnaisse en nous quelque chose de surhumain qui atteste l'intervention divine : *Hic venit in testimonium*, celui-ci vint en témoignage.

IL N'ÉTAIT PAS LA LUMIÈRE

Non erat ille lux.

Jean n'était pas le soleil même, il n'était pas le Messie ; mais sa mission était de rendre témoignage à la lumière, de l'annoncer, et après y avoir préparé les

yeux, de la montrer et de dire : La voici, *Ecce*. Voici l'Agneau de Dieu : *Ecce Agnus Dei* (1, 29, 36) ; Celui-ci est le Fils de Dieu : *Hic est Filius Dei.* (1, 34.)

Nous ne sommes pas la lumière, mais nous possédons la puissance de la recevoir et de la réfléchir.

Nous ne sommes pas la vérité, mais nous avons la puissance de reconnaître par la raison et de recevoir par la foi la vérité que le Verbe fait rayonner sur nous et en nous, soit dans l'ordre naturel par la création qui nous environne, soit dans l'ordre surnaturel par la révélation.

Cette vérité nous devons la réfléchir, comme le miroir réfléchit la lumière ; nous devons la publier, la répandre autour de nous et sur tous ceux qui se trouvent dans la sphère de notre influence, nous devons l'attester par notre parole : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.*

IL Y AVAIT UNE VRAIE LUMIÈRE

Erat lux vera.

Lumière brillant par elle-même, celle-là était la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.

Ne dites pas cependant que « l'être même de Dieu « est l'objet immédiat de l'entendement créé, que dans « cet être divin directement perçu l'intelligence humaine « perçoit tout ce qu'elle connaît et que hors de ce « même être infini rien ne peut être perçu ».

L'œil du corps peut être éclairé par la lumière du soleil sans voir le soleil lui-même.

Ainsi l'œil de l'âme, l'entendement, peut être éclairé par le Verbe, sans percevoir le Verbe même.

Le Verbe, sans se montrer immédiatement, éclaire la raison, d'abord par la création qui annonce sa puissance et sa sagesse, puis par la révélation qui enseigne des vérités inaccessibles à la simple raison.

L'effet peut être aperçu sans que la cause le soit : je puis voir la lumière et ressentir la chaleur que répand un corps embrasé sans voir ce corps lui-même.

A la vue des êtres créés je reconnais qu'il existe un créateur, un être premier, nécessaire, infiniment sage, bon et puissant, sans percevoir son essence et son être même.

Je puis entendre parler sans voir celui qui parle. Le Verbe a pu parler aux prophètes et se faire entendre sans se faire voir.

La révélation, pas plus que la création, n'est la perception ou la vision directe et immédiate du Dieu créateur et révélateur.

Et cependant ils sont inexcusables ceux qui, à la vue de ce monde créé, n'ont pas reconnu les perfections invisibles du créateur, sa puissance éternelle et sa divinité.

Car les attributs invisibles de Dieu sont manifestés par la créature et rendus intelligibles (non compréhensibles, ni même directement et immédiatement visibles) par ses œuvres, ainsi que son éternelle puissance et sa divinité.

Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ

facta sunt intellecta, conspiciuntur; sempiterna quoque ejus virtus et divinitas : ita ut sint inexcusabiles. (*Rom.*, 1, 20.)

Ils sont vains, ils sont insensés, avait dit le Sage, les hommes qui ne connaissent pas Dieu : ces hommes qui à l'aspect des biens visibles n'ont pu en conclure l'existence de celui qui est, ces hommes qui appliquant leur attention aux œuvres n'ont pas reconnu quel en était l'auteur. Car à la grandeur et à la beauté de la créature le créateur peut être manifestement reconnu.

Vani autem sunt omnes homines, in quibus non subest scientia Dei : et de his quæ videntur bona, non potuerunt intelligere eum qui est, neque operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex... A magnitudine enim speciei et creaturæ, cognoscibiliter poterit creator horum videri. (*Sap.*, XIII, 1, 5.)

Si nous usons bien de la raison, le monde créé sera pour nous un miroir où sans cesse nous contemplerons les perfections divines. Il n'est pas un atome qui n'atteste l'existence et la toute-puissance du Dieu créateur et qui ne rappelle la présence du Dieu conservateur.

A la vue du brin d'herbe un saint entrait en extase.

IL ÉTAIT DANS LE MONDE

In mundo erat.

Le Verbe, même avant son incarnation, était dans le monde ; il y était, et il y est toujours, comme le modèle se trouve dans la copie qui le représente, comme l'idée

se trouve dans le signe qui l'exprime, comme la cause se trouve dans l'effet qu'elle a produit.

Le Verbe est donc autour de moi, travaillant et me servant, pour ainsi dire, dans la lumière qui m'éclaire, dans le feu qui me réchauffe, dans l'air que je respire, dans l'eau qui me désaltère, dans la terre qui me porte, dans les plantes qui me nourrissent et me charment, dans les animaux qui me servent.

Le Verbe est en moi comme dans son temple, comme en son image.

Comment puis-je l'oublier, quand tout me le rappelle? *In mundo erat.*

ET LE MONDE NE L'A PAS CONNU

Et mundus eum non cognovit.

Le monde peut se prendre dans un double sens.

Le monde qui a été fait par le Verbe, c'est l'ensemble des êtres créés, matériels et spirituels, les atomes, les anges, les âmes. Tous ont été faits d'après le type ou l'idée divine qui est le Verbe.

Tous ont été faits par la parole de Dieu qui est le Verbe : *Dixit et facta sunt.*

Le monde qui n'a pas connu le Verbe, ce sont les hommes qui composent ce monde si souvent condamné dans l'Évangile, ce sont les hommes qui ne vivent que pour ce monde matériel et temporel.

Les uns, plongés dans les sens, ne songent qu'aux biens terrestres et aux plaisirs sensuels. Au delà et en

dehors de la matière ils ne voient rien, ils ne comprennent rien : *Animalis homo non percipit.*

Les autres se disent savants et sages, parce qu'ils ont étudié tous les faits de l'histoire, tous les phénomènes de la nature.

Mais ni dans le monde social, ni dans le monde physique ils n'ont reconnu l'action du Verbe créateur et conservateur : *Et mundus eum non cognovit.*

Et nous qui savons par la raison et par la foi que rien ne se fait sans le concours ou sans la permission du Verbe divin, que pas un cheveu ne tombe de notre tête à son insu et contre son gré, pourquoi l'oublions-nous, pourquoi murmurons-nous, lorsque les choses ne vont pas selon nos idées et nos désirs?

Serions-nous plus aveugles que les magiciens de Pharaon qui, à l'occasion des moucherons, reconnurent enfin et confessèrent le doigt de Dieu ?

Rappelons-nous-le donc et redisons-le dans tous les événements de la vie, dans les plus petits comme dans les plus grands : *Digitus Dei est hic,* Le doigt de Dieu est ici.

Adorons en tout la puissance du Père, la sagesse du Verbe, la bonté de l'Esprit-Saint; soumettons-nous, résignons-nous, reposons-nous en Dieu et sur Dieu avec la plus entière confiance et le plus complet abandon.

IL EST VENU DANS SON DOMAINE ET LES SIENS NE L'ONT PAS REÇU

In propria venit et sui eum non receperunt.

Par l'incarnation le Verbe est venu dans sa propriété, dans son domaine.

Le monde entier lui appartient : tout a été fait de rien par lui. Matière et forme, fond et façon, tout est de lui et à lui.

Mais l'homme créé à l'image de Dieu est le domaine spécial du Verbe qui est l'image du Père.

En s'incarnant, en se faisant homme, en prenant un corps et une âme, le Verbe est entré plus spécialement dans sa propriété : *In propria venit.*

Et les siens, *sui,* les hommes qui lui tiennent de si près, les siens ne l'ont point reçu : *Sui eum non receperunt.*

Les uns refusent de croire à sa divinité, les autres refusent d'admettre sa doctrine.

Même parmi ceux qui croient à sa divinité et à sa doctrine, combien diminuent son autorité et son enseignement, lui refusant la royauté sociale : *Nolumus hunc regnare super nos*, ou s'efforçant de plier sa doctrine aux progrès d'une science prétendue, et de subordonner son esprit à l'esprit du siècle !

Combien, tout en reconnaissant intégralement et son autorité et sa doctrine, ne laissent pas de les refuser, ou du moins de les négliger, dans la pratique !

Où sont les vrais fidèles qui, dans leur conduite, comme dans leur parole, reçoivent tout l'enseignement

du Verbe incarné, acceptent toute son influence, toute son action, en deux mots toute sa leçon et tout son exemple ! *Et sui eum non receperunt.*

TOUS CEUX QUI L'ONT REÇU, IL LEUR A DONNÉ LE POUVOIR DE DEVENIR LES FILS DE DIEU, A CEUX QUI CROIENT EN SON NOM

Quotquot autem receperunt eum dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus.

Lorsque par la foi je reçois le Verbe divin, sa parole et sa doctrine, ma raison s'élève, se transforme, se divinise.

Illuminée par la splendeur de Celui qui est la lumière procédant de la lumière : *Lumen de lumine*, elle devient sage de la sagesse même de Celui qui est la sagesse du Père, la sagesse infinie, la sagesse éternelle. Par la foi ma raison et ma parole deviennent semblables au Verbe révélateur.

Lorsque par la charité je reçois l'Esprit du Père et du Fils, ma volonté s'élève, se transforme, se divinise.

Embrasée de l'ardeur de Celui qui est le feu de l'amour divin : *Deus ignis consumens,* elle devient bonne de la bonté même de l'Esprit du Père et du Fils, et ne voulant et n'aimant que ce que Dieu veut et aime, elle devient semblable à Dieu.

Alors Dieu le Père reconnaît en moi son image, son fils.

Je le suis devenu par la grâce, par l'adoption, par l'imitation.

Mais cette filiation toute surnaturelle et purement

spirituelle suppose le dégagement de la chair et du sang et de toute affection sensuelle et mondaine.

Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt.

Ceux-là, les fils de Dieu par grâce et par adoption, ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, ils ne procèdent pas de la concupiscence, de la passion, de la génération humaine : ils sont nés de Dieu : *Sed ex Deo nati sunt.*

Dégageons-nous des sens et de la vie sensuelle et nous vivrons de la vie de l'Esprit divin, de la vie du Verbe divin, de la vie du Père céleste. Nos pensées, nos désirs, nos paroles, nos actions seront divinisées par l'union intime de notre intelligence et de notre volonté avec le Verbe et avec l'Esprit de Dieu.

ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR

Et Verbum caro factum est.

Demeurant ce qu'il est, le Verbe s'est fait homme. Il a pris dans le sein de Marie la chair d'Adam et une âme comme la nôtre.

Le serpent avait dit à l'homme : Vous serez comme des dieux.

Il mentait, ou plutôt il croyait mentir. Et voulant tromper l'homme, il s'est trompé lui-même. Sans le savoir et sans le vouloir, il a prophétisé.

Comme pour le confondre, en lui faisant dire le vrai lorsqu'il pensait et voulait dire le faux, le Verbe s'est fait chair.

Ainsi Dieu ne s'est pas seulement fait semblable à l'homme, il s'est fait homme.

Désormais donc les hommes seront comme des dieux.

Il leur suffira, pour atteindre cette divine ressemblance, de ressembler au Dieu fait homme par l'imitation de sa vie et de sa passion. *Mentita est iniquitas sibi.* Le mensonge devenu la vérité est retombé sur la tête du menteur.

Père céleste, donnez-moi de connaître de plus en plus votre divin Fils, Verbe incarné, afin de l'aimer toujours davantage et de le suivre toujours de plus près par une imitation de plus en plus fidèle.

ET IL A HABITÉ EN NOUS

Et habitavit in nobis.

Et il a habité en nous, au milieu de nous, avec nous, en chacun de nous : d'abord, par l'incarnation, en s'unissant notre nature, en se fixant dans un corps et dans une âme comme les nôtres; puis, par le Baptême, et surtout par la Communion il résidera, il habitera et il demeurera dans l'âme et dans le corps de chacun de nous : *Et habitavit in nobis.*

Si le Verbe s'est fait chair, si le Fils de Dieu s'est fait homme, pourquoi, par la grâce et par l'adoption, ne deviendrais-je pas ce qu'il est par nature ?

L'homme élevé jusqu'à Dieu étonne moins que Dieu abaissé jusqu'à l'homme.

Dieu ne peut pas descendre jusqu'à moi sans paraître

s'abaisser ; mais il peut m'élever jusqu'à lui sans déroger à sa dignité.

Dieu ne peut pas s'unir à moi sans descendre, il peut sans descendre m'unir à lui.

Il a pu faire ce qui semblait le plus impossible, il a pu descendre jusqu'à moi, s'unir à moi, se faire fils de l'homme, se faire homme.

Il peut, à plus forte raison, m'élever jusqu'à lui, il peut m'unir à lui, il peut me faire par adoption fils de Dieu, il peut me diviniser, me déifier par une communication intime de sa divinité : *Divinæ consortes naturæ.*

ET NOUS AVONS VU SA GLOIRE

Et vidimus gloriam ejus.

Exinanivit semetipsum, dira saint Paul : il s'est comme anéanti.

Lequel des deux se trompe ? Jean ou Paul ? Car l'un semble contredire l'autre.

L'un et l'autre cependant expriment la plus exacte vérité et, loin de se contredire, l'un explique l'autre.

Oui nous avons vu sa gloire, et c'est précisément son anéantissement qui nous révèle et nous montre sa sagesse, sa bonté, sa puissance, sa grandeur.

L'ange avait dit de Lui à Marie : Il sera grand : *Hic erit magnus.*

Il sera grand, parce qu'il s'est fait petit.

Plus il s'abaisse, plus il s'humilie, plus il s'anéantit, et mieux il démontre sa grandeur.

S'il se fût environné d'éclairs et de foudres, ce n'eût

pas été merveille de voir tous les grands de ce monde tomber tremblants à ses pieds.

Il se fait petit enfant, son berceau est une crèche, son lit de mort est une croix. Et l'élite du genre humain le reconnaît pour Roi et pour Dieu !

Cet enfant si pauvre et si faible, ce crucifié est donc plus fort que tous les forts de ce monde !

Oui, il est Dieu, oui, ce fils de l'homme est le Fils de Dieu, et je le reconnais à sa faiblesse même, à sa nullité même : *Exinanivit semetipsum*, il s'est anéanti et en s'anéantissant il a vaincu et dominé toute la sagesse des sages, toute la puissance des puissants : oui, il est le grand. L'ange l'avait dit : *Hic erit magnus.*

Et nous avons vu sa gloire, *Et vidimus gloriam ejus*, et sa gloire est bien celle du Fils unique du Père éternel.

Oui, ce Fils de l'homme est le Fils de Dieu, *Gloriam, quasi unigeniti a Patre.*

Pourquoi vous effrayer, pourquoi vous déconcerter, lorsque Dieu permet que vous soyez abaissé, humilié, abattu, annulé, anéanti ?

Il attend que vous soyez bien convaincu de votre impuissance et de votre nullité : alors, en vous, avec vous, par vous il fera de grandes choses pour sa gloire et pour la vôtre.

PLEIN DE GRACE ET DE VÉRITÉ

Plenum gratiæ et veritatis.

En s'incarnant le Verbe se révèle plein de grâce et de vérité.

En lui tout est grâce : et sa vie et son action. Sa vie si parfaite charme tous les esprits et gagne tous les cœurs ; son action est un miracle et un bienfait continu.

En lui tout est vérité : et sa vie et sa parole. Sa vie est de tout point conforme à sa parole. Sa parole est de tout point conforme à la raison, et si elle dépasse la raison humaine, c'est pour se conformer à la raison divine, à la raison suprême, (Λογος), au Verbe, c'est-à-dire à Lui-même.

Depuis Adam jusqu'à Jean-Baptiste, la révélation fut une perpétuelle annonce de sa personne, de sa parole et de sa mission.

Il vérifie de point en point dans sa personne, dans sa doctrine et dans sa vie, ce qui a été prédit et annoncé.

Il ajoute aux vérités reconnues par la raison et aux vérités déjà révélées. Et en même temps, par des miracles évidents, il confirme la divinité de sa doctrine et par là même la vérité de sa parole : *Plenum gratiæ et veritatis.*

Ne craignez pas les illuminations et les inspirations de la grâce. Le surnaturel ne détruit pas le naturel : il le suppose et le surpasse. La grâce ne détruit pas la nature : elle la purifie, elle la rectifie, elle la soutient, elle la relève, et après l'avoir relevée et rétablie dans sa dignité première, elle l'élève plus haut encore, elle l'introduit dans la sphère de l'ordre surnaturel par la foi et par la charité, pour la préparer à la vision intuitive, à la béatitude, à la gloire, à la vie éternelle.

Vivons de la vie de la foi, vivons de la parole du Verbe incarné, il nous remplira de la grâce et de la

vérité dont il possède la plénitude : *Plenum gratiæ et veritatis.*

Telle sera notre vie, si notre pensée est toujours conforme à sa parole, si notre intention est toujours conforme à son impulsion.

Alors notre intelligence vivra de sa vérité, notre volonté vivra de sa grâce.

Comme le juste de saint Paul, nous vivrons de la foi : *Justus autem meus ex fide vivit.*

Comme Paul lui-même, nous vivrons de la vie de Jésus-Christ, et avec Paul nous dirons : Je vis, mais je ne vis pas seulement de ma propre vie, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus.*

TOUT VIENT DE JÉSUS-CHRIST (1, 16)

Jean-Baptiste est envoyé pour annoncer le Verbe incarné, et pour attester la divinité de Jésus-Christ.

Il ne cessera de répéter ce témoignage, de le proclamer, de le *crier : Et clamat dicens.*

Affirmons, nous aussi, affirmons sans cesse, affirmons bien haut, envers et contre tous, la divinité de Jésus-Christ, sa royauté universelle et complète sur les sociétés comme sur les particuliers.

Tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, tout ce que nous pouvons, dans l'ordre de la nature, aussi bien que dans l'ordre de la grâce, nous l'avons reçu de Lui.

Ces dons sont comme un débordement du trop plein

de sa sagesse, de sa bonté, de sa puissance : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus.*

Tout en nous lui appartient donc, et tous nous lui appartenons : tous pris isolément, tous pris ensemble : *omnes.*

Telle est la vérité qu'il faut proclamer, en ce siècle surtout où des hommes, insensés autant qu'impies, substituant le droit de l'homme au droit de Dieu, ne se lassent pas de redire que l'homme est libre et indépendant, qu'il ne relève que de lui-même, qu'il n'appartient qu'à lui-même, qu'il est son propre et unique souverain, son roi, son prêtre, que pour l'homme il n'est pas d'autre Dieu que l'homme, et que chaque homme est son Dieu..

GRACE POUR GRACE (I, 16)

Aux grâces déjà données, le Verbe ajoute sans cesse de nouvelles grâces : *Gratiam pro gratia.*

L'existence, la vie, la raison, la liberté constituent, il est vrai, la nature humaine : ce sont autant de dons naturels.

Toutefois ces dons sont une pure faveur, et même étant absolument gratuits, ils sont, dans ce sens, une pure grâce.

Je n'étais pas, je n'étais rien : quel droit avais-je à l'existence ?

Dieu pouvait me créer pierre, plante, brute : il m'a fait homme.

Quel droit avais-je à être homme plutôt que brute, plante ou pierre ?

Quel droit avait l'homme à être élevé, dès le premier instant de sa création, à l'ordre surnaturel ?

Et après la chute, après la dégradation du genre humain dans la personne de son chef, moi, quel droit avais-je à être relevé ?

Et pour ce qui me concerne spécialement, quel droit avais-je à naître de parents chrétiens ?

Tant d'autres naissent, vivent et meurent dans le péché originel ! Quel droit avais-je, moi, à être régénéré par le saint baptême ?

A ces premiers dons s'ajoute celui de la loi révélée : *Lex per Moysem data est.*

Me voici donc éclairé par une double lumière, celle de la raison, celle de la révélation.

La raison me déclare la loi naturelle et dans cette loi elle me montre l'idéal de la perfection et de la béatitude propre à ma nature.

La révélation me rappelle d'abord la loi naturelle, puis elle y ajoute la loi surnaturelle.

L'ignorance et la passion, suites du péché, m'avaient égaré : la révélation me remet sur la voie de la perfection et du bonheur que réclame ma nature. Et de plus, elle m'appelle à une perfection et à une béatitude supérieure.

C'est donc une grâce nouvelle ajoutée à une première : *Gratiam pro gratia.*

GRACE ET VÉRITÉ (I, 17)

Il ne suffit pas de savoir, il faut agir ; il ne suffit pas de voir la route, il faut la suivre, il faut y marcher ; il ne

suffit pas de connaître ce qu'on doit faire pour devenir parfait et heureux, il faut pouvoir le faire.

Moïse a donné la loi, il a montré la voie, il a déclaré ce qu'il fallait faire ; mais il n'a pas donné la force pour observer la loi, pour marcher dans la voie, pour faire ce qu'il faut faire.

Jésus reprend la loi donnée par Moïse, il la confirme, il l'explique, il la ramène à sa pureté primitive, et il y ajoute la grâce et la vérité.

La grâce : la force d'accomplir la loi. A la force naturelle de notre volonté Dieu ajoute une force divine qui nous rend capables de vouloir et de faire ce qui est montré par la raison et par la foi, d'accomplir la loi et de parvenir à la perfection et à la béatitude.

La vérité : la loi de Moïse était déjà la vérité plus complète que la loi reconnue par la seule raison, plus complète que la loi révélée aux patriarches.

Cependant la vérité révélée à Moïse et par Moïse n'était que le prélude, l'ébauche, l'ombre de la vérité qui nous est proposée par le Verbe incarné : *Lex per Moysem data est, gratia et veritas per Jesum Christum facta est.*

Jésus-Christ ne se borne pas, comme Moïse, à éclairer, à montrer et à dire ce qu'il faut faire. Il ne *dit* pas seulement, il *fait*.

Par lui la grâce et la vérité est faite, *facta est.*

Par lui la grâce est efficace et effective. Sa parole est lumière et flamme à la fois, elle éclaire et embrase en même temps.

Elle éclaire l'intelligence, elle embrase la volonté, et sans forcer la liberté elle lui communique la puissance

pour agir et pour bien agir : *Gratia et veritas per Christum facta est.*

PERSONNE N'A VU DIEU (I, 18)

Cette vérité, cependant, redisons-le, n'est pas Dieu vu en lui-même et dans son être divin.

La révélation est une illumination nouvelle, supérieure à l'illumination naturelle et rationnelle.

Elle dévoile des vérités que la raison par elle-même ne pouvait pas même soupçonner ; mais ces vérités la révélation se borne à les affirmer et à les attester.

Elle les dit : elle ne les montre pas, elle ne les fait pas voir à l'œil de l'intelligence.

La révélation n'est pas la vision. *Deum nemo vidit unquam.* Aucun homme en cette vie n'a vu Dieu, aucun n'a vu l'essence divine, l'être même de Dieu.

Pour voir Dieu tel qu'il est en lui-même, il faut être en Dieu.

Comme créature, il est vrai, nous sommes dans la sphère de l'action divine, sans laquelle et hors de laquelle nous ne pouvons ni exister ni subsister.

In ipso vivimus, movemur et sumus, En lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes.

Mais nous ne sommes pas dans le sein même de Dieu.

Seul le Fils, le Verbe est dans le sein de Dieu le Père, comme la parole intérieure, comme l'idée est dans le sein de l'intelligence qui la conçoit et l'engendre.

Ce que nous savons sur Dieu tel qu'il est en lui-même, c'est par le Verbe que nous l'avons appris.

C'est le Verbe qui nous a raconté les secrets de l'inté-

rieur divin, d'abord par les prophètes qu'il inspirait de son Esprit, puis par lui-même aux jours de sa vie mortelle, enfin par les apôtres qu'il a chargés de transmettre sa parole aux nations : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris ipse enarravit.*

TÉMOIGNAGE DE JEAN (I, 19)

Tel est le témoignage de Jean-Baptiste.

Quel est le nôtre ? Sommes-nous assez humbles et assez courageux pour professer et pour affirmer partout, toujours, devant tous, toute la vérité ?

Sommes-nous assez humbles pour reconnaître ce que nous ne sommes pas et pour le déclarer ?

Jean déclare qu'il n'est ni le Christ, ni Élie, ni quelqu'autre prophète.

Il est simplement la voix de celui qui crie : *Ego vox clamantis.*

Avouons que nous ne sommes rien, que nous ne sommes qu'une voix, un écho du Verbe, un simple écho de la parole de Jésus-Christ.

Mais aussi soyons assez courageux pour être cette voix. Ayons le courage d'annoncer à un monde rebelle l'obligation où il est de se soumettre à la royauté de celui qui est le Seigneur, le Maître, le Roi : *Dirigite viam Domini.*

Rendez droite la voie du Seigneur. Ce Seigneur où est-il ? Il vient, il est venu, il est au milieu de vous, et vous ne le reconnaissez pas :

Medius vestrûm stetit quem vos nescitis.

Il vient après moi, mais il est avant moi, et je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure.

Telle est la mission de Jean, telle est aussi la nôtre : préparer la voie à la domination de Jésus, rendre cette voie droite, l'aplanir, l'unir, abaisser les collines et combler les vallées qui la rendent inégale.

Abaisser les fiertés qui refusent de se soumettre ; relever les pusillanimités qui n'osent pas se prononcer et qui craignent de se compromettre par la reconnaissance publique de la royauté de Jésus.

Jean ne cherche pas le peuple ; il ne cherche même pas Jésus. Il demeure à son poste, au désert, dans un lieu dont le nom signifie maison d'obéissance : Béthanie.

Hæc in Bethania facta sunt trans Jordanem ubi erat Joannes baptizans.

VOICI L'AGNEAU DE DIEU (I, 29)

Étonné d'une vie si sévère et si sainte, le peuple vient à lui pour le voir et pour l'entendre. Jean parle et annonce Jésus.

Jésus aussi vient à Jean : *Vidit Joannes Jesum venientem ad se.*

Jean le montre à ses propres disciples et leur dit : Voici l'agneau de Dieu : *Ecce agnus Dei ;* Voilà celui qui efface le péché du monde : *Ecce qui tollit peccatum mundi.*

Ne cherchons ni la faveur humaine, ni même la faveur divine.

Restons à notre poste, à notre emploi, à notre devoir.

Vivons, autant qu'il dépend de nous, dans la solitude.

Le peuple viendra de lui-même, et il s'empressera d'autant plus que nous le chercherons moins.

Dieu viendra, Jésus viendra et sa vue sera pour nous une illumination, une consolation, un encouragement, une récompense.

En attendant soyons toujours prêts et fidèles à saisir toutes les occasions d'annoncer Jésus, de le faire connaître, et de redire qu'il est le Sauveur unique du monde, des nations et des particuliers : *Ecce qui tollit peccatum mundi.*

Et ego nesciebam eum, Et je ne le connaissais pas.

Pour annoncer Jésus, Jean n'a pas attendu qu'il vînt à lui, et que lui-même il le vît de ses yeux.

Faisons ce que Dieu nous inspire et nous commande, lors même que nous ne verrions pas le but auquel il veut nous conduire.

Le voyageur marche, lors même qu'il ne voit pas la ville qu'il veut atteindre. Il lui suffit de savoir qu'il est sur la voie et dans la direction qui mène au terme.

Accomplissons le devoir du moment ; manifestons Jésus par notre parole et par notre conduite.

Un jour Jésus viendra lui-même se présenter à nous et sa vue nous remplira de joie.

Tandis que Jean ne cherche qu'à baptiser les pécheurs pour les préparer à la venue du Sauveur, voici que, au milieu d'eux et comme confondu avec ceux qu'il vient sauver, se présente en personne... Jésus.

Sans sortir de notre emploi, nous y rencontrerons

Jésus. Il nous sera manifesté par l'Esprit-Saint, par un mouvement doux et calme comme le vol de la colombe, par une impression qui ne passe point comme celle des sens ou de l'imagination, mais qui demeure, qui dure et qui se fixe dans l'intelligence et dans la volonté. *Vidi Spiritum descendentem sicut columbam de cœlo et mansit super eum.*

Il s'agit ici de la descente de l'Esprit-Saint sur Jésus ; mais l'action du divin Esprit est la même sur tous ceux auxquels Jésus l'envoie.

Et c'est par ces signes tout célestes que, de son côté, l'Esprit-Saint annonce à l'âme la venue et la présence du Sauveur.

LE BAPTÊME (I, 33)

Le baptême conféré par Jean figurait celui que Jésus devait instituer.

Comme le corps par le baptême est plongé dans l'eau ; ainsi l'âme est plongée dans les eaux de la grâce divine, osons même dire, dans l'Esprit-Saint qui, par ce sacrement, l'enveloppe et la pénètre de son influence.

C'est le mot de Jean-Baptiste.

Qui misit me baptizare in aquâ, .., hic est qui baptizat in Spiritu Sancto.

Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, ... celui-ci baptise dans l'Esprit-Saint.

Le chrétien fidèle vit de l'Esprit-Saint, comme le poisson vit de l'eau dans laquelle il est plongé, comme nous-mêmes nous vivons de l'air qui nous environne et qui nous presse.

L'eau pour le poisson, l'air pour nous est une condition essentielle de la vie.

Hors de l'eau le poisson expire, hors de l'air l'homme ne respire plus, et pour l'un comme l'autre, hors de son élément, les aliments sont inutiles.

Ainsi Jésus se fera notre aliment, il nous donnera et le pain de sa parole, et le pain de sa propre chair.

Mais ni la parole de vérité, ni la chair de Jésus ne peuvent donner la vie à une âme qui n'a pas reçu la grâce ou qui l'a perdue, à une âme qui ne vit pas dans l'Esprit-Saint et de l'Esprit-Saint.

Jean a reconnu que Jésus était le Christ et le Fils de Dieu à la descente de l'Esprit-Saint : *Super quem videris Spiritum descendentem*, Celui sur qui vous verrez descendre l'Esprit-Saint, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit-Saint.

Vous aussi on vous reconnaîtra pour les fils adoptifs de Dieu à votre fidélité aux inspirations de l'Esprit-Saint.

Jean ne se borne pas à reconnaître Jésus, il le fait connaître.

Et ego vidi et testimonium perhibui quia hic est Filius Dei.

Je l'ai vu et j'ai rendu le témoignage qu'il est le Fils de Dieu.

LES DEUX DISCIPLES (I, 35)

Un jour Jean se trouvait avec deux de ses disciples. Jésus vint à passer, Jean l'aperçoit et dit aussitôt : Voici l'agneau de Dieu.

Ce mot va déterminer la première vocation apostolique.

Ne perdons aucune occasion de manifester Jésus. Souvent une parole suffit pour donner lieu à une conversion, à une vocation, à quelque grand événement.

A peine Jean a-t-il prononcé ces mots : Voici l'agneau de Dieu, les deux disciples le quittent pour suivre Jésus.

Laissons tout, et même les affections les plus légitimes, pour nous attacher à Jésus.

Et comme Jean, réjouissons-nous lorsqu'on nous abandonne pour Jésus.

Suivre Jésus, c'est l'imiter. Imitez Jésus, il se retournera vers vous. *Et conversus Jesus vidit eos sequentes se.* Et se retournant, Jésus les vit qui le suivaient.

Une seule pensée remplit l'âme du Sauveur : le royaume des cieux, le règne de Dieu son Père, son propre règne : *Evangelium regni ;* le monde entier à délivrer du joug de Satan et à ramener sous le sceptre de son Père ; la grande famille humaine à retirer des voies de la perdition et à remettre sur le chemin du ciel et du bonheur.

Tandis qu'il marche préoccupé de ce grand dessein, voici que deux hommes se présentent, deux hommes sans fortune, sans crédit, sans nom.

Jésus leur fait bon accueil, il passe avec eux quelques heures. Ces deux hommes sont gagnés. Tel est le début très modeste de la grande entreprise, de la conquête spirituelle du monde, de la fondation de l'Église, du règne de Dieu par Jésus-Christ et de Jésus-Christ par l'Église, du royaume des cieux sur la terre.

Les grandes choses commencent petitement, sans bruit. Ne négligeons rien, ne négligeons personne.

L'un de ces deux hommes se nommait André. Il avait un frère nommé Simon. André raconte à Simon ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, et il le conduit à Jésus.

Souvent, redisons-le, un mot suffit à déterminer l'événement le plus considérable.

Jean a dit un mot : Voici l'agneau de Dieu ; André suit Jésus.

André dit un mot : Nous avons trouvé le Messie, *Invenimus Messiam ;* Simon vient à Jésus.

SIMON-PIERRE (1, 42)

L'Église va commencer. La première pierre est trouvée.

A la vue de Simon, Jésus semble avoir découvert l'homme qu'il cherchait.

Il lui fallait un chef qu'il pût mettre à la tête de la grande entreprise qu'il méditait.

A peine a-t-il aperçu Simon qu'il arrête sur lui un regard profond, pénétrant : *Intuitus autem eum Jesus.*

Heureux celui qui attire sur soi le regard de Jésus !

Mais quel est le secret pour obtenir cette attention spéciale !

Soyez docile et fidèle à l'inspiration de la grâce ; laissez-vous conduire à Jésus, répondez aux premières impulsions.

Quand Dieu appelle, il fait briller une lueur, il dit un mot.

Cette lueur est l'idée qui sera comme le phare de la vie.

Ce mot est le mot d'ordre, le mot dominant de la longue et grande phrase, de la série d'idées et de mots dont l'ensemble doit former la vie intellectuelle et morale, la vie spirituelle, la vie humaine, la vie chrétienne, la vie religieuse propre à chacun.

Tu es Simon, dit Jésus au frère d'André, après l'avoir sondé du regard, tu es Simon, fils de Jona : *Tu es Simon, filius Jona.*

Simon signifie *docile*, *Jona* signifie *colombe*. La colombe, par son vol droit et rapide, figure la droiture et la simplicité de ce vol de l'âme qu'on appelle l'intention.

Jésus poursuit : Tu t'appelleras *Pierre*, *Tu vocaberis* CEPHAS.

Ce nom nouveau renferme toute la destinée de Simon-Pierre. Ce mot est toute sa vocation : *Tu* VOCABERIS *Cephas.*

Dans le plan divin chaque homme doit occuper une place, un poste, une fonction déterminée.

Cette fonction est désignée par un nom. C'est sous ce nom que Dieu nous appelle.

Vincenti dabo... calculum candidum, et in calculo nomen novum scriptum, quod nemo scit nisi qui accipit. (*Apoc.*, II, 17.)

Au vainqueur, à l'homme généreux, vigoureux, énergique et fort, je donnerai une petite pierre blanche et sur cette petite pierre sera gravé un nom nouveau, compris de celui-là seul qui l'aura reçu.

Pour chaque homme la perfection, la sainteté, la

grandeur, la gloire et la félicité dépendent de ce nom nouveau, de la fidélité à répondre par l'action au sens de ce nom nouveau, qui est le mot de la vocation, le mot d'ordre de la vie entière.

PHILIPPE ET NATHANAEL (I, 43)

Pour appeler à son service, Jésus emploie différents procédés.

Tantôt il attend qu'on se présente : telle fut sa conduite à l'égard d'André et de Simon.

Tantôt il prévient, sans attendre une première démarche.

Il rencontre Philippe, il l'appelle, et sans aucune préparation apparente, il lui dit : Suivez-moi, *Sequere me*.

La parole de Jésus est toujours nette, précise, simple, droite, franche.

Si au premier abord il ne dit pas tout, si pour ménager la faiblesse il n'annonce pas tous les sacrifices que présage un premier appel, il les laisse du moins entrevoir.

Il ignore les habiletés de la politique, ou plutôt il les méprise.

Soyons simples et droits avec les hommes que nous sommes chargés de conduire ou que nous avons mission de convertir.

A l'exemple d'André, Philippe ne peut garder pour lui seul le secret de son bonheur.

Il rencontre un ami, un docteur de la loi, nommé Nathanaël : Nous avons trouvé le Messie, lui dit-il, le

Messie annoncé par Moïse et par les prophètes. Ce Messie est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth.

Un docteur ne se rend pas aussi facilement qu'un simple pêcheur.

Est-ce que de Nazareth, répond Nathanaël, il peut sortir quelque chose de bon ?

Venez et voyez, réplique Philippe, *Veni et vide.*

Telle est la réponse aux difficultés prétendues des savants : *Veni*, venez. Allez au prêtre : confessez-vous. Allez à Jésus : communiez. La lumière se fera. Vous verrez : *Veni et vide.*

Au lieu de discuter contre l'inspiration, contre la vocation, contre l'obéissance, allez, agissez, faites ce qui vous est dit, ce qui vous est inspiré. Les difficultés, les impossibilités même s'évanouiront comme l'ombre devant le rayon du soleil, et vous verrez : *Veni et vide.*

Le docteur obéit, il vient à Jésus. Dès l'abord Jésus le gagne par l'éloge qu'il fait de sa franchise et de sa droiture.

Voici, dit le Seigneur en le voyant, voici un vrai Israélite qui ne connaît pas la ruse.

Ecce vere Israelita in quo dolus non est.

Puis, il achève la conquête par un mot qui montre qu'il connaît les pensées les plus secrètes.

Dieu seul connaît le fond des âmes. Jésus montre qu'il a pénétré au plus intime de l'âme de Nathanaël.

Le docteur s'écrie : Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël.

La fidélité à une première grâce en attire une seconde. Jésus promet à Nathanaël qu'il verra de plus grandes choses encore : *Majus his videbis.*

Suivez fidèlement et simplement les lumières et les inspirations divines à mesure qu'elles se présentent.

Ce n'est d'abord qu'une lueur, une étincelle, ce n'est qu'un mot, un souffle.

Cette lueur se développera, cette étincelle deviendra un grand feu : ce mot sera le premier de toute une série d'enseignements divins ; ce souffle deviendra un vent impétueux qui, comme au jour de la Pentecôte, lancera les apôtres et les dispersera sur la face du monde.

NOCES DE CANA (II, 1)

Jésus est invité à un repas de noces. Admirez la condescendance de Jésus qui, avec Marie, daigne accepter une invitation de ce genre.

Considérez Jésus et Marie à ce banquet. La douce gravité de leur maintien et de leur entretien! La modestie, la dignité dans toute leur personne !

Et cependant quelle simplicité! quelle facilité! quelle aisance !

Leur présence impose le respect et la retenue, mais sans contraindre, sans forcer, sans gêner.

Une douce gaieté règne dans ce repas. La fête est complète.

La modestie n'interdit pas les attentions de la charité.

Malgré son recueillement habituel, Marie observe tout ce qui peut intéresser le prochain.

Elle s'aperçoit que le vin va manquer. Elle souffre à la pensée de la confusion qui va en résulter pour le chef de la maison.

Sans rien demander, elle dit à Jésus : Ils n'ont pas de vin : *Vinum non habent.*

Si telle est la sollicitude de Marie pour un intérêt de cet ordre, quelle sera la vigilance de son cœur maternel sur nos intérêts spirituels ?

Son regard nous suit, laissons-lui le soin de tout ce qui concerne notre âme et notre corps.

Vinum non habent, ils n'ont plus de vin. Ce n'est pas une demande, c'est un simple exposé. Marie connaît le cœur si délicat de son divin Fils !

Jésus a compris. Et cependant la réponse semble d'abord un refus.

Quid tibi et mihi est, mulier? dit Jésus à sa mère.

Ces paroles peuvent s'entendre en deux sens.

Femme, qu'importe ceci à vous et à moi ?

Ce manque de vin est-il chose qui appelle un miracle ? Ni vous ni moi n'avons à nous mêler de ces choses-là. D'ailleurs mon heure n'est pas encore venue.

Et cependant tel est le pouvoir de Marie sur Jésus que, à propos d'une chose si peu importante et pour épargner une humiliation, même de ce genre, à ses hôtes, Jésus hâtera son heure, et il fera son premier miracle public.

Confions donc à Marie nos intérêts même les plus légers, et nos sollicitudes même temporelles. Elle nous obtiendra tout du cœur de son divin Fils.

La réponse de Jésus peut se traduire aussi dans un autre sens.

Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ?

Vous êtes ma mère, et en tout ce qui concerne mon

action humaine, je vous ai obéi comme un fils à sa mère.

Mais lorsqu'il s'agit d'une opération toute divine, je ne relève que de moi-même.

Or mon heure, l'heure que j'ai marquée pour montrer ma divinité par des miracles, cette heure n'est pas encore venue, *Nondum venit hora mea.*

Ce qu'il y a entre vous et Marie, ô mon Jésus ! c'est qu'un simple désir de cette femme bénie suffira pour hâter l'heure de votre premier miracle.

Marie sait que, dans cet ordre de choses, elle n'a aucun titre, aucun droit maternel.

Aussi elle se borne à exposer : *Vinum non habent*, ils n'ont pas de vin. Elle ne demande même pas.

Elle sait qu'un simple désir de son cœur est tout-puissant sur le cœur de son Fils.

La réponse de Jésus peut donc s'expliquer ainsi : C'est un miracle que vous demandez, ô ma Mère. Dans cet ordre de choses vous n'êtes à mon égard qu'une simple femme ; mais tel est votre empire sur mon cœur que je ne puis rien vous refuser. Déjà, par votre prière, vous avez hâté le jour de l'incarnation ; aujourd'hui, par une simple parole, qui n'est pas même une prière, vous hâtez l'heure des manifestations de ma divinité.

Aussi, sans se troubler de la réponse en apparence froide et sévère de son divin Fils, Marie dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira, *Quodcumque vobis dixerit facite.*

A une telle confiance le cœur de Jésus ne peut pas résister.

Lorsque Jésus se montre froid à votre égard, qu'il

paraît insensible à vos prières, ne vous découragez pas. Agissez comme si vous étiez exaucé.

Commencez, faites ce qui est en votre pouvoir, Jésus fera le reste ; il fera ce qui pour vous est impossible. Il achèvera ce que vous n'avez pu qu'ébaucher.

Cette confiance honore sa bonté, elle engage son honneur, elle l'oblige à votre égard, et s'il faut un miracle, elle l'obtient et le détermine.

L'EAU CHANGÉE EN VIN (II, 7)

Implete hydrias aquâ, remplissez d'eau ces urnes, dit Jésus aux serviteurs.

Vous n'avez que de l'eau, versez-la dans les urnes : elle se changera en vin généreux.

Vous êtes, comme l'eau, sans goût, sans ardeur, sans énergie.

Vous vous trouvez si faible que vous ne pouvez pas faire trois pas : faites-en un.

Vous ne sauriez dire trois mots : dites-en un.

Cette entreprise demanderait des sommes considérables, vous n'avez sous la main que quelques pièces de monnaie : commencez l'œuvre.

Le premier pas fait, vous marcherez ; le premier mot une fois dit, la phrase suivra et le discours se poursuivra ; les premières ressources ne seront pas encore épuisées que le reste arrivera comme par enchantement.

Mais d'abord, je le répète, faites ce que vous pouvez.

Il faut du vin. Jésus dit : Remplissez d'eau ces urnes, *Implete hydrias aquâ.*

Mais, Seigneur, c'est le vin qui manque !

Ne raisonnez pas. Obéissez, faites ce qui vous est dit, ce qui vous est commandé par le supérieur, ou ce qui vous est inspiré par la grâce.

Et impleverunt eas usque ad summum, et ils les remplirent jusqu'au bord.

On dirait qu'ils y mettent une pointe de malice, et qu'ils s'apprêtent à sourire du tour qui va être joué au majordome.

Du moins ils ont obéi exactement, simplement, pleinement. Ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir.

Cela suffit : tout en ne faisant que le possible, ils ont réalisé l'impossible.

Puisez maintenant, dit Jésus, et portez au majordome.

Haurite nunc et ferte architriclino.

Puisez ! Quoi ? De l'eau ! — Obéissez, puisez et portez au chef.

Le chef goûte. O merveille ! Ce n'est plus de l'eau, c'est du vin, et quel vin !

Quand donc mettrons-nous en Jésus toute notre confiance ?

Allons d'abord à Marie, Mère de Jésus et notre Mère. Elle connaît également et les désirs de notre cœur et la bonté du cœur de Jésus.

Elle nous inspirera la confiance, et avec la confiance elle nous communiquera sa toute-puissance sur le cœur de son divin Fils.

INITIUM SIGNORUM (II, 11)

C'est donc au milieu d'un repas, à l'occasion d'une fête toute humaine, c'est pour épargner une confusion

de l'ordre le plus vulgaire que Jésus opère son premier miracle et qu'il ouvre la série des merveilles qui doivent démontrer sa divinité et préparer le salut du monde : *Hoc fecit initium signorum Jesus.*

Pour Dieu, tous les temps, tous les lieux sont opportuns et favorables. Les hommes réclament pour leurs œuvres des circonstances spéciales, des annonces bruyantes, des programmes éclatants, des assemblées solennelles, une affluence considérable. Erreur.

Les grandes œuvres, même dans l'ordre naturel, ne commencent pas avec fracas.

Le monde corporel, le monde des soleils a débuté par des atomes imperceptibles.

Le chêne sort d'un gland.

La grande famille humaine vient d'une poignée de limon.

L'Église, œuvre capitale du Verbe incarné, commence par un simple regard de Jésus sur Simon, puis par un peu d'eau changée en vin : car l'Église repose sur Simon-Pierre et sur les miracles dont celui de Cana fut le début : *Initium signorum.*

Et vous aussi, fussiez-vous la faiblesse même, si vous suivez l'inspiration divine et les ordres de l'obéissance, vous serez transformé, et votre coup d'essai sera le principe d'une série de grandes œuvres qui manifesteront l'action de Dieu sur vous, en vous, et par vous sur les autres : *Initium signorum.*

VENDEURS CHASSÉS DU TEMPLE (II, 14)

Quelques jours après ce miracle Jésus se rendit à Jérusalem et monta au temple.

A la vue des vendeurs et des changeurs qui encombraient l'entrée de la maison de prière, une sainte colère saisit son cœur, et s'armant d'un fouet, il renverse les tables des changeurs d'argent et chasse les vendeurs.

La préoccupation des intérêts matériels est l'un des grands obstacles au zèle qui devrait nous animer pour les intérêts divins et pour les intérêts spirituels.

Si tant de chrétiens font si peu pour Dieu et pour les âmes, c'est qu'ils songent trop aux affaires du temps.

Toute leur intelligence, toute leur activité est consacrée aux biens de la terre.

La crainte de compromettre leur fortune, de perdre une position lucrative ou honorable selon le monde, leur ferme la bouche quand il faudrait parler, et les rend immobiles quand il faudrait agir.

L'argent défend toutes les saintes audaces, il commande tous les ménagements, toutes les concessions, toutes les bassesses.

Commencez donc par chasser de votre cœur les affections intéressées, les préoccupations terrestres.

Rappelez-vous que ce cœur doit être une maison de prière et le temple vivant de la majesté divine.

Au-dessus de tout, avant tout, la religion, le culte divin, la prière, la doctrine sacrée, la science du salut.

Religion, patrie : Dieu avant l'homme, la religion avant la patrie : l'homme et la patrie n'y perdront pas.

Ce qui manque à la patrie, ce sont des hommes.

Voulez-vous être homme, soyez chrétien.

Ce qui fait l'homme, c'est la raison et la liberté.

Seul le chrétien se détermine d'après les principes de la raison, parce que la foi l'élève au-dessus des entraînements de la passion et le préserve des égarements de l'opinion.

Seul le chrétien parle et agit avec liberté, parce que la grâce le maintient contre les convoitises des sens et contre les frayeurs du respect humain : *Ubi spiritus Domini, ibi libertas*

MORT ET RÉSURRECTION (II, 19)

Si chez les païens même il s'est rencontré des hommes, c'est que ces hommes rares obéissaient aux inspirations d'une religion qui, tout altérée qu'elle était, leur rappelait la pensée de la divinité et le souvenir de l'immortalité.

Le mépris des biens de la terre suppose le mépris des maux de la vie présente, et de cette vie elle-même.

Le mépris de la vie présente, de ses biens et de ses maux suppose l'assurance d'une autre vie où tous les maux de celle-ci seront compensés.

Vous obtiendrez cette indépendance, si à l'exemple de Jésus, vous ne redoutez ni la souffrance, ni la mort.

Vous mépriserez la mort et la souffrance, si vous attendez une résurrection glorieuse et une vie éternelle.

Ces vendeurs et ces changeurs n'avaient pu s'établir

dans le temple qu'avec l'autorisation au moins tacite des prêtres, qui probablement tiraient quelque profit de cette tolérance. Aussi demandent-ils à Jésus de quel droit il se permet de les chasser et par quel signe il atteste le pouvoir qu'il vient de prendre.

Pour toute réponse Jésus annonce sa mort et sa résurrection.

Prenant une comparaison du lieu même où il vient d'accomplir cet acte d'autorité : Détruisez ce temple, dit-il, et en trois jours je le rebâtirai.

Il parlait de son corps dont le temple était la figure.

Cette réponse pouvait se réduire à ces mots : Vous me tuerez, mais je me ressusciterai ; je suis au-dessus de votre puissance, je n'ai pas de compte à vous rendre.

Mourons au monde, mourons à nous-mêmes ; ensevelissons-nous dans l'obscurité, dans l'oubli du tombeau.

Dieu attend que nous soyons réduit à l'impuissance pour faire éclater sa puissance, en nous assurant un triomphe complet sur tous nos adversaires.

NICODÈME (III, 1)

Il y avait un pharisien, docteur de la loi et prince du peuple, qui se nommait Nicodème.

Il avait reconnu la mission divine de Jésus à l'éclat de ses miracles.

Mais craignant de se compromettre, il choisit le temps de la nuit pour venir le voir.

Le respect humain est trop souvent l'apanage des grands.

Tout fiers qu'ils paraissent devant Dieu et devant les hommes, dans le fait ils ont peur.

Ils craignent leurs égaux, dont ils redoutent le regard et le sourire.

Ils craignent le peuple, qu'ils méprisent et dont cependant ils redoutent le mépris.

Représentez-vous, par exemple, un grand du monde faisant, dans une église, en public, le chemin de la croix, comme un fidèle ordinaire! Cela ne se voit pas.

Heureux encore lorsqu'ils osent venir au prêtre, pour se confesser et communier, du moins en secret!

Ce premier essai, ce premier effort, ce premier pas leur ouvre la voie. Il suffit de commencer : *Tantum-modo incepto opus est.*

Nicodème se cache pour venir à Jésus au temps où par ses discours et par ses miracles Jésus a conquis l'admiration et la popularité.

Un jour viendra où tous les pharisiens, tous les docteurs, tous les princes d'Israël se réuniront en conseil pour décréter la mort de Jésus.

Et alors le timide et prudent Nicodème osera élever la voix pour le défendre, et sans se laisser effrayer par le nombre et par la fureur des tout-puissants adversaires du Sauveur, il protestera contre leur iniquité.

Et lorsque abandonné par le peuple aussi bien que par les grands, et même par ses disciples et par ses apôtres, Jésus aura expiré sur la croix, Nicodème se présentera et lui rendra les derniers honneurs.

Quelle que soit notre faiblesse, notre timidité, notre pusillanimité, ne nous décourageons pas.

Commençons, essayons, petitement d'abord, modestement, secrètement.

A ces premiers essais d'une vertu encore faible répondra une série de grâces, et si nous sommes fidèles à y correspondre, nous parviendrons au sommet, nous monterons avec Jésus jusqu'au Calvaire.

RENAISSANCE SPIRITUELLE (III, 3)

Jésus enseigne à Nicodème la nécessité de la renaissance spirituelle.

Comme le corps vit de la vie humaine en vertu de son union avec l'âme qui lui communique la vie qu'elle a reçue du Dieu créateur, ainsi l'âme à son tour vit de la vie divine par son union avec l'Esprit-Saint qui lui communique la vie que lui-même il reçoit éternellement du Père et du Fils et dont il est pour nous le principe par la grâce sanctifiante.

La vie divine, qu'on appelle aussi la vie spirituelle, consiste donc à vivre de l'Esprit-Saint, à penser, vouloir, parler, agir d'après l'inspiration de l'Esprit-Saint : *Spiritus ubi vult spirat.*

Celui qui juge, parle et agit d'après les sens, vit de la vie animale. Que d'hommes semblent ne vivre que de cette vie!

Celui qui juge, parle et agit d'après la raison, vit de la vie humaine.

Mais par suite de notre élévation à l'ordre surnaturel, cette vie ne suffit pas à la perfection et à la béatitude qui nous est devenue nécessaire.

Nous vivons d'ailleurs au milieu d'un monde qui ne

parle et n'agit que d'après les sens, nous vivons dans un corps de péché qui attire sans cesse l'âme vers les biens et les plaisirs sensibles : sans un secours surnaturel il est difficile, et même moralement impossible de vivre en homme, de penser, parler et agir constamment d'après la droite raison.

Livrons-nous donc à l'Esprit-Saint, à son souffle, à son action.

Vivons de la vie surnaturelle, de la vie de la grâce.

Sans la grâce, nous ne vivrons pas même de la vie humaine, de la vie raisonnable et libre.

Sans la grâce, la vie simplement humaine, même la plus conforme à la raison, est impuissante à mériter la vie éternelle.

SERPENT D'AIRAIN (III, 14)

Le premier effet que produira en nous l'inspiration de l'Esprit-Saint sera la foi en Jésus-Christ.

A la vue des miracles de Jésus, Nicodème a reconnu que Dieu est avec lui et qu'il est l'envoyé de Dieu.

Peu à peu Jésus l'élève plus haut, peu à peu il insinue qu'il n'est pas seulement un prophète, un homme de Dieu, mais qu'il est le Fils de Dieu, envoyé du ciel pour sauver le monde par la croix.

Il se compare au serpent d'airain dont la vue seule guérissait de la morsure des serpents de feu.

Ainsi le Fils de l'homme sera élevé en croix, et ceux-là seulement seront guéris de la morsure des serpents de feu, symboles des passions, ceux-là seulement seront sauvés qui croiront en Jésus crucifié.

Regardons Jésus en croix. Sur la croix il confirme et il complète sa doctrine par son exemple.

Sur la croix, par sa pauvreté absolue il nous apprend à mépriser les richesses, par ses souffrances il nous apprend à mépriser les plaisirs, par ses humiliations il nous apprend à mépriser les honneurs.

Il nous guérit ainsi de la morsure des serpents de feu, de cette triple flamme de la concupiscence que la passion des richesses, des plaisirs et des honneurs avait allumée dans nos veines et dans notre cœur.

Regardons Jésus en croix, et réglons notre vie d'après la foi en Jésus et en Jésus crucifié.

Alors nos œuvres seront en Dieu : *In Deo... facta;* nos œuvres seront divines par la grâce qui en sera la fin et la récompense.

IL FAUT QU'IL CROISSE (III, 30)

Les disciples de Jean lui rapportent qu'il se fait autour de Jésus un concours universel : *Omnes veniunt ad eum.*

Jean s'en réjouit. Il ne demande qu'à s'effacer et à disparaître, comme l'ombre devant le soleil.

Il faut qu'il croisse, répond-il, et que je diminue : *Illum oportet crescere, me autem minui.* Sa mission était de préparer les voies à Jésus.

Si nous cherchons purement la gloire de Dieu et non la nôtre, nous serons heureux de le savoir glorifié par d'autres mieux encore que par nous. Nous ne songerons qu'à nous faire oublier.

Jean profite de la circonstance pour rendre à Jésus un nouveau témoignage.

C'est à lui, ajoute-t-il, qu'il faut aller : il est au-dessus de tous : *Super omnes est.*

Travaillons à faire connaître Jésus et à l'exalter. Dans ce but cherchons-le sans cesse dans l'Évangile par la méditation, sur la croix par la mortification, dans l'Eucharistie par la communion.

L'Évangile est l'annonce de son règne, la croix est son étendard, et l'Eucharistie son trône.

LA SAMARITAINE (IV, 1)

Lisez l'histoire de la Samaritaine et admirez avec quelle douceur Jésus attire cette pécheresse, avec quel art il l'élève peu à peu de l'ordre sensible à l'ordre spirituel.

Cependant il ne la ménage pas, il ne lui épargne pas la vérité sur sa conduite précédente et sur son état présent.

Et même c'est par ce trait qu'il pénètre jusqu'au fond de son cœur, et c'est en la confondant qu'il la convainc et la convertit.

Parlons aux hommes leur langage, mais pour les amener au nôtre.

Enseignons à la jeunesse les arts, les lettres, les sciences de l'ordre naturel, mais pour élever les intelligences aux vérités de la foi.

Formons des hommes, mais pour former des chrétiens.

Aidons l'ouvrier à gagner sa vie en ce temps et sur

cette terre, mais pour lui apprendre à gagner la vie éternelle et céleste.

Avec le négociant parlons du commerce, avec le soldat parlons de la guerre, mais pour leur rappeler à l'un les intérêts de l'âme et le commerce avec Dieu, à l'autre la guerre spirituelle et les combats contre les ennemis de l'âme.

LA NOURRITURE DE JÉSUS (IV, 31)

Jésus déclare à ses apôtres que sa nourriture est la volonté de son Père, et que la volonté de son Père est le salut des âmes.

Rapportons tous nos travaux, nos prières, nos études au salut de nos frères et nous vivrons de la vie de Dieu.

La vie de Dieu est de se connaître et de se vouloir.

Par la connaissance de lui-même il connaît toute vérité : c'est la vie de l'intelligence.

Par la volition de lui-même il veut toute bonté : c'est la vie de la volonté.

Telle est la vie intérieure et intime de Dieu.

Sa vie extérieure est de se faire connaître et vouloir par la manifestation de sa sagesse et de sa bonté qui éclatent dans la création.

Connaître Dieu et le faire connaître, vouloir Dieu et le faire vouloir, telle sera donc la vie divine en nous.

LE FILS DU PRINCE (IV, 46)

Jésus guérit le fils d'un prince. La foi est comme la mesure des miracles du Sauveur.

Il en fait peu ou point pour ceux qui ne croient pas, il ne refuse rien à celui qui croit.

Il dit un mot : un père affligé croit à cette parole ; le miracle est obtenu.

Prions, demandons : et nous confiant à la bonté de Dieu, allons et agissons comme si nous étions exaucés.

Cette confiance honore le cœur de Dieu et l'oblige en quelque sorte à répondre à notre prière en l'exauçant.

L'INFIRME ET LA PISCINE (V, 1)

Hominem non habeo : Je n'ai personne pour me jeter dans la piscine, au moment où l'ange vient remuer les eaux et leur donner la vertu de guérir le premier malade qui peut y entrer.

Telle est la réponse de l'infirme de trente-huit ans à la demande que Jésus lui avait adressée en lui disant : Voulez-vous être guéri ?

Aujourd'hui, dans un autre sens, que d'infirmes ! que de personnes manquent de fermeté !

Chez les uns, c'est l'intelligence qui est infirme. Faute de principes, faute de doctrine, ils sont le jouet de l'opinion comme la feuille sèche l'est du souffle des vents.

Chez les autres, c'est la volonté qui fait défaut. Sans caractère, sans résolution, sans vertu, ils sont esclaves de la passion, des passions d'autrui par le respect humain, de leurs propres passions par la mollesse et par la sensualité.

Hominem non habeo : il leur faudrait un homme pour les soulever, pour les conduire, pour les gouverner.

Jésus survient. Or quel sera son procédé ? Prendra-t-il l'infirme entre ses bras ? Le soulèvera-t-il ? Le portera-t-il à la piscine ?

Non. Levez-vous, lui dit le Sauveur, *Surge.*

Mais, Seigneur, il ne le peut.

Qu'il essaie, qu'il fasse un effort, Jésus fera le reste.

Aujourd'hui que d'infirmes, dans toutes les classes de la société, languissent dans l'inertie !

On les entend redire à chaque instant : Si nous avions un homme ! Hélas ! il n'y a point d'homme ! *Hominem non habeo.*

Soyez-le, vous-même, cet homme, ou plutôt vous-même soyez homme. Faites d'abord vous-même le peu que vous pouvez.

Que chacun, au lieu de regarder autour de lui et d'attendre cet homme qui ne paraît pas, que chacun fasse ce qu'il peut, et bientôt la famille, la société sera debout.

Mais unissez votre effort à l'action de Jésus.

La foi à sa parole raffermira votre intelligence ; l'obéissance à sa parole raffermira votre volonté. Soyez chrétien, vous serez homme.

LES PHARISIENS (V, 10)

Cependant les pharisiens sont là, épiant tous les actes de Jésus.

L'infirme a reçu l'ordre de porter au logis le grabat

sur lequel il était étendu. Or, ce jour-là était celui du sabbat.

En voilà plus qu'il ne faut pour scandaliser la conscience si délicate de ces perpétuels censeurs.

La manière de Jésus à l'égard des critiques est de passer outre sans en tenir compte, mais aussi de ne pas laisser un mot sans réponse.

Cette fois il déconcerte les pharisiens, en ajoutant au scandale par une déclaration qui les renverse.

On lui fait un crime d'avoir commandé de porter un lit le jour du sabbat.

Au lieu de justifier cet ordre par des exemples du même genre, au lieu de l'autoriser par le miracle qui en accompagne l'exécution, il se déclare l'égal du Père céleste.

Sa puissance et son action sont la puissance même et l'action de Dieu qui est son père.

Dès lors, comme Dieu son père, il est le maître du sabbat aussi bien que de toute la loi de Moïse.

Unis par la grâce à Jésus-Christ, membres du corps dont il est la tête, nous vivrons de sa vie, nous serons forts de sa force. Notre action sera divine.

Que peuvent contre nous les critiques humaines? Je fais ce que Dieu veut. Hommes superbes, censeurs jaloux, vous murmurez : Je n'entends pas.

Soyez au-dessus de l'estime comme du mépris des hommes. Ne recherchez pas la gloire humaine et vous ne redouterez pas la critique humaine.

Avec Jésus contentez-vous de l'approbation du Père céleste et de son témoignage.

Le témoignage du Père en faveur de Jésus éclate

par des miracles. Les œuvres de Jésus démontrent qu'il est l'envoyé du Père céleste, qu'il est par conséquent ce qu'il se dit, le Fils de Dieu. Dès lors il n'a pas besoin de l'éclat que donnent les hommes : *Claritatem ab hominibus non accipio.*

Au lieu de chercher la gloire auprès des hommes, refusez-la. Dites avec Jésus : *Claritatem ab hominibus non accipio.*

Faites simplement et pour Dieu seul ce que Dieu veut.

Vos œuvres seront divines, elles seront votre justification et votre gloire.

MULTIPLICATION DES PAINS (VI, 1)

Charmée par la parole de Jésus la multitude l'a suivi jusque dans le désert. Jésus a pitié de cette foule. Un grand nombre viennent de loin. Il ne peut se résoudre à les renvoyer à jeun.

Suivez Jésus jusque dans le désert. Lors même que tout vous manquerait, soyez sans sollicitude. Il saura procurer le nécessaire, et au delà.

Cependant il ne se trouve que cinq pains. Comment nourrir cinq mille personnes et plus avec cinq pains ?

Ceci n'est pas votre affaire. Ce qui vous regarde, c'est de faire ce qui vous est possible.

Disciples du Seigneur, mettez l'ordre dans cette foule, faites asseoir ces hommes, ces femmes, ces enfants.

Prenez le pain, rompez-le, distribuez-le. Tout cela est possible. Voilà votre rôle, apôtres de Jésus.

Mais il n'y a que cinq pains? Rompez toujours, et donnez. Jésus se charge de l'impossible.

Les morceaux se succéderont entre vos mains; il y en aura pour tous, et quand tous seront rassasiés il en restera plus qu'il n'y en avait auparavant.

Quand donc enfin confierons-nous à Jésus tous nos intérêts, tous nos soucis, même ceux qui concernent la vie du temps et la vie du corps, à plus forte raison ceux qui regardent la vie de l'âme.

Oublions tout, oublions-nous nous-mêmes pour le suivre et pour l'entendre. Ne pensons qu'à lui, ne cherchons que sa gloire : il ne nous oubliera pas.

Ramassez les fragments de pain épars çà et là.

Ne perdez rien des dons de Dieu. Les moindres restes de ses faveurs sont excellents.

Le seul souvenir d'une bonne pensée ou d'un bon sentiment produit dans l'âme un effet salutaire.

C'est beaucoup de se rappeler que l'on a compris autrefois telle ou telle vérité, qu'on l'a goûtée, que l'on a pris jadis telle ou telle résolution.

Suivons cette lumière, même quand il n'en resterait qu'une lueur; poursuivons cette résolution, même quand nous ne serions plus sous l'impression de la ferveur qui l'inspira.

Dans son enthousiasme le peuple veut faire roi ce Jésus qui l'a nourri dans le désert.

Mais Jésus se dérobe et se retire sur la montagne : *Fugit in montem ipse solus.*

Dérobez-vous aux applaudissements de la foule; fuyez les honneurs populaires, rien n'est plus instable et plus capricieux. Après l'*Hosanna* le *Crucifigatur.*

Élevez-vous au-dessus des faveurs de l'opinion : *Fugit in montem,* fuyez sur la montagne.

A cette hauteur vous serez seul avec Dieu et avec vous-même : *Fugit in montem ipse solus.*

Les disciples de Jésus s'embarquent et sont surpris par la tempête.

Sans Jésus vous êtes livré aux flots et aux vents, aux flots de la passion, aux vents de l'opinion, à la tempête intérieure de vos propres pensées et de vos propres désirs, à la tempête extérieure des oppositions et des persécutions humaines.

Luttez contre les vents et les flots, ramez contre l'obstacle.

Au moment où tout semblera perdu, soudain, sans que vous sachiez comment, le péril et l'obstacle auront disparu : Jésus est là.

LE PAIN DE VIE (VI, 22)

La multitude cependant cherche Jésus et finit par le retrouver. Mais c'est moins par amour pour Jésus lui-même que pour le pain dont il les a nourris dans le désert.

Aujourd'hui encore il se rencontre des hommes qui s'attachent à la religion, à l'Église, à cause des avantages temporels qu'ils en ont reçu et qu'ils en attendent encore.

Mais Jésus n'accorde les biens de l'ordre naturel que pour préparer et élever les âmes à l'ordre surnaturel.

S'il a multiplié les pains, ce n'était pas seulement pour soulager la faim du corps, c'était surtout pour

provoquer la faim et le désir d'un pain supérieur, d'un pain céleste ; s'il a donné le pain qui entretient la vie temporelle, c'était pour préparer les âmes au pain qui assure la vie éternelle.

A l'exemple du Sauveur, soulagez les pauvres et les infirmes, aidez le peuple, l'ouvrier à gagner la vie du temps, mais ne vous arrêtez pas là.

Gagnez les cœurs par des bienfaits de l'ordre temporel pour les élever à la connaissance et au désir des biens éternels, pour les amener par l'instruction à la pratique de la religion, à la confession, à la communion.

Vous me cherchez, dit Jésus à ce peuple, parce que je vous ai donné le pain qui entretient la vie du corps, je vous promets un pain qui vous fera vivre éternellement.

Qui manducat hunc panem vivet in æternum.

Le peuple demande ce pain, mais lorsque Jésus leur a déclaré que ce pain n'est autre que sa propre chair, ces hommes grossiers se révoltent à la pensée de manger la chair et de boire le sang de celui qui leur parle.

Jésus cependant insiste et s'obstine, et sans ajouter aucune explication, il ne cesse de répéter que sa chair est un aliment et son sang un breuvage.

Après les merveilles dont ils ont été les témoins, ces hommes devraient comprendre que Jésus possède dans sa puissance un moyen de se donner en aliment sans révolter la délicatesse des sens et de la raison.

Il en a dit et fait assez pour autoriser la foi que réclame sa parole.

Croyons à Jésus, espérons en lui, confions-nous à sa sagesse, à sa bonté, à sa puissance, lors même que

nous ne comprenons rien à sa conduite envers nous, et que nous ne pouvons expliquer les invitations de sa grâce et les inspirations de son esprit.

CE LANGAGE EST DUR (VI, 61)

Et voilà qu'enfin les disciples eux-mêmes se révoltent : *Durus est hic sermo.* Ce langage est dur, et qui pourrait le supporter ?

Au lieu de l'adoucir, Jésus propose un autre mystère qui rendra plus incroyable encore celui qu'il vient d'annoncer.

Plutôt que de céder un iota, il laisse partir les disciples incrédules ; puis s'adressant à ceux qui restent, à ses apôtres chéris et fidèles, il leur dit : Est-ce que vous aussi vous voulez partir ? *Numquid et vos vultis abire ?*

Comme s'il eût dit : Dussé-je rester seul et chercher d'autres disciples pour recommencer mon œuvre, dussiez-vous me quitter tous, ce que j'ai dit, je le ferai.

Je donnerai ma chair à manger, mon sang à boire. Et celui qui ne mangera pas ma chair n'aura pas la vie éternelle.

A qui pourrions-nous aller ? répond Simon-Pierre, vous, et vous seul, avez les paroles de la vie éternelle.

On sent dans cette réponse l'effort surhumain que demande la foi à un pareil mystère.

Oui, semble dire l'apôtre, ce langage est dur, cette annonce paraît incroyable : nous aussi nous serions tentés de nous retirer. Mais à qui pourrions-nous aller ? Vous, et vous seul, pouvez et nous promettre et nous

donner la vie éternelle : *Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes.*

Et nous, obstinons-nous saintement à croire à Jésus, à espérer en Jésus, à aimer Jésus, quelque dure que semble et que soit sa conduite à notre égard.

Jésus devrait, paraît-il, encourager cette fidélité. S'il a quelque reproche à faire à ceux qui lui demeurent attachés, ne semblerait-il pas opportun de le renvoyer à un autre temps?

Non : avec une indépendance qui ne connaît pas les ménagements, Jésus choisit cet instant pour déclarer que, même parmi les douze, il se trouve un traître, ou plutôt un démon : *Et ex vobis unus diabolus est.*

Encore s'il le désignait! Car le vague ici est effrayant. Comme au jour où Jésus réalisera sa promesse par l'institution de l'Eucharistie, il n'est pas un des douze qui ne puisse demander : Serait-ce moi?

Dans l'accent de ces paroles de Jésus, on sent comme l'indignation d'un amour blessé de n'avoir rencontré que l'opposition là où il devait attendre les plus vives et les plus tendres effusions de la reconnaissance.

Élevons-nous au-dessus des critiques et des murmures.

Aux esprits faibles qui hésitent devant le surnaturel, à plus forte raison aux esprits superbes et raisonneurs qui résistent, ne cédons pas un iota.

Il en est qui, au nom de la charité, réclament l'indulgence et la concession pour l'incrédule.

La charité repose sur la foi. Tout ce qui diminue la foi, diminue la charité.

C'est au moment où, par l'annonce mystérieuse de

l'Eucharistie, Jésus témoigne la plus ineffable charité, qu'il se montre plus inflexible sur les exigences de la foi.

Avec Simon-Pierre, laissons la foule, laissons les disciples faibles : attachons-nous à Jésus seul.

A qui d'ailleurs irions-nous ? Seul, Jésus a les paroles de la vie éternelle : *Ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes.*

PRÉDICATION DANS LE TEMPLE (VII, 1)

Jésus prêche dans le temple. Beaucoup reconnaissent la vérité de sa doctrine et la divinité de sa mission.

Mais la crainte des Pharisiens les arrête, et personne n'ose se déclarer pour Jésus.

Tels sont les hommes ! Ne comptez pas sur eux, fussent-ils nombreux : la multitude est à la merci des meneurs.

Cependant, à l'exemple de Jésus, parlez, parlez quand même, et ne cessez de répéter la doctrine du salut.

Ma doctrine, dit Jésus, n'est pas la mienne, elle ne m'est pas personnelle, propre, particulière, elle est de celui qui m'a envoyé.

Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.

Enseignons, non pas nos idées personnelles, mais la doctrine de Jésus-Christ, d'après la tradition et l'interprétation infaillible de l'Église.

Redisons la doctrine de celui qui nous a envoyé, la doctrine de Jésus qui nous enseigne par l'Église, mais cette doctrine, répétons-la sans cesse et bien haut.

LES PHARISIENS ET NICODÈME (VII, 32)

Les Pharisiens envoient des émissaires avec ordre d'arrêter Jésus.

Ces émissaires reviennent seuls et, pour s'excuser de n'avoir pu accomplir leur mission, ils disent aux pharisiens : Jamais homme n'a parlé comme cet homme, *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo.*

Cet éloge nous pouvons et nous devons le mériter.

Ne parlons pas comme les hommes, ne parlons pas comme le monde, comme le siècle.

Parlons comme l'Église, nous parlerons comme Jésus-Christ : notre langage alors sera surhumain, il sera divin.

Dans le conseil tenu par les princes des prêtres et du peuple contre Jésus, l'Évangile ne signale qu'une voix qui proteste contre l'iniquité.

Cette voix est celle de Nicodème.

Revenons encore sur ce pharisien si faible, si timide au début, et à la fin si fort et si hardi.

Il avait choisi le secret de la nuit pour se mettre en rapport avec le Sauveur.

Tout timide qu'il fut, ce premier essai a été béni.

Il fallait du courage pour faire entendre une parole de justice au sein d'un conseil résolu d'avance à décréter la mort de Jésus.

Nicodème ose réclamer en faveur du droit qui défend de condamner sans entendre et sans savoir.

Ce nouvel acte en prépare un troisième plus héroïque encore.

Nous retrouverons Nicodème au Calvaire.

Il viendra, lorsque, à raisonner humainement, tout est fini, tout est perdu.

Que reste-t-il à espérer de celui qui, ce semble, n'a pu se sauver lui-même ?

Tout alors est à redouter de la fureur de ceux qui ont été assez puissants pour crucifier celui que la faveur populaire et la protection même du gouverneur romain n'ont pu défendre contre les attaques de la haine et de l'envie.

Et c'est alors que Nicodème ose se présenter au pied de la croix pour rendre à Jésus les derniers honneurs ?

Essayons nos forces peu à peu ; agissons d'abord dans le secret, puis montrons-nous et osons.

Le courage se forme et se développe par des essais répétés.

Peu à peu nous en viendrons à nous déclarer hautement pour Jésus, pour l'Église, pour la vérité, pour la justice, pour la religion.

LA FEMME ADULTÈRE (VIII, 3)

Spéculant sur la bonté bien connue du cœur de Jésus, ses ennemis lui amènent une femme convaincue d'adultère.

La loi, disent-ils, ordonne qu'elle soit lapidée : vous, qu'ordonnez-vous ?

Le piège est habilement tendu. Ils prévoient que Jésus ne condamnera pas. Aussitôt ils l'accuseront d'avoir donné une décision contraire à la loi de Moïse.

Mais s'ils ont compté sur la bonté du Sauveur, ils ont

compté sans la sagesse de celui qui sonde les reins et les cœurs.

Que celui d'entre vous qui est sans péché, répond Jésus, lui jette la première pierre.

La malice est déjouée. La réponse est conforme à la loi. Jésus reconnaît que cette femme mérite d'être lapidée.

Cependant Jésus se penche et avec le doigt il écrit sur le sable.

On suppose qu'il écrivait les péchés de ces hommes si zélés pour la loi de Moïse et pour la condamnation du prochain.

Les accusateurs se retirent tous les uns après les autres.

Jésus reste seul. Seul il est sans péché. Se relevant, il dit à la pécheresse : Personne ne vous a condamnée ?

Personne, Seigneur.

Moi non plus je ne vous condamnerai pas, allez et ne péchez plus.

Soyez bon envers le pécheur confus et repentant.

Soyez sévère à l'égard du pécheur superbe et obstiné.

Soyez sévère surtout à l'égard de ceux qui, sous prétexte de justice et de zèle, sont sans pitié pour le prochain.

QUI ÊTES-VOUS ? (VIII, 25)

Jésus affirme sa mission divine. « Je suis, dit-il, je suis la lumière du monde, je sais d'où je viens et où je vais. Je ne suis pas seul. » Nous sommes deux, « moi et le Père qui m'a envoyé ».

Qui êtes-vous donc, lui demandent les pharisiens ? *Tu qui es ?*

Je suis le principe, moi qui vous parle : *Principium qui et loquor vobis.*

In principio erat Verbum, a écrit Jean au début de son Évangile.

Au commencement, dans le principe était le Verbe.

Et le Verbe est le principe de tout. Car tout ce qui existe a été créé par le Verbe.

Puisons en Dieu la sagesse et la force. Le rayon reçoit du soleil tout ce qu'il est, et la lumière et la chaleur.

Ainsi de Dieu et de Dieu seul, l'intelligence reçoit la lumière de la vérité ; de Dieu et de Dieu seul, la volonté reçoit la flamme, l'ardeur, le courage de la vertu.

Unissons-nous à Dieu par la pensée, par l'amour, par l'action; alors pensant, voulant et agissant comme le veut notre Père céleste; nous redirons avec Jésus : Je fais toujours ce qui lui plaît, *Quæ placita sunt ei facio semper.*

LA VRAIE LIBERTÉ (VIII, 32)

Si le Fils vous délivre, vous serez vraiment libres.

Si ergo vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.

Fussiez-vous le plus fier potentat, si vous êtes pécheur, vous êtes esclave : esclave du péché, esclave de la chair, esclave du monde, esclave du démon.

Qui facit peccatum servus est peccati.

Or, seul Jésus peut vous délivrer du péché.

Par le péché, vous êtes devenu l'enfant du démon: *Vos ex patre diabolo estis.*

Seul Jésus est assez fort pour briser les liens de cette affreuse paternité.

Mais aujourd'hui, comme au temps de sa vie mortelle, les hommes rejettent son intervention.

Qui êtes-vous, disent-ils en s'adressant à lui dans la personne de son Église, qui êtes-vous pour nous enseigner, nous éclairer, nous diriger? *Quem teipsum facis?*

Les faits ont répondu, et la réponse est péremptoire. Aux miracles qu'il opéra durant son passage sur cette terre, s'ajoute le miracle permanent de l'existence et de l'action de son Église.

Il n'est qu'une institution divine qui puisse tenir contre la conspiration de toutes les forces diaboliques et impies.

AVANT ABRAHAM, JE SUIS (VIII, 58)

Mais revenons aux Juifs. Ils ont dit: Qui prétendez-vous être? *Quem teipsum facis?*

Jésus répond: Avant qu'Abraham ne fût, je suis, *Antequam Abraham fieret, ego sum.*

Déclaration simple et sublime qui rappelle le grand nom, le nom unique, le nom incommunicable qui fut révélé à Moïse: Je suis celui qui est, *Ego sum qui sum.*

Les Juifs ont compris que Jésus se déclare Dieu; mais au lieu de reconnaître un Dieu en celui qui atteste sa divinité par des miracles si évidents, ils prennent des pierres pour le lapider.

Dévouez-vous pour les hommes. Quelque divines que soient vos intentions et vos œuvres, la seule récompense que vous deviez attendre de ceux-là même que vous désirez sauver sera la couronne du martyre : *Tulerunt ergo lapides ut jacerent in eum.*

Mais le temps n'était pas encore venu. Jésus se dérobe à leur fureur et sort du temple : *Jesus autem abscondit se et exivit de templo.*

En face des pierres, en face des contradictions, retirez-vous, mais pour revenir.

Attendez qu'un temps plus favorable succède à la persécution.

Mais si les temps ne deviennent pas meilleurs, si au contraire ils deviennent pires, revenez : montrez-vous de nouveau et parlez, dût votre parole amener la passion et la croix.

Jésus s'est donc retiré devant les pharisiens ; mais il va leur envoyer un aveugle pour les confondre.

L'AVEUGLE-NÉ (IX)

Jésus rencontre un aveugle-né. Il lui rend la vue.

Les pharisiens cherchent en vain tous les moyens de nier le miracle.

L'aveugle guéri les confond par la simplicité de ses réponses. Par un argument sans réplique, cet ignorant leur démontre que Jésus vient de Dieu.

Il est inouï, dit-il, que quelqu'un ait rendu la vue à un aveugle de naissance. Si celui qui m'a guéri n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire de pareil.

A sæculo non est auditum, quia quis aperuit oculos

cœci nati. Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam.

Sages du siècle, écoutez et entendez. Vous avez dit : Nous sommes la science !

Avec toute votre science vous ne reconnaissez pas la divinité de Jésus-Christ dans le miracle de la guérison de cet aveugle-né, de ce grand aveugle qui se nomme le monde païen.

Et vous dites : Nous voyons !

Et vous réclamez pour vous seuls le droit d'enseigner, d'éclairer et de guider les peuples : *Nunc vero dicitis : Quia vidimus !*

Hé bien ! Vous êtes sans excuse, vous n'êtes que plus coupables. Votre péché demeure. *Peccatum vestrum manet.*

Pour nous, simples et ignorants, allons à Jésus. Prions-le d'appliquer sur les yeux de notre âme un peu de poussière détrempée dans sa divine salive.

Poussière, voilà ce que nous sommes. Mais la parole de Jésus, figurée par la salive de sa bouche, sera pour l'œil de notre intelligence une source de lumière.

Éclairés par la doctrine du Sauveur, nous reconnaîtrons la fausseté de la science des superbes, et nous saurons les confondre.

LE BON PASTEUR (X, 1)

L'Église est un bercail, les fidèles sont les brebis.

Jésus est la porte du bercail : c'est par lui, par sa parole, par sa grâce, que l'on entre dans son Église

Jésus est le pasteur du troupeau : Il nourrit les âmes

par sa doctrine ; il les défend contre les loups, contre les impies qui cherchent à leur ravir l'innocence et la foi.

Et pour les défendre, les nourrir et les sauver il donne sa vie.

A l'exemple du pasteur suprême, éclairons les intelligences par la diffusion de l'enseignement chrétien.

Dirigeons les volontés par l'exemple de la vertu.

Défendons les simples et les faibles contre la séduction et la violence des sophistes et des impies.

Fallut-il nous compromettre, sacrifions-nous et mourons pour sauver les âmes.

On réclame la tolérance pour l'erreur. Il est deux sortes d'erreurs : l'une que j'appelerai passive, celle de ceux qui se trompent et s'égarent ; l'autre que je dirai active, celle de ceux qui trompent et qui égarent les naïfs agneaux et qui les attirent hors du bercail pour les dévorer.

Que penseriez-vous d'un berger qui accorderait à ses agneaux la liberté de s'égarer et de se jeter dans la gueule du loup, et au loup la liberté de dévorer ses agneaux.

Mais, direz-vous, je ne puis pas défendre la brebis sans attaquer le loup. Et si j'attaque le loup il ne laissera sa proie que pour se jeter sur moi.

Évidemment vous ne pouvez pas défendre la vérité sans attaquer l'erreur, ni la vertu sans attaquer le vice.

Et vous ne pouvez attaquer l'erreur, sans offenser celui qui se trompe et qui trompe.

Démontrer qu'une assertion est fausse, absurde, impie, c'est démontrer que celui qui avance cette propo-

sition manque d'intelligence ou de bonne foi, qu'il est un ignorant ou un menteur.

Vous ne pouvez pas attaquer le vice, sans offenser le vicieux ; vous ne pouvez pas attaquer le scandale, sans offenser le scandaleux.

Vous soulèverez donc contre vous la colère du sophiste et du libertin.

Ce dévouement réclame un courage surhumain.

Unissez-vous à Jésus-Christ, pour recevoir de lui la force de vous dévouer, et s'il le faut, de vous sacrifier.

MOI ET MON PÈRE NOUS SOMMES UN (X, 30)

Unissez-vous donc à Jésus, soyez un avec Jésus, par la foi à sa parole, par la charité, par l'observation de ses commandements ; pensez comme Jésus, parlez comme Jésus, et comme Jésus vous ne ferez qu'un avec le Père céleste, vous serez sage de la sagesse divine, fort de la force divine.

Montrez, par vos œuvres, par le caractère surnaturel de votre dévouement, que vous cherchez uniquement le salut des âmes et la gloire de Dieu.

Les pharisiens cherchent à se saisir de la personne de Jésus, mais il leur échappe.

Quærebant ergo eum apprehendere, et exivit de manibus eorum.

Cependant, éclairés par sa parole et par ses miracles, plusieurs crurent en lui. *Et multi crediderunt in eum.*

Parlez et agissez : dites la vérité et faites le bien.

Pour vous, comme pour Jésus, l'heure est marquée.

Si votre heure n'est pas venue, vous échapperez à la fureur de l'impie.

Si l'heure est arrivée, vous recevrez la couronne réservée à celui qui combat le bon combat.

Bonum certamen certavi : in reliquo reposita est mihi corona justitiæ. (II *Tim.*, IV, 18.)

Vous ne convertirez pas les imposteurs, les séducteurs, les scandaleux, ou du moins vous en convertirez peu.

Confondez-les, cependant, démontrez leur ignorance et la fausseté de leur parole.

Démontrez la malice et l'infamie du vice.

Il le faut pour éclairer la multitude.

Par là vous ramènerez les âmes droites et simples que l'impiété avait égarées et que le vice avait séduites.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE (XI, 1)

Jésus, averti de la maladie de Lazare, attend qu'il soit mort pour se rendre à la prière des deux sœurs de son ami.

Lorsque nos prières ne sont pas exaucées immédiatement ou de la manière que nous l'eussions désiré, ne désespérons pas.

Souvent, pour se montrer avec plus d'éclat, Dieu attend que tout soit perdu.

Mais il fait toujours pour nous plus que nous ne demandons et que nous n'espérons.

Si un pauvre demandait à un roi une obole, le roi ne

pourrait pas donner si peu. Sa dignité l'oblige à se montrer magnifique.

Les sœurs de Lazare croient que leur frère ressuscitera, mais au dernier jour.

Lazare ressuscitera aujourd'hui même.

Confiance : vos désirs seront accomplis plus tôt que vous ne pensez.

Jésus pleure devant le tombeau où repose Lazare.

Voyez, disent les Juifs, voyez comme il l'aimait !

Ne pouvait-il pas le guérir, disent quelques-uns d'entre eux, comme il a guéri l'aveugle-né ?

Attendez, il fera plus et mieux encore.

Lazare est mort : le fait est constaté. L'odeur du cadavre l'atteste. Voici quatre jours qu'il est dans le tombeau.

Jésus parle, il prononce trois mots : *Lazare, veni foras*, Lazare, sortez.

Et Lazare se lève, le mort a entendu la voix de celui qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est.

Confiance, redisons-le sans cesse. Jésus vous aime. Lorsqu'il semble vous oublier, il vous ménage les plus étonnantes et les plus aimables surprises.

Vous pleurez la mort d'un ami, d'un parent, enseveli depuis longtemps dans le péché.

Son langage et sa conduite n'attestent que trop la corruption de son âme. C'est cette odeur de mort dont parle l'Apôtre.

Vous avez prié, et vous n'avez rien obtenu. Ne désespérez pas.

D'un mot Jésus réveillera ce pécheur. A sa voix puissante Lazare se lèvera.

Et Jésus vous laissera le plaisir et l'honneur d'achever son œuvre en dégageant le pécheur repentant et converti des liens qui le retenaient dans le vice.

C'est ainsi que Jésus après avoir rappelé Lazare à la vie, ordonne à ses Apôtres de le dégager des linceuls qui l'enveloppaient.

CONSEIL DES JUIFS (XI, 46)

Après un miracle si éclatant, il semble que les pharisiens devaient enfin reconnaître la divinité de Jésus, et l'impuissance, l'inutilité de leurs fureurs contre sa personne.

Ce dernier trait devait achever ou de les convertir ou de les confondre à tout jamais.

Non : ils se rassemblent pour tenir un conseil qui sera présidé par la haine et par la folie.

La folie : Jésus d'un mot a ressuscité un mort. Ils condamnent à mort Jésus lui-même.

Or, de deux choses l'une : Ou Jésus est Dieu : s'il est Dieu, il saura se ressusciter ; ou il est simplement un envoyé de Dieu : Dieu saura venger sa mort et cette mort retombera sur vous. *Stulti et cœci !*

La haine : Vous le condamnez à mort, parce qu'il a ressuscité un mort ! — Il n'est donc pas même permis de faire le bien !

Vous craignez que tous les Juifs ne finissent par croire en Jésus, et que les Romains vous enlèvent le peu de puissance qu'ils vous ont laissée !

Tuez Jésus : Les Romains viendront, et ils extermi-

neront par mille et par cent mille les Juifs qui n'auront pas cru en Jésus, et vous-mêmes d'abord.

Pour sauver l'État, et l'État c'est vous, c'est votre domination personnelle, vous avez juré d'exterminer l'Église de Jésus-Christ.

Vous avez enchaîné l'Église, et là où vous l'avez pu, vous l'avez abolie.

Et l'État n'étant plus soutenu par l'Église, qui maintenait l'autorité en la consacrant et en prêchant l'obéissance, qui maintenait la liberté en réprimant la tyrannie, l'État s'est effondré dans les révolutions qui ont renversé l'autorité et anéanti la liberté.

Et l'Église vit toujours.

MARIE-MADELEINE (XII, 1)

Invité à la table d'un pharisien nommé Simon le lépreux (Cfr MATTH., XXVI, 6), Jésus accepte.

Marie saisit cette occasion pour réparer des prodigalités coupables par une prodigalité sainte.

Elle verse des parfums sur les pieds et sur la tête du Sauveur. (Cfr JEAN, XII, 3, et MATTH., XXVI, 7.)

Les pieds représentent les membres infimes de la société humaine et en particulier de l'Église.

Dans la société humaine, ce sont les pauvres; dans l'Église, ce sont les pécheurs.

La tête représente ce qui domine dans le corps social.

Dans l'Église, le pape, le prêtre, et surtout les saints.

Dans la société purement humaine, le prince, les grands, et surtout les hommes supérieurs par le génie et par le caractère.

Honorez et soulagez les pauvres et les petits; contribuez à l'instruction des ignorants, à la conversion des pécheurs et des infidèles, par l'aumône temporelle et spirituelle.

Honorez et assistez les représentants de l'autorité divine, dans l'ordre surnaturel et dans l'ordre naturel, dans l'Église et dans l'État.

Honorez et assistez les hommes auxquels la sainteté, la sagesse, l'énergie donnent une influence marquée sur le corps social.

Par là vous concourrez au bien général et particulier de la société et de chacun de ses membres.

Contribuez à la magnificence du culte divin et au maintien de la dignité extérieure des chefs spirituels et temporels.

Tout ce qui augmente le respect envers la majesté divine et envers l'autorité de ses représentants sert à soutenir l'ordre, la paix et le bonheur dans la société entière.

JUDAS (XII, 4)

Judas murmure contre la prodigalité de Marie. L'esprit critique est contagieux. Les autres disciples s'associent au murmure du traître futur.

Jésus justifie l'action de cette femme, par une parole touchante, qui est en même temps comme une annonce de la mort qu'il va prochainement endurer.

Ad sepeliendum me fecit. (MATTH., XXVI, 12.) Par cette effusion, elle me rend d'avance les derniers honneurs.

Puis il confond la critique en déclarant que la générosité de Marie sera connue du monde entier. (MATTH., XXVI, 13.)

Piqué d'une réponse à la fois si douce et si ferme, Judas ne songe plus qu'à la vengeance.

Il vendra son maître, il le trahira, il le livrera.

Défiez-vous de l'homme d'argent.

Défiez-vous de toute affection déréglée. Une petite plaie négligée suffit à corrompre toute la masse du sang. Une seule affection maligne, quelque légère qu'elle paraisse, si vous la négligez, ne tarde pas à vicier le cœur tout entier.

La passion va donc commencer, ou plutôt elle est déjà commencée par la résolution du traître.

Une circonstance spéciale va la préparer.

L'HOSANNA (XII, 12)

Jésus se rend à Jérusalem, et il y est reçu par le peuple au cri de l'*Hosanna*.

Jamais triomphe ne fut à la fois plus simple et plus solennel.

Il fut d'autant plus éclatant qu'il était moins prévu, moins préparé, et par conséquent plus spontané.

Mais Jésus ne put en jouir. Il savait que cette manifestation si complète de l'admiration et de l'affection du peuple pour sa personne achevait de le perdre, en excitant au plus haut degré la jalousie et la haine des princes des prêtres.

Déjà, et il le savait, sa mort était décrétée dans le

conseil des Juifs, et l'on n'attendait plus qu'une occasion favorable.

Cette occasion un traître s'apprête à l'offrir.

Et Jésus le sait.

Dans ce triomphe même, il ne voit que le Calvaire et la croix. Et le *Crucifigatur* retentit à ses oreilles plus haut que l'*Hosanna*.

Dans ces mêmes rues qu'il parcourt en triomphateur, il se voit traîné et honni comme un malfaiteur.

Ne comptez pas sur les hommes, défiez-vous surtout de la multitude. Les tourbillons sont moins mobiles.

Le dépit des pharisiens ne peut donc plus se contenir. Ce triomphe confirme toutes leurs haines.

Cette entrée solennelle de Jésus à Jérusalem sera comme la signature définitive de l'arrêt de mort porté contre lui par le conseil.

Vous le voyez, disent ces hommes jaloux, nous ne gagnons rien, tout le monde court après lui.

Videtis quod nihil proficimus : ecce totus mundus post ipsum abit.

Dans le succès, soyez modeste; humiliez-vous, taisez-vous, craignez.

Mais quoi que vous fassiez pour tempérer l'éclat de vos bonnes œuvres et de vos triomphes, il en percera toujours assez pour soulever l'envie. Et le succès sera le signal de la persécution.

Après le triomphe de son entrée à Jérusalem, Jésus devait s'attendre à une moisson abondante. Sa prédication dernière est à peu près stérile.

On se presse pour l'entendre, mais personne n'ose se

déclarer pour lui ; personne même n'ose lui offrir l'hospitalité de la nuit.

Tous les soirs Jésus est obligé de retourner à Béthanie.

Cependant une consolation particulière lui est réservée. Quelques païens désirent le voir.

A cette annonce Jésus laisse éclater sa joie. En eux il voit les prémices de la gentilité.

Mais cette moisson lui coûtera cher. Il faut, comme il le déclare lui-même, il faut que le grain meure pour produire et pour se multiplier.

Aussi l'âme du Sauveur se trouble. L'immensité des souffrances qui l'attendent, et l'inutilité de cette cruelle passion pour la grande majorité des hommes, ces deux pensées réunies remplissent son cœur de crainte et de tristesse.

Alors une voix céleste relève et rassure sa grande âme.

LA GLOIRE ET LA CROIX (XII, 28)

Je l'ai glorifié, disait la voix, et je le glorifierai encore : *Clarificavi, et iterum clarificabo.*

Mais cette gloire nouvelle sera le prix de la croix.

Et moi, dit Jésus, si je suis exalté, élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi.

Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.

La loi est la même pour nous. Si le succès excite la jalousie et attire la persécution, la persécution prépare et assure le triomphe.

Donc espérons toujours et ne nous décourageons jamais.

Jésus tente un effort suprême pour convertir les Juifs. Il les avertit de profiter des quelques jours pendant lesquels la lumière brille encore à leurs yeux.

Cette lumière c'est lui-même : *Ego lux in mundum veni.*

Durant ces derniers jours de la prédication de Jésus, beaucoup, même parmi les pharisiens, furent convaincus de sa divinité. Mais le respect humain, la crainte de se compromettre les empêcha de se déclarer.

Aujourd'hui, que de chrétiens, par respect humain, n'osent se déclarer pour Jésus-Christ et pour son Église !

Combien perdent la place qui les attendait au ciel, par la crainte de perdre leur place dans le conseil et dans l'assemblée des ennemis de Jésus et de l'Église !

Nous, du moins, profitons de la lumière divine et de chacune de ses illuminations, comme si chaque lueur devait être la dernière, comme si ce souffle de la grâce devait être immédiatement suivi de notre dernier soupir.

Résumons ce chapitre. Nous y avons assisté aux triomphes de Jésus. Mais ces triomphes sont troublés.

Marie honore Jésus par l'effusion des parfums, mais Judas murmure et prend la résolution de livrer son Maître.

L'*Hosanna* retentit encore, et le conseil de la Judée décrète le supplice et la mort du triomphateur.

Une voix céleste annonce sa gloire, mais la croix se présente aussitôt à sa pensée.

Sommes-nous dans la consolation, pensons à la désolation qui va suivre.

Mais au-delà des désolations, contemplons le triomphe et la gloire qui doivent couronner nos travaux et nos combats.

LAVEMENT DES PIEDS (XIII, 1)

Jésus-Christ nous rappelle ici trois conditions nécessaires pour bien communier.

1° *La Pureté.* — Désirez-vous faire une communion fervente, ne vous contentez pas d'obtenir le pardon de tout péché grave, purifiez votre cœur de ces fautes même si légères qu'il est difficile d'éviter dans la marche ordinaire de la vie et que figure la poussière qui s'attache aux pieds.

2° *La Charité.* — A l'exemple du Sauveur aimez à servir vos frères et même vos inférieurs. L'amour de Dieu inspire l'amour du prochain.

Faites-vous le serviteur des amis, des frères, des membres de Jésus, et Jésus se fera votre serviteur, votre ami, votre frère; il vous fera vivre de sa vie, comme la tête fait vivre de sa vie les membres du corps.

3° *L'Humilité.* — Autant que cela dépend de vous, laissez à d'autres les œuvres éclatantes, réservez-vous les œuvres humbles : le soin des pauvres, l'instruction des ignorants, l'éducation des enfants, le service des malades, et autres fonctions pénibles et obscures.

Lavez les pieds, tandis que d'autres couronneront la tête.

Lorsque, par la communion, Jésus descendra dans votre cœur, il y retrouvera sa crèche, plus délicieuse pour lui et plus glorieuse que le trône des rois.

Joignez ensemble ces deux vertus : l'humilité et la charité.

S'agit-il d'entreprendre quelque chose pour la gloire de Dieu, pour le salut du prochain, pour la défense de la religion, on se déclare incapable, on se dit dépourvu et de l'intelligence et de la vertu que demanderait cette œuvre.

Prenez garde. Souvent ces excuses sont dictées par la crainte de se compromettre. La pusillanimité se pare du masque de l'humilité.

La vraie humilité ne va pas sans la charité. Si l'une inspire la défiance de soi, l'autre inspire la confiance en Dieu.

A son tour la charité, si elle pouvait exister sans l'humilité, servirait de masque à la vanité.

S'agit-il d'une œuvre d'éclat ? on est toujours prêt, toujours capable. Dédaignant ce qu'on nomme les petites choses et les petites œuvres, on se réserve exclusivement pour les grandes.

Dupe des illusions d'un orgueil secret, on prend pour un élan de zèle le désir et le besoin de paraître et de faire parler de soi.

TRAHISON DE JUDAS (XIII, 21)

Parmi les douze apôtres choisis et formés par Jésus lui-même il s'est rencontré un traître : qui ne tremblerait?

Ni la sainteté de votre état, ni les grâces dont vous avez été prévenu ne doivent vous rassurer contre vous-même.

Une seule affection déréglée dans le corps peut corrompre toute la masse du sang. Il en est ainsi de l'âme !

Vient un temps où les attentions les plus délicates, les reproches les plus tendres, comme les avertissements les plus sévères, les touches de la grâce les plus douces et à la fois les plus énergiques, au lieu de produire un effet salutaire, ne font qu'endurcir et confirmer dans le mal.

Sans dénoncer personne en particulier, Jésus avertit les Apôtres que l'un d'eux le trahira.

Quelle délicatesse ! mais aussi quel coup de foudre !

Judas, dans celui qui lit au fond de ton cœur, reconnais le Dieu ; dans celui qui ménage ainsi ta personne et ton honneur, reconnais le Sauveur !

Mais rien n'émeut le traître ; rien ne le touche, rien ne l'effraie : ni la délicatesse qui l'épargne en ne le désignant pas, ni la sévérité qui rappelle que si Jésus est le Sauveur, il est aussi le juge, et qu'il sonde les reins et les cœurs.

Réglez vos inclinations les plus légitimes, modérez vos affections les plus sages, purifiez vos intentions les

plus droites, surveillez vos qualités mêmes et jusqu'à vos vertus. L'amour propre peut s'y insinuer. Alors la nature dépravée détruit la grâce, la passion remplace la vertu, la vertu se change en vice : du vice au crime il n'y a qu'un pas.

Judas reçoit le pain que Jésus lui présente. Cette distinction, cette prévenance ne le touche pas plus que l'avertissement.

Quod facis fac citius, ce que tu fais, fais-le vite, lui dit alors le Sauveur.

L'illusion est désormais impossible. Judas doit comprendre qu'il est percé à jour.

Et ce redoutable *fac citius*, fais vite, ne lui inspire ni effroi, ni remords.

Il sort et va consommer le crime.

La communion indigne aveugle l'esprit et endurcit le cœur.

Comment Judas est-il arrivé à cet excès ? Il s'est pris d'affection pour l'argent dont il avait le dépôt. D'abord, sans doute, ce fut une affection réglée. Il tenait à conserver, dans l'intérêt de tous, les aumônes offertes pour les besoins de la petite communauté apostolique.

Peu à peu l'économie se transforma en parcimonie, et bientôt en avarice.

Enfin, piqué de la remontrance qu'il reçut à l'occasion des murmures sur les saintes profusions de Madeleine, l'avare se fit le traître.

GLOIRE ET CHARITÉ (XIII, 31)

« Maintenant le Fils de l'homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui. »

Nunc, maintenant que Judas est sorti et qu'il va trahir, maintenant que la passion va commencer !

Quel rapport y a-t-il entre l'humiliation et la glorification ?

La passion dira le zèle de Jésus pour l'honneur de son Père et pour le salut de l'homme.

La passion dira la grandeur, la justice, la sainteté, qui exigent une telle réparation.

La passion dira le prix de l'âme qui vaut le sang d'un Dieu.

La passion révèlera donc et la gloire de Jésus comme Fils de l'homme, et la gloire de Dieu le Père, et, ajoutons-le, la gloire de l'homme, si grand aux yeux de Dieu, que pour le relever un Dieu daigne souffrir et mourir.

Aimons-nous donc les uns les autres : chacun de nous vaut le sang d'un Dieu.

Sacrifions-nous les uns pour les autres : un Dieu s'est sacrifié pour chacun de nous.

Tels sont les sentiments que doit inspirer la communion.

L'union avec Jésus élève au-dessus de la souffrance et de l'humiliation. Unis à Jésus, sacrifions tout pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

L'union avec Jésus nous unit entre nous. Par la

communion surtout, nous sommes les membres d'un corps dont Jésus est la tête.

Faut-il s'étonner qu'alors, tout enivré du vin de la communion, Simon-Pierre s'écrie : Pour vous, ô Maître, je donnerai ma vie.

Tu donneras ta vie pour moi ! répond le Sauveur. En vérité je te le dis : Le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois.

Un apôtre, l'homme de confiance, Judas, a vendu son maître ; le chef des apôtres, Pierre, si dévoué, si résolu, va le renier !

Oserai-je me promettre une fidélité plus constante ! Oserai-je me fier à la sincérité de mes résolutions !

Vous seul, ô Jésus, pouvez me soutenir. Vous seul êtes mon espérance.

LA VOIE, LA VÉRITÉ, LA VIE (XIV, 1)

Je suis la voie : suivez-moi, imitez-moi.

Je suis la vérité : écoutez-moi, croyez-moi.

Je suis la vie : vivez de moi, par moi et pour moi.

Je suis la voie qui par la vérité conduit à la vie.

Connaître Dieu, le voir tel qu'il est, voilà la vie intellectuelle.

Par sa doctrine, qui est la vérité, Jésus conduit les intelligences à la connaissance et à la vision de Dieu.

Il est donc la voie, la vérité, la vie.

« Seigneur, dit Philippe, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. »

« Philippe, répond Jésus, celui qui me voit voit mon

Père. Comment dites-vous : Montrez-nous le Père? *Qui videt me, videt et Patrem.* »

Jésus est le Verbe, la parole du Père. Qui entend Jésus, entend le Père.

Jésus est le Fils de Dieu. Le Fils ressemble au Père. Qui voit le Fils, voit le Père.

Jésus est l'Image du Père, la splendeur de sa gloire. Qui voit l'image voit la personne représentée.

Étudions, méditons le Verbe incarné, sa parole et son action.

Plus nous le connaîtrons, plus nous connaîtrons le Père.

TRINITÉ ET UNITÉ EN DIEU (XIV, 10)

« Je suis en mon Père, et mon Père est en moi. »

Le Père et le Fils sont distincts; l'un n'est pas l'autre : moi, *ego*, dit Jésus, et mon Père, *Pater*.

Mais l'un est dans l'autre : *Ego in Patre, Pater in me*, Je suis dans mon Père, mon Père est en moi.

L'unité est affirmée avec la même précision que la distinction.

« Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur qui demeurera éternellement avec vous. »

Ici Jésus se distingue et de son Père et de cet autre consolateur qui est l'Esprit de vérité et qui est désigné comme distinct du Père.

Cette unité est le modèle de celle que la charité doit établir entre nous, malgré la distinction de nos personnes et l'opposition de nos relations mutuelles.

CHARITÉ (XIV, 18)

« Lorsque vous aurez reçu l'Esprit de vérité que je vous enverrai, vous connaîtrez que je suis dans mon Père, et que vous êtes en moi, et moi en vous. »

Jésus est en nous, et nous sommes en Jésus, comme Jésus lui-même est en son Père et comme le Père est en Jésus.

Tel est l'idéal de la charité que l'Esprit de vérité nous révèlera.

Invoquons sans cesse le Saint-Esprit, appelons-le et redisons-lui à chaque instant : Venez, Esprit-Saint, *Veni, sancte Spiritus.* Remplissez les cœurs de ceux qui croient et qui se confient en vous, *Reple tuorum corda fidelium.*

Remplissez-les de la lumière de vérité, pour leur faire connaître la doctrine de Jésus ; remplissez-les du feu de la charité, pour leur faire aimer ses commandements.

Là est le secret de la paix : paix de l'intelligence dans la foi, dans la possession certaine de la vérité ; paix de la volonté dans la charité, dans la possession du bien suprême.

Aussi Jésus ajoutera-t-il : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. »

Le monde vous poursuivra, mais « que votre cœur ne se trouble pas ».

Le monde ne peut vous ôter que ce qui vous sera tôt ou tard enlevé par la mort.

Le monde ne peut contre vous que ce qui lui sera permis par mon Père et par moi-même.

Or le monde, le prince du monde n'a sur moi aucun droit, aucun pouvoir.

La paix, mais la paix en Dieu, la paix dans l'union avec le Père par Jésus-Christ dans l'Esprit-Saint, tel est le fruit principal que nous devons retirer de ces déclarations nouvelles sur la Trinité.

LA VIGNE (XV, 18)

« Je suis la vigne et mon Père est le vigneron. »

Séparée du cep, la branche meurt et n'est bonne qu'à brûler.

Séparée de Jésus, l'âme perd la vie spirituelle de la grâce et ne mérite plus que le feu éternel.

« Toute branche qui ne porte pas de fruit, mon Père la retranchera, et toute branche qui porte du fruit, il l'émondera, afin qu'elle porte encore plus de fruit. »

Tout ce qui dans vos pensées, paroles et œuvres ne se rapporte pas à Dieu est inutile.

Retranchez-le vous-même, retranchez cette recherche de votre propre gloire, ce désir de l'estime des créatures que vous mêlez trop souvent à vos bonnes intentions et à vos bonnes actions; Dieu ne sera pas obligé d'employer l'humiliation et les souffrances pour vous dégager des affections déréglées.

Retranchez tout ce qui est contraire ou simplement inutile à la gloire et au service de Dieu, et tout en vous sera fructueux, tout sera méritoire: pensées, paroles, actions.

« Je suis la vigne, vous êtes les rameaux, reprend Jésus, celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit, mais sans moi vous ne pouvez rien faire. »

Vous ne pouvez rien de surnaturel, rien de vivant, rien qui mérite la vie éternelle.

Ainsi le sarment séparé du cep perd la vie et ne porte aucun fruit.

ENCORE LA CHARITÉ (XV, 9)

« Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés : demeurez dans mon amour. »

Le Père a aimé le Fils en lui donnant tout son être ; Jésus nous aime en se donnant à nous, surtout par la communion.

Comment demeurer dans son amour ? — Par l'observation de ses commandements.

« Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, de même que moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. »

Aimer, c'est vouloir ce que veut celui qu'on aime.

Or il est un commandement qui résume et comprend tous les autres :

« Voici mon commandement : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Jésus nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous.

Tel est le suprême effort, le signe le plus évident de l'amour.

« Il n'est pas d'amour plus grand que celui qui va jusqu'à donner sa vie pour ses amis. »

Le sacrifice de la vie renferme tous les autres : Donner sa vie, c'est donner tout ce qu'on a.

Quel sacrifice faisons-nous les uns pour les autres? — Que donnons-nous à nos frères? à peine un verre d'eau froide. Quelle froideur, en effet, dans les petits services que nous ne pouvons pas refuser !

Le seul moyen, cependant, de répondre à l'amour qui a fait mourir Jésus pour nous est de faire ce qu'il ordonne.

A cette condition, mais à cette condition seulement, Jésus nous appellera, non plus ses serviteurs, mais ses amis.

« Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. »

Et que commandez-vous, Seigneur? — Je vous l'ai dit : Aimez-vous les uns les autres comme je vous aime et parce que je vous aime. L'ami aime tous ceux qui sont chers à son ami. Voilà mon commandement :

Hæc mando vobis, ut diligatis invicem.

LE MONDE (XV, 18)

« Si le monde vous hait, sachez qu'avant de vous haïr il me haïssait. »

Malheur à vous si le monde ne vous hait pas ! Le monde n'aime et il ne tolère que ceux qui ont son esprit.

« Si vous étiez du monde, le monde aimerait en vous

son esprit, son caractère : *Mundus quod suum erat diligeret.* »

Loin de chercher l'estime et l'affection des mondains, craignons une faveur qui indiquerait que notre langage et notre conduite ne sont pas conformes à l'esprit et à l'exemple de Jésus-Christ.

« Je vous l'ai dit : Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. »

Plaignez donc ceux que la persécution épargne. C'est qu'apparemment ils inquiètent peu les ennemis de Jésus-Christ.

Plaignez ceux que les ennemis de Jésus-Christ honorent de leur confiance ! C'est que probablement l'impiété peut compter sur leur concours, ou du moins sur leur inaction et sur leur silence.

Mais vous, mes disciples, mes amis, vous serez persécutés, spoliés, chassés, massacrés, à cause de mon nom.

C'est moi qu'ils poursuivent en vous, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître celui qui m'a envoyé.

Ce Dieu infiniment bon est aussi infiniment grand ; infiniment miséricordieux, il est infiniment juste.

S'ils ne veulent pas l'aimer, ils devraient au moins le craindre.

Ce Dieu si bon et si grand m'a envoyé pour sauver.

S'ils refusent de me recevoir comme Sauveur, et surtout s'ils prétendent m'empêcher de sauver, au lieu d'un Sauveur ils trouveront en moi un juge.

Nesciunt eum qui me misit, Ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé.

Ici l'ignorance n'est pas une excuse. — Pourquoi ?

« Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais point parlé », si je ne leur avais pas fait connaître qui je suis et qui est mon Père, « ils ne seraient pas coupables, mais maintenant ils ne peuvent pas prétexter l'ignorance pour s'excuser de péché. »

« Si je n'avais pas fait au milieu d'eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites », des œuvres évidemment divines, pour confirmer la vérité de ma parole et la divinité de ma mission, ils auraient pu douter.

Mais ils ont vu ces œuvres, et ils me haïssent ! En me haïssant ils haïssent mon Père.

« Celui qui me hait, hait mon Père. »

Ce que Jésus dit du monde de son temps, et de ceux qui l'ont méconnu de son vivant, peut s'appliquer au monde de tous les temps, c'est-à-dire à tous ceux qui méconnaissent Jésus-Christ dans son Église.

Si par sa doctrine, par sa charité, par la sainteté de ceux qui suivent fidèlement sa doctrine, par les miracles évidents qu'ont opérés ses saints, si par tous ces signes l'Église n'avait pas démontré la divinité de son enseignement et de sa mission, ceux qui la persécutent seraient peut-être excusables.

Je dis : *peut-être*, car il est toujours injuste et absurde de persécuter une société qui ne fait aucun mal et qui même ne fait que du bien.

Mais tout démontre la divinité de l'Église.

Ils sont donc sans excuse ceux qui ont juré de l'exterminer. En la poursuivant dans la personne de ses

prêtres et de ses fidèles, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu même qu'ils poursuivent.

Souffrons la persécution avec Jésus et pour Jésus, et comme lui nous pourrons dire : Ils m'ont haï sans raison.

Ne donnons aucun prétexte, aucune prise à l'ennemi, ni dans notre parole, ni dans notre conduite.

Agissons et parlons de telle sorte qu'on ne puisse pas imputer la persécution à l'imprudence de nos actes ou de nos discours.

Qu'on ne puisse pas dire que nous souffrons pour avoir mal parlé ou mal agi, mais que ce soit uniquement pour avoir bien dit et bien fait : souffrons pour la vérité et pour la justice.

Alors l'Esprit consolateur, l'Esprit de vérité attestera notre innocence comme il a manifesté celle de Jésus.

Prêchons Jésus, proclamons ses titres, ses droits, son règne : rendons-lui hautement témoignage, nous qui depuis si longtemps sommes avec lui : *Et vos testimonium perhibebitis, quia ab initio mecum estis.*

PERSÉCUTIONS (XVI, 1)

« Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez pas scandalisés », afin que vous ne soyez pas surpris de mes souffrances et de mes humiliations, de mon impuissance apparente, du triomphe de mes adversaires, et des persécutions qui vous attendent vous-mêmes.

Comme Jésus, ses disciples seront poursuivis par la jalousie : *Propter invidiam*.

Comme Jésus ses disciples seront condamnés au nom de la loi, au nom du bien public, au nom même de la religion.

Jésus a été condamné comme blasphémateur, comme séditieux, comme perturbateur.

Blasphémateur : voilà le prétexte religieux; séditieux : voilà le prétexte légal; perturbateur : voilà le prétexte du bien public.

C'est au nom de la loi et de la loi divine qu'on a exigé sa mort : *Nos habemus legem*, nous avons une loi, et d'après cette loi il doit mourir parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu.

Il en sera ainsi de ses disciples.

Ce fut au nom de la loi de Moïse que les premiers fidèles furent poursuivis par les Juifs.

Ce fut au nom des lois et de la religion des Césars et des peuples païens que les premiers chrétiens furent persécutés et mis à mort.

Et de nos jours encore c'est au nom des *lois existantes*, c'est pour le repos de l'Église même et pour le bien de la religion que les plus fidèles disciples de Jésus-Christ, les plus zélés défenseurs de l'Église, les plus ardents propagateurs de la religion sont sacrifiés, dispersés, spoliés : c'était prédit : *Absque synagogis facient vos.*

Ils interdiront vos réunions, ils fermeront les maisons, les églises où vous vous réunissiez pour prier et où vous réunissiez vos frères pour les instruire : *Absque synagogis facient vos.*

L'opinion sera même si habilement travaillée contre

les amis de Jésus que, en les abandonnant et en les sacrifiant, on s'imaginera rendre hommage et service à Dieu : *Venit hora ut omnis qui interficiet vos, arbitretur obsequium se præstare Deo.*

Mais rassurez-vous. « Vous pleurerez, vous gémirez, vous; le monde se réjouira de vos malheurs, et vous serez accablés de tristesse, mais cette tristesse se changera en joie. »

PRIÈRE ET CONFIANCE (XVI, 23)

« En vérité je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. »

Docile à cette recommandation, et comptant sur cette promesse, l'Église conclut la plupart de ses oraisons solennelles en ces termes : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, Par Notre Seigneur Jésus-Christ.

Imitons notre mère, et ne donnons pas à notre Sauveur une occasion nouvelle de nous adresser ce doux reproche :

« Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez et vous recevrez, et votre joie sera complète. »

Ne sachant comment répondre aux effusions de la tendresse de leur bon Maître, les apôtres multiplient les protestations de la fidélité la plus sincère.

Mais Jésus leur annonce que l'heure est proche où ils le laisseront seul.

Au moment de la consolation il est facile de s'attacher à Jésus; vient l'heure de l'épreuve, les protestations s'oublient.

C'est alors, cependant, que l'on peut et que l'on doit montrer la sincérité de la foi, de la confiance et de l'amour.

Pourquoi craignons-nous de suivre Jésus jusqu'à la croix? Même sur le Calvaire, il n'est pas seul; comme sur le Thabor le Père est avec lui : « Et je ne suis pas seul, car mon Père est avec moi. »

« Je vous ai dit ces choses pour que votre paix soit en moi. »

Que notre paix ne repose ni sur nous-mêmes, ni sur les hommes. Ne comptons ni sur la fortune, ni sur la puissance, ni même sur le dévouement.

Confions-nous uniquement à Jésus : fut-il seul, il est puissant, il est fidèle, et seul il est le puissant et le fidèle : seul il peut et il veut nous assurer la paix et nous donner la victoire.

Le monde nous écrasera : *In mundo pressuram habebitis;* mais, confiance, j'ai vaincu le monde, *sed confidite, ego vici mundum.*

Étrange langage ! La passion va commencer. Jésus va être broyé dans l'infirmité, il va succomber sous les coups de ses ennemis, et il parle de sa victoire comme d'un fait accompli : *Ego vici.*

Et aujourd'hui qu'il est sorti du tombeau vainqueur et glorieux, aujourd'hui que sa croix est le signe et l'étendard de sa puissance royale, après l'interminable série des victoires que depuis dix-neuf siècles son Église a remportées sur le monde, il serait permis de douter ! Il serait possible de craindre !

Lève-toi, monde superbe, dresse-toi de toute ta hauteur pour retomber sur nous, tes fureurs et tes menaces

me font sourire. J'appartiens à Jésus, je suis avec Jésus, avec lui la victoire est assurée : *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum.*

GLORIFICATION PAR LA PASSION (XVII, 1)

« Mon Père, l'heure est venue : glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. »

Le Fils est l'image du Père ; la gloire du Fils est donc celle du Père. Si le Fils est connu, le Père l'est par là même : voir l'un c'est voir l'autre.

« L'heure est venue. » Quelle heure ? L'heure de la passion, l'heure de la souffrance, l'heure de l'humiliation.

Comment est-ce l'heure de la glorification ? Essayons de comprendre.

Le Fils va tout souffrir, tout sacrifier, pour réparer la gloire de son Père dont la notion même est effacée dans les esprits.

Qu'il est grand, qu'il est saint Celui dont la gloire exige une telle réparation !

Qu'il est bon aussi ce Père qui, pour sauver les hommes, livre son Fils unique et bien-aimé !

La passion est également la gloire du Fils. Elle déclare sa sagesse, sa bonté, sa puissance.

La sagesse, qui lui fait estimer l'honneur de son Père au-dessus de tous les honneurs de ce monde.

La bonté, qui lui fait endurer tant de maux pour sauver les âmes.

La puissance, qui, par le scandale de la folie et de la faiblesse, confond toute sagesse et toute force humaine.

« Vous avez donné à votre Fils, ô Père, pouvoir sur

toute chair, afin qu'il donne la vie éternelle à tout ce que vous lui avez donné », c'est-à-dire à tous les élus : *Ut omne quod dedisti ei det eis vitam æternam.*

Toute puissance a été donnée à Jésus-Christ, comme homme, au ciel et sur la terre. Qui dit *toute*, n'excepte rien.

Pourquoi redoutez-vous cette puissance, princes et peuples ? Pourquoi essayez-vous de lui résister ?

Cette puissance complète et absolue il ne l'a reçue que pour sauver. Résister, c'est vous perdre.

VIE ÉTERNELLE (XVII, 3)

« La vie éternelle consiste à vous connaître, ô Père, comme seul vrai Dieu, et à connaître celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. »

L'âme vit par l'intelligence et par la volonté.

La vie de l'intelligence est la connaissance du vrai.

La vie de la volonté est la jouissance du bien.

La vie éternelle consiste à connaître pleinement le vrai éternel et infini, qui est Dieu, à jouir pleinement du bien éternel et infini, qui est Dieu.

La vie éternelle consiste à voir Dieu tel qu'il est en lui-même, et par cette vue à aimer Dieu plus que toutes choses, au point de ne pouvoir plus rien vouloir et aimer que Dieu ou pour Dieu.

C'est par Jésus-Christ que les hommes sont ramenés à la connaissance et à l'amour du vrai Dieu.

C'est par Jésus-Christ, vraie lumière, lumière de foi d'abord, puis lumière de gloire, que les hommes sont

préparés d'abord, puis élevés à la vision et à la jouissance de Dieu tel qu'il est en lui-même.

« La vie éternelle consiste donc à vous connaître, ô Père, comme seul vrai Dieu et à connaître Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ.

« Je vous ai glorifié sur la terre », ô mon Père, je vous ai fait connaître aux hommes.

« J'ai consommé, j'ai entièrement accompli l'œuvre que vous m'avez confiée. »

« Et maintenant glorifiez-moi, ô mon Père, de la gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fut créé. »

De toute éternité Dieu se connaissant engendrait son Verbe, et le Verbe était la splendeur de la gloire du Père dont il était la parfaite image.

Par l'incarnation le Verbe a revêtu la forme de l'esclave, il s'est comme anéanti : *Semetipsum exinanivit.*

Maintenant il prie son Père de communiquer à son humanité la gloire que, comme Verbe, il n'a jamais perdue.

Cette gloire que Jésus réclame ici pour son humanité, il l'a eue dans le sein de son Père avant la création du monde.

Que ce soit en vertu ou indépendamment de la prévision du péché originel, il est certain que, dans le décret éternel, dans le plan divin, la création tout entière se rapporte au Verbe incarné, comme toutes les parties d'un temple doivent se rapporter à l'autel, comme toutes les parties d'un palais doivent se rapporter au trône.

Cet idéal conçu et voulu de toute éternité est cette

gloire que, avant même la création, le Verbe possédait dans l'intelligence et la volonté divine, non seulement comme Dieu, mais comme homme futur.

Et nunc clarifica me, tu Pater, apud temetipsum, claritate quam habui, priusquam mundus esset, apud te.

PRIÈRE POUR LES APOTRES (XVII, 6)

« J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous avez séparés du monde pour me les donner. »

« Ils étaient à vous : *tui erant.* »

En vertu de la création et de la conservation, tous les êtres, par conséquent tous les hommes appartiennent à Dieu.

Mais il en est à qui Dieu donne plus encore : ceux-là lui appartiennent à un titre spécial.

Tels furent les apôtres et les disciples de Jésus et généralement ceux qui ont cru à sa parole et se sont attachés à sa personne.

Tels seront ceux qui croiront à sa doctrine, répétée par les apôtres et par leurs successeurs, et qui s'attacheront à sa personne après sa mort.

« Ils étaient à vous : et vous me les avez donnés. Et ils ont gardé ma parole; ils savent que tout ce que vous m'avez donné me vient de vous. Et ils ont reconnu que vraiment je suis sorti de vous et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyé.

Connaître Dieu et le faire connaître, telle doit être notre occupation principale.

Méditons sans cesse la doctrine de Jésus-Christ et travaillons à la répandre.

« Je prie pour eux. » Ici Jésus parle comme homme. Mais sa prière est aussi puissante que sa parole.

Pour faire ce qu'il veut, il lui suffit de parler; pour obtenir de son Père ce qu'il désire, il lui suffit de le demander.

A ce Fils bien-aimé, qui va se sacrifier pour sa gloire, le Père ne peut rien refuser. Tout ce que Jésus demande pour les siens se fera.

« Je ne prie pas pour le monde. »

Malheur à ceux pour qui Jésus n'a pas prié! Il n'est de salut que par lui. Pour le monde il n'est donc pas de salut.

Jésus, il est vrai, veut le salut du monde, il va mourir pour le monde, c'est-à-dire pour le genre humain tout entier; mais le monde dont il s'agit ici comprend ces hommes qui, suivant les inclinations de la chair, ne pensent qu'aux choses de la terre et du temps, ne cherchent que les richesses, les plaisirs, les honneurs d'ici-bas, en un mot les mondains.

Jésus veut et demande que tous les hommes soient sauvés, mais il ne veut pas et il ne demande pas que celui qui s'obstine à être mondain, tout en restant mondain et pécheur, soit élu et sauvé.

L'homme ne peut pas être en même temps mondain et juste, pécheur et saint.

« Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. »

« Tout ce qui est à moi est à vous, et ce qui est à vous est à moi, et j'ai été glorifié en eux. »

Tout fidèle en état de grâce appartient à Jésus, comme les membres du corps appartiennent à la tête.

Mais tout ce que Jésus est et tout ce qu'il a appartient à son Père.

Les fidèles, membres du corps mystique dont Jésus est la tête, appartiennent donc au Père céleste.

Et comment Jésus a-t-il été glorifié en eux ? *Et clarificatus sum in eis.*

Parce qu'ils ont reconnu en Lui l'Envoyé et le Fils du Père, parce qu'ils l'ont reconnu Dieu comme le Père.

Étudions Jésus-Christ ; efforçons-nous de le connaître de plus en plus et de le faire connaître, et il sera glorifié en nous et par nous.

LES APÔTRES DANS LE MONDE (XVII, 11)

« Et déjà je ne suis plus dans le monde, et ceux-ci sont dans le monde, et moi je viens à vous. »

Ils resteront donc seuls et sans défense.

« Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. »

« Lorsque j'étais avec eux je les gardais en votre nom. »

« Ceux que vous m'avez donnés je les ai gardés et aucun d'eux n'a péri, si ce n'est le fils de la perdition. »

Perditio tua ex te, Israel. Si après le baptême qui nous revêt de Jésus-Christ, si après la communion qui nous unit à Jésus-Christ, si alors, nous périssons, c'est que volontairement et librement nous avons rejeté Jésus dont le baptême nous avait comme investis et dont la communion nous avait comme nourris et pénétrés.

« Et le monde les a poursuivis de sa haine, parce qu'ils

ne sont pas du monde, comme moi aussi je ne suis pas du monde. »

Les hommes du monde ne tolèrent que ceux qui les servent et les secondent, ils ne supportent que ceux qui se résignent à être leurs esclaves.

Tremblez, si vous êtes bien avec le monde.

Réjouissez-vous, si vous êtes contredit et persécuté par le monde.

Cette haine prouve que vous le gênez, que vous le combattez, que vous enseignez la doctrine de Jésus-Christ, et que vous êtes à Jésus-Christ et avec Jésus-Christ.

« Je ne vous prie pas de les retirer du monde. »

Il faut qu'ils y restent encore un peu, pour annoncer votre nom, ô mon Père, et le mien, pour enseigner ma doctrine, pour répandre mon Évangile, pour établir mon Église et mon règne.

« Mais je vous prie de les préserver du monde, comme moi je ne suis pas du monde. »

Soyons dans le monde, mais comme Jésus, passant dans ce monde sans y être et sans en être. Passons dans le monde, mais sans rien prendre de son esprit, de ses idées, de ses pensées, de son langage, de sa conduite.

« Sanctifiez-les dans la vérité : votre parole est la vérité. »

Sanctifiez-les, confirmez-les, soutenez-les dans la vérité par la foi à votre parole que je leur ai annoncée, et par la conformité de leur vie avec leur foi.

« Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi moi je les ai envoyés. »

Vous m'avez envoyé pour instruire le monde et pour

le sauver, en combattant et condamnant son esprit, ses maximes et sa conduite.

Ainsi j'envoie mes apôtres dans le monde, pour l'éclairer en dissipant son ignorance et en combattant ses erreurs, pour le convertir en confondant sa malice et en flétrissant ses vices.

SANCTIFICATION (XVII, 19)

« Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient eux aussi sanctifiés dans la vérité. »

Comment Jésus, le Saint des saints, peut-il encore se sanctifier?

La sainteté est l'union irrévocable à Dieu : à ce point de vue, Jésus étant Dieu et homme, ne peut rien ajouter à sa sainteté.

Mais il peut de plus en plus manifester au dehors cette sainteté essentielle à sa personne.

C'est ce qu'il va faire dans sa passion par le sacrifice de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il a pour la gloire de son Père et pour le salut des âmes.

En ce moment donc où il va s'immoler par la passion, il peut dire avec plus de vérité que jamais : Je me sanctifie pour eux.

Et par la vertu de ce sacrifice, eux aussi seront sanctifiés au point de se dévouer et de se sacrifier à leur tour dans la vérité, par la propagation et la défense de la vérité.

Et alors, comme moi, vivant et mourant martyrs de la vérité, ils ne cesseront de l'annoncer par leur parole et de l'attester par la sainteté de leur vie et de leur mort.

Sanctifions-nous, sacrifions-nous pour la vérité ; vivons et mourons martyrs de Jésus-Christ.

« Je ne prie pas seulement pour eux », pour mes apôtres ici présents, » mais aussi pour ceux qui croiront en moi d'après leur parole ».

Je crois en Jésus-Christ, d'après la parole des Apôtres qui m'a été transmise par l'Église ; je puis donc dire : Jésus, avant de mourir, a prié pour moi, il a pensé à moi.

Or dans cet instant solennel, que demandait-il pour moi, et pour ceux qui, comme moi, croient en lui ?

« Que tous soient un : comme vous, mon Père, en moi et moi en vous, qu'ainsi ils soient un en vous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. »

Par le baptême, par la grâce, par la foi, par la charité, par la communion, nous sommes en Jésus-Christ et Jésus-Christ est en nous.

Jésus-Christ est en son Père, comme la parole, comme l'idée est dans l'intelligence qui la conçoit. Soyons dans le Fils, nous serons dans le Père.

Étant dans le Père et dans le Fils, nous serons un entre nous, et tous ensemble nous ne ferons qu'un dans le Père et dans le Fils : *Ut et ipsi in nobis unum sint.*

A la vue de notre union entre nous, le monde croira que Jésus est l'envoyé du Père céleste : *Ut credat mundus quia tu me misisti.*

Pourquoi ? C'est que l'union des esprits dans la même foi, et des cœurs dans la même charité, entre des hommes si différents et si opposés de génie et de caractère ne peut pas s'expliquer sans l'intervention divine.

GLORIFICATION (XVII, 22)

« Et moi je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. »

La gloire est la manifestation de l'excellence.

Par la foi l'intelligence humaine s'élève au plus haut degré de ressemblance avec l'intelligence divine.

Par la charité, aimant Dieu plus que toutes choses et voulant ce que Dieu veut, la volonté humaine s'élève au plus haut degré de ressemblance avec la volonté divine.

Devenu ainsi semblable à Dieu, l'homme devient un reflet, une manifestation brillante de la gloire divine.

Et comme la gloire du Fils consiste dans sa ressemblance et dans son unité avec le Père, ainsi par notre union entre nous et avec Dieu, nous brillerons de la gloire même du Verbe.

Et ego claritatem quam dedisti mihi dedi eis ; ut sint unum, sicut et nos unum sumus.

« Moi en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en un et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé moi-même. »

Jésus ne se lasse pas de demander l'union et l'unité des siens entre eux et avec lui-même et avec son Père, et de donner cette unité comme un signe et une preuve de sa mission divine.

« Mon Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis ils y soient avec moi, afin qu'ils voient

la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la constitution du monde. »

Dans le plan divin, redisons-le, que ce soit en vertu ou indépendamment de la prévision du péché, l'incarnation est le couronnement de la création.

Depuis l'atome jusqu'au séraphin, tout a été créé pour le Verbe incarné, pour le glorifier, le manifester, le servir.

Telle est la gloire que de toute éternité, dans le décret divin, avant même la création, le Père a donnée au Verbe incarné.

Or Jésus veut que tous les siens soient avec lui, au sommet et au centre de la création, assis avec lui à la droite du Père, et sur son trône. « Celui qui sera vainqueur, dira-t-il dans l'Apocalypse, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône. (*Apoc.*, III, 21.)

Là ils verront la gloire que le Père a donnée au Verbe incarné, à cause de l'amour qu'il a eu pour lui avant la constitution du monde.

Ut videant claritatem meam, quam dedisti mihi, quia dilexisti me ante constitutionem mundi.

« Père juste, le monde ne vous a pas connu. »

Le monde refuse de reconnaître votre sagesse, votre bonté, votre puissance, votre grandeur, votre souveraineté, manifestées cependant avec tant d'évidence par la création.

« Mais moi je vous ai connu. »

L'hommage que je vous rends, moi votre Verbe, moi le Verbe incarné, cet hommage seul suffit à votre gloire; il suffit à réparer tous les oublis de l'ignorance et de

l'indifférence humaine, tous les outrages de l'insolence et de l'impiété.

Qu'importe au savant, au sage, au saint, l'estime ou le mépris de l'ignorant, de l'insensé, de l'impie, fussent-ils le nombre, la majorité, la multitude : le sage et le saint se contentent du suffrage des hommes intelligents et vertueux.

Dieu n'a pas besoin de l'estime des hommes. Du reste tôt ou tard, tous sans exception seront forcés de reconnaître et de confesser que Dieu seul est grand, que seul il est le bien suprême sans lequel il n'est pas de bonheur.

En attendant, le Verbe incarné ne se borne pas à rendre par lui-même à son Père l'hommage de louange et d'obéissance qui lui est dû, il le fait connaître aux Apôtres et par eux à tous les hommes.

LE DERNIER MOT (XVII, 26)

« Je leur ai fait connaître votre nom et je le ferai connaître encore, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et moi en eux. »

Le nom, lorsqu'il est bien donné, dit tout ce qu'est la chose ou la personne. Or qui mieux que Jésus a su nommer le Père céleste ?

Mais il ne s'agit pas ici d'une connaissance purement spéculative.

Le nom divin déclare la divinité tout entière avec toutes ses perfections.

Nommer Dieu, c'est dire tout ce qui est aimable.

Impossible de connaître Dieu, impossible de le nommer sans l'aimer.

Plus on le connaît, plus on le reconnaît aimable et plus on l'aime.

En nous faisant connaître Dieu, surtout sous le nom de *Père*, Jésus nous le fait aimer.

Appelant Dieu son Père, il nous révèle l'amour que ce Père adorable porte à un Fils en qui sont toutes ses complaisances.

Infiniment sage, infiniment bon, Dieu ne peut aimer que ce qui est beau et bon.

Aimons celui que le Père aime. Si l'amour dont le Père aime le Fils est en nous, Jésus sera en nous par l'amour que nous aurons pour sa personne : *Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in ipsis.*

Si Jésus est en nous, s'il est un avec nous, le Père voyant en nous ce Fils bien aimé objet de ses complaisances, se complaira en nous, il nous aimera de l'amour dont il aime son Fils.

Aimer Dieu et être aimé de Dieu, c'est être uni à Dieu, au bien suprême, c'est le suprême bonheur.

Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in ipsis.

Voilà le dernier mot de cette admirable prière, qui elle-même clot le dernier entretien de Jésus avec ses Apôtres, durant le cours de sa vie mortelle.

Ce long et doux épanchement est le modèle des colloques qui devraient terminer nos méditations.

C'est le type de l'action de grâce après la communion.

La communion est l'union avec Jésus et par Jésus,

Verbe incarné, avec le Verbe lui-même et avec le Saint-Esprit.

Or ce qui domine et résume cet entretien, c'est l'union avec le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

Le dernier mot de cette prière finale rappelle aussi le dernier mot des Exercices de saint Ignace, le dernier mot de la belle et douce contemplation pour obtenir l'amour divin :

« Donnez-moi votre amour et votre grâce ; cela me suffit. »

Votre amour : Vous aimer, chercher en tout à vous être agréable.

Votre grâce : Être aimé de vous, vous être agréable.

Toute la perfection, toute la béatitude est dans ces deux choses, dont l'une ne va pas sans l'autre.

Donnez-moi, Seigneur, donnez-moi votre amour et votre grâce : cela me suffit.

Amen. Alleluia.

TABLE ANALYTIQUE

LES EXERCICES SPIRITUELS..... 1

SECONDE SEMAINE..... 1
AVERTISSEMENTS..... 1
Premier exercice : l'appel du Roi..... 1
Lectures..... 1
Premier jour et première contemplation..... 3
Un nouveau préambule : Le fait..... 3
Répétitions et application des sens..... 4
Cinq notes..... 6
1re Une seule chose à la fois..... 6
2e Heures et nombre des exercices quotidiens..... 6
3e Adoucissement..... 7
4e Modification de la 2e addition : Verbe incarné toujours présent à la pensée..... 8
Modification des 7e et 10e additions : Usage des créatures et des pénitences..... 9
5e Avant tout exercice : Où vais-je ? Devant qui ?.... 10
Ordre des exercices des second et troisième jours... 10
Sujets de méditation..... 11
L'APPEL DU ROI..... 13
1er *préambule :* Théâtre de la prédication de Jésus-Christ..... 14
2e *préambule :* Grâce de répondre à son appel..... 14
1re partie. *L'appel du roi temporel*..... 15

1er *point.* Roi choisi de Dieu..... 15
2e *point.* Appel de ce Roi..... 17
3e *point.* Réponse des sujets fidèles..... 17
2e partie. *L'appel du Roi éternel*..... 18
1er *point.* Le Roi éternel et son appel..... 18
2e *point.* Réponse du soldat chrétien..... 22
3e *point.* Engagement plus généreux..... 24
Colloque..... 25
L'Incarnation..... 30
Le grand fait..... 30
Le théâtre de l'action..... 33
L'annonce..... 34
Aux anges..... 35
Aux hommes..... 36
Adam..... 36
Noé..... 36
Abraham, Isaac, Jacob..... 37
Moïse..... 37
Balaam..... 37
Les juges, les rois, les prophètes..... 38
Vision de Nabuchodonosor..... 39
Les personnes..... 40
Sur la terre..... 40
Au ciel..... 41
Gabriel..... 42
Marie..... 43
Les paroles..... 45
Sur la terre..... 45
Au ciel..... 45
Gabriel..... 45
Marie..... 45
L'action..... 47
Verbum caro factum..... 47
La gloire..... 48
Les trois Fiat..... 49
Le fiat de la Création..... 50
Le fiat de l'Incarnation..... 50

Le fiat de la Rédemption 51
Colloque 53
La Visitation 55
Magnificat 57
Magnificat anima mea 57
Exultavit spiritus 58
Respexit humilitatem 62
Ex hoc beatam 65
Fecit magna 69
Sanctum nomen 70
Misericordia 74
Fecit potentiam 77
Dispersit superbos 78
Deposuit potentes 80
Exaltavit humiles 81
Esurientes implevit 83
Suscepit Israel 84
Sicut locutus est 85
Noël 87
L'édit 87
Le voyage 88
La naissance 89
La gloire 90
Les bergers 91
Le Sauveur 92
Dieu et Roi 93
La liberté 95
Il grandira 96
Colloque 99
L'Épiphanie 101
Les quatre manifestations 101
Les mages 101
Hérode 104
Bethléem 106
Les présents 107
Titres de l'enfant 107
Nos devoirs 109

Nos armes 110
Nos gloires 111
Le retour 112
La Purification 113
La loi 113
L'offrande 115
Siméon 116
Ruine et résurrection 118
Le glaive de douleur 119
Anne la prophétesse 122
Retour à Nazareth 123
La Fuite 125
L'ordre de l'ange 125
Le départ 128
Le voyage 129
Le séjour en Égypte 130
Le retour 133
Prudence 134
Jésus perdu et retrouvé 137
La loi 137
Jésus perdu 138
Jésus cherché 140
Jésus retrouvé 141
La plainte 142
La réponse 143
Jésus a Nazareth 145
Les personnes 145
Sur la terre 145
Au ciel 146
A Nazareth 146
Les paroles 147
Rome, Athènes, Jérusalem 147
Nazareth 147
Les actions 148
L'ouvrier 148
La vie cachée 149
Dans la nature 150

Dans l'homme 151
En Dieu 152
En Jésus-Christ 152
Le progrès 153
Avertissement 155
LES DEUX ÉTENDARDS 157
Lucifer 158
Sa personne 158
Ses agents 161
Sa tactique 161
1. Richesses 161
2. Honneurs 161
3. Orgueil 161
Jésus-Christ 162
Sa personne 162
Ses envoyés 163
Sa tactique 166
1. Pauvreté 166
2. Abjection 166
3. Humilité 166
Colloque 169
Les trois degrés d'humilité 170
Le premier 171
Le second 172
Le troisième 174
Les trois classes 177
1re classe 177
2e classe 178
3e classe 178
ÉTAT DE VIE 181
Division des états de vie 183
État laïque 185
La magistrature 185
L'armée 187
La vie libre 188
L'industrie et le commerce 189
État ecclésiastique 189

État religieux..... 190
Les commandements et les conseils..... 192
Pauvreté..... 193
Chasteté..... 194
Obéissance..... 195
Les trois vœux..... 196
Les trois vies..... 197
Élection..... 201
Importance d'un bon choix..... 201
Premier motif : La gloire de Dieu..... 202
Second motif : Notre intérêt personnel..... 203
Marche à suivre pour un bon choix..... 205
Principe fondamental..... 206
Temps de l'élection..... 207
Pratique de l'élection..... 209
Observation importante..... 210

LA VIE PUBLIQUE DE N. S. JÉSUS-CHRIST... 215
Avertissement..... 215
Le portrait de N. S. Jésus-Christ..... 216
La vie publique de N. S. Jésus-Christ, d'après S. Matthieu..... 219
Le Précurseur..... 219
Sa prédication..... 222
Le Baptême de Jésus-Christ..... 224
Le jeûne et la tentation..... 226
La première prédication de Jésus-Christ..... 228
La vocation des premiers Apôtres..... 231
Les guérisons..... 232
Les béatitudes..... 233
Le sel, la lumière..... 238
La perfection..... 239
Les œuvres..... 241
Dieu et Mammon..... 241
La paille et la poutre..... 242
La pierre et le pain..... 242
Les deux portes, les deux voies, les deux arbres..... 243

Les deux maisons..... 244
La doctrine de Jésus..... 245
Les miracles..... 245
Le lépreux..... 246
Le serviteur paralysé..... 246
La belle-mère de Pierre..... 247
Suivre Jésus..... 247
Les possédés et les pourceaux..... 248
Le paralytique..... 248
Vocation de saint Matthieu..... 249
Le drap neuf et le vin nouveau..... 249
Le flux de sang et la fille de Jaïre..... 250
Les deux aveugles, le possédé muet..... 250
La critique et le zèle..... 251
L'élection des Apôtres..... 251
La mission des Apôtres..... 252
Prédication évangélique..... 254
Pauvreté, dignité, paix..... 255
Persécution, prudence, simplicité, confiance..... 257
Haine universelle..... 258
Sacrifice et récompense..... 260
Jean-Baptiste..... 261
Le plus grand..... 263
Critique et simplicité..... 265
Le sabbat et les épis..... 266
La main aride et les pharisiens..... 266
Le possédé aveugle et muet..... 268
Les pharisiens et le signe de Jonas..... 269
La mère et les frères de Jésus..... 270
La semence..... 271
L'ivraie..... 272
Le grain de sénevé..... 273
Le ferment..... 273
Le trésor, la perle..... 273
Le filet..... 273
Jésus dans sa patrie..... 274
Martyre de Jean-Baptiste..... 275

Multiplication des pains..... 275
Marche sur les eaux..... 276
Les traditions pharisaïques..... 277
La Chananéenne..... 278
Seconde multiplication des pains..... 279
Le levain des pharisiens..... 279
La confession de Pierre..... 280
La Passion..... 281
La transfiguration..... 283
Le lunatique..... 286
La Passion. Le tribut..... 287
Le scandale..... 288
La brebis égarée..... 289
La miséricorde et les deux débiteurs..... 290
Le mariage..... 291
Les conseils..... 292
La récompense..... 293
Les heures..... 294
La Passion et la première place..... 294
Les deux aveugles..... 295
L'entrée à Jérusalem..... 296
Les vendeurs chassés..... 297
Le figuier desséché..... 298
Les pharisiens et le baptême de Jean..... 298
Les deux fils..... 300
La vigne..... 301
La pierre angulaire..... 302
Les noces..... 303
La monnaie de César..... 304
La résurrection des morts..... 306
Le grand commandement..... 307
Le fils de David..... 308
La chaire de Moïse..... 309
Les malédictions..... 310
Jérusalem..... 310
Ruine de Jérusalem et jugement dernier..... 311
Les dix vierges..... 312

Les talents..... 312
La sentence..... 313
Conclusion..... 314
Saint Jean..... 315
I. Sa personne..... 316
1. Le Disciple que Jésus aimait..... 316
2. Le fils adoptif de Marie..... 318
3. L'ami de Pierre..... 320
II. Sa parole..... 324
1. Lumière..... 324
2. Flamme..... 327
3. Foudre..... 330
III. Son action..... 332
1. Le Cénacle..... 332
2. Le Calvaire..... 333
3. Pathmos..... 338
La Vie publique de N. S. J.-C., d'après S. Jean..... 343
Dans le principe, le Verbe était..... 343
Et le Verbe était en Dieu..... 345
Et le Verbe était Dieu..... 346
Il était dans le principe en Dieu..... 347
Tout a été fait par Lui..... 348
Sans Lui rien n'a été fait..... 348
En Lui était la vie..... 349
I. Vie végétative..... 349
1° Se nourrir..... 349
2° S'accroître..... 351
3° Se reproduire..... 353
II. Vie sensitive..... 353
1° Sens..... 354
2° Appétit..... 354
3° Motion..... 354
III. Vie intellective..... 355
1° Intelligence..... 355
2° Volonté..... 355
Et la vie était la lumière des hommes..... 356
Et la lumière luit dans les ténèbres..... 357

Il y eut un homme envoyé de Dieu..... 358
Il n'était pas la lumière..... 359
Il y avait une vraie lumière..... 360
Il était dans le monde..... 362
Et le monde ne l'a pas connu..... 363
Il est venu dans son domaine..... 365
Pouvoir de devenir les fils de Dieu..... 366
Et le Verbe s'est fait chair..... 367
Et il a habité en nous..... 368
Et nous avons vu sa gloire..... 369
Plein de grâce et de vérité..... 370
Tout vient de Jésus-Christ..... 372
Grâce pour grâce..... 373
Grâce et vérité..... 374
Personne n'a vu Dieu..... 376
Témoignage de Jean..... 377
Voici l'agneau de Dieu..... 378
Le Baptême..... 380
Les deux disciples..... 381
Simon Pierre..... 383
Philippe et Nathanael..... 385
Noces de Cana..... 387
L'eau changée en vin..... 390
Initium signorum..... 391
Vendeurs chassés du Temple..... 393
Mort et résurrection..... 394
Nicodème..... 395
Renaissance spirituelle..... 397
Serpent d'airain..... 398
Il faut qu'il croisse..... 399
La Samaritaine..... 400
La nourriture de Jésus..... 401
Le fils du prince..... 401
L'infirme et la piscine..... 402
Les pharisiens..... 403
Multiplication des pains..... 405
Le pain de vie..... 407

Ce langage est dur 409
Prédication dans le Temple 411
Les pharisiens et Nicodème 412
La femme adultère 413
Qui êtes-vous ? 414
La vraie liberté 415
Avant Abraham, je suis 416
L'aveugle-né 417
Le bon pasteur 418
Moi et mon Père, nous sommes un 420
La résurrection de Lazare 421
Conseil des Juifs 423
Marie-Madeleine 424
Judas 425
L'Hosanna 426
La gloire et la croix 428
Lavement des pieds 430
Trahison de Judas 432
Gloire et charité 434
La voie, la vérité, la vie 435
Trinité et unité en Dieu 436
Charité 437
La vigne 438
Encore la charité 439
Le monde 440
Persécutions 443
Prière et confiance 445
Glorification par la passion 447
Vie éternelle 448
Prière pour les Apôtres 450
Les Apôtres dans le monde 452
Sanctification 454
Glorification 456
Le dernier mot 458

TABLE

—

LES EXERCICES SPIRITUELS

SECONDE SEMAINE 1
Avertissements 1
L'appel du roi 13
L'Incarnation 30
La Visitation 55
Magnificat 57
Noël 87
L'Épiphanie 101
La Purification 113
La fuite 125
Jésus perdu et retrouvé 137
Jésus à Nazareth 145
Avertissement 155
Les deux étendards 157
Les trois degrés d'humilité 170
Les trois classes 177
État de vie 181
Élection 201
La vie publique de N. S. Jésus-Christ 215
Avertissement 215
Portrait de N. S. Jésus-Christ 216
La vie publique, d'après saint Matthieu 219
Saint Jean 315
La vie publique, d'après saint Jean 343
Table analytique 461

Bourges. — Imp. TARDY-PIGELET, rue Joyeuse, 15.

6359